

Garde d'Honneur

Warhammer 40k

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WARHAMMER
40,000

DAN ABNETT

GARDE D'HONNEUR



UN ROMAN DES FANTÔMES DE GAUNT

WARHAMMER
40,000

DAN ABNETT

GARDE D'HONNEUR



UN ROMAN DES FANTÔMES DE GAUNT

UN ROMAN WARHAMMER 40.000



BLACK LIBRARY

WARHAMMER 40,000

Nous sommes au 41^{ème} millénaire. Depuis plus de cent siècles l'Empereur se tient immobile sur le Trône d'Or de Terra. Il est le maître de l'Humanité par la volonté des dieux, et le souverain d'un millier de mondes grâce à la puissance de ses innombrables armées. Il n'est qu'une carcasse pourrissante se tordant sous les influx d'une énergie invisible, relique du Moyen Âge Technologique. Il est le Seigneur Charognard de l'Imperium, au nom duquel un millier d'âmes sont sacrifiées chaque jour afin que jamais il ne meure vraiment.

Ni vraiment mort, ni tout à fait vivant, l'Empereur maintient sa veille éternelle. Ses puissantes flottes de vaisseaux de guerre traversent le miasme du Warp, la seule route permettant de relier les étoiles lointaines. Leurs trajectoires sont dictées par l'Astronomican, dont les visions sont les manifestations psychiques de la volonté de l'Empereur. D'immenses armées livrent bataille en son nom, sur plus de mondes que l'on ne peut en compter. Les plus grands de Ses guerriers sont ceux de l'Adeptus Astartes, les Space-Marines, de super soldats génétiquement modifiés. Leurs frères d'armes sont légion : la Garde Impériale et les innombrables rangs des forces de défense planétaire, l'Inquisition toujours vigilante et les Technoprêtres de l'Adeptus Mechanicus pour n'en nommer que quelques uns. Pourtant, malgré leurs multitudes, ils sont à peine assez nombreux pour contenir la menace perpétuelle que représentent xenos, hérétiques, mutants - et bien pire encore.

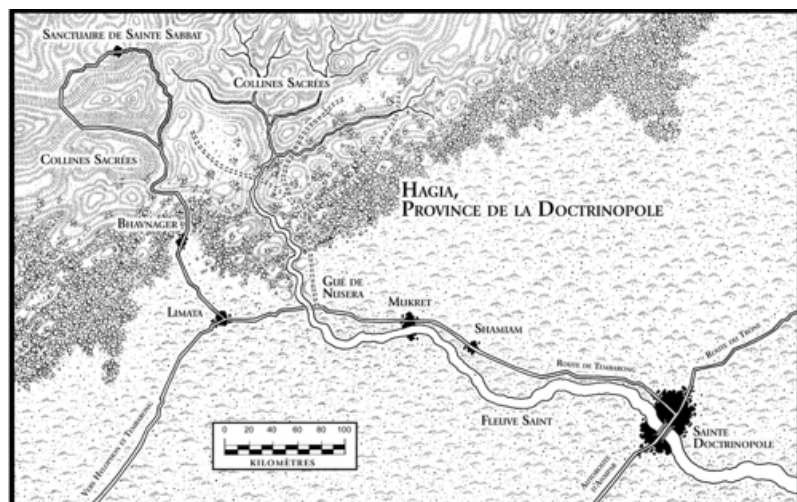
Être un homme en ces temps troublés, c'est être un individu isolé parmi des milliards d'autres. C'est vivre sous le joug du régime le plus cruel et le plus sanguinaire qui soit. Voici les chroniques de cette époque. Oubliez le pouvoir de la technologie et de la science, car tant à été oublié pour ne jamais être réappris. Oubliez les promesses du progrès et de la raison, car dans les tristes ténèbres de ce lointain futur, il n'y a que la guerre. Il n'y a pas de paix au royaume des étoiles, seulement une éternité de carnage et de massacre, et le rire moqueur des dieux assoiffés de sang.

‘La croisade qui visait à libérer l’amas des mondes de Sabbat faisait rage depuis plus de quinze ans quand le Maître de guerre Macaroth lança ses offensives contre le Chaos dans le système de Cabal, d’une importance stratégique essentielle. Cette phase de reconquête dura près de deux ans et obéissait à un audacieux schéma d’invasion sur vecteurs multiples conçu par Macaroth lui-même. Des assauts impériaux furent lancés simultanément contre dix-neuf planètes-clés, dont trois contre les mondes-forteresses où fut ébranlée la résolution d’un ennemi supérieur en nombre mais moins bien dirigé.

Nous savons d’après les minutes de sa salle d’état-major que Macaroth était pleinement conscient de l’ampleur du risque encouru. En cas de succès, cette phase d’offensive pouvait potentiellement garantir la victoire impériale totale ; dans le cas inverse, toute l’armée de croisade forte de plus d’un milliard d’hommes risquait la désagrégation. Pendant deux années de conflits sanglants, le destin de la croisade des mondes de Sabbat allait demeurer en suspens.

Les analyses sérieuses de la période se sont invariablement concentrées sur les interventions à grande échelle des mondes-forteresses, plus particulièrement sur celle de dix-huit mois livrée pour reprendre la grande planète de Morlond. Néanmoins, plusieurs des assauts secondaires conduits durant cette phase méritent eux aussi une étude approfondie, particulièrement la libération du monde-temple d’Hagia et les événements qui s’y déroulèrent par la suite... »

— Extrait de l’*Histoire des Récents Croisades Impériales*



LEGENDE

Route

Chemin de Transumance

Echelle du Paradis

Rivière

Rivière

Forêt Tropicale

Courbe de niveau

Ville



UN

UNE JOURNÉE POUR LES HÉROS

« Que portés par les eaux du fleuve et le souffle du vent, mes péchés se transfigurent en vertus. »

— Catéchisme d'Hagia, livre I, chap. 3, verset XXXIII

Ils avaient pendu le roi avec du fil barbelé, sur une place au nord du fleuve.

Cette place s'appelait l'esplanade de la Sublime Tranquillité, dix-huit hectares de basalte rose baignés de lumière, ceints par les élégantes mosaïques des murs de l'Universitaire Doctrinus. Ce qui s'était produit là durant les dix derniers jours n'avait pas eu grand-chose de sublime ni de tranquille. Les Pèlerins du Pater y avaient veillé.

Son ombre traça un contour de chauve-souris sur le pavage quand Ibram Gaunt courut vers le couvert suivant, son manteau flottant derrière lui. Le soleil était à son zénith et ses rayons frappaient implacablement le sol dur. Gaunt savait que cette lumière devait lui brûler la peau, mais ne sentait rien, excepté les rafales d'air frais balayant la vaste place.

Il se jeta à l'abri derrière la carcasse retournée d'un transport de troupes Chimère, et d'une pression de son pouce ganté, décrocha le chargeur vide de son pistolet bolter. Un bruit de pétarade lui parvint d'assez loin ; des trous apparurent dans le blindage noirci du véhicule détruit. Les détonations étaient distantes, étouffées par le vent.

Derrière lui, sur les dalles chauffées de l'esplanade, des gardes impériaux aux uniformes noirs s'étaient élancés à sa suite.

Ses hommes. Les soldats du Premier et Unique de Tanith. Le regard de Gaunt apprécia leur formation dispersée et se reporta vers le roi. Le haut roi, pour être exact. C'est ce qu'il avait été. Comment s'appelait-il, déjà...

Putréfié, bouffi, outragé, le cadavre se balançait à un gibet fait de longrines et d'essieux de camion rouillés, et ne pouvait pas lui répondre. L'essentiel de son entourage immédiat et de sa famille oscillait à ses côtés.

À nouveau la même pétarade ; une éraillure aux bords nets apparut dans le métal près de la tête de Gaunt. L'impact fit voler des écailles de peinture.

Mkoll arriva à son tour derrière le même couvert, le fusil laser serré contre lui.

— Vous avez pris votre temps, plaisanta Gaunt.

— Ha ! Je vous ai trop bien entraîné, colonel-commissaire, c'est ça le problème.

Ils se sourirent l'un à l'autre.

D'autres soldats les rejoignaient en essayant le feu roulant sur cet espace ouvert. L'un d'eux fut touché et s'écroula à la moitié du chemin. Son corps resterait là, sans personne pour le pleurer pendant au moins la prochaine heure.

Larkin, Caffran, Lillo, Vamberfeld et Derin réussirent à atteindre la Chimère. Tous les cinq se blottirent à la file derrière leur commandant et derrière Mkoll, le chef des éclaireurs du régiment.

Gaunt voulut passer la tête au coin de leur couvert. Il recula quand les crépitations lointaines lui adressèrent de nouveaux projectiles.

— Quatre tireurs, dans l'angle nord-ouest.

Mkoll sourit et secoua la tête en le reprenant comme un père.

— Au moins neuf. Vous n'avez rien écouté de ce que j'ai essayé de vous apprendre ?

Larkin, Derin et Caffran se mirent à rire. Tous trois étaient des Tanith, et des Fantômes depuis le début, des vétérans.

Lillo et Vamberfeld écoutèrent avec une certaine angoisse l'irrévérence de cet échange. Eux étaient de la ruche Vervun, des nouveaux venus au sein du régiment. Les Tanith les appelaient « le sang frais » s'ils voulaient se montrer charitables, « les bleus » s'ils n'étaient pas d'humeur, ou « la chair à canon », pour les plus cruels.

Les nouvelles recrues de Vervun portaient les mêmes treillis que les Tanith, d'un noir mat, mais leur teint de peau et leur attitude les différenciaient encore. Tout comme leurs fusils à crosse de métal, récemment sortis de sous presse, et les piolets d'argent croisés qu'ils portaient au col.

— Ne vous inquiétez pas, les rassura Gaunt, qui avait remarqué leur inquiétude. Mkoll a régulièrement les chevilles qui enflent. Je le réprimanderai quand tout ça sera terminé.

La pétarade reprit, avec son lot d'impacts.

Larkin était le meilleur tireur du régiment. Il se tortillait afin de trouver la ligne de vue adéquate, son fusil de sniper à crosse de métal glissé dans une déchirure du blindage.

— Vous les voyez ? lui demanda Gaunt.

— Bien sûr, vous pensez, lui retourna Larkin, qui cherchait encore à caler son arme en position optimale avec la douceur d'un amour.

— Dans ce cas, faites-moi le plaisir de leur exploser la gueule, s'il vous plaît.

— Ça marche.

— Comment est-ce qu'il arrive à les voir ? s'étonna Lillo. Quand des décharges de laser sifflèrent autour d'eux, Caffran le tira à couvert et lui épargna sans doute une mort abrupte.

— C'est parce qu'il a les meilleurs yeux de tout le régiment, le renseigna-t-il avec un sourire goguenard.

Marco Lillo hocha la tête mais n'apprécia pas du tout l'attitude du Tanith. Il était un soldat de métier, avait passé vingt et un ans dans la Première de Vervun, et voilà qu'un gosse qui ne pouvait pas avoir plus de vingt ans était en train de lui faire la leçon.

Il se retourna en levant son fusil.

L'air distrait, Gaunt frottait la crête d'une ancienne cicatrice en travers de sa paume droite.

— Le roi ou le haut roi Je-ne-sais-plus-quoi... Je veux qu'il soit descendu de là. Il ne serait pas normal de le laisser pourrir là-haut.

— Très bien, enregistra Mkoll.

Lillo pensa avoir aligné une cible et tira une rafale soutenue vers l'autre côté de la place. Des fenêtres à vitraux éclatèrent le long de l'aile de l'Universitariat, mais le vent emporta avec lui le bruit du verre brisé.

Gaunt attrapa Lillo par son arme et le tira au sol.

— Ne gaspillez pas vos munitions, Marco.

Il connaît mon prénom ! Il connaît mon prénom ! D'avoir été appelé de la sorte laissa Lillo sans voix. Il regarda Gaunt fixement. Ibram Gaunt était comme un dieu à ses yeux, celui qui dix mois plus tôt avait transformé en victoire la défaite de la ruche Vervun. Et l'épée qu'il portait au côté était là pour le prouver.

Lillo considéra son commandant des pieds à la tête : la carrure svelte et solide, les cheveux blonds taillés ras, à demi couverts par le képi de commissaire, l'expression intense de son visage fin. Gaunt portait toujours l'uniforme noir de son premier office, sous une longue gabardine de cuir noir et la cape de camouflage distinctive des Tanith. D'accord, Gaunt n'était peut-être pas un dieu, songea Lillo, puisqu'il était fait de chair et d'os... Mais il était un héros, rien de moins.

Larkin avait ouvert le feu. Ses décharges émettaient des claquements durs et sourds.

La quantité des tirs qui passaient au-dessus de leurs têtes s'atténua.

— Qu'est-ce qu'on attend, là ? demanda Vamberfeld.

Mkoll l'attrapa par la manche et lui désigna de la tête les bâtiments derrière eux.

Vamberfeld y vit un soldat énorme... Véritablement colossal, se lever de son couvert et tirer au lance-missiles.

La traînée de fumée du projectile alla terminer sa course dans une petite tour de l'ouest de la place.

— Essaye encore, Bragg ! lancèrent en chœur Derin, Mkoll et Larkin en s'esclaffant.

Un autre missile passa au-dessus d'eux, et frappa cette fois les murs de l'angle éloigné. Des éclats de pierre furent dispersés par l'explosion sur toute la place.

Gaunt était déjà debout, en train de courir, tout comme Mkoll, Caffran et Derin. Larkin continuait de lâcher ses tirs d'une précision experte depuis leur couvert.

Vamberfeld et Lillo s'élancèrent derrière les Tanith. Lillo vit Derin s'écrouler quand des tirs de laser le traversèrent.

Il s'arrêta et essaya de l'aider. Le Tanith, dont la poitrine laissait voir les chairs à nu, était pris de convulsions si fortes qu'il était impossible à Lillo de l'agripper solidement. Mkoll apparut derrière lui ; ensemble, ils traînèrent Derin à l'abri derrière la potence commune tandis que d'autres décharges de laser criblaient les dalles autour d'eux.

Gaunt, Caffran et Vamberfeld avaient atteint l'angle de la place.

Gaunt s'engouffra dans le trou déchiqueté que le missile de Bragg avait ouvert, l'épée énergétique levée. L'arme cérémonielle avait autrefois été celle de Heironymo Sondar, seigneur de Vervun, et Gaunt l'avait reçue comme distinction honorifique pour son courage dans la défense de cette ruche.

La lame effilée, parcourue d'un reflet bleu électrique, se mit à briller à chaque coup porté contre les formes présentes à l'intérieur du mur.

Caffran entra à son tour en mitraillant, le fusil à la hanche. Peu de Fantômes étaient meilleurs pour les tâches d'extermination rapide ; Caffran se montrait sans pitié.

Il vint se placer dans le dos de Gaunt pour le couvrir.

Niceg Vamberfeld avait été commis-vendeur sur Verghast avant le décret de consolation. Il s'était entraîné dur, et avec succès, mais tout cela était trop nouveau pour lui. Il suivit les deux autres à l'intérieur, plongea soudain dans un univers d'obscurité, d'ombres mouvantes, éclairé par les armes à énergie.

Dès son arrivée par l'embrasure de la pierre, quelque chose se jeta sur lui et l'obligea à lâcher un tir à bout portant. Une autre forme se cabra en gloussant, et il la transperça de sa baïonnette. Il ne voyait plus le colonel-commissaire ni le jeune Tanith. À dire vrai, il ne voyait plus rien, et commença à paniquer. Quelqu'un d'autre lui tira dessus et la décharge laser lui siffla à l'oreille.

Il répliqua, aveuglé par la proximité du tir ennemi, et entendit tomber une masse inerte.

Quelque chose l'attrapa par-derrière.

Il y eut un coup porté dans une gerbe de poussière et d'un liquide chaud ; Vamberfeld tomba à la renverse, un cadavre sur lui. Le visage perdu au milieu des débris, il recommença à voir ses environs, éclairé par une lumière bleue.

L'épée fumante, Ibram Gaunt le releva en lui prenant la main.

— Bon travail, Vamberfeld. Nous avons pris la brèche.

Vamberfeld était hébété. Et couvert de sang.

— Gardez vos esprits, lui dit Gaunt. Ça s'améliore de ce côté...

Pour autant que le Verghastite pouvait en juger, ils avaient pénétré dans un cloître, dans une sorte de déambulatoire. Des rais de lumière crue filtraient au travers des treillages complexes sculptés dans le grès, mais les ouvertures des fenêtres étaient bouchées par des panneaux de bois ornés de mosaïques. L'air

était sec et stagnant, enrichi par des senteurs résiduelles de tirs de laser, de fycélène et de sang frais.

Les yeux de Vamberfeld avaient retrouvé Gaunt et Caffran, qui avançaient, Caffran rasant les murs à l'affût de cibles potentielles, Gaunt observant attentivement les morts de l'ennemi.

Les cadavres des redoutables Infardi.

En s'emparant d'Hagia, les forces du Chaos avaient adopté le nom d'Infardi, « pèlerins » dans le dialecte local, et un uniforme de soie verte qui travestissait les habits sacerdotaux de ce monde-temple. Le nom se voulait lui aussi un outrage : en se choisissant un nom dans la langue de la planète, l'ennemi en profanait la sainteté. Car depuis six mille ans, ce monde-temple était dédié à sainte Sabbat, l'une des plus révérees des saintes de l'Imperium, à laquelle cet amas stellaire entier et cette croisade devaient leur nom. En s'emparant d'Hagia et en se proclamant ses pèlerins, l'immonde adversaire avait commis l'outrage ultime. Mieux valait ne pas penser aux rites impies qui avaient pu se tenir dans les lieux sacrés d'Hagia.

Ce qu'il savait au sujet du Pater Pêcheur et de ses séides du Chaos, Vamberfeld l'avait appris au cours des briefings régimentaires, sur leur transport de troupes. Les voir était autre chose. Il jeta un œil vers la dépouille la plus proche de lui : un grand corps noueux emmaillotté de soieries vertes. Là où celles-ci s'ouvriraient ou étaient déchirées, Vamberfeld distinguait une profusion de tatouages : des images de sainte Sabbat, accouplée à des démons lascifs, des représentations d'un enfer où les symboles pieux étaient recouverts de runes du Chaos.

Il sentit la tête lui tourner. Malgré les mois d'exercices endurés après qu'il eût rejoint les Fantômes, Vamberfeld ne s'était pas encore fondu dans le moule. Il n'était encore qu'un gratte-papier qui jouait au soldat.

Sa détresse s'intensifia. Soudain, Caffran s'était remis à tirer, et les rayons de son arme fendaient la pénombre. Vamberfeld ne voyait plus Gaunt. Il se jeta sur le ventre et pointa son fusil comme le colonel Corbec le lui avait appris lors des entraînements aux manœuvres fondamentales. Ses tirs fusèrent le long des colonnades pour soutenir les rafales du jeune Tanith.

Devant eux, un troupeau de silhouettes vêtues de vert iridescent se répandait en lisière du promenoir, en les arrosant de décharges de laser et de projectiles solides. Et Vamberfeld les entendait chanter.

« Chanter » n'était pas le terme juste, se dit-il. Ces silhouettes murmuraient dans leur progression, psalmodiaient de longues phrases alambiquées qui s'entremêlaient. Dans son dos, la sueur devenait glacée. Il tira de plus belle. Ces troupes étaient les Infardi du Pater Pêcheur. Et lui était dans la merde jusqu'au cou, par l'Empereur !

Gaunt se baissa près de lui, un genou à terre, le pistolet bolter pointé à deux mains. Le trio d'armes impériales mitrilla l'avance ennemie dans l'espace confiné.

Il y eut un éclat de lumière et un rugissement sourd, et de la lumière se fit

devant eux, éclairant de côté la charge des Infardi. Une seconde brèche venait d'être ouverte dans le cloître, d'autres Fantômes s'y déversèrent, et massacrèrent l'ennemi dans sa progression.

Gaunt se releva. Devant eux, les combats à demi invisibles n'étaient plus que sporadiques. Il porta la main au bouton de son communicateur.

Il y eut un grésillement que Vamberfeld reçut dans sa propre oreillette, puis :

— Un, ici trois. On nettoie.

Un silence, quelques tirs.

— Passage nettoyé.

— Ici un, bien joué, Rawne. Dispersez-vous vers l'intérieur et sécurisez le district de l'Universitariat.

— Trois, bien reçu.

Gaunt baissa les yeux vers Vamberfeld.

— Vous pouvez vous relever maintenant, dit-il.

Pris de vertiges, le cœur battant à tout rompre, il lutta contre la pulsion de battre en retraite, d'aller retrouver le vent et la lumière du soleil sur la place. Vamberfeld se sentait sur le point de s'évanouir, ou pire encore, de régurgiter son dernier repas. Il resta appuyé le dos contre la maçonnerie du cloître, à inspirer profondément, conscient des frissons qui couraient sur sa peau.

Il chercha du regard de quoi focaliser son attention. Entre les stoupas et les dômes dorés de l'Universitariat claquaient dans le vent éternel d'Hagia des milliers de drapeaux, pennons et fanions. Il avait entendu dire que ces drapeaux étaient accrochés par les fidèles, convaincus qu'en y inscrivant leurs péchés, le vent les emporterait, et qu'ils seraient absous. Il y en avait tant... Tant de formes et de couleurs différentes...

Vamberfeld détourna les yeux.

L'esplanade de la Sublime Tranquillité était désormais couverte de Fantômes en pleine progression, une centaine, peut-être plus, qui traversaient l'étendue de dalles roses, pour aller investir les portes et les entrées du cloître. Un large groupe s'était constitué autour du gibet où Mkoll sectionnait les cordes des pendus.

Vamberfeld glissa le long du mur, jusqu'à se retrouver assis sur la pierre du sol. Il commençait à grelotter.

Il tremblait toujours quand les infirmiers le trouvèrent.

Quand Gaunt approcha, Mkoll, Lillo et Larkin décrochaient le corps accablé du souverain. Le colonel-commissaire contempla avec un air austère la dépouille torturée. Des rois, il s'en trouvait à la pelle sur Hagia ; des cités-états contrôlaient ce monde féodal au nom de l'Empereur-Dieu, et chacune avait son roi. Mais celui de la Doctrinopole, la cité principale, était le plus révééré, l'éminence autochtone qui approchait le plus d'un gouverneur. De voir ainsi la plus haute figure planétaire de l'Imperium aussi gravement suppliciée

offensait le cœur de Gaunt.

— Infarim Infardus, murmura Gaunt à qui le nom du haut roi, mentionné sur ses plaques de briefing, était enfin revenu. Il retira son képi et courba la tête. Puisse l'auguste Empereur veiller sur votre repos.

— Et qu'est-ce qu'on fait d'eux, commissaire ? demanda Mkoll en lui désignant les autres cadavres humiliés.

— Ce qu'impose la coutume locale, lui répondit Gaunt.

Il se retourna.

— Soldat ! Par ici !

Le soldat Brin Milo, le plus jeune des Fantômes, arriva au pas de course à l'appel de son commandant. Unique civil rescapé de Tanith, et sauvé par Gaunt en personne, Milo avait été son ordonnance jusqu'à ce qu'il eût l'âge de rejoindre les rangs. Tous les Tanith l'associaient encore au colonel-commissaire, et malgré son grade de soldat ordinaire, Milo était investi d'un statut particulier.

De son point de vue, Milo détestait être toujours considéré comme le porte-bonheur du régiment.

— Commissaire ?

— Je veux que tu ailles me trouver des habitants, des prêtres si possible, et que tu te renseignes sur la façon dont ils souhaitent que ces corps soient traités. Je veux que tout soit fait en accord avec leurs traditions.

Milo hocha la tête et salua.

— Je m'en charge, commissaire.

Gaunt se détourna. Au-delà de l'Universitariat majestueux et des toits resserrés de la Doctrinopole s'élevait la Citadelle, un haut plateau rocheux que coiffait un vaste palais de marbre blanc. Le Pater Pécheur, le cerveau derrière l'armée hérétique qui avait envahi la Doctrinopole, la figure à la tête de toutes les troupes ennemies de ce monde, se trouvait là-haut, quelque part. La Citadelle constituait leur objectif principal, mais parvenir jusqu'à elle se révélait être une épreuve lente et meurtrière pour les forces impériales, qui ne progressaient au travers de la Doctrinopole que rue après rue.

Gaunt interpella son officier radio, Raglon, à qui il ordonna d'établir des liaisons avec le deuxième et le troisième fronts. Raglon venait juste de réussir à joindre le colonel Farris, commandant des Centenaires bréviens présents à la pointe du troisième front, au nord de la cité, quand se firent entendre de nouveaux tirs en provenance de l'Universitariat. L'unité de Rawne venait à nouveau de rencontrer l'ennemi.

Quatre kilomètres plus à l'est, dans les rues étranglées du quartier appelé la Vieille Ville, le deuxième front tanith s'enlisait. Un lacs de passages tortueux serpentait entre les hauts immeubles d'habitation défraîchis, reliant les petites cours marchandes aux halles plus grandes. Un grand nombre d'Infardi, chassés de leurs retranchements le long du fleuve saint par la poussée initiale des blindés impériaux, avaient pris position ici.

La progression était pénible, maison par maison, bloc par bloc. Mais les Fantômes de Tanith, passés maîtres de la discrétion, excellaient dans les combats urbains.

Le colonel Colm Corbec, officier en second des Fantômes de Tanith, était une grande brute débraillée, mais dotée d'un esprit aiguisé que ses hommes appréciaient. Sa bonne humeur et sa passion les poussaient de l'avant, sa ténacité et sa force les inspiraient. Son seul charisme suffisait à faire exécuter les ordres, davantage encore que lorsqu'ils venaient de Gaunt, et certainement plus que lorsqu'ils provenaient du major Rawne, le troisième officier dans la hiérarchie du régiment, un personnage cynique, d'une efficacité féroce.

Pour l'instant, le charisme de Corbec ne lui servait pas à grand-chose. Immobilisé derrière une auge de pierre, au coin d'une rue, par des tirs de laser soutenus, il se répandait en injures. Le système de communication miniaturisé porté par tous les soldats de Tanith était brouillé par la hauteur des bâtiments.

— Deux ! Ici deux ! À toutes les unités, répondez ! aboya Corbec en triturant dans son oreille l'écouteur gainé de plastique. Alors, ça vient ?

Une ondée de lasers fit osciller le vieil abreuvoir et voler des fragments de pierre. Corbec s'aplatit davantage.

— Deux ! Ici deux, répondez, merde !

Sa tête reposait maintenant contre le socle de l'abreuvoir, dont il sentait l'odeur de roche humide. Corbec voyait de près les minuscules araignées accrochées à leurs cônes de toile dans les ornements en bas-relief, à quelques centimètres de ses yeux.

Il sentait la pierre tiédie vibrer contre sa joue alors que les rafales en martelaient l'autre côté.

Son écouteur gargouilla quelque chose, mais la transmission fut coupée, et noyée par le bruit d'une louche en fonte et de deux poteries tombées du rebord de son abri.

— Répétez ! Répétez !

— Chef, on...

— Répétez ! Ici deux, répétez !

— ...à l'ouest, on va...

Corbec grogna un juron spécialement coloré et arracha son oreillette. Il risqua un coup d'œil au coin de l'abreuvoir, pour se jeter aussitôt en arrière. Un unique rayon laser, qui passa en sifflant et alla frapper le mur derrière lui, lui aurait emporté la tête s'il n'avait pas reculé.

Corbec se redressa en posture assise, le dos contre l'auge, et inspecta son fusil à crosse de bois. La cellule incurvée était vide aux deux tiers, il l'en retira pour la remplacer par une neuve. La poche sur sa cuisse droite était déjà remplie de chargeurs à moitié utilisés. Il rechargeait toujours à la moindre occasion, en gardant les cellules entamées pour les cas de défense d'une position fortifiée. Plus d'un soldat était mort quand sa cellule était tombée à sec en plein milieu d'une fusillade, lorsqu'il n'était pas possible d'en changer.

Une rafale de tirs devant lui. Corbec se retourna, et remarqua leur

changement de tonalité. Aux claquements fades des armes infardi se mêlaient les sons plus perçants des fusils impériaux.

Il leva la tête par-dessus le rebord de l'abreuvoir. Quand aucun laser ne l'eut décapité, il bondit sur ses pieds et partit en courant le long de la ruelle.

Des gars se battaient là, devant lui. Il sauta par-dessus le cadavre d'un Infardi étendu en travers d'une porte ; la rue incurvée était très étroite et les logements très élancés. À des ombres marquées succédaient quelques taches de soleil.

Il déboucha derrière trois Fantômes, occupés à tirer depuis leur couvert vers l'autre côté d'une place de marché. L'un d'eux était un solide gaillard qu'il reconnût dans l'instant, même en ne le voyant que de dos.

— Kolea !

Le sergent Gol Kolea était un ancien mineur qui avait combattu avec la résistance de Vervun, au sein d'une des « compagnies improvisées ». Tous, même parmi les Tanith les plus blasés de la guerre, n'avaient que respect pour la détermination de cet homme. Et les Verghastites le vénéraient presque. C'était un combattant résolu et calme, un costaud, presque de la carrure de Corbec.

Le colonel se glissa à couvert derrière lui.

— Alors, quoi d neuf, sergent ? lança Corbec par-dessus le tumulte des armes.

— Rien, répondit Kolea. Corbec appréciait l'homme, immensément, mais il fallait admettre que l'ancien mineur n'avait aucun sens de l'humour. Durant les quelques mois passés depuis que les nouvelles recrues avaient rejoint les Fantômes, Corbec n'avait jamais réussi à engager la moindre conversation légère ou personnelle avec Kolea, et il était presque certain qu'aucun des autres n'y était parvenu. Mais il fallait dire que la bataille pour la ruche Vervun lui avait pris sa femme et ses deux enfants, et qu'il ne devait plus avoir beaucoup de raisons de rire.

Kolea pointa du doigt au-dessus des caisses de produits pourris qui leur servaient d'abri.

— On est mal barrés ici. Ils tiennent les immeubles de l'autre côté du marché, et ceux de la rue à l'ouest.

Comme pour prouver ses dires, une grêle de projectiles solides et de décharges de laser arrosa leur position.

— Eh ben, soupira Corbec. On dirait qu'ils sont nombreux dans ce truc, là-bas.

— Ça a l'air d'être le bâtiment de la guilde marchande. Ils sont beaucoup au quatrième étage.

Corbec frotta une de ses joues velues.

— Alors on peut pas avancer par là. Pour ce qui est des côtés ?

— J'ai déjà essayé ça, colonel. La voix était celle du caporal Meryn, l'un des autres Fantômes accroupis à couvert. Je suis parti sur la gauche pour essayer de trouver un passage.

— Et ?

— Et j'ai failli me faire plomber les miches.

— Merci quand même d'avoir essayé.

Meryn retourna à ses tirs ciblés en souriant.

Pour pouvoir mieux observer, Corbec rampa le long de leur abri, dépassa le troisième Fantôme, Wheln, et se faufila derrière un chariot métallique utilisé par les travailleurs du marché. De leur côté de la place, Kolea, Meryn et Wheln couvraient cette entrée de rue, et trois autres escouades de Fantômes avaient pris position de part et d'autre, au rez-de-chaussée des locaux commerciaux. Par une fenêtre soufflée, il reconnut le sergent Bray et plusieurs autres.

Face à eux, un saillant de troupes infardi s'était retranché dans un bloc entier. Il continua de bien étudier la zone, et releva d'autres détails. Corbec avait toujours été convaincu qu'à la guerre, une cervelle était souvent plus utile qu'une bombe. Cela dit, dans ce genre de situation, se casser un peu le cul à combattre ne pouvait pas faire de mal.

« Vous êtes quelqu'un de compliqué », lui avait dit une fois le sergent Varl. Il l'avait pris à la rigolade, bien sûr ; tous les deux étaient bourrés au sacra. Ce souvenir le fit sourire.

Tête baissée, Corbec s'élança jusqu'à la bâtisse voisine, une échoppe de potier dont des tessons de porcelaine parsemaient le sol et les environs. Il s'arrêta près d'un mur latéral éventré par un obus et appela.

— Hé, là-dedans ! C'est Corbec ! Je vais entrer, alors me tirez pas dessus !

Il se jeta à l'intérieur.

Dans le vieil établissement, les soldats Rilke, Yael et Leyr tiraient au travers des volets abaissés. Ceux-ci étaient percés de ce que Corbec jugea être un million de trous, où filtraient autant de rayons individuels de la lumière du jour, accentués par la chape de fumée qui dérivait dans l'air.

— Ça va les gars, on s'amuse bien ? demanda Corbec. Ils marmonnèrent divers commentaires sur les penchants nymphomanes des mères d'Infardi.

— Je vois que vous perdez pas le moral, répondit-il en se mettant à gratter du pied sur le sol couvert de poteries en miettes.

— Qu'est ce que vous foutez, chef ? l'interrogea Yael. Yael n'était pas bien vieux ; pas plus de vingt-deux ans, l'impertinence de la jeunesse. Corbec appréciait ce genre de franc-parler.

— Ça se voit, je me sers de ma tête, fiston, badina Corbec en lui désignant son godillot réglementaire pointure cinquante-deux.

Une partie des tessons était à présent écartée et il souleva une trappe par son anneau de métal.

— Cave, annonça-t-il. Le trio manifesta par des grognements son manque d'intérêt.

Il laissa la trappe retomber dans un grand bruit et les rejoignit en rampant jusqu'à l'ancienne vitrine.

— Réfléchissez, mes amis. Regardez un peu dehors.

Ce qu'ils firent, entre les lattes ravagées des volets.

— Tout le marché est un peu surélevé... On dirait une estrade géante. Et vous voyez là-bas, près de la pile de barils ? Ça doit être une autre trappe. Je vous parie qu'il y a tout un réseau de stocks sous la place... Et il continue probablement sous la guilde.

— Et moi, je parie que vous allez tous nous faire flinguer avant midi, bougonna Leyr, un autre vétéran de la milice de Tanith Magna.

— Est-ce que tu es déjà mort à cause de moi ? le questionna Corbec.

— C'est pas la question...

— Alors ferme-la un peu et écoute. Si on n'arrive pas à débloquer la situation, on va tous mourir de vieillesse ici. Alors on va se battre intelligemment. On va profiter de ce que cette ville de merde a au moins trois milliards d'années, et qu'elle est pleine de sous-sols, de cryptes et de catacombes.

Il ouvrit la fréquence de son communicateur, ajusta le fin bras du micro pour le rapprocher de ses lèvres.

— Ici deux. Six, tu m'entends ?

— Six, je vous reçois.

— Bray, reste où tu es avec tes hommes. Envoyez une bonne dose sur le bâtiment de la guilde dans... dix bonnes minutes, disons. Tu peux me faire ça ?

— Six, bien reçu, déluge de feu dans dix minutes.

— Très bien. Neuf ?

— Ici neuf. La voix que Corbec recevait par la fréquence était celle de Kolea.

— Sergent, je suis dans le magasin de poterie d'à côté. Laissez Meryn et Wheln là où ils sont et ramenez-vous.

— Reçu.

Kolea franchissait le trou du mur quelques secondes plus tard. Il retrouva Corbec, la lampe torche pointée vers la cave ouverte.

— Vous vous y connaissez en tunnels, pas vrai ?

— En galeries. J'étais mineur, avant.

— C'est la même chose ; préparez-vous, on va descendre là-dedans. Il se tourna vers Leyr, Rilke et Yael. Est-ce que quelqu'un aurait une envie soudaine d'aventure et une besace de tubes-charges ?

À nouveau, les trois autres grognèrent.

— Rassure-toi, Rilke, tu es hors du coup. Je veux que tu vises ces fenêtres. Rilke était un excellent sniper, que seul surpassait le champion au tir du régiment, Larkin ; comme lui, il disposait d'un fusil long. Refile tous tes tubes à ces deux volontaires pleins d'entrain.

Leyr et Yael reculèrent jusqu'à la trappe. Chacun d'eux, comme Corbec et Kolea, portait vingt kilos de matériel par-dessus son treillis noir et sous sa cape de camouflage. L'essentiel de ce poids était imputable aux étuis de leurs harnais modulables, remplis de munitions, de lampes étanches, d'écouteurs de

rechange, de rouleaux de corde ou de bande stérile, de colle ferroplastique, des textes impériaux remis à la Fondation, de grenades aveuglantes, et de tout le reste du packaging standard de la Garde Impériale.

— On risque d’avoir du mal à passer, jugea Leyr, le regard baissé vers le trou où jouait maintenant le faisceau de la lampe de Kolea.

Celui-ci hocha la tête et retira sa cape de camouflage.

— On va laisser là tout ce qui est inutile. Leyr et Yael suivirent son exemple, comme le fit Corbec lui-même.

Avec quelques sangles qui auraient risqué de s’accrocher, les capes furent étalées par terre. Les quatre exemplaires du Manuel d’Incorporation du Fantassin Impérial y furent tous jetés en même temps.

Presque honteux, les trois autres levèrent les yeux vers Corbec.

— Du moment que c’est là-dedans... dit-il en se tapotant la tempe.

Le sergent Kolea enfonça un piton entre les dalles du sol et passa l’extrémité de sa corde dans l’œillet, puis jeta le reste du serpent dans l’ouverture.

— Qui veut être le premier ? demanda-t-il.

Corbec aurait préféré laisser Kolea mener le groupe, mais ce plan était le sien, et il voulait faire savoir que lui y croyait.

Il attrapa la corde, passa son fusil en bandoulière autour de son épaule, et se laissa descendre.

Kolea le suivit, puis Leyr. Yael couvrirait l’arrière.

La cave formait une citerne profonde de huit mètres. Presque immédiatement, Corbec se retrouva en sueur. Malgré l’abandon d’une grande partie de son équipement, le seul poids du matériel restant et de ses quelques protections suffisait à déplacer son centre de gravité et le contraignait à l’effort.

Il trouva un sol sous ses pieds et ralluma sa lampe.

L’air était épais et fétide. Il se trouvait dans un espace de quatre mètres de large, qui exhalait l’humidité antique et la pourriture. Ses bottes pataugeaient dans une tourbe à demi solide.

— Ah ! Quelle chiasse ! éructa Leyr en touchant terre à son tour.

Un passage voûté s’éloignait en sinuant vers le dessous de la place, haut de moins d’un mètre et encore moins large. Avec leurs armes et leur attirail, même réduit au strict nécessaire, ils allaient devoir se courber et se faufiler de profil, un par un. La boue liquide du sol commençait déjà à s’infiltrer par le dessus de leurs bottines.

Corbec fixa sa lampe au port à baïonnette, sous le canon de son fusil. Il secoua l’arme pour tester son montage, s’abaissa, et entraîna ses soldats dans les ténèbres gluantes.

— Ça n’était sans doute pas la meilleure idée de la galaxie de nous envoyer, vous ou moi, estima Kolea derrière lui.

Cette remarque du sergent était jusque-là celle qui s’était le plus apparentée à une plaisanterie. Mis à part Bragg, Corbec et lui étaient les hommes les plus

volumineux du Premier de Tanith. Ni Yael ni Leyr ne dépassaient les deux mètres.

— Comment vous faisiez, dans les mines ? lui renvoya Corbec avec un sourire.

En se faulant de travers, Kolea parvint tant bien que mal à dépasser le colonel.

— Quand les veines se rétrécissaient, on rampait. Mais il y a d'autres astuces. Faites comme moi.

Corbec dirigea sa lampe sur Kolea pour que lui et les deux autres Tanith pussent bien voir. Kolea s'appuya contre le mur du conduit jusqu'à se retrouver presque en position assise. Puis il se mit à avancer en crabe, adossé à la paroi de façon à conserver le haut du corps bien droit, la pointe des semelles calée au pied du mur opposé pour s'empêcher de glisser.

— Très fort, estima Corbec avec admiration.

Il l'imita, et Leyr comme Yael en firent de même. Le quatuor continua de progresser de la sorte le long du boyau.

Au-dessus de leurs têtes, à travers l'épaisseur de la roche, ils entendirent éclater une fusillade soutenue. Les dix minutes écoulées, la tempête de feu promise par Bray avait débuté.

Eux avaient progressé trop lentement.

Le passage commença à s'élargir, pour déboucher sur une large chambre carrée, où les suintements puants leur arrivaient maintenant au genou. Leurs lampes torches trouvèrent sur les murs des effigies de vieux saints en bas-relief.

Au moins, le plafond était plus haut.

Capables de se redresser, ils avancèrent en pataugeant dans le fluide goudronneux. D'après les estimations de Corbec, ils étaient arrivés exactement sous le centre de la place.

Un autre goulet étroit s'éloignait vers ce qu'il présumait être la direction du bâtiment de guilde. Corbec menait la progression désormais, à cadence forcée, en s'accroupissant le dos au mur comme Kolea le leur avait appris.

Ils arrivèrent au bas d'un nouveau puits.

À la lumière des torches, ses murs étaient de brique lisse, mais très resserrés. À la seule force des cuisses, il était possible de s'y hisser, le dos appuyé à l'une des parois et les pieds contre l'autre. Une fois encore, Corbec passa le premier.

En nage et haletant, il grimpa jusqu'à trouver une trappe de bois à quelques centimètres de son visage.

Sa tête se pencha vers Kolea, Yael et Leyr, accrochés en dessous de lui comme des araignées.

— C'est parti.

Il poussa sur la trappe, qui refusa d'abord de bouger, puis s'entrouvrit d'un coup. Le jour se remit à briller faiblement. Corbec attendit des tirs qui ne vinrent pas. De quelques mouvements d'omoplates, il s'extirpa des derniers

mètres du puits.

Ils étaient arrivés dans les sous-sols de la guilde. Sur un plancher nu, où les mouches dansaient autour de plusieurs cadavres.

Corbec termina de s'extraire du passage vertical. Les autres le suivirent ; les jambes mouillées et salies par leur équipée, ils firent mouvement, fusils levés, lampes éteintes.

Les vibrations percutantes des tirs de laser leur parvenaient de l'étage du dessus.

Yael inspecta les cadavres.

— Des Infardi, informa-t-il son colonel. Ils les ont laissé crever.

— On va aider les autres à les rejoindre, sourit Corbec.

À quatre, ils empruntèrent les escaliers de brique dans l'angle de la cave, leurs armes prêtes à faire feu. Une porte de bois délabré se tenait encore entre eux et le rez-de-chaussée.

Le pied calé contre elle, Corbec se retourna vers les trois Fantômes groupés derrière lui.

— Qu'est-ce que vous en dites ? C'est l'heure de jouer aux héros ?

Tous les trois acquiescèrent. Il enfonça la porte.



DEUX

SERVITEURS DES MORTS

« Laissez le ciel vous accepter, car c'est là que résident l'Empereur et ses saints. »

— Sentences de sainte Sabbat

Le fusil rangé dans le dos, canon vers le bas, Brin Milo remontait le trafic en approche de la place depuis le sud. Outre les détachements de

Tanith, des unités de soutien mécanisé du 8^e régiment blindé de Pardua se déversaient dans le district de l'Universitariat, arrivées des zones de combat du sud-ouest pour soutenir la poussée du commissaire. Milo s'écartait au passage des transports de troupes et des batteries Hydra, et se glissait sur le côté des pelotons avançant en rangs de quatre.

Des amis et des camarades lui lançaient un bonjour quand ils le croisaient, quelques-uns sortaient de la colonne pour l'interroger sur l'avancement du front. La plupart d'entre eux étaient baignés de sueur et couverts de cette poussière rose, mais le moral était plutôt bon. Les affrontements avaient été intenses durant la dernière quinzaine, les gains de terrain s'étaient montrés à la hauteur.

— Alors, le p'tit Milo ! C'est comment devant ? l'appela le sergent Varl, dont l'escouade ralentit avec lui et bloqua la rue.

— Ça va, léger. Le commissaire a ouvert la route, et il y en a encore partout dans l'Universitariat, je pense. Rawne est parti dedans.

Varl hocha la tête, mais d'autres questions de ses hommes furent couvertes par un avertisseur sonore.

— Allez, circulez ! leur cria un officier pardusien, depuis le poste de conduite d'un Salamander de commandement. Un embouteillage de chars à lance-flammes et de plates-formes d'artillerie de siège se formait derrière lui. D'autres klaxons retentirent et le toussotement des moteurs souleva la poussière rose entre les murs de la rue.

— Dégagez !

— C'est bon, ça va ! répondit Varl en faisant signe à ses hommes de se plaquer au mur. Les engins de Pardua les dépassèrent.

— J'essaierai de te laisser un peu de gloire, Varl ! lança l'officier des

blindés, debout à l'arrière de sa machine trépidante, en accompagnant ses mots d'un salut mal exécuté.

— Tu parles ! Dans cinq minutes, on nous envoie pour te sauver, Horkan ! lui retourna Varl, qui en réponse au salut leva un unique doigt, geste que les autres Tanith de son escouade reprirent immédiatement.

Brin Milo sourit. Les Pardusiens étaient de bonne compagnie, et ce genre de chamailleries était typique de la bonne humeur avec laquelle eux et les Tanith coopéraient dans cette avancée.

Derrière les blindés légers arrivèrent des Trojans, ainsi que d'autres unités motrices chargées d'obus et de pièces de campagne, puis les charrettes à bras récupérées par les Tanith dans les dépôts de textile, charrettes remplies de boîtes de munitions et de réservoirs de prométhéum pour les lance-flammes. Les compagnons de Varl furent sollicités pour aider à dégager une roue de carriole prise dans une rigole d'écoulement et Milo reprit sa route.

En luttant contre le courant des hommes et des approvisionnements, le jeune soldat atteignit enfin l'arche du grand pont de pierre rouge qui franchissait le fleuve. Des marques de canonnade ornaient ses flancs anciens, où des sapeurs du régiment de Pardua s'étaient suspendus en rappel pour renforcer la structure et faire la chasse aux explosifs. Dans cette partie de la Doctrinopole, le fleuve empruntait un profond chenal creusé de la main de l'homme, délimité par son lit de basalte et les côtés des édifices. Les eaux lisses étaient d'un vert pénétrant, plus riche encore que la nuance des robes des Infardi. Le fleuve était sacré, d'après ce qu'il avait entendu dire.

Milo alla se renseigner auprès du caporal tanith chargé de régler la circulation au carrefour, et quitta la voie principale en empruntant une volée de marches qui l'amena sur le bord de rive, jusque sous le pont. Trois mètres plus bas, l'eau clapotait contre la pierre et renvoyait ses reflets clairs contre le dessous du viaduc.

Il continua de marcher le long de la berge pavée, jusqu'à la voûte d'entrée d'un des temples de second ordre devant laquelle des habitants s'entassaient, l'air affamé et las.

Très tôt durant l'offensive, les médecins et les prêtres locaux avaient fait de l'endroit un hôpital de fortune. Sur ordre de Gaunt, le personnel médical impérial était venu y prendre fonction.

Troupes et civils étaient soignés côte à côte.

— Lesp ? Ton chef est là ? réclama Milo en s'avançant dans la pénombre et la faible lueur des lampes, où il trouva le Tanith émacié occupé à recoudre une coupure au cuir chevelu sur un soldat pardusien.

— Au fond, répondit Lesp, qui tamponnait la suture avec un linge imbibé d'alcool. Des brancards ne cessaient d'arriver, la plupart charriant des blessés civils, et la longue nef voûtée se remplissait. Lesp avait l'air débordé.

— Docteur ? Docteur ? appela Milo. Des prêtres hagiens et des volontaires en robe crème œuvraient main dans la main avec les infirmiers impériaux, en honorant les coutumes et les rites spécifiques de leur peuple. Les aumôniers

de l'Éclésiarchie veillaient quant à eux aux besoins spirituels des militaires d'hors-monde.

— Qui a besoin d'un docteur ? La silhouette se releva en arrangeant sa blouse d'un rouge passé.

— Moi, dit Milo. Je cherchais Dorden.

— Il est sur le terrain. Dans la Vieille Ville, lui apprit la chirurgienne Ana Curth. C'est moi qui suis responsable ici. Curth était une Verghastite, qui s'était jointe aux Tanith en même temps que les autres habitants de Vervun suite au décret de consolation. Le traumatisme et l'urgence ne l'avaient pas rebutée durant le siège de la ruche, et le médecin-chef Dorden avait accueilli avec gratitude sa décision de les rejoindre.

— Je pourrais peut-être faire l'affaire ? proposa-t-elle avec dérision.

— C'est le commissaire qui m'envoie, reprit Milo après un hochement de tête. On a retrouvé... Sa voix baissa d'un ton et il l'entraîna à l'écart. On a retrouvé le seigneur de la cité. Un roi, il me semble. Ils l'ont tué. Gaunt veut que son corps soit enterré selon les traditions locales. Avec le respect qui lui est dû, ce genre de chose.

— Ça n'est pas vraiment mon champ de compétence, souligna Curth.

— Non, mais je me suis dit que vous ou le toubib, vous auriez peut-être noué des liens avec certains des habitants. Des prêtres, si possible.

Elle écarta sa frange de devant ses yeux, et lui fit traverser la foule du dispensaire, jusqu'à l'endroit où une jeune Hagienne aux robes d'étudiante blanc cassé changeait le pansement d'une plaie à la gorge.

— Sanian ? La fille releva la tête. Ses traits longs et pleins de caractère étaient ceux de la population locale, accompagnés d'yeux sombres et de sourcils bien définis. Son crâne était rasé, à l'exception de la queue-de-cheval luisante de cheveux noirs qui lui pendait à l'arrière de la tête.

— Chirurgienne Curth ? Sa voix était ténue mais musicale.

Elle n'est pas plus vieille que moi, estima Milo. Pour autant, cette coiffure sévère rendait difficile de deviner son âge.

— Le soldat Milo a été chargé par notre officier principal de trouver quelqu'un ayant une bonne connaissance de la tradition hagiennne.

— Je suis prête à l'aider si j'en suis capable.

— Arrange-toi avec elle, Milo, leur lâcha Curth en les abandonnant.

Hors de l'hôpital, sur le quai pavé, Milo et la jeune fille hagiennne retrouvèrent la lumière crue du jour. Elle joignit les mains pour adresser une courte révérence au fleuve et au ciel avant de se retourner vers lui.

— Vous êtes médecin ? demanda Milo.

— Non.

— Vous êtes une prêtresse, alors ?

— Non, je suis une étudiante de l'Universitariat.

Elle montra sa queue-de-cheval.

— Nos tresses indiquent notre rang dans la société. On nous appelle les

esholi.

— Et vous étudiez quoi, personnellement ?

— Tout, bien sûr ; la médecine, la musique, l'astrographie, les textes sacrés... Ça n'est pas comme ça sur votre planète ?

Milo secoua la tête.

— Nous n'avons plus de planète. Mais quand c'était le cas, les étudiants finissaient par se spécialiser dans leur matière.

— C'est étrange.

— Et vous comptez devenir quoi ?

Elle le regarda, l'air interloqué.

— Je deviendrai quoi ? Je compte bien rester ce que je suis déjà ; une esholi. Notre étude peut prendre une vie entière.

— Oh.

Il se tut. Dans une trépidation de chenilles, une procession de Trojans passa sur le pont au-dessus d'eux.

— Écoutez, j'ai des mauvaises nouvelles. Votre roi est mort.

L'Hagienne porta les deux mains à sa bouche.

— Je suis désolé, lui déclara Milo en se sentant maladroît. Mon commandant souhaite savoir ce qui doit être fait... Pour rendre hommage à son corps.

— Nous devons aller trouver les ayatani.

— Les quoi ?

— Les prêtres.

Une plainte fit se retourner Rawne. Ce n'était que le vent.

Il sentit contre son visage le mouvement de l'air s'engouffrant dans les halls et sous les claveaux de l'Universitariat. De nombreuses fenêtres avaient éclaté, de nombreux obus avaient été tirés au travers des murs, et les courants remuants de l'atmosphère d'Hagia étaient entrés derrière eux.

Il resta là un moment, songeur, la cape ramenée sur l'épaule, le fusil laser au niveau du ventre, à contempler fixement...

Rien de bien précis, à vrai dire. Une grande pièce incendiée ; les bras tordus et noircis des appliques murales fondues, collées à la suie des murs comme des araignées écrasées. Des millions de fragments de verre répandus sur le sol roussi. Des touffes de tapisserie brûlée tombées sur le pourtour de la salle.

Ce à quoi avait bien pu servir cet espace n'avait plus aucune importance. Cette salle était vide. Nettoyée. Et c'était tout ce qui l'intéressait.

Rawne fit volte-face et retourna dans le corridor. Le vent sifflait dans les chevonnages mis à nu.

Son escouade de sécurisation avançait. Feygor, Bragg, Mkillian, Waed, Caffran... et les femmes.

Le major Rawne n'avait pas encore réussi à se faire d'opinion à leur sujet. Il y en avait un assez bon nombre, de ces Verghastites qui avaient choisi de se joindre aux Fantômes grâce au décret de consolation. Elles savaient se battre,

et plutôt bien, avec ça ! Toutes étaient des ouvrières qui avaient été contraintes à jouer un rôle actif durant la défense de Vervun, et avaient connu leur baptême des combats.

Mais elles restaient des femmes. Rawne avait essayé d'en toucher un mot à Gaunt ; le colonel-commissaire n'avait su que déblatérer à propos de divers exemples illustres de régiments mixtes dans l'histoire de la Garde, et bla-bla-bla... Et Rawne avait fini par ne plus vraiment écouter.

Le passé de la Garde ne l'intéressait pas. Mais le futur, oui. Et l'opportunité d'en faire partie pour en profiter.

La présence de femmes engendrait une tension pour tout le monde. Les premières fêlures apparaissaient déjà dans ce beau vernis. Il y avait eu quelques bagarres mineures sur les transports de troupes : des hommes de Verghast défendant « l'honneur » de leurs concitoyennes ; des camarades qui se brouillaient pour des histoires de cœur. Des femmes obligées d'en repousser certains...

Ils étaient assis sur une poudrière, et il y aurait bientôt davantage que quelques lèvres fendues et quelques dents cassées pour en témoigner.

Le fond de l'affaire était que Rawne n'avait jamais particulièrement accordé de crédit aux femmes en général. Et les hommes qui leur accordaient trop de confiance ne tardaient pas à perdre la sienne.

Caffran, par exemple. Un des plus jeunes d'entre eux : solide, concis, un bon soldat. Sur Verghast, il s'était impliqué avec une fille du cru et depuis, les deux étaient inséparables. Un couple, au sein des Fantômes... Et Rawne savait pertinemment que la fille avait amené avec elle une paire de jeunes enfants, confiés aux non-combattants de l'escorte régimentaire.

Elle s'appelait Tona Criid. Dix-huit ans, fine et endurcie, les cheveux décolorés et dressés en pointes, des tatouages de gang qui évoquaient une existence à la dure avant même la guerre de Vervun. Rawne gardait un œil sur elle tandis que Criid remontait avec Caffran le couloir dévasté de l'Universitariat, chacun couvrant l'autre pour inspecter les portes et les alcôves. Une grâce nonchalante. Elle savait ce qu'elle faisait. Et l'uniforme noir lui allait bien. Elle... Elle était belle à regarder.

Rawne détourna le regard et se gratta derrière l'oreille. Ces femmes allaient finir par faire tuer quelqu'un.

L'escouade de nettoyage poussa de l'avant, le long des galeries vides, au milieu des vitres éparpillées et des meubles réduits à l'état de petit bois. Rawne se retrouva à marcher côte à côte avec l'autre élément femelle de son escouade. Son nom était Banda, une ancienne tisserande de Vervun, qui avait combattu parmi les fameux guérilleros de Gol Kolea. Celle-là était plus vivante, espiègle, impétueuse, avec ses boucles brunes et un visage légèrement plus rond et plus féminin que celui de la petite ganger.

D'un geste silencieux, Rawne lui ordonna de poursuivre la progression. Ce à quoi elle répondit par un hochement de tête et un clin d'œil.

Un clin d'œil !

On ne répondait pas à un officier supérieur en clignant de l'œil !

Rawne était sur le point de décréter une halte pour l'engueuler comme il se devait quand Waed leva la main.

Tous se jetèrent dans l'ombre en se serrant contre les murs. Ils avaient atteint un tournant du couloir. Une porte de bois peinte en rouge était encore fermée, puis un peu plus loin s'ouvrait une arche cintrée. Sous leurs pieds, le tapis du corridor s'était froissé et avait été raidi par les taches de sang séché.

— Waed ?

— Du mouvement. Sous l'arche, là-bas, répondit Waed dans un murmure.

— Feygor ?

L'inflexible adjudant de Rawne confirma de la tête.

Rawne distribua ses ordres par une succession rapide de gestes. Feygor et Waed se rapprochèrent, tête baissée, en longeant le mur droit. Bragg prit le coin pour couvert et apprêta son lourd autocanon. Banda et Mkillian remontèrent le côté gauche du couloir jusqu'à atteindre le couvert fourni par un vieux sofa ovale plaqué contre le mur.

Caffran et Criid rangèrent leurs fusils derrière leur épaule, dégainèrent leurs pistolets laser à nez court et allèrent jusqu'à la porte rouge. Si comme cela semblait probable, cette porte s'ouvrait sur la même pièce que l'arche, ils pouvaient accroître leur champ de tir.

Silence total. Tous étaient des Fantômes et se déplaçaient avec la même discrétion exercée.

Caffran agrippa la poignée du battant, la fit tourner, mais n'ouvrit pas. Il attendit que Criid se fût penchée pour plaquer son oreille contre le bois laqué. Rawne remarqua la façon qu'elle eût d'écarter ses cheveux pâles d'un geste délicat. Il...

Il allait falloir qu'il finisse par se concentrer.

Criid se retourna et leva sa main ouverte, pour signifier « aucun bruit ».

Rawne acquiesça, s'assura que toute l'escouade le regardait, leva trois doigts et les replia un par un.

Quand le troisième doigt fut retombé, Criid et Caffran franchirent vivement la porte, le dos courbé. La vaste chambre où ils se retrouvèrent avait autrefois été un scriptorium, avant que des missiles n'en eussent fracassé les fenêtres en ogive et détruit les écritoirs. Les deux jeunes soldats se jetèrent à couvert parmi les débris des meubles de bois. Des tirs de laser leur furent adressés depuis un second accès à l'autre extrémité de la pièce.

Au son de cette fusillade, l'équipe de Rawne se répartit derrière l'arche et ouvrit le feu. Quelques tirs leur furent retournés en hâte.

— Caffran, qu'est-ce que tu vois ? pesta Rawne dans son micro.

— La salle ne se prolonge pas jusqu'à votre arche, il y a une autre pièce avec une entrée de notre côté.

Caffran et Criid avancèrent à plat ventre, en lâchant quelques tirs occasionnels par-dessus les lutrins brisés et les tabourets fendus. Le sol était maculé de flaques d'encre renversée et leurs paumes furent rapidement noires.

Criid nota de quelle manière les explosions avaient soufflé des gerbes d'encre sur les murs de l'étude, couverts de constellations en négatif.

Caffran ouvrit l'étui sur sa hanche pour en sortir un tube-charge.

— Ça va péter ! cria-t-il en arrachant la bande isolante du déclencheur chimique, avant de jeter le tube dans l'ouverture opposée.

Une détonation secoua le sol et des vapeurs mêlées de débris jaillirent dans le couloir. Feygor essaya d'observer à l'intérieur.

Criid et Caffran s'étaient levés et approchés. La fumée tourbillonnait dans l'air où se répandait une odeur capiteuse de fycélène. Arrivée juste devant la seconde ouverture, Criid reprit son fusil laser et sortit quelque chose de sa poche : l'ancien support d'une broche ou d'un badge, à la surface polie transformée en miroir, qu'elle accrocha au canon de son arme et présenta devant elle. Un alignement par rotation du poignet, et le miroir lui révéla lentement l'autre côté de la cloison.

— C'est bon.

Ils pénétrèrent dans ce qui était une annexe du scriptorium. Des presses métalliques étaient alignées contre un des murs ; trois Infardi tués par la charge de Caffran gisaient près de l'arche, éclaboussés par les encres multicolores des flacons que l'explosion avait pulvérisés.

Rawne arriva par le couloir.

— Et qu'est-ce qu'il y a par là ? demanda-t-il, l'index pointé vers une petite porte à rideau au fond de l'annexe.

— On n'a pas encore été voir, l'avertit Caffran.

Rawne approcha de la porte pour en écarter prudemment le rideau. Des rafales lumineuses furent aussitôt tirées et traversèrent le tissu.

— Putain ! s'exclama-t-il en se jetant derrière une table à mélanges. Il mitrailla au fusil de l'autre côté de la porte, et vit l'Infardi tomber à la renverse dans un stock de vélin qu'il éparpilla dans sa chute.

Rawne et Caffran passèrent la porte. La réserve à parchemin, sans aucune autre issue. L'ennemi avait expiré et ses robes vertes lui étaient tombées sur le visage.

Mais les tirs se poursuivaient.

Rawne se retourna. Les bruits provenaient de dehors, dans le couloir.

— On s'est fait p... cracha brièvement sur la fréquence la voix de Mkillian.

— Chierie !

Cette fois, c'était Feygor.

Rawne, Criid et Caffran se précipitèrent jusqu'à l'arche, mais l'intensité du tir venu du couloir les empêcha d'y passer seulement la tête. Des décharges de laser traversèrent le cadre de l'arche et allèrent se perdre dans l'annexe. L'une d'elles érafla Rawne au menton.

— Bordel !

La douleur vive le fit reculer brusquement. Il pressa sur son oreillette.

— Feygor ! Combien ?

— Vingt, peut-être vingt-cinq ! Retranchés dans le couloir. La vache, ils

nous canardent !

— Allez-y à l'autocanon !

— On voudrait bien, mais la bande de cartouches s'est coincée ! Oh, merde !

— Qu'est-ce qui se passe ? Feygor !

Rien que de furieux échanges de tirs pendant un instant, puis Feygor transmet à nouveau sur le canal d'escouade.

— Bragg est à terre, il a été touché. On est coincés !

Contrarié, Rawne regarda autour de lui. Criid et Caffran étaient retournés dans le scriptorium principal, près des fenêtres saccagées. Criid regardait au-dehors.

Caffran appela le major.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

Rawne les rejoignit. Criid était déjà passée de l'autre côté du mur et commençait à disparaître le long de la corniche.

— Il faut vraiment être givrée... commença-t-il.

Caffran l'était peut-être lui aussi. Il se hissa sur le rebord de fenêtre à la suite de Criid et tendit le bras vers Rawne.

Le major passa la lanière de son fusil autour de son épaule et accepta la main tendue. Caffran l'aïda à prendre pied sur la saillie de pierre.

Rawne jura en silence. L'air était froid, et ils étaient très haut. Sous la fenêtre du scriptorium, les flancs de l'Universitariat plongeaient à pic jusqu'au lit opaque du fleuve, quatre-vingt-dix mètres plus bas. Derrière la pente du toit apparaissaient quelques flèches et dômes. Rawne vacilla sur place un court instant.

Criid et Caffran remontaient la corniche, enjambant prudemment les tuyaux de décharge des eaux de pluie et les gouttières de zinc. Rawne les suivit. Les effigies de saints ou de gargouilles aux traits lissés par le temps surgissaient des murs en occupant parfois toute la largeur du surplomb. Rawne s'aperçut qu'il valait mieux avancer le dos au vide pour pouvoir mieux se plaquer contre de telles obstructions.

Son pied glissa et il serra les bras autour du cou d'un saint de pierre, le cœur battant à tout rompre.

Quand il les rouvrit, ses yeux crispés retrouvèrent Caffran à dix mètres de là, mais aucun signe de Criid. Par Feth, est-ce qu'elle était tombée ? Non. Sa tête aux cheveux décolorés réapparut un peu plus loin par une autre fenêtre et les pressa d'avancer.

Bientôt, Caffran tira Rawne à l'intérieur ; les vestiges de la vitre fichés dans le cadre de fenêtre lui arrachèrent ses genouillères, et il lui fallut une minute pour calmer sa fréquence respiratoire. Il observa autour de lui.

En passant lui aussi par la fenêtre, un projectile d'artillerie de calibre conséquent avait ravagé la pièce, et dévasté l'étage inférieur en éventrant le sol, lequel se bornait désormais à une périphérie de planches brisées, accrochées à la maçonnerie autour d'un grand trou. Ils rasèrent les murs sur

les reliques de ce plancher, jusqu'à la porte menant au couloir. Les tirs étaient à nouveau très audibles.

Caffran amorça la sortie. Le souffle de l'obus avait décroché la porte, ainsi que son bâti, qui reposaient à présent de l'autre côté du couloir, appuyés verticalement contre le mur d'en face. Les trois Fantômes redescendirent le corridor à toutes jambes, et arrivèrent dans le dos du groupe ennemi qui immobilisait le reste de leur équipe.

Les Infardi, au nombre de vingt-deux, s'étaient mis à l'abri derrière une série de barricades de meubles renversés. Totalement accaparés par la fusillade frénétique, ils ne les voyaient pas arriver.

Rawne et Caffran tirèrent du fourreau leurs dagues de Tanith argentées, et Criid sortit sa vibro-lame, héritage de ses jours de mauvaise vie au plus près des gangs de Vervun. Ils fondirent sur les cultistes par l'arrière et huit d'entre eux furent égorgés et poignardés avant que le reste ne prît conscience du contournement.

La défense aurait alors pu se décider au corps à corps, mais Rawne et Criid s'étaient mis à tirer au fusil et Caffran avait dégainé son pistolet.

Un Infardi chargea à la baïonnette en hurlant, et les décharges de Rawne lui cisailèrent les jambes, mais l'élan de sa course le jeta sur le major qu'il entraîna au sol.

Rawne chercha à se dégager de sous le corps rendu glissant. Un autre Infardi apparut au-dessus de lui, prêt à abattre une des haches à lame courbe de l'arsenal autochtone.

Il fut abattu d'un tir en pleine tête.

Rawne se remit debout. Les Infardi étaient morts et son escouade rappliquait.

— Feygor ?

— Bien joué, chef, le félicita l'adjudant.

Rawne ne dit rien. Il n'estimait pas utile de mentionner que la manœuvre avait été l'idée de Caffran et de Criid.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Waed s'est ramassé une égratignure, rien de méchant. Mais Bragg est blessé à l'épaule. Il faut appeler une équipe pour le brancarder.

Rawne en convint de la tête.

— Joli tir, ajouta-t-il. Cette crevure m'aurait fait la peau.

— C'était pas moi, rétrocéda Feygor, son pouce sale tourné vers Banda. L'ancienne tisseuse tapota son fusil en souriant.

Et fit un clin d'œil.

— Ah bon... Bien visé, parvint à lâcher Rawne en marmonnant.

Au milieu d'une cour de prière à l'est du district de l'Universitariat, le capitaine Ban Daur contrôlait le trafic quand il entendit le colonel-commissaire l'appeler par son nom.

La poussée du colonel Corbec sur le second front avait secoué la Vieille

Ville, et les civils qui s'étaient cachés dans leurs caves depuis bientôt trois semaines se mettaient désormais à fuir le quartier en masse.

Dans la longue cour resserrée, l'afflux de citoyens sales et effrayés se déplaçait par lents mouvements de foule.

— Daur ?

Ban Daur se retourna et salua Gaunt.

— Ils sont des milliers, et ils bouchent les axes est-ouest. J'ai essayé d'en rediriger vers la basilique au bout de cette rue. Nous avons des équipes médicales là-bas, avec des ouvriers auxiliaires envoyés par l'Administratum et les autorités de la ville.

— Très bien.

— Le problème est tout simple. Daur lui montra la rangée de batteries mobiles Hydra, alignées par leurs pilotes pardusiens à l'autre bout de la cour. Avec tous ces gens, ils ne peuvent pas passer.

Gaunt hocha la tête. Il dépêcha Mkoll et un groupe de Tanith vers une chapelle proche. Ceux-ci revinrent avec des bancs, qu'ils disposèrent de manière à canaliser le flot de réfugiés.

— Daur.

— Commissaire ?

— Allez voir si vous ne pouvez pas faire ouvrir davantage d'édifices autour de cette basilique.

— Je suis censé emmener une escouade dans la Vieille Ville, commissaire. Le colonel Corbec a demandé du soutien d'infanterie dans le commercia.

Gaunt sourit. Daur voulait dire « district marchand », mais avait employé un terme typique de Vervun.

— Peut-être, mais la guerre ne va pas se terminer de sitôt. Vous savez y faire avec la population, Ban. Débrouillez d'abord ça pour moi, vous serez libre ensuite d'aller vous faire tirer dessus.

Daur acquiesça. Malgré un respect pour Gaunt au-delà de toute mesure, cet ordre ne le satisfaisait pas ; il lui paraissait trop caractéristique de toutes les tâches dont il s'était acquitté depuis qu'il avait rejoint les Fantômes.

En vérité, Daur ne se sentait pas accompli. Les combats pour Vervun l'avaient laissé vide et amer, et il s'était joint aux Tanith principalement parce qu'il n'aurait pas supporté de rester dans les décombres de la ruche qui avait été son foyer. En sa qualité de capitaine, il était l'officier de plus haut rang de la Première de Vervun incorporé au régiment, ce qui lui avait valu de se retrouver sur un pied d'égalité avec le major Rawne dans la chaîne de commandement. Et il n'en répondait qu'à Corbec et Gaunt, en tant qu'officier en charge du contingent des Verghastites.

Et il n'aimait pas ça. Un tel rôle aurait dû revenir à un héros de guerre comme Kolea ou Agun Soric, à l'un de ces individus qui avaient dû donner d'eux-mêmes pour se faire obéir de leurs compagnies de défense improvisées. La majorité des hommes et femmes de Verghast adjoints aux Fantômes étaient des ouvriers devenus guerriers, pas d'anciens militaires, ils n'avaient

pas le même respect pour un capitaine de la Première de Vervun que pour un meneur du genre de Kolea.

Apparemment, telle n'était pas la façon de faire au sein de la Garde. Alors Daur se retrouvait piégé dans cette situation, à jouer un rôle qu'il n'aimait pas, à donner des ordres à des hommes qui auraient dû être ses supérieurs. À essayer de garder sous contrôle la rivalité entre Tanith et Verghastites, à essayer de gagner leur estime.

Mais lui voulait combattre. Pouvoir se prévaloir du genre de mérite qui amènerait les troupes à le regarder différemment.

Au lieu de quoi la plupart de ses journées se passaient en inspection des troupes, en gestion des déploiements, en supervision des réfugiés. Il s'y connaissait dans ce champ d'action, et Gaunt le savait. Dès lors, il était toujours celui que Gaunt réclamait quand ces nécessités se présentaient, comme si le colonel-commissaire ne le considérait pas comme un soldat. Juste comme un assistant. Un administrateur. Une simple personne.

Daur fut tiré de sa rêverie quand des tirs résonnèrent et que les réfugiés autour de lui cherchèrent à se disperser en hurlant. Certaines des barrières improvisées de Mkoll se renversèrent sous la pression des corps. Daur chercha du regard un sniper, un tireur dissimulé dans la foule...

L'un des officiers artilleurs perchés sur les véhicules pardusiens stationnaires avait sorti son pistolet, et tirait au petit bonheur sur les fanions votifs qui flottaient au-dessus de la cour de prière. Ces bannières étaient suspendues à de longues lignes de câble, accrochées à des anneaux de bronze le long des murs du temple, et l'officier les visait à seule fin de distraire son équipage.

— Où est-ce que vous vous croyez ? beugla Daur en approchant de la batterie Hydra. Les servants d'arme, dans leurs amples treillis marron clair agrémentés de casquettes de toile, le regardèrent arriver avec un certain étonnement.

— Vous ! cria Daur à l'officier fautif. Vous essayez de provoquer une panique générale ?

L'autre haussa les épaules.

— On fait que passer le temps. Le colonel Farris nous a ordonné d'aider à attaquer la colline de la Citadelle, mais apparemment, on va nulle part pour l'instant, pas vrai ?

— Descendez, le somma Daur.

En jetant un regard à ses hommes, l'officier rengaina son pistolet de service et se laissa tomber au bas de l'unité motrice. Il était plus grand que Daur, avec une peau mouchetée de taches de rousseur et des cheveux blonds. Même ses cils étaient blonds.

— Votre nom ?

— Sergent Denil Greer, 8e compagnie antiaérienne mobile de Pardua.

— Vous avez une cervelle, Greer, ou est-ce que c'est ce sourire stupide qui vous sert de passe-partout dans la vie ?

— Messieurs.

Gaunt approcha et Greer perdit un peu de son aplomb. Son sourire demeura accroché à son visage.

— Tout est en ordre, capitaine Daur ?

— Aucun problème, commissaire, Tout va pour le mieux.

Gaunt toisa fixement Greer.

— Faites ce que le capitaine vous dit, et sans broncher. Mieux vaut pour vous que ce soit lui qui vous réprimande plutôt que moi.

— Commissaire.

Gaunt s'éloigna et Daur reporta son attention vers Greer.

— Si vous voulez vraiment repartir plus vite, faites descendre vos équipages et aidez-nous à faire avancer ces gens de manière ordonnée.

Greer esquissa un salut peu enthousiaste et enjoignit ses hommes à quitter les véhicules. Mkoll et Daur les mirent rapidement à contribution pour faire quitter le quartier aux civils.

Daur fendait à présent la foule crasseuse, où personne n'avait à cœur de le regarder dans les yeux. Il connaissait cette expression choquée et lasse des personnes détruites par la guerre. Lui-même l'avait arborée à Vervun.

Émaciée et fragile, une vieille femme trébucha, et tomba à terre en répandant à ses pieds quelques affaires emballées dans un châle. Personne ne s'arrêta pour lui venir en aide. Les réfugiés la contournèrent de leur pas lent, en enjambant ses bras tendus vers les souvenirs qu'elle essayait de regrouper.

Daur alla la relever. Cette dame était aussi légère qu'un fagot de brindilles, et sa chevelure d'un blanc saisissant, ramenée en chignon à l'arrière de son crâne.

— Laissez-moi faire, lui dit-il. Il se pencha pour ramasser ses maigres possessions : des cierges, une petite icône, quelques perles, le portrait d'un jeune homme aux couleurs passées.

Il la retrouva occupée à le regarder fixement, de ses yeux ternis par l'âge. Aucun des civils n'avait cherché son regard aussi délibérément.

— Merci, dit-elle, d'une voix richement teintée par les accents d'un Bas Gothique ancien. Mais il ne fallait pas. Aucun de nous n'a d'importance. Seule importe la sainte.

— Pardon ?

— Vous la protégerez, n'est-ce pas ? Je crois que vous le ferez.

— Allons, madame, continuez d'avancer, s'il vous plaît.

Elle pressa quelque chose au creux de sa main, et Daur baissa les yeux. C'était une petite figurine, faite d'argent, aux détails presque effacés par l'usure.

— Je ne peux pas accepter, c'est...

— Protégez-la. L'Empereur voudrait que vous le fassiez.

Et elle ne voulait pas reprendre sa babiole ! Il faillit presque la laisser tomber. Quand il releva la tête, la vieille femme avait disparu dans le torrent des corps.

Déconcerté, Daur la chercha du regard dans la foule en marche, en finissant par enfourner la breloque dans sa poche. À quelques pas de là, Mkoll faisait forcer l'allure aux réfugiés ; Daur commença à demander au sergent-éclaireur s'il avait vu passer cette ancienne.

Une autre femme s'écroula contre lui, et juste derrière, un homme tomba soudain à genoux. Tout près d'eux dans l'affluence, une troisième personne éclata dans un bouquet de sang cuit.

Daur entendit les tirs.

À moins de vingt mètres de distance, au travers de la multitude affolée, il distingua le combattant infardi, qui continuait d'ouvrir le feu au fusil laser sans discrimination. Le tueur avait écarté les haillons sordides qui dissimulaient ses robes vertes ; il s'était glissé parmi les flots de réfugiés pour apparaître soudain comme un loup au milieu du troupeau.

Daur sortit son pistolet, mais se retrouva pris dans la bousculade des citoyens terrorisés. Le fusil tirait toujours.

Daur se prit les pieds dans un autre corps affalé sur le dallage. Il trébucha, regarda autour de lui au travers des jambes empressées et retrouva un flottement de soie verte.

Les décharges laser du cultiste abattirent d'autres victimes hurlantes. Un creux s'était dégagé dans la foule.

Le pistolet laser saisi à deux mains, Daur plaça trois rayons dans le torse du tireur ; presque au même instant, Mkoll lui en logeait un quatrième en pleine tête depuis un autre angle.

L'assassin s'effondra sur la pierre rose. Un sang luisant s'échappa de lui, canalisé par les interstices des dalles. Tout autour gisaient d'autres morts.

— Par Feth ! se lamenta Mkoll en venant inspecter le cadavre ennemi. D'autres soldats tanith traversaient le rassemblement au pas de course, en se dirigeant vers l'extrémité nord-est de la place. Une liaison radio fut ouverte.

D'autres bruits de tirs leur parvinrent, des échanges féroces, depuis la direction de la Vieille Ville.

Daur et Mkoll luttèrent contre le courant brutal de la fuite des civils. Au nord-est de la cour de prière, un large pylône de grès marquait l'entrée d'un passage à colonnades entre les temples alignés. Les Fantômes s'étaient groupés à couvert au pied de ce pilier, ou se risquaient dans une course rapide pour aller s'abriter derrière les stèles de quartz noir espacées à intervalles réguliers.

Des rafales pareilles à un blizzard de minuscules comètes se répondirent dans l'alignement des colonnes. La longue promenade sacrée était jonchée de dépouilles d'habitants, affalées en piles indignes.

D'autres Fantômes arrivaient derrière eux, avec certains des servants de l'artillerie pardusienne, les pistolets au poing. Daur reconnut le sergent Greer.

— À gauche ! Allez ! cria Mkoll à l'attention de Daur, pour s'élancer immédiatement à droite, vers le socle du mausolée le plus proche. Quatre de ses hommes assurèrent le tir de couverture et deux autres le suivirent. Des

impacts de laser ennemis crépitèrent le long des dalles et firent sauter des éclats de l'ancien obélisque.

Daur partit sur la gauche, en sentant passer dans son cou la chaleur d'un tir proche, et faillit s'étaler de tout son long dans l'ombre de la première stèle. D'autres Fantômes s'entassèrent à côté de lui : Lillo, MkVan, et un autre Tanith dont il ne connaissait pas le nom. Un servent pardusien projetait de les rejoindre, mais fut atteint au genou et s'effondra à l'abri en hurlant.

Daur risqua un coup d'œil, et perçut un mouvement de couleur verte plus loin dans la série de colonnades. Les tirs les plus soutenus semblaient provenir d'un grand bâtiment, sur le flanc gauche de la promenade funéraire : dans le souvenir de Daur, il s'agissait d'un édifice de recensement municipal.

— À deux cents mètres sur la gauche, lança-t-il dans son communicateur.

— Je vois ! lui renvoya Mkoll depuis l'autre côté de la galerie. Daur les vit essayer d'avancer, lui et son groupe. Un déluge de tirs cinglants les força à reculer.

Daur courut à nouveau, atteignit le monument suivant de son côté de l'allée. Des tirs se mirent brusquement à tomber sur lui depuis la droite et il se tourna pour apercevoir deux Infardi, à califourchon sur l'arête d'un toit pentu, occupés à mitrailler vers les ombres de la rue.

Daur s'empressa de décrocher le fusil de son épaule afin de répliquer. Au même moment, Lillo et Nessa atteignaient sa position et se joignaient à ses tirs ; ils ne touchèrent aucun des deux Infardi, mais les forcèrent à disparaître hors de vue de l'autre côté de la bâtisse. Des tuiles brisées de cette section de toit se décrochèrent et vinrent éclater en contrebas.

MkVan les rejoignit à son tour. Le feu croisé était violent, mais ils étaient plus proches de l'édifice de recensement que le groupe de Mkoll, d'une bonne vingtaine de mètres.

— Par là, montra Daur, en prenant bien soin de transcrire visuellement ses mots par des signes. Nessa était une ancienne ouvrière devenue soldate, et comme pour bon nombre des volontaires verghastites, les bombardements sur Vervun l'avaient laissée tout à fait sourde. Communiquer par signes avait été une nécessité fondamentale pour les résistants de la ruche. Elle répondit d'un hochement de la tête, ses traits délicats froncés par la détermination, puis glissa une cellule neuve dans le logement de son fusil de sniper à canon long.

En courant le dos courbé, le quartet quitta l'allée principale pour s'aventurer dans les ombres fraîches et venteuses d'une nef hypostyle. Ce temple avait été vidé, comme le suivant qu'ils rejoignirent en empruntant un petit accès à colonnes : les décorations et les ornements que les fidèles n'avaient pas cachés avant l'invasion étaient tombés aux mains des Infardi durant leur occupation. Des braseros d'éclairage avaient été renversés et de petits tas de cendre s'étaient répandus sur les dallages de céramique. Le bois fendu des meubles et les tapis de prières avaient eux aussi été dispersés. Le long d'un des murs qui faisait face à l'est, dans le puits de lumière jeté par les hautes fenêtres, une rangée de seaux et de piles de chiffons indiquait l'endroit où les habitants

avaient tenté

d'effacer les blasphèmes infardi des murs de leur chapelle.

Les quatre Fantômes progressaient par paires pour se fournir une couverture alternée, deux d'entre eux stationnaires, fusil levé, pendant que les deux autres avançaient vers le point suivant.

L'arrière du deuxième temple donnait sur une cour secondaire d'où ils pouvaient rejoindre l'édifice de recensement. Là, les façades étaient sculptées dans de la grandiorite noire, mais une main d'Infardi avait disloqué à la masse les visages des hauts-reliefs.

L'ennemi avait posté des sentinelles à l'arrière du bâtiment de recensement. MkVan les repéra, et entraîna les autres Fantômes à couvert quand les lasers et les balles commencèrent à fuser par la porte cintrée de la cour, criblant la pierre de taille.

Nessa s'installa pour viser. Elle bénéficiait d'un bon angle, et deux de ses tirs fauchèrent deux des guetteurs ennemis. Daur se prit à sourire. Les plus experts des snipers de Tanith, comme Larkin le Dingue et Rilke, allaient devoir défendre leur réputation contre quelques-unes des femmes de Verghast.

Lui et MkVan franchirent l'arche au pas de course, retrouvèrent la lumière du soleil, et lancèrent leurs tubes-charges au travers des portes arrière de la bâtisse. Les vitres de la rangée de petites fenêtres qui surplombait la cour explosèrent simultanément. Une exhalaison de poussière roula par les portes.

Leur couteau inséré sous le canon de leur fusil, les quatre Fantômes se lancèrent à l'assaut en tirant dans la fumée par courtes rafales. Ils arrivaient par l'arrière sur la position infardi ; grâce à eux, les échanges de tirs avaient gagné l'intérieur venteux du bâtiment.

La manœuvre de Daur atténua immédiatement le tir de barrage sur la promenade, ce qui laissait amplement aux soldats bloqués là l'opportunité de réaliser une percée à leur tour. Trois équipes de Fantômes, dont celle de Mkoll, reprirent la progression le long des rangées de colonnes.

En passant d'une stèle à l'autre, Gaunt était remonté jusqu'à la ligne de front.

— Mkoll ?

— Ils ont barricadé l'avant, commissaire, lui rapporta le chef éclaireur par radio. Mais quelqu'un a détourné leur attention de la rue... Je crois que c'est Daur.

Gaunt, à couvert derrière une nouvelle stèle, adressa un signal de la main vers l'autre bout de la ligne de Fantômes accroupis le long des colonnades. Le soldat Brostin arriva en courant, dans le bringuebalement des réservoirs de son lance-flammes.

— Qu'est-ce qui vous a retenu ? demanda Gaunt.

— Je sais pas, moi, les tirs ? répliqua Brostin d'un ton désinvolte. Le colonel-commissaire lui indiqua la façade de leur objectif.

— Occupez-vous de ça.

Brostin, un homme aux épaules d'ours et à la moustache mal taillée, qui traînait partout une odeur de prométhéum, pointa l'ajutage de son lance-flammes et pressa du doigt l'ouverture de la valve. Les réservoirs produisirent un gargouillis, puis commencèrent à cracher une lance de liquide ardent vers les murs du bâtiment. Le jet de flammes se scinda en langues jaunes, coiffées par des crinières d'émanations foncées.

Le feu se propagea en ruisselant sur les planches qui condamnaient l'accès central. Des panneaux laqués virèrent au noir et s'embrasèrent brusquement. La peinture se cloqua sous l'effet de la chaleur. Au-dessus de la porte, les longrines furent gagnées à leur tour par les flammes.

Brostin avança de quelques pas, en dirigeant son arme directement vers l'une des fines meurtrières laissées dans les défenses du bâtiment. Gaunt aimait voir Brostin à l'œuvre. Ce soldat possédait une affinité avec le feu, une compréhension de la façon dont il courait sur les matières, dont il dansait et sautait de l'une à l'autre. Il savait laquelle se consumerait rapidement, et quelle autre lentement, laquelle produirait des flammes enragées et laquelle fondrait ; il savait comment utiliser les courants d'air pour amener le feu jusqu'à l'intérieur d'objectifs retranchés. Brostin n'était pas simplement en train d'asperger au lance-flammes un emplacement ennemi : il créait artistiquement son brasier.

D'après le sergent Varl, le talent de Brostin lui venait du temps où il luttait contre les incendies de Tanith Magna. Gaunt le croyait sans peine, mais ça n'était pas ce que disait Larkin, selon qui Brostin avait écopé d'une peine de dix ans pour ses activités de pyromane.

Le feu presque blanc s'enroulait sur la façade et s'en prenait au toit. Une portion conséquente du mur fut expulsée dans la rue quand la chaleur gagna un élément volatil, peut-être la grappe de grenades d'un Infardi. Une seconde section s'affaissa et bascula vers l'intérieur. Trois formes vêtues de vert, dont l'une avait les robes en feu, sortirent par la porte principale en tirant à l'arme laser. Les fusils des Fantômes répliquèrent de toutes parts et toutes les trois s'effondrèrent.

Deux grenades lancées depuis l'immeuble explosèrent au milieu de la promenade. Puis deux autres Infardi tentèrent une sortie. Mkoll les abattit à peine eurent-ils franchi la porte.

À présent, sur l'ordre de Gaunt, les Fantômes mitraillaient la façade en flammes. Dans un vacarme métallique, un des supports motorisés d'Hydra remonta l'allée entre les colonnes, traînant derrière lui un chapelet de fanions de prières accrochés à ses fûts, et s'arrêta à la hauteur du colonel-commissaire.

Gaunt se hissa sur la plate-forme derrière le sous-officier et regarda l'équipe de servants amener à l'horizontale les quatre autocanons longs de sa batterie antiaérienne.

— Exercice sur cible fixe, les invita Gaunt.

L'artilleur ébaucha un salut, puis réduisit l'avant de l'édifice en décombres

embrasés sous la puissance impitoyable de son tir.

À l'intérieur, vers l'arrière, Daur et ses camarades repartaient par où ils étaient venus. Une épaisse fumée noire s'enflait depuis le corps principal du bâtiment. Daur toussota en percevant les effluves du prométhéum et sut qu'un lance-flammes avait été utilisé à bon escient. Désormais, un raffut invraisemblable leur parvenait de l'avant. Des tirs, et pas ceux d'une arme facilement transportable.

— Allez ! s'étrangla-t-il, en faisant signe à Nessa, Lillo et MkVan de le suivre. Ils traversèrent la fumée d'un pas incertain, en toussant et en crachant, à demi aveuglés. Daur espérait que l'urgence ne leur avait pas fait perdre le sens de l'orientation.

Ils s'en tiraient remarquablement bien. MkVan souffrait d'une éraflure sur le dos de la main, et Lillo d'une coupure en travers du front, mais ils avaient mis à mal l'infanterie infardi et pouvaient encore en parler.

De nouvelles détonations accablantes provenaient du côté de la promenade. Deux munitions d'une puissance meurtrière, des projectiles traçants, traversèrent un mur derrière eux et passèrent au-dessus de leurs têtes. Les tirs avaient transpercé toute la masse de l'édifice de recensement.

— Putain ! s'exclama Lillo. C'était un tank ?

Daur était sur le point de lui répondre quand Nessa laissa échapper un cri étranglé et se plia en deux. Il se retourna, les yeux irrités par la fumée, et vit les cinq Infardi qui leur couraient après. Deux d'entre eux tiraient au fusil laser. Les robes d'un troisième avaient totalement brûlé.

Daur répliqua, et sentit le baiser d'une décharge de laser lui frôler l'épaule. Sa riposte renversa deux des Infardi sur le dos. Un autre chargea MkVan et s'empala sur la baïonnette tendue du Tanith. Cloué sur place, l'Infardi parvint à lever son pistolet et lui tira à bout portant en plein visage. Leurs deux corps s'écroulèrent dans la fumée.

Lillo fut entraîné à terre par les deux derniers, qui, sans armes, de leurs ongles sales et crochus, le griffèrent et lui lacérèrent la peau. L'un d'eux avait agrippé le fusil de Lillo et essayait de le lui arracher, malgré la bandoulière coincée sous lui. Daur se jeta sur le rebelle, avec qui il traversa la porte pour retomber dans le pavillon principal envahi par le feu.

La chaleur lui coupa le souffle. L'Infardi le frappait, griffait et mordait. Ils roulèrent au milieu des flammes ; son adversaire arriva à serrer ses doigts autour de sa gorge. Daur pensa sortir son couteau, mais se souvint que celui-ci était toujours fixé sous son fusil laser, tombé dans la salle voisine, près du cadavre de MkVan.

Il roula sur le dos pour laisser l'Infardi frénétique monter sur lui, puis se cabra, jeta ses jambes par-dessus sa tête et fit basculer le cultiste au-dessus de lui. Celui-ci rebondit lourdement sur une table embrasée, en soulevant une nuée d'étincelles. Il se releva, un juron obscène sur les lèvres, un pied de chaise fumant entre les mains, prêt à l'abattre comme un gourdin.

Le plafond céda. Une poutre de cinq tonnes, couverte d'un bout à l'autre d'un épais plumage de flammes jaune et orange, enfonça l'Infardi dans le sol.

Daur se releva. Sa veste était en feu. De petites flammes bleues léchaient son bras et sa manchette, et les coutures de ses poches. Il les étouffa en frappant du plat de la paume et tituba vers la porte ; Daur n'avait plus pris d'inspiration depuis ce qui lui semblait être deux ou trois minutes. Ses poumons étaient emplis d'une chaleur cuisante.

Dans l'annexe à l'arrière du hall de recensement, Lillo s'escrimait à essayer de traîner Nessa par la porte du fond. Une fumée goudronneuse s'échappait de la charpente et l'air devenait d'une nocivité insoutenable.

Daur chancela dans leur direction ; sous ses pas, les corps d'Infardi commençaient à brûler. Il aida Lillo à empoigner la masse inerte de Nessa, qu'un tir avait atteint au ventre. La blessure n'était pas belle, mais Daur n'était pas médecin, et il ne pouvait pas dire à quel point.

Lorsqu'une autre section du toit s'effondra, un grondement sourd résonna dans l'édifice en flammes, et un souffle de fumée, d'escarbilles et d'air surchauffé les enveloppa. Alors qu'ils franchissaient le portique vers la cour arrière, Daur entendit quelque chose tomber de sa veste et tomber sur le sol derrière dans un tintement métallique.

La figurine. La babiole de la vieille femme.

Ils traînèrent Nessa en sécurité de l'autre côté de la cour et Lillo s'écroula à côté d'elle, en essayant de contacter une équipe médicale malgré une toux montée du plus profond de lui-même.

Daur revint sur ses pas vers le porche en flammes, en arrachant sa tunique à moitié calcinée. La chaleur des flammes en avait roussi le tissu et défait les coutures. Une de ses poches ne pendait plus qu'à quelques fils, et c'était d'elle que l'effigie d'argent était tombée.

Daur l'aperçut sur les dalles, juste à l'intérieur de l'entrée de pierre ; il passa, courbé, sous la masse de fumée noire que la moitié supérieure de l'arche crachait dans le ciel bleu, tendit le bras et referma les doigts autour de la breloque, rendue brûlante par le sinistre.

Quelque chose le percuta et le jeta à genoux. Il se retourna face au cultiste sorti à l'aveuglette du brasier, la chair calcinée et sanglante.

L'Infardi tendit ses mains cloquées aux ongles acérés. Daur dégaina son pistolet pour lui placer deux tirs au travers du cœur, puis s'effondra.

Lillo accourut vers lui, mais Daur n'entendit pas ce que l'autre soldat lui criait.

Il baissa les yeux. Le manche gravé du couteau de cérémonie lui dépassait de la cage thoracique, dont s'écoulait à gros bouillons un sang aussi riche que le jus rouge d'un fruit. L'Infardi ne s'était pas contenté de le percuter.

Daur partit d'un rire inepte, mais le sang lui remplit la gorge. Il garda les yeux rivés sur la dague de l'Infardi, tandis que son champ de vision se rétrécissait en un tunnel, avant de se brouiller totalement.



TROIS

LE PATER PÉCHEUR

« *Que la fortune te délivre, par les neuf stigmates.* »

— Bénédiction des ayatani

La pièce embaumait l'huile à engrenages, le prométhéum et le métal froid. Son père se détourna de l'établi, posa sa clef, avant de lui sourire en essuyant ses mains graisseuses.

Il lui tendit la tasse de caféine bouillante, une tasse si grande que ses petites mains la levaient comme un calice. Son père l'accepta avec gratitude. C'était l'aube, et le soleil automnal se glissait par-dessus le peuplement des nals massifs, au-delà du chemin qui reliait la route du fleuve à l'atelier.

Les hommes étaient arrivés la veille au crépuscule, huit hommes aux paumes rugueuses, de la réserve à bois située à soixante kilomètres dans le sens du courant. Ils avaient une grosse commande à honorer chez un fabricant d'ameublement de Tanith Magna, et leur scie principale avait sauté de son axe porteur. Une véritable urgence... Est-ce que le meilleur mécanicien du comté de Pryze pouvait les aider ?

Ils avaient amené leur scieuse sur un chariot à plateau, et avaient aidé à l'amener jusqu'à l'atelier. Son père l'avait envoyé allumer toutes les lampes ; l'heure était déjà avancée et il n'aurait pas terminé de sitôt.

Il attendait à présent dans l'entrée de l'atelier tandis que son père procédait à quelques derniers ajustements sur le gros moteur de la scie et revissait la grille en place. L'accumulation de poussière de bois s'était déversée des creux du caisson, et la pièce s'en était trouvée parfumée des fragrances du nal.

Alors qu'il attendait que son père testât la scie, son cœur se mit à battre plus vite. Cela s'était toujours produit, aussi loin qu'il se souvenait ; l'excitation de voir son père accomplir sa magie, de le regarder prendre des morceaux de métal mort, les assembler et les faire vivre. C'était un pouvoir dont il espérait hériter un jour, pour pouvoir reprendre l'affaire quand son père cesserait de travailler. Et alors ce serait lui le mécanicien.

Son cœur battait maintenant si vite que sa poitrine lui faisait mal. Il s'agrippa au cadre de la porte pour rester debout.

Son père enfonça l'interrupteur de la scieuse, et la machine s'éveilla à la vie

en répandant son cri aigu dans l'atelier.

Sa douleur à la poitrine était bien réelle, concentrée à gauche, sous ses côtes. Il étouffait. Il essaya d'appeler, mais sa voix était trop faible et la scie trop bruyante.

Il allait mourir, réalisa-t-il. Il allait mourir là, sur le seuil de l'atelier de son père, dans le comté de Pryze, l'odeur du bois de nal dans les narines, le braillement d'une scie aux oreilles, et un barbillon de souffrance impossible rivé dans le cœur...

Colm Corbec ouvrit les yeux et trente-cinq années bien tassées s'additionnèrent d'un coup à sa vie. Il n'était plus un garçon. Il était un vieux soldat, vilainement blessé, dans une mauvaise, très mauvaise situation.

Quelqu'un lui avait dénudé le torse et les vestiges sales de sa tunique lui pendaient toujours aux épaules. Il avait perdu une botte. Ce qu'étaient devenus son équipement et son oreillette radio, n'importe qui pouvait le savoir mieux que lui.

Griffures et bleus lui couvraient la peau. Il essaya de bouger et la douleur eut le dessus. Le côté gauche de sa cage thoracique présentait une masse de tissus gonflés et violets, autour d'une longue brûlure de laser.

— B... Bougez pas, chef, dit une voix.

Corbec tourna la tête et vit Yael à côté de lui. Le jeune soldat tanith, le teint gris comme la poussière, était assis le dos contre un mur de briques effritées. Lui aussi n'était plus qu'en pantalon et du sang lui avait séché sur les épaules.

Corbec regarda autour de lui. Ils étaient tassés à deux dans l'ancienne cheminée d'un salon grandiose que la guerre avait brutalement visité. L'enduit des murs, en plâtre vermoulu, montrait les traces de décorations et de peintures, et des planches condamnaient les fenêtres dont la lumière s'infiltrait par les fentes du bois. La dernière chose dont Corbec se souvenait était d'avoir pris d'assaut le bâtiment de la guilde. Et ici, pour autant qu'il s'en souvenait, ça n'était pas le bâtiment de la guilde.

— Où est-ce qu'on est ? Qu'est-...

Yael secoua doucement la tête et serra fermement le bras de Corbec.

Corbec se tut immédiatement quand il suivit le regard de Yael et vit les Infardi ; des dizaines d'entre eux, qui pénétraient et quittaient la pièce par une porte située hors de vue sur sa gauche. Certains avaient pris position près des fenêtres, l'arme au poing. D'autres arrivaient en transportant des caisses de munitions et des ballots d'approvisionnement. Quatre d'entre eux charriaient un banc très long et manifestement lourd dont les pieds raclaient sur le sol de pierre. Les Infardi s'adressaient les uns aux autres de leurs voix basses et maussades.

Il commençait maintenant à se rappeler. Il se souvint d'eux quatre investissant la salle principale de la guilde. Par Feth et le Dieu-Empereur, ils avaient fait passer un sale quart d'heure à ces cultistes. Kolea avait combattu comme un démon, Leyr et Yael à ses côtés. Corbec se revit partir en avant

avec Yael en criant à Kolea de les couvrir, et ensuite...

La douleur. Un tir de laser reçu presque à bout portant, d'un Infardi qui faisait le mort dans les décombres.

Corbec se redressa aux côtés de Yael en serrant les dents.

— Laisse-moi regarder, chuchota-t-il en essayant d'inspecter la blessure du jeune homme. Yael tremblait légèrement, et Corbec remarqua qu'une de ses pupilles était plus dilatée que l'autre.

Il vit l'arrière du crâne de Yael et se figea. Comment le gamin pouvait-il être encore en vie ?

— Kolea et Leyr ?

— Je crois qu'ils s'en sont tirés, lui répondit Yael dans le même murmure. Je les ai pas vus... Il s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais s'interrompit soudain quand un bruissement parcourut la pièce.

Corbec le ressentit plus qu'il ne l'entendit. Les Infardi s'étaient tus et reculaient vers le pourtour de la chambre, la tête courbée.

Quelque chose entra, quelque chose de la stature d'un homme, peut-être, si un homme pouvait être vêtu d'un murmure. Cela ressemblait à une grande vibration verticale, à une distorsion de l'air, dont le vrombissement était celui d'un essaim de guêpes somnolentes.

Le regard de Corbec était fixé sur cette forme. Il humait la façon dont la réalité se distordait autour d'elle, une odeur chargée des accents froids du Warp. La silhouette était à la fois transparente et solide, évanescence, mais aussi dure qu'un blindage impérial. Plus Corbec la regardait, plus il discernait de choses dans cette vibration ; de minuscules formes y miroitaient, grouillaient et bourdonnaient comme un milliard d'insectes.

Dans un nouveau bruissement, le bouclier réfracteur fut désengagé et se dissipa, révélant un grand personnage habillé de robes de soie verte. Le générateur compact du bouclier corporel pendait à sa ceinture.

L'arrivant se tourna face aux deux prisonniers dans leur cheminée vide.

Un corps de plus de deux mètres, tout en muscles tendus et dont la peau, quand les riches soieries émeraude la laissaient voir, était ornée des tatouages abjects du culte infardi.

Le Pater Pécheur souriait à Colm Corbec.

— Savez-vous qui je suis ?

— J'ai bien une idée.

L'autre acquiesça et son sourire s'élargit. Une image torturée de l'Empereur agonisant s'étendait sur son front et la partie gauche de son visage, dont l'œil injecté de sang formait la bouche hurlante de la représentation. Des implants d'acier effilés remplaçaient ses dents ; le Pater Pécheur sentait la sueur, l'extrait de cannelle et la décomposition. Il se pencha devant Corbec, lequel sentait Yael trembler de peur près de lui.

— Nous sommes semblables, vous et moi.

— Je crois pas, non, lui rétorqua Corbec.

— Mais si. Vous êtes un fils de l'Empereur et vous êtes à son service. Je

suis un Infardi... Un pèlerin voué à l'adoration de ses saints. Et de sainte Sabbat, bénies soient ses cendres. Je suis venu ici pour lui rendre hommage.

— Vous êtes ici pour tout profaner, espèce de connard.

Le sourire d'acier resta égal quand le Pater Pécheur décocha à Corbec un coup de pied dans les côtes.

Après s'être évanoui, Corbec revint à lui recroquevillé au milieu de la pièce. Les Infardi rassemblés tout autour de lui psalmodiaient en battant la mesure sur leurs cuisses ou sur la crosse de leur fusil. Il ne voyait pas Yael. La crispation de ses côtes était insoutenable.

Le Pater Pécheur réapparut ; derrière lui, le banc que ses adorateurs avaient amené. Ce banc était en fait un établi, reconnu Corbec. Une table de découpeur de pierre, où était fixée une énorme foreuse. Et la foreuse criaillait. C'était elle que Corbec avait entendue dans son rêve, en la prenant pour une scie à bois.

— La sainte reçut neuf blessures sacrées, prononçait le Pater Pécheur. Célébrons-les une nouvelle fois, une par une.

Ses hommes jetèrent Yael sur la table. La foreuse chanta de plus belle.

Corbec ne pouvait rien faire.

Au nord de son périmètre, la Vieille Ville s'élevait de façon abrupte, accrochée aux escarpements du plateau de la Citadelle. Une importante voie de circulation, désignée par le nom malheureux d'allée des Infardi, s'incurvait depuis la place aux puits et les foires à bétail, et s'élevait au travers d'un quartier commercial plus salubre, le faubourg des tailleurs de pierre.

À la vue du moindre aspect de la majestueuse architecture de la Doctrinopole, de ses temples, de ses mausolées et de ses colonnades, le visiteur devinait l'importance sociale de la guilde des maçons et des tailleurs de pierre. Les grands sarsen et les blocs de grandiorite les plus massifs étaient amenés par le fleuve ou par canal depuis les vastes carrières de l'arrière-pays, mais les artisans tailleurs sculptaient la délicate statuaire, les gargouilles, les clefs de voûte, et les linteaux dans leurs ateliers bordant le promontoire de la Citadelle.

Au bas de l'allée des Infardi, le médecin-chef des Tanith, Tolin Dorden, avait installé un poste de terrain dans un lavoir public. L'eau des fontaines de la place y avait été amenée dans des seaux ou des casques pour rincer les carreaux de céramique, et Dorden avait personnellement astiqué au désinfectant les plans de lavage où les vêtements étaient frottés. L'endroit avait conservé sa vieille odeur d'eau stagnante, sous-tendue par la tiédeur des armoires de séchage fixées au-dessus des ventilations.

Dorden finissait tout juste de recoudre une écorchure sur le pouce du soldat Gutes quand un des Fantômes verghastites arriva de l'extérieur baigné de soleil. Au loin roulait le martèlement sourd des mortiers pardusiens dirigés contre la Citadelle. Dehors, sur la place, Dorden discernait les Tanith au repos regroupés près des fontaines.

Il laissa partir Gutes.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-il au nouvel arrivant, un trentenaire au visage large, à la mâchoire carrée.

— C'est mon bras, docteur, répondit-il, la bouche emplie par les voyelles sonores de Verghast.

— Laissez-moi y jeter un œil. Vous vous appelez ?

— Soldat Tyne, se présenta l'homme en remontant sa manche. Sur la partie supérieure de son bras, dont le sang suintait, il se notait un début de septicémie.

Dorden attrapa une compresse pour commencer à nettoyer la plaie.

— C'est infecté. Vous auriez dû venir me faire voir ça plus tôt. Qu'est-ce que c'est, une blessure de shrapnel ?

Tyne secoua la tête, les traits crispés par le contact de la gaze imbibée d'alcool.

— Pas vraiment.

Dorden avait épongé suffisamment de sang pour distinguer les lignes vert foncé et les traces du couteau. Son diagnostic établi, il continua de nettoyer.

— Est-ce que le commissaire n'a pas émis un ordre permanent au sujet des tatouages ?

— Il a dit qu'on avait le droit si on savait comment faire ça proprement.

— Et manifestement, ça n'est pas votre cas. Il y a quelqu'un dans le onzième peloton, un des vôtres, comment s'appelle-t-il déjà... Cuu, je crois. Il paraît qu'il fait du bon travail.

— Cuu est un enfoiré. Trop cher pour moi.

— Alors vous avez essayé vous-même ?

— Mmh.

Dorden avait purifié les coupures du mieux qu'il le pouvait et administra une piqûre au soldat. Tous les Tanith sans exception arboraient des tatouages, dont la plupart étaient des marquages rituels ou familiaux, mais les seuls volontaires de Verghast tatoués étaient les membres de gangs qui affichaient leurs allégeances. Désormais, pratiquement chacun d'eux voulait une marque : un piolet, un symbole de Tanith, l'aquila impérial.

Sans un tatouage, vous n'étiez pas véritablement un Fantôme.

Et ce tatouage artisanal infecté était le dix-septième que Dorden traitait. Il allait devoir en parler à Gaunt.

Quelqu'un criait sur la place. Gutes revint en courant.

— Toubib !

Dehors, tous s'étaient relevés. Un groupe de Fantômes de Tanith était arrivé de la direction des combats dans le secteur marchand, en transportant le soldat Leyr sur une civière de fortune. Gol Kolea courait au côté de son comparse étendu.

Calmement, malgré les cris et la confusion, Dorden se fraya un chemin au travers de l'assemblée et fit poser le brancard pour pouvoir officier.

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-il Kolea tout en commençant à panser la

brûlure de laser sur la cuisse du blessé. Leyr était secoué, couvert de lésions mineures et à demi inconscient, mais il ne mourrait pas.

— On a perdu le colonel, annonça clairement Kolea.

Dorden s’interrompit brusquement et releva les yeux vers l’immense Verghastite. Tout autour, les hommes se turent.

— Répétez-moi ça ?

— Le colonel Corbec nous a emmenés, Yael, Leyr et moi, dans le grand bâtiment de guilde, par les sous-sols. On s’est pas mal débrouillés, mais ils étaient trop nombreux. Je m’en suis sorti avec Leyr, mais Corbec et l’autre... Ils les ont eus. Pendant qu’on se ménageait un couloir de repli, Leyr a vu ces salauds les emmener tous les deux.

Des murmures coururent dans l’assistance.

— Il fallait que je trouve du secours pour Leyr ; maintenant que c’est fait, je vais retourner chercher Corbec. Corbec et Yael. Il me faut des volontaires.

— On les retrouvera jamais, lança le soldat Domor, abasourdi et consterné.

— Ils les emmenaient vers le nord. Dans la partie haute de la Vieille Ville, vers la Citadelle. Ils défendent des positions là-bas. À mon avis, ils vont essayer de les interroger, et ça veut dire qu’ils vont les garder en vie encore un moment.

Dorden secoua la tête. Sa propre appréciation ne concordait pas avec celle du courageux Verghastite, mais pour sa défense, lui avait été un peu plus confronté à la manière d’agir des adorateurs du Chaos.

— Allez, des volontaires ! insista Kolea. Des mains se levèrent de toutes parts. Il forma une escouade de huit et s’apprêta à partir.

— Attendez ! l’arrêta Dorden. Il s’avança et inspecta les plaies superficielles sur le visage et le tronc de Kolea. Il n’y a rien de grave ; allons-y.

— Vous venez avec nous ?

Corbec était pour le moins apprécié de tous, mais un lien plus particulier les unissait, lui et le vieux chirurgien. Dorden hocha la tête, et se tourna vers Rafflan, l’opérateur radio.

— Contactez le commissaire, dites-lui ce que nous comptons faire et vers où nous nous dirigeons. Dites-lui d’envoyer un officier et un médecin ici pour s’occuper de ce poste médical.

Dorden rassembla à la hâte son kit de premiers secours et emboîta le pas au groupe de soldats qui quittait la place.

— Vous êtes en retard sur vos prévisions, Gaunt, formula la voix saccadée de l’émetteur. Le mouvement des lèvres sur l’image tridimensionnelle du seigneur général Lugo n’était pas synchrone. Lugo s’adressait à lui par liaison holographique depuis le camp de base impérial d’Ansipar, à six cent quarante kilomètres au sud-ouest de la Doctrinopole, et les conditions atmosphériques étaient la cause de ce décalage.

— Je le reconnais, général. Cependant, et sauf votre respect, nous sommes

parvenus à l'intérieur de la Vieille Ville avec quatre jours d'avance sur vos propres prédictions stratégiques.

Gaunt et les autres officiers présents à l'intérieur de l'unité mobile de commandement attendirent que la réponse fût transmise. Assis et harnachés à l'arrière, les astropathes marmonnaient. L'hologramme vacilla un court instant, puis Lugo parla à nouveau.

— En effet, et j'ai déjà loué le colonel Furst pour la réussite des unités pardusiennes qui vous ont ouvert un accès.

— Les Pardusiens ont accompli de l'excellent travail, reconnu calmement Gaunt. S'il était là, le colonel vous dirait lui-même que les Infardi n'ont opposé qu'une faible résistance extérieure. Ils ne souhaitent pas se confronter à nos blindés face à face ; ils se sont repliés à l'intérieur de la Doctrinopole où la densité des bâtiments jouerait à leur avantage. L'infanterie va devoir les déloger rue par rue, ce qui est par nécessité une tâche lente.

— Deux jours ! lui rétorqua la voix. C'était le délai que vous aviez fixé. Une fois entré dans les murs de la Ville Sainte, vous aviez dit qu'il vous faudrait deux jours pour la prendre et consolider votre présence. Et vous êtes pourtant loin de la Citadelle !

Gaunt soupira et se tourna vers les autres officiers supérieurs. Le major Kleopas, replet et trapu, commandant en second vieillissant des blindés de Pardua ; le capitaine Herodas, officier de liaison de l'infanterie pardusienne ; le major Szabo des Centenaires bréviens. Aucun d'eux n'avait l'air très à son aise.

— Nous bombardons la Citadelle au mortier, amorça Szabo, les deux mains enfouies dans les poches plaquées de sa veste moutarde. Herodas intervint lui aussi.

— C'est exact, nous amenons notre arsenal moyen à proximité de la Citadelle. Les pièces lourdes suivront dès que l'infanterie aura sécurisé les rues. L'exposé que vient de vous donner le commissaire Gaunt est tout à fait juste. Parvenir dans la cité a été plus facile et plus rapide que ce qui était prévu. La traverser se révèle plus ardu.

Gaunt adressa un hochement de tête reconnaissant au jeune capitaine pardusien. Présenter un front uni et calme était la seule façon de traiter avec les huiles comme Lugo, obsédées par les estimations tactiques.

La silhouette holographique trépida de nouveau. Tel un fantôme de brume lumineuse, le seigneur général les dévisageait.

— Laissez-moi vous faire savoir qu'ici, à Ansipar, nous en avons terminé. La ville est en flammes et les temples sont à nous. Alors que nous parlons, mes troupes sont en train de rabattre les derniers résistants adverses pour leur extermination. Qui plus est, le colonel Cerno me rapporte que ses forces auront pris Hylophan dans moins d'une journée ; hier, le colonel Paquin a hissé l'aquila sur le palais royal d'Hetshapsulis. Seule la Doctrinopole reste aux mains de l'ennemi. Je vous ai confié le soin de la reprendre à cause de votre réputation, Gaunt. Ai-je eu tort ?

— La Doctrinopole sera reprise, seigneur général. Votre confiance n'était pas déplacée.

Un décalage de la transmission.

— Dans combien de temps ?

— J'espère pouvoir lancer l'offensive totale contre la Citadelle avant le coucher du soleil. Je vous tiendrai informé de notre progression.

— Je vois, parfait. L'Empereur nous garde.

Les quatre officiers répétèrent l'abjuration en chœur alors que l'hologramme se dissipait.

— Qu'il soit maudit, marmonna Gaunt.

— Ça finira par arriver, abonda Kleopas en son sens. Le major déplia un des strapontins de l'habitable de métal, y posa son galbe rondouillard et gratta les tissus cicatriciels autour de l'implant qui lui tenait lieu d'œil gauche. Herodas alla chercher du café pour tous sur la plaque chauffante proche de la rampe arrière.

Gaunt retira son képi à galon, le posa à l'envers sur le bord de l'affichage cartographique et jeta dedans ses gants de cuir. Il savait bien ce que Kleopas voulait dire. Lugo était un bleu, un des généraux frais émoulus que le Maître de guerre Macaroth avait hissés avec lui quand il avait remplacé Slaydo et pris les rênes de la croisade des mondes de Sabbat, presque six années sidérales plus tôt. Certains, comme le grand Urienz, s'étaient révélés tout aussi capables que les favoris de Slaydo qu'ils avaient supplantés. D'autres avaient seulement démontré qu'ils n'étaient que des tacticiens de bibliothèque, avec à leur actif des années de campagne dans les archives militaires de Terra, et aucune sur une ligne de front. Gaunt le savait : le seigneur général Lugo désespérait de faire ses preuves. Après qu'il eut saboté la gestion de son premier théâtre d'opérations, Oscillia IX, un conflit gagné d'avance devenu une débâcle de vingt mois, des rumeurs circulaient maintenant sur une enquête en cours suite à ses raids sur les ruches de Karkariad. Il lui fallait une victoire, et une médaille épinglée à sa poitrine, et il les lui fallait rapidement avant que Macaroth ne le classât parmi les poids morts de son entourage.

La libération d'Hagia devait être confiée au seigneur général militant Bulledin, raison pour laquelle Gaunt avait totalement approuvé la mobilisation de ses Fantômes pour cette action. Pourtant, à la dernière minute, sans doute après les manigances auxquelles s'étaient livrés en coulisses les fidèles de Lugo, Macaroth avait rappelé Bulledin et placé Lugo aux commandes de l'opération. Hagia était censée représenter une victoire facile, et Lugo la voulait.

— Que faisons-nous ? demanda Szabo en acceptant l'une des timbales amenées par Herodas.

— Ce qu'on nous a dit de faire, répondit Gaunt. Je vais retirer mes hommes de la Vieille Ville et les obus pardusiens pourront la réduire en ruines. Dégagez-nous un chemin pour que nous puissions accéder à la Citadelle.

— Ça n'est pas de cette façon que vous comptiez voir les choses se

dérouler, n'est-ce pas ? risqua Kleopas. Des civils sont toujours présents dans ce district.

— Peut-être, concéda Gaunt, mais vous avez entendu le seigneur général. Il veut que la Doctrinopole soit reprise dans les prochains jours et il nous fera porter la responsabilité du moindre retard. Une guerre est une guerre, messieurs.

— Je vais prendre mes dispositions, dit Kleopas, la mine sombre. Les chars de Pardua rouleront sur la Vieille Ville avant que l'après-midi ne soit très avancée.

Plusieurs coups furent frappés à l'extérieur de la porte blindée. Un Fantôme en faction alla l'ouvrir et échangea quelques mots avec celui qui attendait au-dehors, tandis qu'une lumière rafraîchissante pénétrait dans la salle des opérations tactiques.

— Commissaire ? appela le soldat de Tanith.

Gaunt marcha jusqu'à la porte et descendit du centre de commandement mobile. La structure blindée de la taille d'une grange, perchée sur quatre trains de chenilles, avait été garée dans une rue proche de la basilique où les réfugiés de la cité étaient désormais accueillis. Gaunt les voyait continuer d'affluer de la Vieille Ville, pour rejoindre le gigantesque édifice sous la supervision des Fantômes.

Milo l'attendait, accompagné d'une jeune habitante à la robe blanc cassé, et de quatre vieillards distingués en longues tenues austères de soie bleue.

— Tu m'as fait demander ? lança Gaunt à Milo. Le jeune Tanith acquiesça.

— Voici l'ayatani Kilosh, l'ayatani Gugaï, l'ayatani Hiliás et l'ayatani Winid, dit-il en désignant les quatre hommes tour à tour.

— Et que veut dire « ayatani » ? demanda Gaunt.

— Ce sont des prêtres locaux, commissaire. Des fidèles de la sainte. Vous m'aviez demandé de vous trouver...

— Je me souviens ; merci beaucoup, Milo. Messieurs. Mon soldat vous a sans doute déjà transmis la triste nouvelle. Je vous présente toutes mes condoléances pour la perte d'Infarim Infardus.

— Nous les acceptons avec reconnaissance, guerrier, lui assura l'ayatani Kilosh. Le prêtre était grand, entièrement glabre à l'exception de son bouc argenté, ses yeux incom-mensurablement las.

— Je suis le colonel-commissaire Ibram Gaunt, commandant du 1^{er} régiment de Tanith et commandant en chef de l'action militaire livrée dans la Doctrinopole. Je souhaite que votre roi puisse recevoir tous les honneurs qui lui sont dus, malgré la mort ignoble que lui a fait connaître notre ennemi.

— Le garçon nous l'a expliqué, dit Kilosh, et Gaunt vit Milo s'exaspérer de rester un « garçon » aux yeux de tous. Nous vous sommes obligés pour vos efforts et pour le respect que vous témoignez envers nos traditions.

— Hagia est un monde saint, mon père. Restaurer l'honneur de sainte Sabbat était une des raisons premières de notre croisade. Reprendre sa planète natale m'importe plus que tout. En honorant vos coutumes, je ne fais rien de

plus que d'honorer l'Empereur-Dieu lui-même.

— L'Empereur nous garde, firent écho à ses paroles les quatre membres du clergé local.

— Pouvez-vous me dire ce qui doit être fait ?

— Notre roi doit reposer en terre sanctifiée, l'avisa Gugaï.

— Et quelle terre considérez-vous comme sanctifiée ?

— Il existe plusieurs endroits ; le Sanctuaire de la Sainte est bien sûr le plus sacré, mais ici, dans la Doctrinopole, le sol de la Citadelle est béni entre tous.

Gaunt écouta les paroles de Kilosh et son regard se porta par-dessus les toits de la Vieille Ville, vers le plateau où était perché le cœur de la Citadelle. Les hauteurs étaient baignées de brume. La fumée résiduelle des tirs de mortier se dispersait dans les courants bleus du ciel.

— Nous venons d'établir nos plans pour reprendre la Citadelle, mes pères. Nous en avons fait notre impératif. Aussitôt que les hauteurs seront sécurisées, je vous autoriserai à accomplir vos rites funéraires et à mener votre roi vers son dernier repos.

Les ayatani courbèrent la tête comme un seul homme.

Et voilà, pensa Gaunt. La décision a été prise pour moi. Lugo peut aller se faire voir, mais nous devons tout de même reprendre la Citadelle.

Kleopas, Herodas et Szabo avaient émergé de l'unité mobile et Gaunt leur fit signe d'approcher, en invitant également son opérateur radio à les rejoindre.

— Feu vert pour l'offensive sur la Citadelle, dit-il aux officiers. Faites approcher les blindés. Je veux que le bombardement commence dans une heure. Beltayn ?

Le Tanith s'approcha.

— Transmettez aux unités de Fantômes l'ordre de se replier de la Vieille Ville. Le signal est donné. L'offensive des blindés commencera dans une heure.

Beltayn hocha la tête et ramena devant lui le boîtier radio collé contre sa hanche afin de coder les directives.

— C'est votre chef ? demanda Sanian à Milo tandis qu'ils patientaient dans l'ombre de l'unité de commandement.

Milo le lui confirma.

Elle étudia Gaunt d'un air songeur.

— Il a trouvé sa voie, dit-elle.

— Quoi donc ?

— Sa voie. C'était sa voie, et elle lui convient bien. Vous ne cherchez pas votre voie, soldat Milo ?

— Je... Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire...

— Pour les esholi, le mot « voie » signifie destinée, mon garçon, intervint l'ayatani Gugaï en apparaissant au côté de Milo. Sanian courba la tête en signe de respect. Milo se tourna vers le vieux prêtre.

Gugaï était de loin le plus âgé des quatre prêtres que Sanian lui avait trouvés. Sa peau ratatinée était profondément creusée par d'innombrables rides. Des nuages brouillaient son regard, et son corps, sous les robes de soie bleue, avait été voûté par une vie longue et dure.

— Je suis désolé, père, mais... Je ne comprends toujours pas.

Gugaï parut fâché par la réponse de Milo. Il se tourna vers Sanian et la fit redresser la tête.

— Explique donc à l'étranger, esholi.

Elle le regarda et Milo fut frappé par la pureté sans égale de ses yeux.

— Sur Hagia, nous pensons que chaque homme ou femme né sous l'influence de l'Empereur... commença-t-elle.

— Que le destin les préserve, et puissent les neuf stigmates marquer leur fortune, entonna Gugaï. Sanian s'inclina à nouveau.

— Nous pensons qu'une voie est tracée pour chacun. Une destinée préétablie, un chemin à suivre. Certains naissent pour être chefs, certains pour être rois, certains pour élever le bétail, certains pour être pauvres.

— Je... vois... s'efforça de convaincre Milo.

— Vous ne voyez rien du tout, le rabroua Gugaï avec dédain. Notre croyance qui nous a été transmise par la sainte elle-même est que chacun a sa destinée. Tôt ou tard, si l'Empereur le veut, cette destinée se révèle et notre voie est tracée. Ma voie était de devenir un membre des ayatani. La voie du commandant Gaunt, et cela est évident, est d'être un guerrier et un meneur de guerriers.

— C'est pourquoi nous autres esholi étudions toutes les disciplines et toutes les écoles de pensée, reprit Sanian. Afin que le jour où notre voie nous apparaîtra, nous soyons prêts, quelle que cette voie puisse être.

Milo commençait à mieux cerner le concept.

— Donc, vous n'avez pas encore trouvé votre voie ? demanda-t-il à Sanian.

— Oui. Je suis toujours une esholi.

Gugaï alla asseoir ses vieux os sur une caisse de munitions vide et soupira.

— Sainte Sabbat était de basse extraction, la fille du berger d'un troupeau de chelons, dans les hautes pâtures de ce que nous appelons maintenant les Collines Sacrées. Mais elle s'est élevée, voyez-vous, elle s'est élevée en dépit de sa naissance, pour mener les citoyens de l'Imperium vers la conquête et la rédemption.

Fort de six années passées au sein de la croisade, Milo savait déjà tout cela. Saint Sabbat, six mille ans auparavant, s'était arrachée à la pauvreté pour commander les forces impériales, vaincre dans tout cet amas stellaire et en chasser l'ennemi.

Il avait vu des représentations d'elle, tête nue et tonsurée, en armure impériale, décapitant de son épée lumineuse les démons de la corruption.

Milo réalisa que le prêtre et la jeune fille l'observaient fixement.

— Je n'ai aucune idée de ce que peut être ma voie, s'empressa-t-il de leur dire. Je suis un survivant, un musicien... et un guerrier, ou du moins c'est ce

que j'espère être.

Gugai le scruta encore, puis secoua la tête avec une expression des plus étranges.

— Non, pas un guerrier. Pas simplement un guerrier. Quelque chose d'autre.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Milo, désarmé.

— Ta voie t'attend à bien des années d'ici... prélua Gugai avant de s'arrêter net. Tu la trouveras. Quand le temps sera venu.

Le vieux prêtre se releva dans un mouvement raide et partit à pas lents rejoindre ses trois frères, pour converser calmement avec eux sur le parvis de la basilique.

— Qu'est ce c'était que ces conneries ? s'interloqua Milo à voix basse en se retournant vers la fille.

— L'ayatani Gugai est l'un des anciens de la Doctrinopole, c'est un homme saint ! s'exclama-t-elle sur un ton défensif.

— C'est un vieux fou, oui ! Pas un guerrier ! Qu'est-ce qu'il a voulu me faire, un genre de prophétie ?

Sanian regarda Milo comme s'il venait de poser la question la plus stupide de tout l'Imperium.

— Bien sûr, dit-elle.

Milo s'apprêtait à lui répondre quand son oreillette grésilla, avant de s'emplir de transmissions de combat. Il écouta un instant et sa mine devint sombre.

— Restez ici, dit-il à la jeune étudiante. Il se précipita alors vers Gaunt, lequel se tenait avec les autres officiers sur les marches de la rampe arrière de l'unité de commandement. Les rayons du soleil, filtrés par les hauts toits du district religieux, tombaient dans la rue par ailleurs obscure. Des oiseaux-rats aux plumes grises et sales voletaient d'un auvent à un autre, ou paraient sur les gouttières en roucoulant.

Alors que Milo approchait de Gaunt, il vit que son commandant écoutait lui aussi le trafic de son oreillette.

— Vous avez entendu, commissaire ?

Gaunt hocha la tête.

— Ils ont enlevé le colonel Corbec. Kolea va emmener une équipe de sauvetage.

— J'ai entendu.

— Vous devez annuler le retrait et l'arrivée des blindés.

— L'ordre est maintenu, soldat.

— Quoi ?

— J'ai dit que l'ordre était maintenu !

— Mais... laissa échapper Milo avant de se taire. Une expression sombre et terrible se lisait sur le visage de Gaunt.

— Milo... S'il existait une chance de sauver Corbec, je mettrais la croisade tout entière en attente. Mais si les Infardi l'ont pris, Corbec est déjà mort. Le

seigneur général veut que cet endroit soit pris rapidement ; je ne peux pas suspendre une attaque dans le mince espoir de revoir Colm. Kolea et son équipe doivent se replier avec les autres. Nous prendrons la Citadelle au crépuscule.

Milo songea à beaucoup de choses qu'il aurait aimé dire ; la plupart d'entre elles concernaient Colm Corbec. Mais le regard du colonel-commissaire lui interdisait de parler.

— Corbec est mort. C'est la guerre. Et nous allons la gagner pour lui.

— Réponds-lui que non, trancha Kolea d'une voix traînante.

— Sergent ? se fit répéter Rafflan.

— Réponds non, bordel ! Que nous n'allons pas nous replier !

L'opérateur radio s'assit dans un des coins en ruine du bâtiment de la Vieille Ville qu'ils venaient de sécuriser. Dorden et quatre autres soldats allèrent pointer leurs fusils par les fenêtres disloquées. Le vieux docteur, Dorden, appesanti par son kit médical et son ample blouse noire, fut le dernier à arriver.

— Désolé, sergent, mais je peux pas, s'excusa Rafflan. Le commissaire a donné un ordre prioritaire, avec code Cimeterre confirmé. On doit se retirer de la Vieille Ville maintenant. Début du bombardement dans quarante-six minutes.

— On s'en fout ! refusa Kolea. Les hommes dispersés tournèrent la tête vers lui.

Dorden s'installa à côté de lui, sur le tas d'enduits et de débris accumulé sous une des fenêtres.

— Gol... Je n'apprécie pas davantage que vous, mais Gaunt nous a donné un ordre.

— Et vous n'avez jamais désobéi ?

— À un ordre de Gaunt ? Vous plaisantez !

— Même pas sur Nacedon, quand il vous a ordonné d'abandonner cet hôpital ?

— Ce n'est pas possible, qui est-ce qui vous a parlé de ça ?

Kolea laissa passer un moment.

— Corbec, dit-il.

Dorden baissa les yeux et se recoiffa d'une main. Ses cheveux gris commençaient à se clairsemer.

— Corbec. Ça lui ressemble bien.

— S'ils commencent à tirer, on va se faire toucher par nos propres obus, argumenta le soldat Wheln.

— C'est Corbec qui est là-bas, lui opposa simplement Dorden.

— On ne va rien répondre. Kolea tendit le bras et débrancha le casque de Rafflan. Si tu te sens mieux comme ça, on ne va pas répondre. Mais on est obligés d'y aller. Tu n'as jamais reçu cet ordre.

MkVenner et le sergent Haller lancèrent derrière eux que la rue était

dégagée. Ils étaient arrivés à la limite du faubourg des tailleurs de pierre.

— Alors ? demanda Dorden.

— On est partis ! lança Kolea.

Deux heures après que le carillon de midi fut monté d'une dizaine de clochers dans le district de l'Universitariat pour être repris par les cloches de la Vieille Ville, les blindés pardusiens furent lâchés.

Emmenés par le colonel Furst à bord d'un char super-lourd Shadowsword légendaire, le Castigatus, une vague d'assaut de cinquante Leman Russ Conquerors, trente-huit chars de siège Thunderer et dix Vanquishers modèle Stygies s'enfonça dans la marge sud de la Vieille Ville.

Le pilonnage à longue portée dura vingt minutes, assuré par les Basilisks et les plates-formes fixes de canons Séisme déployés sur les marais au sud du périmètre de la cité. Les escadrons de tanks parvinrent à la bordure du district où les tempêtes de flammes bouillonnaient déjà, du marché animalier à la falaise d'Haemod, et jusqu'à l'allée des Infardi.

Les groupes blindés s'élancèrent, leurs armes principales faisant feu en pleine course. Vanquishers et Conquerors suivaient le tracé des rues, remontaient le long de l'allée des Infardi tels des scarabées déterminés, sous un voile de fumée et de poussière qui recouvrit bientôt toute la ville. Grâce à leurs lames de bulldozer, les pesants chars de siège passaient tout droit au travers des blocs en terrasses et des anciennes tours d'habitation, sous des cascades de briques détachées et de tuiles. Le grondement des canons devint bientôt comme un battement cardiaque entendu par tous dans la Doctrinopole. Les Fantômes s'étaient repliés à la périphérie sud de la Vieille Ville ; les Bréviens avaient eux aussi quitté le champ de tir, vers le quartier nord, au-dessus de l'Universitariat. Les officiers radio rapportèrent aux instances stratégiques que l'équipe du sergent Kolea n'avait pas été revue.

L'onde de feu de la charge blindée se propagea au travers de la Vieille Ville jusqu'au pied de la Citadelle. Vingt mille foyers et commerces furent ravagés par les obus ou les flammes. La chapelle de Kiodrus Militant fut pulvérisée ; les cuisines publiques et les études des iconographes, aplanies par les chenilles. L'Ayatani Scholam et ses filiales furent détruites et les blocs de leur maçonnerie basculèrent dans le fleuve saint. La pierre ancienne du pont d'Indehar Sholaan Sabbat se dispersa dans l'air sur un rayon de cent cinquante mètres.

Les chars de Pardua poursuivirent leur progression. Dirigés par le colonel Furst et le major Kleopas, ils constituaient l'une des meilleures formations blindées de ce segmentum.

La Vieille Ville et tous ceux qui s'y trouvaient n'avaient pas la moindre chance de leur résister.



QUATRE

UN COLONEL AUX ABOIS

« Attisez un feu dans votre âme et un autre entre vos mains, afin que tous deux deviennent vos armes.

De ces deux flammes, l'une est la foi et l'autre la réussite, et elles ne pourront jamais être éteintes. »

— Leçons de sainte Sabbat

La pièce trembla. Les murs comme le plafond vibrèrent imperceptiblement et un filet de poussière tomba des poutres. Des bouteilles bulbeuses remplies d'eau s'entrechoquèrent.

Personne ne parut rien remarquer, à l'exception de Corbec, étendu sur le sol, et qui sentait les dalles trépider sous la pulpe de ses doigts.

Il leva les yeux, mais aucun des Infardi n'avait rien senti, trop occupés qu'ils étaient avec Yael. Le pauvre garçon était enfin mort ; Corbec pouvait au moins rendre grâce à l'Empereur pour cela, même si son tour de rejoindre le plan de travail n'allait pas tarder. Cependant, les Infardi n'avaient pas terminé d'accomplir leur boucherie rituelle, et d'orner le cadavre de symboles proscrits tout en récitant les versets de leurs textes dénaturés.

Tout remua à nouveau. Les bouteilles tintèrent et d'autres volutes de poussière se mirent à pleuvoir.

Malgré la gravité de sa situation, peut-être même à cause d'elle, Colm Corbec souriait.

Une ombre tomba sur lui.

— Pourquoi ce sourire ? lui demanda le Pater Pécheur.

— Parce que la mort approche, répondit Corbec après avoir craché un peu de salive ensanglantée à côté de lui.

— Et vous l'appellez de vos vœux ? La voix du Pater Pécheur était presque un souffle. Corbec remarqua que ses dents de métal, tellement acérées, lui entaillaient l'intérieur de ses propres lèvres.

— Ça oui, j'appelle la mort de mes vœux, comme vous dites. Corbec se redressa légèrement. Elle va me débarrasser de vous, pour commencer. Mais je souris parce qu'elle ne vient pas pour moi.

Les murs frémirent de plus belle. Le Pater Pécheur le sentit et regarda autour de lui. Ses hommes s'interrompirent dans ce qu'ils faisaient ; par des mots et des gestes courts, il envoya trois d'entre eux s'informer des événements.

Corbec n'avait pas besoin de quiconque pour lui dire ce qui approchait. Il avait côtoyé suffisamment d'assauts de blindés pour en reconnaître les signes, les impacts ponctuels des obus comme la vibration constante des engins en marche...

La pièce recommença à trembler, et cette fois, un triple grondement fut assez sonore pour être clairement identifié comme une série d'explosions. Les cultistes récupéraient leurs armes. Leur chef rejoignit le porteur d'un ensemble radio léger et échangea plusieurs appels avec d'autres unités infardi.

Le tremblement et le son des déflagrations étaient maintenant devenus des bruits d'arrière-fond constants.

Le Pater Pécheur se tourna vers Corbec.

— Je m'y attendais, tôt ou tard. Vous pensez peut-être que j'ai été pris par surprise, mais c'est en fait ce qu...

Il s'arrêta, comme pour ne pas dévoiler malgré lui ses secrets, même à un vétéran d'infanterie à moitié mort.

Sa gorge produisit plusieurs sons gutturaux, dont Corbec pensa qu'il devait s'agir d'ordres donnés dans le jargon de combat des Infardi, et les cultistes s'apprêtèrent à faire mouvement en masse. Quatre d'entre eux vinrent ramasser Corbec et l'emmenèrent avec eux. La souffrance se réveilla dans son torse. Il serra les dents.

Ses gardes le poussèrent devant eux, lui firent emprunter une succession de couloirs sales et traverser une étendue à ciel ouvert derrière le groupe principal. Dans cette cour, la lumière était intense et douloureuse pour ses yeux, mais le bruit de l'assaut impérial portait plus clairement : la superposition des déflagrations nourries, le sifflement pressé des obus, le crissement des décombres broyés sous les chenilles, les effondrements de structures.

Corbec se surprit à sautiller, pour favoriser le pied où se trouvait encore une botte. Les Infardi le frappaient du poing et lui décochaient des insultes ; ils voulaient avancer plus vite qu'il ne pouvait aller. Le pousser d'une main ne leur en laissait qu'une de libre pour les sacoches de munitions, les fusils et leurs autres fourniments.

Ils traversèrent l'intérieur d'un atelier de tailleur de pierre où tout était couvert d'une couche de poussière blanche épaisse comme le pouce, pour en sortir par des volets écartés, sur les pavés d'une rue en pente.

Au-dessus d'eux, à pas plus de deux kilomètres de là, s'élevait la Citadelle. Jamais Corbec ne s'était trouvé plus près. Le sommet de ses falaises blanchies, frangé de mousses mauves et de lichen duveteux, surgissait par-dessus la ligne de toits et de tours formée par la Vieille Ville et l'est de la Doctrinopole, et soutenait les piliers ornements du district royal de la cité

sainte. Les bâtiments monumentaux étaient d'un rose charnel sur le bleu du ciel. Les hommes du Pater Pêcheur devaient les avoir emmenés, lui et Yael, assez loin au nord de la Vieille Ville.

De l'autre côté, la rue descendait parmi le fatras de vieilles demeures et d'échoppes, vers la plaine fluviale où la Vieille Ville prenait naissance. Dans cette direction, le ciel était une masse tourbillonnante de fumée noire et grise. Le feu léchait les franges de la cité ; Corbec voyait les frappes d'obus successives se répandre en éventail, soulever des geysers de flammes, de terre et de maçonnerie disloquée.

Ses gardiens le malmenèrent à nouveau et le forcèrent à remonter la déclivité de la rue. La plupart des autres Infardi avaient déjà disparu.

Les quatre cultistes lui firent quitter la chaussée et emprunter le portail de fer forgé d'une cour plane, où des blocs de pierre de taille et des tuiles attendaient d'être enlevés. D'un côté, sous un auvent, se trouvaient trois charrettes à plateau et des outils ; de l'autre, une paire de serviteurs désactivés d'un modèle suranné.

Les hommes poussèrent Corbec vers les carrioles. Le Pater Pêcheur réapparut avec huit autres hommes, par une porte de l'autre côté de la cour, et des mots furent échangés.

Corbec attendit. Les charrettes étaient couvertes de sacs poussiéreux. Les outils de maçon n'étaient pas loin : quatre grandes herminettes, un maillet usé, quelques ciseaux, une truelle en losange. Même le plus petit de ces objets ne l'était pas assez pour qu'il pût le cacher sur lui.

Un hurlement sifflant se réverbéra dans la cour quand un obus la survola. Il éclata dans le bâtiment voisin et projeta vers eux des éclats de brique dans un rugissement qui les secoua jusqu'à la moelle. Corbec se protégea la tête en la pressant entre les sacs.

Il trouva quelque chose en dessous et tendit la main pour l'attraper.

Un poids, assez petit, de la taille d'une main d'enfant fermée ou d'un ploin mûr, attaché à l'extrémité d'un tressage de soie de quatre mètres. Le fil à plomb d'un tailleur de pierre. En s'efforçant de ne pas se faire voir, il le tira de sous les sacs et le dissimula dans sa main avec sa cordelette.

Le Pater Pêcheur aboya d'autres directives, puis ralluma son bouclier corporel et disparut. Corbec vit sa forme vaporeuse évoluer au milieu des nuages de poussière soulevés par l'explosion proche, et quitter la cour par son côté opposé, accompagné de tous ses suivants, hormis trois d'entre eux.

Ceux-ci se retournèrent et approchèrent de lui.

Une bordée d'obus tomba sur les rues alentour dans un bruit d'une force accablante. Seul un coup de chance les avait fait éviter cette cour, sans quoi, réalisa Corbec, lui et ses derniers gardiens auraient été réduits en bouillie. Quoi qu'il en fût, les trois Infardi avaient été jetés à terre par le souffle ; Corbec, dont l'oreille était plus accoutumée aux trajectoires et aux distances lors d'un bombardement, s'était préparé au choc dès le sifflement des obus en approche.

Il se releva d'un bond. L'un des Infardi se redressait déjà, à moitié sonné, le fusil presque pointé vers lui.

Corbec fit rapidement tourner à bout de bras la ligne lestée, et à la troisième rotation, lança le poids qui alla s'écraser contre la joue gauche de sa cible. Dans un craquement plaisant, il renvoya l'Infardi à terre.

Il faisait maintenant tourner au-dessus de sa tête toute la longueur de la ligne. Quand le deuxième cultiste se releva, la force d'inertie fut suffisante pour la faire s'enrouler quatre fois autour de sa gorge.

Il tomba à genoux en suffoquant, les deux mains levées vers son cou pour essayer de desserrer la cordelette.

Le Tanith lui arracha son fusil laser et parvint à lâcher deux tirs en pleine roulade alors que le premier Infardi se levait à nouveau en ouvrant le feu. L'impact du poids lui avait bleui le visage ; les décharges de Corbec lui perforèrent la poitrine et le firent s'effondrer sur le dos.

Les doigts serrés sur l'arme qu'il avait récupérée, Corbec se remit debout. D'autres obus tombaient à proximité. Il plaça un tir dans la tête de l'Infardi qui espérait encore pouvoir respirer de nouveau.

Le troisième était toujours étendu face contre terre. Les explosions proches lui avaient enfoncé un morceau de tuile dans le crâne.

Le tonnerre roulant du bombardement se rapprochait. Il n'avait pas le temps de chercher des munitions sur les cadavres, ni de leur soutirer une botte de rechange. Corbec se figura qu'en remontant l'inclinaison de la Vieille Ville, il pouvait atteindre le flanc du plateau de la Citadelle, et peut-être rester en vie. C'était sans doute ce que les Infardi étaient en train de faire eux aussi.

Il alla franchir les portes à l'autre bout de la cour, dans la direction que le Pater Pécheur avait empruntée. En se remettant à sautiller, des éclats enfoncés dans la plante de son pied nu, il remonta une galerie carrelée où la force des détonations avait soufflé les fenêtres et les stores vers l'intérieur, puis déboucha dans une baie d'arrivage où des échafaudages métalliques étaient rangés près d'une rampe de chargement.

Entre le battement des explosions proches et distantes, il entendit des voix. Corbec s'accroupit et observa la zone. Les grandes portes de bois donnant sur l'extérieur avaient été forcées et deux camions utilitaires à huit roues étaient entrés en reculant. Des Infardi, une bonne douzaine d'entre eux, chargeaient des objets enveloppés de toile et des caisses à l'arrière des véhicules.

Aucun signe du Pater Pécheur.

Corbec vérifia la cellule énergétique de son fusil. Encore chargée aux trois-quarts.

Suffisamment pour les faire enfin remarquer sa présence.

Les rues étaient agitées. Les habitants humains fuyaient leurs cachettes et leurs demeures en flammes, emportant leurs quelques possessions dans des ballots, poussant devant eux le bétail amaigri et affolé.

Et la vermine... Un torrent de vermine s'éloignait du sinistre, se répandait

vers le fleuve au bas de la Vieille Ville.

L'équipe de Kolea progressait à contre-courant.

Remontant la colline au pas de course, leurs masques respiratoires sanglés contre leurs visages pour bloquer les exhalaisons ardentes des incendies, ils se dirigeaient à l'opposé du front de tir de la brigade blindée, en cherchant à conserver la direction du district des artisans de la pierre.

De temps à autre, un obus tombait si près que tous étaient jetés au sol par l'onde de choc. Des logements calcinés s'effondraient sur la rue en leur barrant la route. Par endroits, ils pataugeaient péniblement dans la marée vivante des rongeurs, écrasant sous leurs semelles les petits corps remuants.

Les huit Fantômes franchirent à toutes jambes un nouveau carrefour au milieu des fines volutes de cendre. Ils s'abritèrent dans la boutique d'un maroquinier, une ruine parmi tant d'autres, éventrée par les obus.

Dorden retira son masque et se mit à tousser. À côté de lui, MkVenner roula sur le côté pour essayer d'arracher le tesson de verre brûlant logé dans sa cuisse.

— Laisse-moi m'en occuper, s'étrangla Dorden. Le médecin-chef employa les pinces stériles de sa trousse pour extraire l'éclat et rinça la plaie à la bombe d'antiseptique.

Puis il s'appuya le dos au mur, en s'épongeant le front.

— Merci, doc, grogna MkVenner. Vous êtes sûr que ça va ?

Dorden rejeta la question d'un hochement de tête. Il se sentait à moitié cuit, desséché, étouffé. Il n'arrivait plus à respirer correctement. La chaleur des bâtiments incendiés était pire que celle d'un four.

Les sergents Haller et Kolea regardèrent au-dehors par une porte désagrégée.

— La voie a l'air libre de ce côté, montra Kolea, l'index tendu.

— Pour l'instant, nuança Haller. Il fit venir les soldats Garond et Cuu, et les envoya sécuriser les locaux adjacents.

Dorden nota que le sergent Haller, lui-même recrue de Verghast, et vétéran de la Première de Vervun, préférait employer les troupes de son monde natal. Garond et Cuu étaient tous les deux des Verghastites.

Haller paraissait prudent. Dorden avait parfois l'impression que le sergent accordait trop de respect aux courageux Tanith pour oser leur donner des ordres.

Le vieux médecin passa en revue les autres membres de l'escouade : MkVenner, Wheln, Domor et Rafflan, originaires de Tanith. Harjeon était le seul autre Vervunois, un petit homme blond à la moustache fine, plaqué dans un angle de la pièce dévastée.

Dorden commençait à discerner une hiérarchie tacite. Kolea était à la tête des opérations ; c'était un héros de guerre, personne n'avait rien à y redire. Haller était un ancien militaire de la ruche, ainsi que Garond. Cuu... Cuu s'était fait sa propre autorité en tant qu'ex-ganger des niveaux les plus bas de la ruche. Personne ne mettait en doute sa trempe ou ses capacités de survie.

Harjeon... Un ancien civil. Dorden n'avait aucune idée de ce qu'avait pu être sa profession avant qu'il n'eût rejoint la garde. Couturier ? Enseignant ? Il était en tout cas le plus bas sur cette échelle implicite.

S'ils s'en sortaient vivants, Dorden savait qu'il devrait en parler à Gaunt. Tous devaient apprendre à faire table rase des préjugés liés à cette arrivée de troupes fraîches.

Des obus d'une fureur volcanique tombèrent à l'autre bout de la rue. Des débris se mirent à leur pleuvoir dessus.

— On y va ! cria Haller en prenant le même chemin que Cuu et Garond. Kolea attendit pour faire passer Harjeon et les Tanith devant lui.

Dorden atteignit la porte et regarda Kolea en ajustant le masque de son équipement respiratoire.

— Nous devrions vraiment faire demi-tour, amorça-t-il.

— Pour passer là-dedans ? présenta Kolea en désignant la tornade de feu qui remontait la Vieille Ville sur leurs talons.

— J'ai peur qu'on soit à court d'options, reprit Kolea. Il faut bien qu'on évite de se ramasser les obus, alors on ferait aussi bien de continuer et de voir si on arrive à trouver Corbec.

Ils traversèrent le mur de chaleur jusqu'à la ruine suivante. Dorden constata que la peau de ses poignets et de ses avant-bras commençait à se couvrir de petites cloques.

La bâtisse suivante était restée remarquablement intacte et leur offrit une certaine fraîcheur bienvenue. Par la fenêtre, Dorden regarda les obus continuer de tomber tout près. L'immeuble de l'autre côté de la rue donna l'impression de se décaler entièrement avant de se désintégrer.

— C'est pas tombé loin. Pas vrai, le Tanith ?

Dorden se retourna et rencontra le regard du soldat Cuu.

Cuu. Lijah Cuu. Déjà une légende au sein du régiment. Juste un peu moins de deux mètres, un corps allongé, tout en muscle. Épais comme un clou et la face aussi vilaine qu'un mauvais mensonge, c'était en ces termes que Corbec le lui avait décrit.

Cuu avait appartenu à l'un des gangs de Vervun avant la guerre. Certains affirmaient qu'il avait tué moins d'hommes à la bataille que lors des guerres entre bandes. Son savoir-faire avec de l'encre et une aiguille, il le vendait aux Verghastites qui savaient apprécier la quantité de ses propres tatouages. Une longue cicatrice lui fendait le visage de bas en haut.

Et Cuu appelait tout le monde « le Tanith » comme si cela était un terme dépréciatif.

— Suffisamment près à mon goût, reconnut Dorden.

Cuu fit jouer ses muscles et inspecta son fusil laser. Ses mouvements étaient rapides, félins, avait remarqué Dorden. Un chat, c'était exactement ce qu'il était ; un chat de gouttière balafre. Jusqu'à ce regard vert à vous glacer le sang. Dorden avait passé les dernières années en compagnie d'hommes extrêmement dangereux. Rawne, un reptile implacable, ou Feygor, un tueur

sans remords... Mais Cuu...

L'exemple même du sociopathe, si le vieux médecin savait encore y voir clair. L'homme avait vécu de la violence bien avant que la croisade ne fût venue légitimer ses talents. La proximité de Cuu, de ses marquages de gang et de ses yeux sans expression suffisait à mettre Dorden mal à l'aise.

— C'est quoi le problème, toubib ? Vous supportez pas, c'est ça ? gloussa Cuu en percevant ce mal-être. Vous auriez mieux fait de rester dans votre joli poste médical, vous croyez pas ?

— Absolument, reconnut Dorden en allant se trouver une place entre Rafflan et Domor.

Domor avait perdu ses yeux sur Menazoïd Epsilon, et des cybernéticiens lui avaient reconstruit le visage autour d'une paire de senseurs optiques à usage militaire. Les Tanith l'avaient surnommé « Shog », du nom d'un batracien auquel il ressemblait à présent, selon eux, avec ses yeux globuleux.

Dorden connaissait bien Domor et avait pour lui une certaine sympathie. Il savait que ses implants parvenaient à lire la chaleur et les mouvements au travers de la pierre et des murs de brique.

— Vous voyez quelque chose ?

— Tout est vide par-là, répondit Domor. Les anneaux de focale se mirent à bourdonner lors de leur ajustement automatique. Kolea devrait nous mettre à l'avant, moi et MkVenner.

Dorden approuva de la tête. MkVenner faisait partie de la fameuse élite des éclaireurs tanith entraînés par Mkoll lui-même. En profitant de son expérience et de la vision améliorée de Domor, ils avanceraient presque en toute confiance.

Dorden décida d'aller en parler à Kolea et Haller. Il avança vers la silhouette musclée de l'ancien mineur, et vers Haller, qui avait conservé son casque à pointe de la Première de Vervun comme partie intégrante de sa tenue de combat.

Une onde de choc projeta Dorden contre le mur opposé, dont l'enduit de plâtre se disloqua et retomba avec lui.

L'espace éphémère d'une seconde de sérénité, il revit sa femme, et sa fille, mortes avec Tanith, et son fils Mikal, tombé sur Verghast quelques mois auparavant.

Mikal lui sourit, et se détacha de sa sœur et de sa mère. Il avança vers lui.

— Le martyr de Sabbat, prononça-t-il.

— Quoi ? s'étonna Dorden ; sa bouche comme son nez étaient gorgés de sang et il ne parvint pas à parler distinctement. La joie et la peine de revoir son fils lui firent venir des larmes. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Le martyr de Sabbat. Ne meurs pas. Ton heure n'est pas encore venue, papa.

— Mikal, je...

— Doc ! Doc !

Dorden ouvrit les yeux. La douleur lui parcourait tout le corps. Et il ne

voyait plus rien.

— Bordel, gargouilla-t-il, la bouche emplie de sang.

Des mains brutales lui arrachèrent son masque, et il entendit des gouttes tomber sur les gravats. Ses paupières clignèrent.

Wheln et Haller étaient penchés sur lui, une expression inquiète sur le visage.

— Q-qu’y a-t-il ? marmonna-t-il.

— Putain, doc, on croyait que vous étiez mort ! cria Wheln.

Ils l’aiderent à se redresser en position assise. Dorden se frotta le visage et se retrouva la main colorée de rouge. Il réalisa qu’il saignait du nez, et que ce saignement avait occulté les lentilles de son masque.

Il voulut se relever. Sa tête se mit à tourner et il se rassit en grognant.

— Qui d’autre est vraiment mort ? demanda-t-il.

— Personne, le rassura Haller.

Dorden regarda autour de lui. L’obus avait emporté le mur ouest, mais tous ses compagnons, Kolea, Cuu, Garond, Rafflan, MkVenner, Harjeon, Domor, tous étaient indemnes.

— On est des vrais miraculés, lança Cuu avec un gloussement.

Avec le soutien de Wheln et Haller, Dorden se remit sur ses pieds. Il se sentait comme si le souffle de l’explosion avait emporté ses esprits.

— Ça va aller ? s’inquiéta Kolea.

Dorden cracha un peu de sang et s’essuya le visage.

— À merveille. Si nous devons y aller, allons-y, et vite.

Kolea lui donna raison et le reste de l’escouade se releva.

Des incendies faisaient rage des deux côtés de la rue et de nouveaux tirs alimentaient le brasier. Derrière leur abri, l’obus avait mis à jour une canalisation de brique qui courait sous le niveau de la rue.

Kolea et MkVenner s’y laissèrent tomber. L’eau saumâtre, peut-être celle d’un ancien affluent du fleuve saint, s’écoulait autour de leurs pieds.

Dorden les suivit. Il y faisait plus frais, et le mouvement de l’eau semblait emporter la fumée avec lui.

— On va suivre ce fossé, suggéra Kolea. Personne n’y trouva à redire.

En file resserrée, les Fantômes remontèrent le courant au milieu des incendies.

Ils n’avaient pas fait plus d’une centaine de mètres quand Cuu leva brusquement la main, aux articulations marquées par les traces d’un crâne et d’ossements croisés.

— Vous entendez ? demanda-t-il. Des tirs de laser.

Les tirs de Corbec fusèrent dans la baie de chargement ; deux Infardi basculèrent par-dessus le flanc d’un des camions. Un autre tomba en lâchant la caisse qu’il portait.

Le tir de réplique commença presque immédiatement, dès que les autres eurent sorti des pistolets de leurs ceintures ou récupéré les fusils appuyés

contre les murs. Les rayons lumineux et les balles sifflantes résonnèrent contre les plates-formes d'échafaudage empilées autour de Corbec.

Corbec ne cilla même pas. Après avoir renversé du pied une pile de plaques, il remonta à toutes jambes l'un des murs latéraux de la baie, en faisant feu l'arme contre la hanche. Un autre des Infardi s'agrippa la gorge, s'écroula sur le dos et glissa du plateau d'un des véhicules.

Un projectile lui griffa le triceps, et une décharge de laser arracha la poche sur la cuisse de son pantalon.

Il se jeta à plat derrière le pilier d'une arche.

Un calme inquiétant était revenu. L'odeur cuivrée des rafales de laser et celle de la poudre continuaient de flotter dans l'air.

Corbec resta allongé en s'efforçant de respirer plus lentement. Il les entendait se déplacer.

Un Infardi déboucha de derrière le pilier et Corbec le toucha en plein visage. Un torrent de tirs fut alors dirigé dans sa direction. Le colonel tanith s'engagea à quatre pattes dans le passage de pierre. Au-dessus de lui, les lambris des murs se fendirent et leurs échardes se mirent à voler dans l'air.

Une porte s'ouvrait sur sa gauche, il la rejoignit d'une roulade et se releva à l'intérieur. Ses mains tremblaient. Sa poitrine lui faisait mal, à tel point qu'il parvenait à peine à réfléchir.

La pièce devait être un genre de cabinet privé, il s'y trouvait des bibliothèques et un bureau de clerc bordé de casiers d'archivage. Le sol était tapissé de feuilles de papier, dont certaines étaient déplacées par la brise venue d'une petite fenêtre cassée, sertie en hauteur dans le mur du fond.

Aucune issue. La fenêtre était peut-être assez large pour lui permettre d'y passer un bras, pas davantage.

— Quel con... murmura Corbec pour lui-même, en se passant une main sale sur la barbe. Il se recroquevilla derrière le bureau massif et posa dessus le canon de son arme, pointé vers la porte.

La cellule énergétique était presque vide. Ce fusil était un vieux modèle impérial cabossé, avec une équerre de métal soudée à la place de la crosse d'origine. Celle-ci s'enfonçait dans sa clavicule, mais il visait du mieux qu'il le pouvait, en essayant de se rappeler toutes ces choses que Larkin lui avaient apprises sur le tir instantané.

Une silhouette en robes vertes traversa le cadre de la porte, trop vite pour que Corbec pût la toucher ; le tir gâché frappa le mur du couloir. Un autre assaillant se présenta dans l'ouverture et vida son pistolet-mitrailleur de petit calibre en mode automatique. La grêle de balles passa au-dessus de la tête de Corbec et détruisit une étagère de livres. Corbec plaça une décharge unique dans le poitrail de l'Infardi et le renvoya hors de vue.

— Vous auriez dû faire chier quelqu'un d'autre, bande d'enfoirés ! hurla-t-il. Ou vous auriez dû m'achever quand vous pouviez le faire ! Je fais sauter le caisson à tous ceux qui essaient de passer cette putain de porte !

Espérons juste qu'ils n'ont pas de grenades, se dit-il.

Un autre Infardi tenta sa chance, tira deux fois au fusil laser avant de reculer d'un bond. Pas assez vite : le tir de Corbec ne le tua pas, mais lui traversa le bras. Des gémissements lui parvinrent de devant la pièce.

Et voilà qu'un autre fusil tirait dans l'ouverture, tenu en aveugle à bout de bras ; deux tirs frappèrent le bureau avec suffisamment de force pour le faire reculer. Corbec répliqua et le fusil disparut.

Il lui semblait à présent sentir quelque chose, comme une odeur intense de produit chimique.

Du prométhéum.

Ils avaient amené un lance-flammes.

Kolea claqua des doigts et fit trois gestes rapides.

MkVenner, Harjeon et Haller s'élancèrent vers la gauche, sur le flanc de la boutique de maçon. Domor, Rafflan, et Garond partirent à droite contourner l'entrée béante de la baie de chargement ouverte sur la ruelle étroite. Cuu se dirigea tout droit, sauta sur un réservoir d'eau de pluie et de là, se hissa sur le toit pentu.

Kolea les suivit avec Dorden derrière lui. L'échange de projectiles laser et solides à l'intérieur des bâtiments était audible malgré l'ascension des chars sur la colline.

Domor, Rafflan et Garond s'engouffrèrent dans l'entrée de la baie en ouvrant le feu par rafales courtes. Ils tombèrent sur une demi-douzaine d'Infardi qui vit venir la mort avec une expression de surprise abjecte.

MkVenner, Harjeon et Haller fracassèrent du pied de grandes fenêtres à vitraux, tirèrent à l'intérieur et fauchèrent un trio de cultistes qui se repliaient en courant, alertés par les tirs soudains.

Cuu brisa une lucarne et se mit à éliminer soigneusement les cibles en contrebas.

Kolea entra par un accès latéral, en tirant deux fois pour abattre l'Infardi qui cherchait à fuir de ce côté.

Avec admiration, Dorden observa les Fantômes à l'ouvrage, et ceux-ci lui firent la démonstration d'une tactique d'assaut méticuleuse, exactement du genre de celles pour lesquelles le Premier et Unique était renommé.

Pris au piège depuis plusieurs angles à la fois, l'ennemi paniqua et continua à mourir.

L'un des camions se réveilla en crachotant, tourna sur ses lourdes roues et tenta de quitter la baie. Domor et Rafflan se trouvaient sur son chemin et n'en bougèrent pas : le fusil épaulé, ils criblèrent la cabine. Garond, sur le côté, mitrilla toute la longueur du véhicule quand il passa près de lui.

Des perforations aux bords nets apparurent dans le métal de l'habitacle, dont les vitres éclatèrent. Le camion oscilla dans sa course, écrasa une caisse qui attendait d'être chargée, et dans des craquements écœurants, broya les dépouilles de deux Infardi.

Au dernier moment, Rafflan et Domor plongèrent de côté. Le camion sortit

dans la ruelle à pleine vitesse et enfonça le mur opposé en le percutant de face.

Les deux Tanith avancèrent dans le hangar, pour se rallier à Garond, puis à Kolea et Dorden. Le groupe adopta une formation étirée, en mitraillant par sécurité les coins sur lesquels la fumée accumulée bloquait la vue.

Dorden sentit son pouls s'accélérer. Il se sentait exposé, plus grave encore, exalté. De compter parmi eux. Tuer était bestial, et la guerre une boucherie vaine, mais la gloire et le courage... Des plaisirs aussi intenses et aussi fondamentalement contigus aux horreurs qu'il exérait le faisaient se sentir coupable. C'était dans des instants pareils qu'il comprenait pourquoi l'Humanité faisait la guerre, et célébrait ses guerriers plus que tout autre, dans des instants pareils qu'il parvenait à comprendre Gaunt. En voyant des hommes bien entraînés comme ceux de Kolea vaincre un ennemi significativement supérieur en nombre, grâce à la discipline, au talent et à l'audace...

— Va vérifier l'autre camion, lâcha Kolea, et Rafflan s'écarta du groupe pour lui obéir. Domor partit en avant pour couvrir l'angle vers un couloir court.

— Lance-flammes ! cria-t-il en reculant d'un bond ; un instant plus tard, une gerbe enflammée jaillissait du passage.

Kolea poussa Dorden à couvert et pressa sur son oreillette.

— Haller ?

— Un peu d'opposition légère. On est à l'intérieur, et on arrive vers vous par l'est. Depuis la baie, ils entendaient tous les tirs de leurs fusils.

— Faites gaffe, on a un lance-flammes par ici.

— Compris.

— J'ai l'avoir, sûr de sûr, intervint la voix grésillante de Cuu.

— Alors vas-y, lui ordonna Kolea.

Cuu remonta le toit du hangar et parvint à se glisser en silence dans l'interstice de volets cassés. À présent, il voyait l'Infardi au lance-flammes, tapi dans un passage avec deux autres tireurs, devant une sorte de bureau.

Cuu pouvait même sentir les délicieux effluves du prométhéum.

D'une distance de trente mètres, il logea un rayon dans le crâne du porteur du lance-flammes, puis abattit les deux autres quand ils se relevèrent affolés.

— C'est bon ! signala-t-il joyeusement en avançant.

— Qui est là ? appela une voix rauque depuis le cabinet.

— Colonel ?

— C'est qui ? Lillo ?

— Nan, c'est Cuu.

— La voie est libre ?

— Libre comme l'air.

Corbec boitilla avec précaution jusqu'à la porte, le fusil levé, en observant le couloir.

— Putain, vous êtes dans un de ces états, sourit Cuu. Il ouvrit à nouveau la

fréquence de liaison.

— Ça y est, j'ai retrouvé le colonel. J'ai gagné un truc ?

— Ça tiendra d'ici à ce que nous ayons rejoint un poste médical, décréta Dorden en serrant le dernier bandage autour du poitrail de Corbec. Vous pouvez oublier la guerre, colonel, cette blessure-là va vous obliger à garder le lit pour au moins deux semaines.

Fatigué et brisé par la douleur, Corbec se contenta d'acquiescer. Ils étaient assis sur des caisses de la baie de chargement où les autres Fantômes s'étaient regroupés, et où Cuu et Wheln inspectaient les cadavres.

— Vous êtes tombés sur le Pater Pêcheur ? demanda le colonel. Kolea secoua la tête.

— On a compté vingt-deux morts, aucun signe de lui. En tout cas, personne ne ressemblait à la description que vous avez faite.

Dehors, le grondement de la vague blindée s'était rapproché.

— Qu'est-ce qui lui prend, à Gaunt, d'envoyer l'infanterie juste devant les chars ? s'étonna Corbec.

Kolea ne répondit pas. Embarrassé, Rafflan détourna les yeux.

— Sergent ?

— Ça n'était pas officiel, répondit Dorden à la place de Kolea. Nous sommes venus vous chercher.

Corbec secoua la tête.

— En allant à l'encontre des ordres ?

— Les blindés pardusiens sont en train de raser la Vieille Ville. L'offensive contre la Citadelle a commencé. Le commissaire avait ordonné à toutes les unités d'infanterie de se retirer.

— Mais vous êtes quand même venus me sauver ? C'était une idée à toi, Kolea ?

— Nous l'avons tous plus ou moins suivi, le disculpa Dorden.

— Je vous croyais un petit peu plus futé, toubib, grogna Corbec. Aidez-moi à me relever.

Dorden continua de le soutenir jusqu'à la grande porte.

Le colonel contempla longuement le bas de la colline, et le cauchemar de destruction ardente qui remontait vers eux.

— Si on reste là, on est tous morts, dit-il sur un ton maussade.

— À mon avis, on devrait utiliser ce camion, proposa MkVenner. Et on remonte la colline pour s'éloigner de l'attaque.

— Ben bien sûr, comme ça, on débarque en plein territoire infardi ! objecta Garond.

— C'est vrai, mais on aura certainement plus de chances de s'en tirer en allant de ce côté. En plus, ils doivent avoir commencé à battre en retraite.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe, colonel ? demanda Dorden, ayant remarqué l'expression sur le visage de Corbec.

— Le Pater Pêcheur. Je comprends pas. On le croyait dans la Citadelle. Je

comprends pas ce qu'il est venu faire dans la Vieille Ville.

— Mener ses hommes ? En personne, comme Gaunt ?

Corbec secoua la tête.

— Il y avait autre chose. Il a failli me le dire.

Haller se hissa dans la cabine du second camion et enclencha le moteur. À l'arrière, sur le plateau, Harjeon avait ouvert une des caisses.

— C'est quoi, ça ? lança-t-il aux autres.

La caisse était pleine d'icônes et de statuettes saintes, de textes de prière, d'ostensoirs. Les Fantômes déclouèrent d'autres couvercles et trouvèrent à chaque fois les mêmes objets cultuels.

— D'où ça vient, tout ça ? s'interrogea Rafflan à voix haute. Kolea haussa les épaules.

— Les temples de la Citadelle. Ils doivent les avoir tous pillés.

Corbec restait les yeux fixés sur le contenu d'une des caisses.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ils emmenaient tous ces objets au lieu de les détruire ? Ils ne sont pas sacrés pour eux, pas vrai ?

— On verra ça plus tard.

Les Fantômes grimpèrent tous à l'arrière du camion. Haller prit le volant, avec Wheln prêt à faire feu depuis le siège passager.

Ils quittèrent le bâtiment ravagé par leurs tirs, contournèrent l'épave de l'autre camion dans la ruelle et partirent à vive allure vers le haut de la colline.

Peu après un-huit-zéro-zéro heure locale, une brigade des Centenaires bréviens menée par le major Szabo escalada la chaussée sainte et pénétra dans la Citadelle. Ils n'y rencontrèrent aucune résistance. L'assaut des tanks pardusiens avait brisé l'emprise des Infardi sur la Doctrinopole. Seize kilomètres carrés de zone urbaine, celle de la Vieille Ville, avaient été saccagés en lisière du plateau. Les rapports des unités de reconnaissance estimaient que le faible effectif restant des Infardi avait fui vers le nord et quitté la ville, pour gagner les forêts tropicales de l'arrière-pays.

Une victoire, estima Gaunt quand les rapports initiaux de Szabo lui eurent été relayés par son opérateur radio. Ils avaient pris la Doctrinopole et chassé l'adversaire. Demeuraient quelques poches de résistance : des combats de rue acharnés faisaient rage à la périphérie ouest. Et il faudrait des mois pour traquer les Infardi à l'extérieur de la ville. Mais cela n'en était pas moins une victoire. Le seigneur général Lugo serait content, ou du moins satisfait. Les hommes de Szabo allaient hisser l'étendard impérial sur la Citadelle, et le lieu serait à nouveau dominé par l'aquila claquant au vent. Hagia était à eux. Un monde libéré.

Gaunt descendit de l'unité mobile de commandement et alla marcher seul dans la rue. Pour une raison bizarre, il n'était pas réjoui. Il y avait eu peu de gloire à gagner sur ce front. Ses hommes s'étaient bien sûr acquittés de leur devoir, et il le soulageait d'avoir vu les Tanith fonctionner de manière efficace aux côtés des nouveaux venus de Verghast.

Néanmoins, tout ne s'était pas passé comme il l'aurait aimé. Le conflit aurait pu coûter davantage en temps et en pertes humaines, mais il en voulait à Lugo de ne pas l'avoir autorisé à prendre la Vieille Ville de façon propre. Les Pardusiens étaient des soldats exemplaires, et ils avaient débloqué cette situation. Mais la cité avait souffert inutilement.

Il s'isola un moment dans une cour de prière, à regarder les fanions votifs être agités par la brise. Le sol de cette petite place était jonché d'éclats de verre coloré, projetés là quand les obus avaient éventré un temple proche.

Ce monde était un monde sacré, celui de sainte Sabbat. Par respect pour elle, il l'aurait sauvé en entier, pas réduit en miettes pour écraser l'ennemi.

Le ciel du soir était encore davantage assombri par les fumées fuligineuses. Grâce à Lugo et à sa soif de victoire, ils venaient de raser un tiers de l'un des sites les plus augustes de l'Imperium. Et il le regretterait toute sa vie, réalisa-t-il. Si Lugo l'avait laissé faire seul, il aurait libéré la Doctrinopole en la laissant debout.

Macaroth allait entendre parler de ce désastre.

Gaunt s'avança dans le silence froid du temple en ruine, et retira son képi avant de remonter l'allée centrale de la nef. Les fragments de verre craquaient sous chacun de ses pas. Il atteignit l'autel et s'agenouilla.

Le martyr de Sabbat.

Gaunt sursauta et regarda tout autour. Le murmure était venu de derrière lui, directement dans son oreille.

Il n'y avait personne.

Son imagination lui jouait des tours...

Il se réinstalla sur un genou. Gaunt voulait se mettre en paix avec la sainte de ce lieu, tenter de faire amende honorable pour la façon excessive dont ils avaient chassé les infidèles. Et il y avait Corbec, une perte qu'il ressentait cruellement.

Mais sa bouche était sèche, et les mots du catéchisme impérial refusaient de s'y former. Il essaya de se détendre, et son esprit chercha les paroles à la gloire du Trône, qu'il avait apprises, enfant, à la Scholam Progenium sur Ignatius Cardinal.

Même une prière aussi simple et élémentaire ne voulait pas lui revenir.

Gaunt s'éclaircit la gorge. Le vent gémit par les fenêtres brisées.

Il courba la tête et...

Le martyr de Sabbat !

À nouveau ce sifflement, juste à côté de lui ; il se releva d'un bond en dégainant son pistolet bolter.

— Qui est là ? Montrez-vous !

Pas un mouvement. Gaunt pivota vivement, pointa son arme à gauche, à droite, à gauche une nouvelle fois.

Lentement, il glissa la lourde arme de poing dans le cuir de son holster, puis se retourna vers l'autel et remit un genou à terre. Après une longue expiration, il essaya une nouvelle fois de prier.

— Commissaire !

Beltayn, l'opérateur radio, arrivait fébrile par les portes du temple. Son bloc de transmission lui tombait de l'épaule, et balançait au bout de sa bandoulière en heurtant l'extrémité des rangées de bancs.

— Commissaire !

— Que se passe-t-il, Beltayn ?

— Il faut que vous écoutiez ça, commissaire ! Quelque chose de pas net !

Pas net. La locution favorite de Beltayn, que celui-ci savait employer comme un chef-d'œuvre de l'euphémisme. « Les orks ont envahi la ville et tué tout le monde, commissaire, quelque chose de pas net ! » « Ça a été franchement pas net depuis que les genestealers ont rappliqué, commissaire !

»

— Quoi donc ?

Beltayn jeta les écouteurs entre les mains de son commandant.

— Écoutez ça !

Les Bréviens du major Szabo s'enfoncèrent dans la Citadelle en formation étalée, fusils armés. Les temples élancés étaient silencieux et vides, leur pierre rosâtre rendue plus écarlate par le soleil couchant.

Lorsqu'ils passèrent de la lumière rasante à l'ombre oblique des piliers, Szabo se sentit pris d'un froid saisissant, aussi mordant que celui qu'il avait connu durant les offensives hivernales d'Aex 11.

Les hommes avaient bavardé en toute confiance lors de l'ascension vers la Citadelle. Ici, leurs voix s'étaient tues, comme volées par le silence des tombeaux anciens et des églises vides.

Il n'y avait personne, réalisa Szabo. Pas de prêtres, pas d'Infardi, pas de corps. Pas même une seule trace de dommage ou de salissure.

De quelques signes vifs de la main, il ordonna aux Bréviens de se disperser. Dans leurs treillis moutarde et leurs armures pare-balles, les équipes de tir avancèrent à pas bruyants le long des alignements de stèles parallèles.

Szabo sélectionna une des fréquences.

— Brevia Un. Résistance zéro dans la Citadelle. C'est un peu trop calme.

Il observa autour de lui et envoya le sergent Vulle inspecter la spacieuse Chapelle du Cœur Vengeur avec sa vingtaine d'hommes. Lui-même pénétra dans une salle capitulaire plus petite qui avait accueilli le chœur de l'Ecclésiarchie.

De l'intérieur du porche, il vit la rangée d'alcôves vides là où aurait dû se trouver les ostensoirs.

Vulle appela depuis sa chapelle. Le moindre objet liturgique, le moindre texte, la moindre icône ou statuette du culte, tous avaient été emportés. D'autres équipes d'exploration parties explorer dans le district rapportèrent le même constat. Les autels étaient nus, les renforcements vides, ainsi que les reliquaires.

Szabo n'aimait pas ça. Ses hommes étaient sur les dents ; ils s'étaient

attendus du moins à quelques combats. Cet endroit était censé être le dernier refuge du Pater Pêcheur, celui où il livrerait son ultime résistance.

Les Bréviens se répandirent dans les vastes promenades et les déambulatoires. Rien ne bougeait, excepté le vent de ce haut plateau.

Avec une escorte de huit hommes, Szabo entra dans le monument principal, le Tempelum Infarfarid Sabbat, un empilement de pierre de taille rose sur des piliers démesurés, dont le sommet se dressait à trois cents mètres au-dessus du cœur de la Citadelle. Ici aussi, sur l'autel doré et colossal de la taille d'un transport de troupe, plus aucune trace de candélabres, d'encensoirs, de triptyque ou d'aquila.

Et il flottait dans l'air un arôme étrange, une odeur piquante semblable à celle d'une huile de friture trop épaisse, ou d'un poisson mariné.

Les lèvres de Szabo furent soudain moites. Il les lécha et leur trouva un goût de cuivre.

— Major, votre nez... l'avisa son éclairreur.

Szabo se frotta sous les narines et réalisa que du sang s'en écoulait. Il regarda autour de lui ; chaque homme de son escouade commençait à saigner comme lui, ou parfois par le coin des yeux. Quelqu'un se mit à gémir. Le soldat Emith bascula subitement et tomba mort face contre terre.

— Par le grand Empereur-Dieu ! s'exclama Szabo. Un autre de ses hommes s'effondra, le sang s'écoulant de ses conduits lacrymaux.

— Radio ! réclama-t-il en tendant la main. L'odeur s'intensifiait, devenait un millier de fois plus présente. Le temps paraissait ralentir. Il regarda son propre bras se tendre devant lui. Quelle lenteur ! L'atmosphère même semblait s'être épaissie. Il regarda ses hommes, figés comme des insectes dans de la sève, certains à moitié tombés, les bras en croix, certains pris de convulsions, d'autres à genoux. Des gouttes de sang parfaites et rutilantes étaient comme suspendues dans l'air.

Quelqu'un était responsable de cela. Quelqu'un s'était tenu prêt. Les Infardi avaient vidé les temples de leurs objets saints et protecteurs, et laissé autre chose à la place.

Quelque chose de fatal.

— C'est un piège ! C'est un piège ! hurla Szabo dans le micro. Sa bouche était emplie de sang. Nous avons déclenché quelque chose ! Nous...

L'hémorragie le fit suffoquer. Szabo lâcha le combiné de la radio et régurgita sur le sol poli du Tempelum Infarfarid Sabbat.

— Empereur Tout-puissant... murmura-t-il.

Dans le sang qu'il avait vomi gigotaient des asticots.

Le temps acheva de se figer totalement. Une nuit prématurée tomba au-dessus de la Doctrinopole.

Dans une effusion de lumière bleue, semblable aux pétales diaphanes d'une orchidée d'un kilomètre de large, la Citadelle explosa.



CINQ

LE SIGNAL

« Depuis cette haute roche, depuis ce pic, que la lumière du culte brille et soit aperçue par l'Empereur lui-même sur son Trône d'Or. »

— Exergue gravé sur le maître-autel du Tempelum Infarfarid Sabbat

La Citadelle brûla plusieurs jours. Brûla sans flammes, ou du moins, dans des flammes inconnues de l'homme. Des langues d'énergie d'un vert de brume et d'un bleu de givre sautaient dans l'air et ondulaient dans le vent, comme la manifestation d'une aurore boréale ancrée au plateau. Leur éclat jetait de longues ombres en plein jour et illuminait la nuit ; à leur base, les bleus et les verts devenaient d'un blanc incandescent, là où un gonflement de lumière consumait les temples et édifices de la Citadelle. La chaleur était perçue à cinq cents mètres à la ronde sur les versants de la colline.

Personne ne put s'approcher davantage. Les quelques escouades d'éclaireurs qui se risquèrent plus près furent refoulées par des crises de nausées, des saignements spontanés ou des accès de peur paroxystique. Les observations faites à bonne distance à la lunette magnoculaire ou à la jumelle révélèrent que les falaises du plateau étaient en train de fondre ; la roche s'y déformait et bouillonnait. L'un des témoins devint fou, et affirma qu'il avait vu des visages hurlants se former dans les écoulements de la pierre.

Au soir du premier jour, une délégation composée de prêtres locaux et d'ecclésiariques rattachés aux suites d'officiers impériaux alla établir des autels provisoires autour de la Citadelle, pour entamer une veillée faite de supplices d'apaisement et de bannissement.

Un abatement général s'empara de la Doctrinopole. Ce cataclysme sans précédent paraissait bien pire encore que l'annexion de la cité sainte par les Infardi. Une telle désacralisation constituait le plus sombre des présages.

Gaunt s'était isolé du monde. Son humeur était sombre et peu osaient le déranger, même parmi ses Fantômes les plus proches. Reclus dans ses quartiers privés au cœur de l'Universitariat, il broyait du noir, passait les rapports en revue et dormait affreusement mal.

Même la nouvelle que Corbec avait été retrouvé, blessé mais en vie, ne parvint pas à réellement lui rendre le moral. Beaucoup se mirent à penser que

Gaunt allait même infliger un châtement sévère à Kolea et son unité pour avoir désobéi aux ordres de repli, en dépit du fait qu'ils eussent sauvé leur colonel.

Les ayatani organisèrent un office de remerciement pour les icônes et reliques que l'équipe de Kolea avait ramenées dans le camion pris à l'ennemi. Cette consolation rédemptrice demeurerait bien maigre comparée à la destruction de la Citadelle. Les objets furent solennellement consacrés à nouveau et conservés dans la basilique de Macharius Hagio, à la lisière de la Vieille Ville.

Les survivants bréviens de deux brigades qui n'avaient pas été déployées dans la Citadelle avec Szabo entamèrent une période de deuil et de jeûne rituel, à la mémoire des morts dont les noms furent lus un par un, le deuxième jour, durant leur oraison funèbre de masse. Gaunt y assista en grand uniforme complet, mais n'adressa la parole à personne. Les canons des chars pardusiens tirèrent la salve d'honneur.

Au matin du quatrième jour, habité d'un sentiment inquiet, Brin Milo traversa l'esplanade de la Sublime Tranquillité et gravit les marches du parvis sud de l'Universitariat. Les sentinelles tanith postées à la porte le laissèrent passer ; il emprunta les couloirs sonores où des équipes d'esholi regroupaient en silence ce qui pouvait encore être sauvé parmi les livres, feuillets et manuscrits que les Infardi avaient dispersés durant leur mise à sac.

Il vit Sanian occupée à ramasser des lambeaux de papier sous une fenêtre, au milieu d'un tas d'éclats de vitre, mais elle ne sembla pas le reconnaître. Plus tard, Milo se demanderait s'il s'agissait bien d'elle ; avec leurs robes blanches et leur tête rasée, les jeunes filles esholi se ressemblaient toutes d'une façon alarmante.

Il tourna l'angle d'un préau, monta deux à deux une volée de marches sous les regards vigilants et peints à l'huile de quelques anciens recteurs de l'Universitariat, et traversa le palier jusqu'à une porte à double battant de bois.

Milo prit une profonde inspiration, jeta les plis de sa cape de camouflage sur son épaule et frappa trois coups.

La porte s'ouvrit. Caffran le laissa entrer.

— Salut, Caff.

— Brin.

— Comment il va ?

— Aucune idée.

Milo examina ses environs. Caffran l'avait fait pénétrer dans une petite antichambre, où deux divans miteux avaient été amenés sous une fenêtre pour servir de lits de camp aux gardes en faction. Sur une desserte s'empilaient quelques plateaux sales et des emballages de rations, avec plusieurs bouteilles du vin local et d'eau. Assis là, le sergent Soric, partenaire de Caffran pour ce tour de garde, jouait avec un paquet de cartes cornées au jeu de solitaire appelé « démons et dames », en se servant comme table d'une caisse de munitions retournée.

Soric releva la tête et décocha son sourire borgne à Milo.

— Il a pas bougé, annonça-t-il simplement.

Milo n'avait pas encore réussi à prendre la mesure de Soric. Petit homme tassé et bien en chair, Agun Soric avait été un superviseur de fonderie sur Verghast, puis un chef de guérilla. Malgré la surcharge pondérale, il disposait d'une grande force physique, laquelle, comme sa posture courbée, était l'héritage d'une dure jeunesse passée à la mine devant un front de taille. Et il était vieux, à présent, plus vieux que Corbec, plus vieux sans doute que Dorden qui était le plus âgé des Tanith. Son caractère était semblable à celui de Corbec, relativement paternel, mais plus sauvage d'une certaine manière, plus imprévisible, et porté à la colère. Il avait perdu un œil à Vervun mais refusé l'implant bionique, ou même un simple bandeau, et arborait fièrement la masse ridée de ses tissus cicatriciels. Milo savait que les Fantômes de Verghast l'adoraient, peut-être même plus que le noble et taciturne Gol Kolea, mais il sentait que dans son cœur, Soric restait un homme de Vervun. Soric aurait fait n'importe quoi pour ses compatriotes d'avant et n'était pas aussi sociable avec les Tanith. Il personnifiait aux yeux de Milo les quelques esprits chagrins parmi les Tanith et les Verghastites qui perpétuaient le fossé plutôt que de chercher à le combler.

— Il faut que je le voie, dit Milo. Il aurait aimé préciser que ce con de major Rawne lui avait dit de le faire, et que ce con de major Rawne n'aurait pas pu se déplacer lui-même, mais il n'estima pas utile de rentrer dans ce genre de détails.

— Fais comme chez toi, lâcha Soric d'un air méprisant, en lui indiquant les portes donnant vers l'intérieur.

Milo se tourna vers Caffran, qui haussa les épaules.

— Il refuse de nous laisser entrer, à part pour lui amener ses repas, et il en mange pas la moitié. Par contre, de ça, l'Empereur sait si on lui en a amené. Caffran lui montrait les bouteilles de vin vides.

Le malaise de Milo s'accrut. Il avait toujours rechigné à déranger Gaunt quand celui-ci était de mauvaise humeur ; après tout, personne n'aimait se frotter à un commissaire impérial mal disposé. À présent, il s'inquiétait pour Gaunt en tant qu'individu. Gaunt n'avait jamais été un ivrogne. D'ordinaire, il irradiait de lui une grande assurance : comme tous les commissaires, il avait été modelé pour inspirer et exalter.

Milo savait que les choses avaient tourné mal, mais il craignait à présent que Gaunt eût suivi leur exemple.

— Quelqu'un doit frapper, ou est-ce que je dois juste... amorça Milo en désignant la double porte. Caffran se dédouana en reculant d'un pas ; Soric refusait ostensiblement de lever les yeux de ses vieilles cartes usées.

En soupirant, Milo les gratifia d'un :

— Merci bien.

La pièce était sombre et calme, les rideaux tirés. Il régnait une odeur de renfermé assez déplaisante. Milo se dirigea vers l'intérieur.

— Colonel-commissaire ?

Il n'eut pas de réponse. Il continua d'avancer tandis que ses yeux s'efforçaient de s'accoutumer à l'obscurité.

En marchant à tâtons, il percuta et renversa un petit meuble rempli de livres.

— Qui est là ? Qui est-ce, putain ?

La colère de cette voix surprit Milo. Gaunt apparut devant lui, mal rasé et à demi dévêtu, les yeux rougis.

Il pointait vers lui son pistolet bolter.

— Faites gaffe, c'est moi, commissaire ! C'est Milo !

Gaunt l'étudia un moment comme s'il ne le reconnaissait pas, puis se détourna de lui en jetant son arme sur un canapé. Il ne portait que ses bottes et son pantalon d'uniforme, dont les bretelles pendaient mollement autour de ses hanches. Milo revit la cicatrice qui traversait son ventre plat, celle de la vieille blessure que Gaunt avait reçue des mains de Dercius sur Khedd 1173.

— Tu m'as réveillé.

— Je suis désolé.

Gaunt alluma une lampe à huile de ses doigts maladroits, s'assit dans un fauteuil craaud, et se mit à feuilleter avec insistance un vieux tome relié de cuir. Les yeux rivés sur les pages, il tendit la main sans regarder pour attraper le verre posé sur une tablette à côté de lui, puis le reposa après avoir pris une longue lampée de vin.

Milo se rapprocha, vit les communiqués stratégiques non lus entassés près du fauteuil. Ceux du dessus de la pile avaient été déchirés en longues bandelettes, dont beaucoup servaient maintenant de marque-pages dans le livre que Gaunt épluchait.

— Commissaire...

— Quoi ?

— C'est le major Rawne qui m'envoie. Le seigneur général est en route. Vous devriez vous préparer à le recevoir.

— Je suis déjà prêt.

Gaunt prit une autre gorgée. Ses yeux ne quittèrent pas le livre.

— Non, vous n'êtes pas prêt. Vous devriez aller vous rafraîchir, parce que vous avez vraiment une mine à chier.

Il y eut un très long silence. Les mains de Gaunt cessèrent de faire tourner les pages. Milo se tendit, regretta son impertinence et attendit le retour de bâton.

— Tu sais, je n'y ai trouvé aucune réponse.

— Où ça, commissaire ? demanda Milo, et il réalisa aussitôt que Gaunt faisait allusion à son vieux livre.

— Là-dedans. L'Évangile de sainte Sabbat. J'étais certain qu'il y aurait une réponse et je l'ai lu entièrement, d'un bout à l'autre. Mais rien.

— Une réponse à quoi, commissaire ?

— À tout ça, dit Gaunt dans un mouvement du bras. À ce... ce désastre monstrueux. Il voulut encore une fois prendre son verre sans regarder et ne

réussit qu'à le renverser par terre.

— Merde. Ramène-m'en une autre.

— Une autre ?

— Là-bas, là-bas ! s'exaspéra Gaunt, en pointant impatiemment du doigt vers une desserte où de vieux verres jouxtaient de nombreuses bouteilles.

— Je ne pense pas que vous ayez besoin de boire encore. Le seigneur général arrive.

— C'est précisément pour ça qu'il faut que je continue à boire. Je n'ai pas l'intention de passer une seule seconde de mon temps avec ce con en étant sobre.

— Il n'empêche que...

— Ça suffit, espèce de petit bouseux de Tanith ! lui décocha Gaunt avec virulence. Il se leva et alla lui-même jusqu'à la desserte en lançant l'ouvrage sur son soldat.

Milo réussit à rattraper le livre en vol.

— Tu n'as qu'à regarder, pour voir si tu sais mieux lire que moi, le conspua Gaunt en cherchant parmi les bouteilles, jusqu'à en trouver une qui n'était pas vide.

Milo ouvrit le tome, et au fil des pages, découvrit les passages que Gaunt avait fiévreusement soulignés et annotés de divers gribouillis.

— « La défaite est un pas vers la victoire. Franchissez ce pas ou vous ne ferez jamais le reste du chemin. »

Gaunt se retourna vivement, en répandant à moitié le verre trop rempli qu'il venait de se servir.

— Où est-ce que c'est écrit ?

— Nulle part. C'était dans un des discours que vous nous avez fait.

Gaunt jeta son verre au visage de Milo, qui se baissa à temps.

— Va te faire foutre ! Toujours à vouloir jouer au plus malin !

Milo laissa tomber le livre sur le fauteuil crapaud.

— Le seigneur général arrive, il sera là vers midi. Le major Rawne voulait vous tenir au courant. S'il n'y a rien d'autre, je demande la permission de me retirer.

— Permission accordée. Casse-toi.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Il va bien ? demanda Caffran quand Milo quitta la chambre et referma la double porte derrière lui.

Milo se contenta de secouer la tête et ne s'arrêta pas. Il continua de marcher, quitta les couloirs ravagés de l'Universitariat et regagna le jour venteux.

Dix minutes avant midi, le bruit de rotors distants retentit au-dessus de la Doctrinopole. Au sud-ouest apparurent dans le ciel cinq petits points que l'embrasement de la Citadelle rendait difficiles à apercevoir.

— Le voilà, dit Feygor.

Rawne hocha la tête, lissa le devant de sa tenue de combat propre, s'assura

que ses médailles de campagne étaient toutes impeccables et enfila soigneusement sa casquette. Il se jeta un dernier coup d'œil dans le miroir en pied. En dépit des fêlures, l'image qu'il y voyait était indubitablement celle de l'actuel officier en chef du Premier Régiment de Tanith.

Il se retourna pour quitter la boutique de tailleur abandonnée où il s'était préparé.

Feygor, son adjudant, siffla d'un ton admiratif et lui emboîta le pas.

— Attention mesdames, voilà le major.

— Ta gueule.

Feygor sourit.

— Vous êtes beau comme tout, je vous jure.

— La ferme.

Ils remontèrent une rue latérale jonchée de débris et arrivèrent sur l'immense parvis du palais d'été royal, édifié au bord du fleuve saint. La zone avait été dégagée pour permettre à l'appareil du seigneur général d'atterrir. Autour de la place, quatre pelotons de Fantômes, deux de Bréviens et trois de Pardusiens composaient le comité d'accueil aux côtés des délégations de citoyens et de responsables locaux. Il y avait aussi une fanfare militaire, dont les instruments lustrés reflétaient la lumière du soleil.

Les uniformes de cette garde d'honneur étaient tous propres et nets. Le colonel Furst, le major Kleopas et le capitaine Herodas avaient tous revêtu leur ensemble d'apparat. Les médailles étaient de sortie.

Rawne et Feygor approchaient d'eux.

— Quand vous avez mis votre casquette, vous l'avez fait exactement comme Gaunt. Le front en premier.

— Ça suffit.

Feygor sourit encore et finit par hausser les épaules.

— Va rejoindre les autres, ajouta Rawne. Feygor, dans sa tenue de combat noire, accéléra le pas et alla prendre sa place au bout de la file des Fantômes. Rawne rejoignit les autres officiers. Furst lui adressa un signe de tête et Herodas lui fit une place en s'écartant.

L'orchestre entonna le vieil hymne « Hommes Admirables de l'Imperium, Levez-vous ». Le visage de Rawne se crispait à chaque couac dans l'harmonique mineure du refrain.

— J'ignorais que vous étiez un mélomane, major Rawne, dit calmement le capitaine Herodas.

— J'aime certaines choses, dit Rawne derrière ses dents serrées. Et ce que j'aimerais, tout de suite, c'est que quelqu'un aille prendre le cor de basse à celui qui le brutalise et le lui enfonce dans le cul.

Les quatre officiers toussochèrent en réprimant leur rire.

Le transport du seigneur général approchait.

Les quatre ornithoptères d'escorte emplirent l'air du battement de leurs hélices gigantesques. Ils étaient peints d'un gris de cendre, moucheté par un motif de taches kaki. Rawne admira les tourelles d'arme bulbeuses accrochées

sous leur menton et à l'extrémité de leur queue allongée.

L'appareil du seigneur général Lugo évoquait un deltaplane massif avec un cockpit sphérique monté en proue. Sa coque argentée mate était rehaussée de bandes dentelées beiges vers la pointe de ses ailes, de chevrons jaunes et du symbole de l'aquila.

Son ombre s'étendit sur la garde d'honneur quand il s'arrêta en plein ciel et que les réacteurs géants pivotèrent dans leurs cardans pour se stabiliser en position verticale. La poussée de ses turbines dirigée vers le bas, l'énorme transport se rapprocha dans un soulèvement de poussière. Les patins délicats de son train d'atterrissage s'étendirent sous ses ailes.

Il toucha le sol, tressauta légèrement, et le régime des turbomoteurs hurlants commença à décroître. Une rampe se sépara en douceur de son ventre bleu ciel et sept figures en émergèrent.

Le premier à descendre, de son pas nonchalant, était le seigneur général Lugo, un homme grand et mince, en uniforme blanc, la poitrine alourdie par le poids des barrettes qui y étaient épinglées. Sur ses talons, deux soldats du personnel d'accompagnement de l'état-major, en armures de bataille rouge et noire, marchaient le fusil radiant levé. Derrière eux arrivaient une grande femme maigrelette d'un âge avancé, habillée du cuir noir à galons rouges des tacticiens de la croisade, deux colonels des Coloniaux ardeléens aux plastrons luisants et aux ceintures de satin orange, et un homme à la silhouette trapue, dans l'uniforme d'un commissaire impérial.

Le groupe des officiers avança sur le parvis et salua les visiteurs.

Lugo les considéra tous avec circonspection, plus particulièrement Rawne.

— Où est Gaunt ?

— Il... Seigneur général, il...

— Je suis là.

Vêtu de son uniforme cérémoniel, Ibram Gaunt foulait dans leur direction les dalles de la place. Dans les rangs des pelotons au garde-à-vous, Milo soupira, soulagé de voir que le commissaire était propre et rasé de près. Son uniforme de cuir bordé d'argent n'avait pas un faux pli. Peut-être le déplaisant incident dans l'Universitariat n'avait-il été qu'une incohérence passagère.

Gaunt salua le seigneur général et lui présenta les autres officiers. La fanfare continuait de jouer.

— Voici la tacticienne impériale Blamire, les informa Lugo en désignant la femme élancée. Elle hocha la tête. Son visage était pincé et ses cheveux gris coupés court.

— Je suis venu à cause de ceci... annonça-t-il ensuiteatement, en tournant son regard par-dessus la place et la ville sainte, vers les flammes lumineuses qui flottaient sur la Citadelle.

— C'est une abomination que nous regrettons tous, seigneur général, déplora Gaunt.

— Vous allez me mettre au courant, Gaunt. Je veux un rapport complet.

— Vous l'aurez, dit le colonel-commissaire en guidant le seigneur général

vers les voitures et leur convoi de Chimères.

Lugo se mit soudain à renifler.

— Vous avez bu, Gaunt ?

— Oui, seigneur général. Un verre de vin cérémoniel, durant la messe du matin organisée par les ayatani. Un geste symbolique auquel je ne pouvais pas me soustraire.

— Je vois, peu importe. Vous allez me montrer et me dire tout ce que j'ai besoin de savoir.

— À commencer par quoi ?

— Par la raison pour laquelle cette simple libération est devenue un tel merdier, l'accusa Lugo.

— Vous avez bien conscience qu'il s'agit d'un signal, dit la tacticienne Blamire en abaissant ses jumelles.

— Un signal ? répéta le colonel Furst.

— Oh oui. Les adeptes de l'Astropathicus l'ont confirmé... Une pulsation psychique significative est générée à l'échelle interstellaire.

— Dans quel but ? s'interloqua le major Kleopas.

Blamire le fixa d'un regard rocailleux, un sourire patient sur les lèvres.

— Notre extermination imminente, bien entendu.

Le groupe d'officiers était monté sur le toit plat de la trésorerie, accompagné par plus d'une cinquantaine de gardes. Les drapeaux à prières et les fanions votifs claquaient dans l'air au-dessus d'eux.

— Je ne vous suis pas, s'excusa Kleopas ; je croyais qu'il s'agissait simplement du cadeau d'adieu laissé par l'ennemi pour nous rendre la victoire amère. Blamire secoua la tête.

— J'ai bien peur que non. Ce phénomène... Elle indiqua l'embrasement au sommet du plateau. Ce phénomène est une manifestation active du Warp agissant comme une balise astropathique. N'y voyez surtout pas un incendie ; ce qui s'est produit là-haut il y a quatre jours n'avait rien d'une explosion, dans aucun sens conventionnel du terme. Sa visée n'était pas de détruire la Citadelle, ni de tuer ces malheureuses troupes bréviennes, mais d'avertir.

— D'avertir qui ? questionna Furst.

— Ne soyez pas idiot, intervint calmement Gaunt. Il fixait Blamire droit dans les yeux. Le site avait son importance, bien sûr. Un sol sacré.

— Tout à fait. Le fonctionnement de leur rituel nécessitait la désacralisation d'un de nos temples.

— C'est pour cela qu'ils en ont retiré toutes les reliques et les icônes ?

— Oui. Puis ils se sont retirés, et ils ont attendu que les Centenaires bréviens viennent s'immoler eux-mêmes en guise de sacrifice humain pour tout déclencher. Ce Pater Pêcheur a clairement planifié tout ceci à l'avance quand il lui est apparu que ses troupes allaient être chassées.

— Et ce signal a été reçu ? demanda Gaunt.

— J'ai le regret de vous dire que oui.

Le long silence qui s'ensuivit ne fut troublé que par le gonflement des drapeaux.

— Nous avons détecté qu'une flotte ennemie s'est rassemblée et se déplace vers nous par le biais de l'Immaterium, leur apprit le seigneur général Lugo.

— Déjà ? s'étonna Gaunt.

— Cet appel n'en est clairement pas un qu'ils ont l'intention d'ignorer ou de traiter avec lenteur.

— Et cette flotte... De quel ordre ? La voix de Kleopas avait des accents inquiets. De quelle ampleur est la réponse ennemie ?

Blamire frotta ses mains gantées l'une dans l'autre, l'air troublée.

— Si sa taille atteignait seulement le quart de nos estimations, toutes nos forces combinées présentes ici seraient anéanties. C'est une certitude.

— Il nous faut des renforts immédiatement ! D'autres régiments doivent être redirigés par le Maître de guerre Macaroth pour venir nous assister. Nous al...

Lugo coupa la parole à Gaunt.

— Cette option n'est pas envisageable. Je l'ai averti de la situation et il a confirmé mes craintes. La reconquête du système de Cabal est désormais pleinement lancée. Le Maître de guerre a engagé tous les effectifs de la croisade dans l'offensive. Beaucoup sont déjà en route vers les mondes-forteresses. Aucun renfort n'est disponible, et ce de manière catégorique.

— Je refuse d'accepter ça ! s'exclama Gaunt. Macaroth est parfaitement conscient de la portée symbolique de ce monde ! La planète natale de la sainte ! C'est un élément vital de la foi impériale, il ne va pas la laisser brûler !

— La question se discute, colonel-commissaire, dit Lugo. Même si le Maître de guerre était en mesure de nous assister, et je vous assure que ça n'est pas le cas, les contingents impériaux de taille assez conséquente et les plus proches sont à six semaines d'ici. La flotte de l'ennemi, à vingt-et-un jours.

Gaunt se sentit bouillir d'une rage impuissante. Tout cela lui rappelait Tanith de la pire manière qui fut et les décisions qu'il avait été forcé d'y prendre. Pour le bien global de la croisade des mondes de Sabbat, une autre planète allait encore être sacrifiée.

— J'ai reçu des ordres, continua Lugo. Ils sont sans équivoque. Nous devons entamer l'abandon immédiat de cette planète. Tous les serviteurs de l'Imperium, ainsi que la noblesse et le clergé planétaire doivent être évacués avec nous, et nous devons emporter tous les objets sacrés de ce monde : reliques, antiquités, objets de culte, écrits saints. En temps voulu, la croisade reviendra libérer Hagia une nouvelle fois, et les temples seront alors reconstruits et consacrés à nouveau. D'ici là, les prêtres devront préserver leur héritage en exil.

— Ils ne le feront pas, argumenta le capitaine Herodas. J'ai parlé à ces gens. Leurs reliques sont précieuses à leurs yeux, mais seulement en conjonction avec les lieux où elles reposent. C'est Hagia en tant que monde de naissance

de sainte Sabbath qui leur importe.

— Nous n'allons pas leur laisser le choix, l'arrêta Lugo. L'heure n'est pas au sentimentalisme. Le programme d'évacuation intensive commence ce soir, et le dernier vaisseau ne devra pas partir dans plus de dix-huit jours. Vous et vos officiers allez avoir la charge de superviser le bon déroulement dudit programme. Les manquements seront vite réprimandés, et toute obstruction de notre tâche sera punissable de la peine de mort. Puis-je supposer que vous comprenez tous votre devoir ?

Calmement, les officiers hochèrent la tête.

— J'ai faim, proclama brusquement Lugo. Je souhaite aller déjeuner. Venez avec moi, Gaunt. Je tiens à vous expliquer moi-même votre mission spécifique.

— Parlons ouvertement, dit Lugo, en cassant d'une main experte la coquille d'un bivalve ramassé dans l'un des parcs du fleuve, à quelques kilomètres de là. Votre carrière est terminée.

— Qu'est-ce qui vous permet de penser cela, seigneur général ? lui renvoya sèchement Gaunt en prenant une gorgée de vin. Il n'avait presque pas touché à sa propre assiette de coquillages noirs et luisants.

Lugo leva les yeux de son repas et termina de mâcher une noix de succulente matière tendre avant de répondre. Il se tapota les lèvres du coin de sa serviette.

— Je suppose que vous plaisantez ?

— C'est amusant, dit Gaunt, je pensais que c'était vous qui plaisantiez. Il porta la main à son verre, mais s'aperçut qu'il était vide, et attrapa la bouteille pour le remplir à nouveau. Avec sa langue, Lugo pourchassa un morceau de nourriture à l'intérieur de sa joue, puis il avala.

— Ceci, dit-il avec un geste mou censé englober la cité entière plutôt que le seul salon vide où ils étaient assis. Tout ceci est entièrement de votre faute. Vous n'avez jamais joui d'un crédit particulier auprès du Maître de guerre, malgré vos quelques succès des dernières années. Et vous ne vous relèverez pas d'une disgrâce comme celle-ci. Il prit un autre des bivalves et en fit sauter la coquille.

Gaunt s'enfonça dans son siège et regarda ses environs, conscient que s'il commençait à parler sans attendre un peu, ce serait le début d'une violente diatribe, qui s'achèverait très certainement du mauvais côté d'un peloton d'exécution. Lugo était une larve immonde, mais il était aussi seigneur général ; lui hurler dessus n'allait rien produire de constructif. Gaunt attendit que sa colère se fût un peu dissipée.

La salle à manger était une pièce à haut plafond, parmi toutes celles du palais d'été où le haut roi avait jadis donné ses banquets officiels. Les meubles en avaient été retirés, à la seule exception de leur table recouverte d'une nappe blanche. Six soldats des Coloniaux ardeléens montaient la garde et laissaient passer le personnel de service quand celui-ci frappait aux portes.

Aux côtés de Lugo et Gaunt avait pris place à table le commissaire trapu arrivé avec la suite du seigneur général. Son nom était Viktor Hark et il n'avait pas décroché un mot depuis le début du repas. Pas un mot, en fait, depuis qu'il était descendu de l'appareil de transport. Hark était plus jeune que Gaunt de quelques années. Sa carrure laissait supposer une force musculaire brute généreusement renforcée par les habitudes d'un bon vivant. Ses cheveux étaient denses et noirs, et son menton épais rasé de frais. Son silence, et son refus d'établir le moindre contact entre leurs regards irritait passablement Gaunt. Hark avait déjà terminé ses fruits de mer et sauçait les jus de la cuisson avec des morceaux d'un pain levé à la soude, arrachés à une tranche du panier posé sur la table.

— Vous m'accusez d'être responsable de la perte de la Citadelle ? reprit Gaunt d'une voix calme.

Lugo écarquilla les yeux en feignant la surprise et répondit la bouche pleine.

— Vous étiez l'officier en chef de ce théâtre d'opérations, n'est-ce pas ?

— Oui, seigneur général.

— Alors qui d'autre devrait porter la faute ? Vous étiez chargé de libérer la Doctrinopole, et de reprendre intacte la Citadelle sainte. Vous avez manqué à votre devoir. La Citadelle est perdue, et qui plus est, la perte imminente de ce monde-temple tout entier est directement imputable à votre échec. Vous serez dégradé, naturellement. Je pense que vous aurez même de la chance si vous demeurez au service de l'Empereur.

— La Citadelle a été perdue à cause de notre empressement à la reprendre, le contredit Gaunt en pesant soigneusement chacun de ses mots. Ma stratégie était mesurée et méthodique. Je comptais reprendre la ville sainte d'une telle manière qu'elle serait restée intacte pour

l'essentiel. Je ne voulais pas envoyer les chars dans la Vieille Ville.

— Seriez-vous... Lugo s'interrompit pour rincer ses doigts huileux dans un bol d'eau mêlée d'essence de pétales et se les sécher consciencieusement dans sa serviette. Seriez-vous en train de suggérer que je pourrais être responsable de cela d'une quelconque façon ?

— Vous avez formulé des exigences, seigneur général. J'avais atteint mes objectifs en avance sur vos prévisions, mais vous avez prétendu que je dirigeais mes troupes trop lentement. Vous avez également insisté pour que j'abandonne la stratégie que j'avais établie et pour que l'assaut soit accéléré. J'aurais fait inspecter la Citadelle à l'avance par des éclaireurs. Une telle précaution aurait pu nous éviter de tomber dans le piège de l'ennemi ; à présent, nous ne le saurons jamais. Vous avez formulé des exigences et voilà où nous en sommes.

— Je pourrais vous faire exécuter pour avoir osé suggérer de telles choses, lança sèchement Lugo. Qu'en pensez-vous, Hark, dois-je le faire exécuter ?

Hark haussa les épaules sans un mot.

— Cet échec est entièrement le vôtre, Gaunt, reprit Lugo. C'est ainsi que l'histoire le retiendra, et je vais m'en assurer, croyez-moi. Le Maître de guerre

réclame déjà que le ou les officiers responsables de ce désastre soient sévèrement réprimandés, et comme je viens de vous le dire, vous n'êtes pas vraiment dans les petits papiers de Macaroth. Vous rappelez encore trop le vieux Slaydo.

Gaunt ne répondit rien.

— Vous devriez déjà avoir perdu vos insignes, mais je suis un homme juste, et Hark ici présent a suggéré que vous pourriez accomplir une certaine tâche avec un regain de dévouement si celle-ci vous offrait une perspective de rédemption.

— Comme c'est attentionné de sa part.

— Je le pense aussi. Vous êtes un soldat suffisamment compétent. Vos jours de commandant en chef sont terminés, mais je vous offre une chance de modérer votre discrédit, grâce à une mission qui permettra d'ajouter une mention décente à la fin de votre carrière. Ce serait également une manière d'envoyer un message positif aux troupes, il me semble. De leur montrer que même à la lumière d'erreurs calamiteuses, un véritable combattant de l'Imperium peut toujours apporter sa contribution à la croisade.

— Alors, qu'avez-vous en tête ?

— Je veux que vous meniez une garde d'honneur. Comme je vous l'ai expliqué, l'évacuation va concerner tout le clergé... Comment les avez-vous appelés tout à l'heure ?

— Les ayatani. Hark venait de prononcer ses premières paroles.

— C'est cela. Tous les ayatani, et toutes les reliques sacrées de ce monde. La plus précieuse est bien sûr le corps de la sainte elle-même, qui est conservé dans son temple des montagnes. Vous allez lever un bataillon, voyager jusqu'à ce temple, et revenir ici à temps pour l'évacuation avec les ossements de la sainte, en les transportant avec tout le respect qui leur est dû.

Gaunt acquiesça lentement. Il n'avait de toute façon pas le choix.

— Le Sanctuaire d'Hagia est très éloigné. L'arrière-pays et sa forêt tropicale grouillent de soldats infardi qui ont fui la ville.

— Vous pourriez avoir des ennuis en chemin, il serait donc préférable que vous accomplissiez le déplacement en force avec tout votre régiment de Tanith. Je vous ai déjà arrangé une escorte de chars pardusiens. Et Hark vous accompagnera, bien entendu.

Gaunt se tourna vers l'autre commissaire.

— Et pourquoi ?

Hark lui retourna son regard, et leurs yeux se rencontrèrent pour la première fois.

— Pour que je fasse respecter la discipline, naturellement. Votre jugement est devenu sujet à caution, Gaunt. Cette mission ne doit pas échouer, et le seigneur général doit pouvoir être certain que le Premier de Tanith obéira.

— Je peux m'acquitter seul de mes fonctions.

— Parfait. Je serai là pour vous voir faire.

— Ça n'est pas...

Hark leva son verre.

— Votre statut a toujours paru assez étrange, Gaunt. Un colonel est un colonel et un commissaire est un commissaire. Beaucoup se sont demandés comment vous parviendriez à remplir ces deux rôles efficacement quand la responsabilité première d'un commissaire est d'avoir un œil sur le commandant des troupes. L'état-major de la croisade a longtemps hésité à nommer un commissaire auprès du régiment de Tanith pour opérer en conjonction avec vous. Les événements en ont fait une nécessité.

Gaunt repoussa sa chaise dans un raclement sonore et se leva.

— Vous ne voulez pas rester, Gaunt ? demanda Lugo avec un sourire plein d'ironie. Le plat de résistance va nous être servi. Cuissot de chelon braisé, sauce au beurre blanc et amasec.

Gaunt prit congé d'un infime salut de la tête ; il n'était pas utile de rétorquer qu'il n'avait d'appétit ni pour ce repas, ni pour leur compagnie.

— Vous m'excuserez, seigneur général, j'ai une garde d'honneur à mettre sur pied.



SIX

GARDE AVANCÉE

« Ce qui m'a porté me soutiendra toujours. Ce qui m'a poussé de l'avant me ramènera, et sur les hauteurs d'Hagia je reviendrai reposer. »

— Épîtres de sainte Sabbat

La garde d'honneur quitta la Doctrinopole le lendemain à l'aube, traversa le lit du fleuve, et prit la direction de l'ouest en franchissant la porte des Pèlerins pour s'engager sur la large chaussée de la route de Tembarong.

Le convoi s'étendait sur presque trois kilomètres d'un bout à l'autre. Le régiment des Fantômes embarqué dans une file de cinquante-huit camions longs ; vingt tanks de bataille pardusiens, quinze Chimères de transport de munitions et quatre unités mobiles Hydra, deux Trojans, huit Salamanders d'exploration ainsi que trois variantes de commandement. La poussière que soulevaient ces véhicules s'apercevait à des kilomètres à la ronde et le ronflement collectif de leurs moteurs roulait jusqu'aux premiers reliefs de la forêt tropicale. Une poignée d'éclaireurs à moto bourdonnaient sur les flancs de la formation, au milieu de laquelle avançaient huit camions chargés de provisions et deux lourdes citernes à carburant. Ces deux citernes les emmèneraient jusqu'à Bhavnager, à deux ou trois jours de route, où les réserves locales leur permettraient de refaire le plein.

Gaunt avait pris place à bord d'un des Salamanders de commandement en tête de colonne. Il s'était spécifiquement choisi un véhicule éloigné de celui de Hark, lequel voyageait avec le commandant des Pardusiens, Kleopas, dans son blindé personnel, l'un des chars modèle Conqueror du régiment de Pardua.

Gaunt se tenait debout dans l'habitacle ouvert du tank léger et résistait aux cahots en s'appuyant contre son blindage. L'air était chaud et doux, d'une douceur nuancée par les gaz d'échappement. Son escorte comptait deux mille cinq cents hommes d'infanterie et un demi-effectif de brigade blindée : s'il s'agissait là de sa dernière occasion de commander des troupes, ça n'était déjà pas si mal.

Sa migraine refusait de le quitter. La nuit passée, il s'était retiré seul dans ses quartiers de l'Universitariat, devant sa pile de relevés topographiques, et

s'était enivré pour trouver le sommeil.

Gaunt leva les yeux vers l'azur, où des formes invisibles passaient au-dessus d'eux en hurlant, et laissaient derrière elles des traînées blanches vite dissipées. Durant les deux premières heures, ils bénéficieraient d'une couverture par les Lightnings de la flotte.

Il inspecta derrière lui la longueur de la caravane de véhicules. La Doctrinopole disparaissait lentement au travers du nuage de poussière, derrière les arbres, une ondulation urbaine brouillée par la distance. La tempête de lumière au-dessus de la Citadelle était toujours visible.

Il avait laissé là-bas de nombreux hommes de valeur, les Fantômes blessés lors des combats de rue, et parmi eux Corbec. Le programme d'abandon de la planète prévoyait leur évacuation pour les prochains jours. Corbec allait lui manquer. Une idée le frappa cruellement, celle que sa dernière mission avec les Fantômes serait menée sans l'aide du barbu jovial.

Il se demanda alors ce qu'il adviendrait des Fantômes après son éviction. Il ne les imaginait pas opérer sous les ordres d'un autre commandant venu de l'extérieur, et il paraissait hautement improbable que Corbec ou Rawne fussent promus à son poste. Selon toute vraisemblance, les Fantômes cesseraient d'exister après son départ. Ses soldats seraient transférés vers d'autres régiments, peut-être en tant que spécialistes des missions de reconnaissance, et ce serait le point final.

Sa révocation imminente signifiait le démantèlement de son cher régiment de Tanith.

Dans l'un des camions, Criid tourna la tête pour regarder vers la cité distante.

— Ça va aller, la rassura Caffran. Tona se rassit près de lui sur le plateau tressautant.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Les agents du Munitorum se sont toujours bien occupés d'eux jusque-là, non ?

Elle ne répondit rien. À Vervun, les circonstances avaient fait d'elle la mère de deux orphelins, qui accompagnaient désormais la machine de guerre tanith avec tout le cortège du personnel qui officiait dans le train de campagne. Beaucoup parmi ce groupe avaient pris la route avec eux, les cuisiniers, les mécaniciens et les servants d'approvisionnement, mais beaucoup d'autres allaient être évacués d'ici peu : leurs enfants, leurs femmes, légitimes ou non, les musiciens, les tailleurs, divers camelots et mercantis. Il n'y avait pas de place pour eux dans ce convoi réduit à l'essentiel. Ils quitteraient Hagia par les navettes, et si l'Empereur-Dieu le voulait, ils retrouveraient plus tard leurs camarades, parents et clients du Premier et Unique.

Tona sortit de sa veste le pendentif à double face qu'elle portait autour du cou, pour contempler les holoportraits préservés dans du plastique de ses enfants d'adoption. Yoncy et Dalin, le nourrisson et le petit garçon renfrogné.

— On va bientôt les retrouver, lui dit Caffran. Lui aussi les considérait

maintenant comme les siens. Par extension de la relation qu'il avait avec Tona, Dalin l'appelait Papa Caff. Ils formaient ce qui ressemblait le plus à une famille dans les limites de ce que permettait la vie de la Garde Impériale.

— Ça aussi, t'en es sûr ?

— Le vieux Gaunt irait jamais nous mettre dans les ennuis s'il pense pouvoir les éviter.

— Il paraît qu'il est cuit, rapporta Larkin qui avait tendu l'oreille. Et il paraît que nous aussi, du coup. Il est déjà mort, pour ainsi dire ; il va se faire retirer son commandement, et nous, on va être dispersés dans le reste de la Garde là où on voudra bien nous prendre.

— T'es sûr de ça ? intervint le sergent Kolea, qui avait remonté le camion en entendant les nouvelles de Larkin.

— C'est c'qu'on m'a dit, modéra Larkin, sur la défensive.

— Tais-toi, dans ce cas-là, jusqu'à ce que tu sois sûr. On est le Premier et Unique, et on restera ensemble jusqu'à la fin des temps, pas vrai ?

La harangue de Kolea reçut des vivats timides de la part du reste du camion.

— Ho, vous pouvez faire mieux que ça ! En l'honneur de Tanith et de Vervun !

Cette évocation lui valut une acclamation beaucoup plus vive.

— C'est quoi que tu as là, Criid ? demanda Kolea en revenant vers elle d'un pas lent sur le sol remuant.

Elle lui tendit le médaillon.

— Mes enfants, sergent.

Kolea regarda les deux portraits pendant un temps étonnamment long.

— Tes enfants ?

— Je les ai adoptés sur Verghast, sergent. Leurs parents ont été tués.

— Beau... beau geste, Criid. Comment ils s'appellent ?

— Yoncy et Dalin, sergent.

Kolea hocha la tête et lui lâcha le pendentif dans les mains. Il retourna de l'autre côté du camion tressautant et regarda fixement sur leur passage les systèmes de champs irrigués.

— Y a quelque chose qui va pas, sergent ? lui demanda le soldat Fenix en remarquant l'expression de son visage.

— Rien du tout, ça va... murmura Kolea.

C'étaient les siens. Les enfants du médaillon étaient ses enfants, enfants qu'il avait crus morts, et restés loin derrière lui sur Verghast.

Une ironie cruelle les avait fait survivre pour se retrouver ici avec eux. Avec les Fantômes.

Il se sentit à la fois bouleversé et submergé par la joie.

Que pouvait-il dire ? Comment allait-il pouvoir présenter les choses à Criid ou à Caffran, et aux deux enfants ?

Des larmes lui montèrent aux yeux. Il regarda la forêt tropicale glisser à côté d'eux, et ne dit rien, parce qu'il n'y avait rien à dire.

La route de Tembarong, vaste et plate, courait en ligne droite sur les terres cultivées à l'ouest de la Doctrinopole. Les terres basses étaient constituées par la plaine fluviale du cours saint, dont les crues saisonnières irriguaient les exploitations des fermiers. Il flottait dans l'air une odeur humide, et sur une bonne part de sa longueur, la route suivait le lit courbe du fleuve.

Le sergent Mkoll était parti en avant du convoi principal sur l'un des Salamanders, avec MkVenner, Bonin et leur pilote. Mkoll avait déjà eu l'occasion de rouler à bord d'un Salamander, mais il restait impressionné par la vitesse de ces petits engins découverts sur chenilles. Celui-ci portait l'insigne Blindés de Pardua sur ses mouchetures bleu-vert. Des paquets d'équipement enroulés dans de la toile goudronnée pendaient mollement à des points d'attache latéraux, et ses deux immenses antennes UHF ployaient vers l'arrière de la coque, où leur extrémité avait été accrochée. Le conducteur, un jeune homme à la voix nasillarde du corps auxiliaire des blindés pardusiens, portait une paire de lunettes fumées et conduisait comme s'il cherchait à impressionner les Tanith.

Ils remontaient la route bordée d'arbres à près de soixante kilomètres à l'heure, en soulevant derrière eux un panache de poussière rose sur la terre asséchée.

MkVenner et Bonin s'accrochaient et profitaient de la promenade, un sourire jusqu'aux oreilles. Mkoll consultait son classeur de cartes et prenait des notes au crayon gras en marge des pages plastifiées.

Gaunt voulait tirer le meilleur parti de la route de Tembarong, et effectuer pendant les premiers jours une progression motorisée rapide tant que durerait cette piste bien tracée. L'allure diminuerait une fois qu'ils auraient pénétré dans la forêt tropicale, après quoi il leur faudrait grimper vers les reliefs et les choses ralentiraient encore. Il était impossible de dire quel pouvait être l'état des routes dans les Collines Sacrées après le passage des pluies hivernales, et ils espéraient pourtant y faire passer de nombreuses tonnes d'acier.

En tant que chef-éclaireur, Mkoll était investi de responsabilités particulières concernant la planification de l'itinéraire. Il avait passé un certain temps la veille au soir à s'entretenir avec le capitaine Herodas, afin d'évaluer les vitesses moyennes que les blindés pardusiens pouvaient maintenir, sur route et hors route. Il avait également parlé à l'Intendant Elthan, qui gérât le parc motorisé du Munitorum ; lui et ses chauffeurs étaient au volant des camions de troupes et des citernes. Mkoll avait relevé leurs estimations de vitesse, et les avait révisées à la baisse. Herodas et Elthan envisageaient tous deux un temps de cinq ou six jours pour parcourir les trois cents et quelques kilomètres jusqu'au Sanctuaire de sainte Sabbat, selon l'état des pistes. Mkoll prévoyait sept jours au moins, sans doute huit. Et en comptant huit jours, il leur resterait à peine plus d'une journée pour récupérer ce qu'ils seraient venus chercher et faire demi-tour, ou ils rateraient le délai d'évacuation de dix-huit jours décrété par le seigneur général Lugo.

Pour le moment, l'itinéraire était tout tracé. Le ciel était toujours du même

bleu violacé ; une combinaison de basse altitude et de barrières d'arbres atténuait la brise. Il faisait chaud.

Ils ne croisèrent d'abord que peu de monde sur la route, excepté quelques fermiers, ou une famille, et une fois ou deux un conducteur de bétail menant son petit troupeau. Les paysans avaient tenté de protéger leurs cultures durant l'occupation infardi, mais Mkoll constatait que de grandes étendues de pâtures et de rizières négligées étaient envahies de végétation. Les quelques autochtones qu'ils croisèrent se retournaient pour les regarder passer et levaient la main en signe de bonjour ou de gratitude.

Ils ne détectaient aucune trace de présence des Infardi dont beaucoup semblaient pourtant avoir fui dans cette direction. La route et ses environs ne montraient que quelques signes de bombardement aérien déjà anciens. La guerre était brièvement passée sur cette zone quelques mois auparavant, mais l'essentiel du conflit d'Hagia s'était focalisé autour des cités.

De temps à autre, le passage de leurs moteurs faisait surgir des frondaisons un vol d'oiseaux effarouchés aux plumes criardes. Aux arbres d'un vert luxuriant pendaient de nombreux épiphytes, accrochés à leurs troncs minces et courbés. Aux yeux de Mkoll, élevé sur Tanith au milieu des forêts tempérées de nals, cette végétation paraissait bien fragile, presque décorative, comme celle de parterres ornementaux, même si certains de ces arbres dépassaient allégrement les vingt mètres de haut.

Au travers d'eux, à intervalles réguliers, se distinguaient les reflets fuyants du soleil frappant le fleuve. Pendant près de cinq cents mètres où la grand-route côtoyait la rive, ils longèrent une ligne de pêcheurs, qui lançaient leurs filets, les deux jambes fermement campées dans le courant, protégés du soleil par des chapeaux de jonc tressé.

Le fleuve dictait le cours de la vie sur sa plaine alluviale. Les quelques habitations en bord de route et celles des petits hameaux qu'ils traversèrent étaient construites sur pilotis pour les protéger de la montée occasionnelle des eaux. Ils croisèrent également des boîtes sculptées et peintes dans des couleurs vives, élevées à trois mètres du sol, chacune sur un poteau unique. Une de ces réalisations étranges était parfois plantée seule au bord de la route, mais il était plus fréquent d'en remarquer un petit groupe au milieu d'une clairière.

Dans l'heure qui précéda midi, le véhicule traversa un village abandonné aux pilotis escaladés par la végétation, et s'engagea dans un des virages les plus marqués de cette route, pour tomber presque nez à nez avec un troupeau de chelons et ses bergers.

Le pilote pardusien lâcha un petit cri étranglé et tira brutalement sur une de ses manettes de direction, ce qui amena le Salamander à moitié sur le bord de route broussailleux, où il s'arrêta sans aucune dignité. Les chelons impassibles, plus d'une quarantaine de têtes, meuglèrent et continuèrent d'avancer de leur allure traînante. Ceux-là étaient les plus impressionnants que Mkoll avait vus sur Hagia : les carapaces en cloche des plus grands dépassaient la coque de leur véhicule. Les jeunes n'avaient encore qu'un cuir

bleu-noir, luisant comme de l'huile, et leur cuirasse naturelle avait une patine sombre, tandis que la peau des vieux mâles était devenue plus pâle, ridée par de nombreux sillons, et que leur carapace massive tendait vers le blanc. Il montait de la harde un bouquet de senteurs animales : celles du crottin, du fourrage, et d'une grande quantité de bave écumante.

Dès qu'il se fût arrêté, les trois pâtres accoururent jusqu'au Salamander en poussant des cris inquiets, leurs bâtons de jiddi levés. Tous trois paraissaient affamés et épuisés dans leurs robes marron de la caste paysanne.

Mkoll sauta du marchepied et leva les bras afin de calmer leurs appréhensions à leur sujet, tandis que MkVenner, descendu lui aussi, guidait en marche arrière le pilote du char léger pour les faire sortir des buissons de ronces.

— Tout va bien, personne n'est blessé, les rassura Mkoll. Les bergers n'avaient toujours pas l'air pleinement apaisés, et se répandaient en révérences devant les impériaux.

— S'il vous plaît... Si vous voulez bien nous aider, est-ce que vous pouvez nous dire comment est la route ? Mkoll exhiba son classeur de cartes et les montra aux hommes, qui se les firent passer entre eux en contredisant les remarques de chacun.

— Elle est très bien, dit l'un d'eux. La route est très dégagée. Nous descendons des pâturages ce mois-ci ; on nous a dit que la guerre est terminée, et nous espérons que les marchés sont ouverts.

— Je vous le souhaite, dit Mkoll.

— Des gens sont cachés dans les bois, des familles entières, lui apprit un autre dont la peau burinée était plus ridée encore que celle de ses chelons. Ils avaient peur de la guerre, la guerre dans les villes. Mais on nous a dit que la guerre est terminée, et beaucoup de gens vont sortir des bois maintenant.

Mentalement, Mkoll en prit bonne note. Il suspectait déjà qu'une bonne proportion des populations rurales avait fui dans la nature dès le début de l'occupation. À mesure que la garde d'honneur avancerait, elle risquait de rencontrer beaucoup de ces gens qui retourneraient vers les basses terres. Ce qui, avec la menace d'une guérilla des Infardi, leur rendrait la tâche plus compliquée. Les embuscades seraient plus difficiles à anticiper.

— Et les Infardi ? demanda Mkoll.

— Oh, oui, dit le premier bouvier d'une voix forte, de façon à couvrir la conversation privée et inintelligible de ses compagnons. Beaucoup, beaucoup d'Infardi maintenant, sur la route et sur les chemins de la forêt.

La curiosité de Mkoll fut piquée au vif.

— Vous les avez vus ?

— Très souvent, oui, ou entendus, ou vu des traces de leurs campements.

— Et ils sont beaucoup, vous dites ?

— Des centaines !

— Non, non, des milliers ! Plus chaque jour !

Par Feth ! songea Mkoll. Deux ou trois affrontements rangés suffiraient à les

ralentir. Les gardiens de chelons exagéraient peut-être, mais Mkoll en doutait.

— Merci à vous tous, leur dit-il. Je vous conseille de faire quitter la route à vos animaux pendant quelque temps. Il y en a d'autres comme ça qui arrivent, son doigt désignait le Salamander, et ils sont beaucoup plus nombreux.

Les trois hommes hochèrent la tête et lui assurèrent qu'ils le feraient. Mkoll en fut un peu rassuré ; il n'était pas sûr de savoir qui sortirait vainqueur d'une collision frontale entre un Conqueror et un chelon adulte, mais aucun des deux ne trouverait l'expérience agréable. Il remercia les bergers, les assura une fois encore qu'aucun passager du véhicule n'avait été blessé, et remonta dans le Salamander.

— Désolé, sourit le pilote.

— Peut-être un poil moins vite, répondit Mkoll. Il décrocha le combiné du puissant émetteur radio du char et envoya un signal vers le convoi. MkVenner était toujours sur la route, à essayer de refuser poliment le jeune chelon bramant que l'un des bergers voulait lui offrir en réparation.

— Alpha-RA au groupe principal, à vous.

Le récepteur grésilla.

— Parlez, Alpha-RA. Mkoll reconnut immédiatement la voix de Gaunt.

— On nous a avertis d'une activité infardi le long de la route. Encore rien de tangible, mais je voulais vous en informer.

— Compris, Alpha-RA. Où êtes-vous ?

— À l'extérieur d'un village appelé Shamiam. Je vais pousser jusqu'à Mukret. Vous feriez bien d'envoyer encore au moins deux unités de reconnaissance avancée.

— Bien reçu, j'ordonne à Beta-RA et Gamma-RA de vous rejoindre. Heure d'arrivée prévue à Mukret ?

— Dans deux ou trois heures. À vous. Mukret était une bourgade de taille moyenne, implantée en bordure de fleuve, où ils avaient prévu d'effectuer leur première halte nocturne.

— Nous vous retrouvons là-bas, si l'Empereur le veut. Restez en contact.

— À vos ordres, commissaire. Je dois vous prévenir qu'il y a des civils sur la route, des familles qui sortent de leurs cachettes. Méfiez-vous tout de même.

— Reçu.

— Et il y a un troupeau de bétail qui arrive vers vous à contresens, à environ une heure de route devant vous. Une quarantaine de têtes et trois bergers inoffensifs. J'espère qu'ils les auront fait quitter la route quand vous arriverez à leur hauteur.

— Reçu.

— Terminé. Mkoll raccrocha le combiné et adressa un signe de tête au pardusien. C'est bon, on est repartis.

Le pilote emballa le moteur du Salamander, qu'il dirigea vers l'étendue terreuse de la route.

Quinze bons kilomètres plus loin sur la route de Tembarong, la garde d'honneur ralentissait. Les camions kaki s'arrêtèrent à la file, au point mort, pare-chocs contre pare-chocs, et leurs pots d'échappement continuèrent de trépigner impatiemment. Quelques-uns donnèrent du klaxon. Le soleil était haut et se réverbérait sur la tôle. Sur la gauche du cortège, les eaux bleues du fleuve saint s'écoulaient paisiblement de l'autre côté d'un petit talus.

Rawne se leva à l'arrière de son transport, et grimpa sur la rambarde pour pouvoir observer le convoi par-dessus la cabine du camion. Il ne vit que des blindés stationnaires et des camions chargés, alignés jusqu'à la courbure de la route trois cents mètres plus loin.

Il pressa sur son oreillette en regardant derrière lui vers Feygor.

— Fais-les se lever, transmit-il à son adjutant.

Feygor acquiesça et relaya l'ordre à la cinquantaine d'hommes assis sur le plateau de transport. Les Fantômes, dont beaucoup étaient en nage et tête nue, se redressèrent et apprêtèrent leurs armes pour guetter la ligne d'arbres sur la droite de la route.

— Trois pour un, dit Rawne dans son micro. Le trafic radio commençait à s'amplifier. Des questions s'échangeaient sur toute la longueur du convoi.

— Ici un, répondit Gaunt depuis l'avant.

— Ça raconte quoi ?

— Une des Chimères à munitions a perdu une chenille. Nous allons attendre quinze minutes et voir ce que les mécaniciens peuvent faire ; passé ce délai, nous la laisserons derrière nous.

Rawne avait pu constater l'âge canonique des Chimères que le parc motorisé du Munitorum leur avait fournies. Son opinion était qu'il faudrait plus de quinze minutes pour réussir à refaire rouler une de ces poubelles.

— Je demande la permission de laisser descendre mes hommes sur le bord du fleuve pour qu'ils se rafraîchissent.

— Permission accordée, mais surveillez la ligne d'arbres.

Après avoir fait descendre deux tireurs en pointe pour couvrir le côté droit de la route, Rawne ordonna à ses hommes de quitter le camion. Ceux-ci se mirent à retirer leurs bottes et leurs vestes en plaisantant, puis descendirent au petit trot jusqu'à la berge où ils commencèrent à se tremper les pieds et à se baigner le visage d'eau. D'autres camions laissèrent descendre leurs soldats, leurs bords à charnières rabattus sur la levée de terre. Un véhicule de traction Trojan dépassa leur position et longea la colonne stationnaire pour aller aider aux réparations.

Rawne remonta la file de véhicules vers là où les Sergents Varl, Soric, Baffels et Haller avaient grimpé sur le talus. Soric distribuait les cigares courts d'une boîte de carton plastifiée et Rawne en accepta un. Ils fumèrent tous en silence, à regarder les Fantômes, verghastites et tanith, engager des combats d'eau improvisés.

— Ça se passe toujours comme ça, major ? finit par demander Soric, un pouce pointé derrière lui vers le convoi immobile. Rawne n'était pas très porté

sur les relations humaines. Pour autant, ce vieil homme lui plaisait. C'était un bon combattant et un bon meneur, mais il n'avait pas peur de poser les questions qui trahissaient son inexpérience, ce qui, dans l'échelle de valeur de Rawne, faisait de lui un officier prometteur.

— Avec les déplacements motorisés, toujours. Les pannes, les rétrécissements, les nids-de-poule... J'ai toujours préféré les trajets à pied.

— Les véhicules des Pardusiens ont l'air corrects, dit Haller, bien entretenus et tout.

Rawne lui donna raison.

— Le problème, ce sont les tas de boue que le Munitorum nous a trouvés. Ces camions doivent avoir cent ans, et les Chimères...

— Je suis même surpris qu'elles soient arrivées aussi loin, lança Varl. Le sergent faisait doucement jouer son bras pour dégourdir l'épaule bionique que les cybernéticiens lui avaient greffée sur Fortis Binary plusieurs années auparavant ; cette articulation continuait de le faire souffrir en milieu humide. Et sans elles, on l'a dans le cul, reprit-il. Sans les munitions qu'elles transportent en tout cas.

— On l'a dans le cul de toute façon, insista Rawne. On est la putain de Garde Impériale, et c'est notre lot quotidien.

Haller, Soric et Varl partirent d'un rire sombre, mais Baffels restait silencieux. L'homme, barbu et costaud, un tatouage de griffe bleue sous l'œil, avait été promu sergent après que Fols eût été tué au combat à la porte de Veyveyr. Son rôle le mettait encore mal à l'aise, et de l'opinion de Rawne, Baffels le prenait trop au sérieux. Certains des soldats portaient en eux le germe des sergents en puissance, Varl en était un bon exemple. Baffels était un fantassin honnête à qui les responsabilités avaient échoué à cause de son âge, de sa fiabilité et de ses bons rapports avec les hommes. Rawne savait que Baffels avait du mal. Gaunt avait eu un choix à faire pour remplacer Fols : Baffels ou Milo, et il avait opté pour le premier parce que la promotion du plus jeune et du moins expérimenté des Fantômes aurait pué le favoritisme. Gaunt avait commis une erreur, selon Rawne. Il n'aimait pas Milo, mais Milo avait prouvé qu'il savait y faire et les hommes continuaient de le considérer comme un porte-bonheur. Gaunt aurait dû suivre son instinct et faire prévaloir le talent sur l'expérience.

— Ils sont pas mauvais, dit Varl à Soric en contemplant entre ses doigts la combustion du cigare d'un air de connaisseur. Corbec les aurait appréciés.

— La meilleure feuille de tout Verghast, sourit Soric. J'ai ma petite réserve personnelle.

— Dommage qu'il ne soit pas là, regretta Baffels en voulant parler de Corbec. Sans vouloir vous offenser, major !

— Pas de souci, répondit Rawne qui, en son for intérieur, prisait tout particulièrement sa position nouvelle. Corbec et ce parvenu de capitaine Daur avaient quitté le tableau ; Rawne était dans la pratique devenu l'officier en second, avec uniquement le major Kleopas et le commissaire Hark à

proximité de lui dans la hiérarchie du détachement. Mkoll était pour le moment l'officier numéro trois du régiment des Fantômes, et Kolea avait reçu les tâches d'officier de liaison des Verghastites à la place de Daur.

Ce qui irritait Rawne était de devoir continuer à employer l'identifiant « trois ». Gaunt avait expliqué qu'il était question de la continuité dans les échanges radio, mais Rawne avait le sentiment que le « deux » de Corbec aurait dû lui revenir.

Ce qui l'irritait encore davantage était la sensation que Baffels avait raison. Corbec aurait dû être là. Rawne n'avait jamais beaucoup apprécié Corbec, mais ça n'en était pas moins vrai, il le sentait dans ses tripes. Ce que tout le monde savait, et dont personne ne voulait parler, était que cette mission semblait devoir être la dernière du Premier de Tanith. Le seigneur général avait mis Gaunt à genoux, et Rawne allait être le premier à applaudir quand Gaunt serait dégradé publiquement, mais tout de même...

Pour les Fantômes, le spectacle touchait à sa fin.

Et ce foutu Corbec aurait dû être là.

Rendu nerveux par la chaleur, Larkin le Dingue était assis à l'arrière d'un camion déserté, son fusil long appuyé sur le bord du plateau. Kolea les avait laissés en observation, lui et Cuu, pendant que les autres étaient partis relâcher la pression sur la rive du fleuve.

Larkin guettait le côté opposé de la route. Avec le même méthodisme obsessionnel qu'à l'accoutumée, il avait divisé la ligne d'arbres et l'étendue de rizière en sections qu'il scrutait tour à tour. Surveillance complète, soigneuse, inattaquable.

Le moindre mouvement le faisait se raidir, mais n'était à chaque fois que le battement d'ailes des échassiers à bec en spatule, le passage d'un rat-araignée, ou le souffle de la brise faisant osciller les feuilles.

Il faisait passer le temps en se choisissant une cible, puis conservait pointé sur elle le réticule de sa lunette. Les spatules blanches étaient plutôt de beaux oiseaux, mais faisaient des cibles trop faciles à cause de leur plumage et de leur taille. Les rats-araignées étaient déjà plus intéressants : des mammifères répugnants à huit pattes, de la taille de sa main, qui remontaient et descendaient à toute vitesse le long des troncs. Leur capacité saisissante à s'arrêter en pleine course faisait d'eux un gibier plus dur à viser.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Larkin lorgna du coin de l'œil et trouva le regard arrogant de Cuu.

— Rien, je... Je m'entraîne, juste.

Larkin n'aimait pas du tout Cuu. Il le rendait nerveux. Les autres considéraient Larkin comme un dingue, mais il n'était pas aussi cinglé que Cuu. Cuu était un tueur de sang-froid. Un psychopathe, couvert de tatouages de rue, avec une longue balafre en guise de bissectrice sur son visage étroit.

Cuu replia ses jambes maigres et se posa près de lui. Larkin se considérait comme quelqu'un de petit et de fluet parmi les Fantômes. Cuu l'était encore

plus, mais sa silhouette sèche suggérait pourtant une formidable énergie physique.

— Tu crois que tu peux les toucher ? demanda-t-il.

— Quoi donc ?

— Les oiseaux blancs avec leur bec ridicule.

— Ouais, facile. Je visais les rats.

— Quels rats ?

Larkin les lui montra du doigt.

— Ces trucs, là, qui ressemblent à des saloperies de cancrelats.

— Ah, ouais... Je les avais pas vus avant. T'as de bons yeux, toi. Bons de chez bons.

— Ça va avec la spécialité, dit Larkin en tapotant son arme de sniper.

— Ouais, sûr. Sûr de sûr. Cuu mit la main à sa poche et en sortit deux cigarettes roulées, qu'il offrit du geste à Larkin.

— Non merci.

Cuu en rangea une et alluma l'autre en aspirant un grand coup. Larkin reconnut l'arôme de l'obscura ; il en avait fumé à l'occasion sur Tanith, mais c'était une des substances que Gaunt interdisait formellement. En tout cas, celle-là sentait fort.

— Le colonel-commissaire va te mettre aux arrêts s'il te trouve avec ça.

Cuu sourit et exhala sa fumée de façon ostentatoire.

— Gaunt me fait pas peur, dit-il. T'es sûr... ?

— Non merci.

— Ces putains de piafs blancs, recommença Cuu après une longue pause. Tu crois que tu les aurais facilement ?

— Ouais.

— J'me dis qu'ils pourraient être pas mauvais dans une casserole. Juste quelques-uns, pour gonfler un peu les rations standard.

L'idée semblait assez bonne. Larkin ouvrit une fréquence.

— Trois, ici Lark. Cuu et moi, on va s'éloigner du chemin et tirer quelques oiseaux pour le repas du soir. C'est bon pour vous ?

— Bonne idée. Je vais prévenir le reste du convoi que vous allez utiliser vos armes. Mettez-m'en un de côté.

Larkin et Cuu se laissèrent tomber du camion et traversèrent la piste. Ils glissèrent au bas du talus opposé, pour se retrouver dans un fossé d'irrigation dont l'eau boueuse leur remontait jusqu'au mollet. Des spatules caquetaient et piaillaient devant eux dans le massif de cycas ; Larkin apercevait déjà leurs taches blanches parmi le feuillage vert foncé.

De petits mouchérons voletaient autour d'eux, et des guêpes à sève bourdonnaient au-dessus de leurs têtes. Larkin sortit son silencieux de la poche de sa cuisse et le vissa soigneusement au bout du canon de son fusil.

Ils atteignirent un groupe de palmiers déracinés et Larkin alla se nicher parmi les rhizomes mis à nu. Pour se chauffer, il chassa un instant à la lunette un rat-araignée le long d'un tronc d'arbre, avant de choisir un des volatiles les

plus dodus.

La difficulté n'allait pas être de le toucher, mais de le toucher à la tête. Une décharge de laser en plein corps le ferait exploser en un tas de plumes et de pulpe, un peu comme si pour mettre un homme hors combat, il lui enfonçait un tube-charge dans le pantalon. Mais faites sauter la tête, et il vous restait une carcasse prête à plumer.

Larkin se cala, se détendit le cou et les épaules, et tira. Il y eut un bref flash de lumière et pratiquement aucun bruit. L'oiseau, qui n'avait plus qu'un anneau de plumes calcinées à l'endroit de son cou où aurait dû se connecter sa tête, tomba dans l'eau.

Dans une séquence rapide, Larkin en étêta cinq autres. Lui et Cuu patagèrent pour aller les récupérer, et se les accrochèrent à la ceinture en leur liant les pattes.

— T'es vachement bon, apprécia Cuu.

— Merci.

— Faut dire que c'est un putain de flingue.

— Fusil long. La variante pour les snipers. Mon meilleur ami.

Cuu hocha la tête.

— Je veux bien te croire. Ça te dérange si je l'essaye ?

Cuu tendit la main et Larkin lui confia son fusil à contrecœur, en lui gardant en retour son arme standard. Cuu prit en main son nouveau jouet en souriant, et appuya la crosse de son arme contre son épaule.

— Joli, l'envia-t-il. Joli de chez joli.

Il ouvrit le feu sans crier gare. Un échassier proche explosa dans une boule de plumes et de sang.

— Pas mal, mais...

Cuu ignore Larkin et tira à nouveau. Et encore. Et encore. Trois autres échassiers éclatèrent sur leurs perchoirs.

— On pourra pas les cuisiner si tu les mets dans cet état.

— Je sais, mais on en a déjà assez pour manger. C'est juste pour me marrer.

Larkin voulut protester, mais Cuu pivota pour lâcher deux nouveaux tirs coup sur coup, et massacra deux oiseaux de plus. Au pied des arbres, un tapis de plumes blanches flottait sur l'eau rougie.

— Ça suffit, dit Larkin.

Cuu secoua la tête, et visa encore. Il avait fait passer l'arme en mode de tir rapide et quand il pressa la détente, les rayons se succédèrent rapidement dans la canopée.

Larkin était épouvanté. Épouvanté du mauvais usage qui était fait de son arme chérie, épouvanté par la jouissance psychotique de Cuu...

...et plus encore, épouvanté de la façon dont cette mitraillade avait grillé sur place une demi-douzaine de rats-araignées sur les arbres environnants. Pas un tir ne s'était perdu ou n'avait été gâché. Ces cibles qui l'auraient fait réfléchir à deux fois avant de viser n'étaient plus que des impacts sanguinolents sur l'écorce des troncs.

Cuu rendit l'arme à Larkin.

— C'est un chouette flingue, dit-il, en se retournant pour rejoindre la route.

Larkin se précipita après lui ; il frissonnait, en dépit du soleil qui frappait la piste de terre. Un vrai tueur de sang-froid. Larkin sut qu'à compter de maintenant, il devrait surveiller ses arrières.

En tête du convoi immobile, Gaunt, Kleopas et Herodas regardaient les techno-adeptes et les ingénieurs du régiment de Pardua s'efforcer de raccrocher la chenille de la Chimère défectueuse. Une équipe de personnel pardusien et tanith avait déjà déchargé le véhicule blindé à la main pour en réduire la masse. Le Trojan attendait non loin comme un parent attentif.

Gaunt jeta un œil à sa montre.

— Réparée ou pas, nous reprenons la route dans dix minutes.

— Permettez-moi de protester, colonel-commissaire, risqua Kleopas. Cette unité transporte des obus pour les Conquerors. Il montra l'immense pile de caisses retirées de la Chimère afin de l'alléger. Nous ne pouvons pas les abandonner là.

— Nous le pouvons, si nous y sommes obligés, rétorqua Gaunt.

— S'il s'agissait d'un chargement de cellules d'énergie pour vos fusils, vous ne diriez pas la même chose.

— Vous avez raison, concéda-t-il à Kleopas. Mais notre planning est des plus serrés, major. Je leur accorde vingt minutes. Pas une de plus.

Le capitaine Herodas s'éloigna pour crier des encouragements à ses groupes d'ingénieurs.

Gaunt produisit une flasque argentée où était gravé le nom Delane Oktar. Il l'offrit du geste à Kleopas.

— Non merci, colonel-commissaire. Il est encore un peu tôt pour moi.

Gaunt n'insista pas et prit une gorgée. Il revissait le bouchon quand une voix s'éleva derrière eux.

— J'entends des tirs.

Gaunt et Kleopas se retournèrent vers le commissaire Hark qui approchait d'eux.

— Deux hommes en recherche de nourriture. Requête autorisée, lui apprit Gaunt.

— Les chefs d'escouade ont-ils été avertis ? Cela pourrait déclencher une panique.

— Ils sont au courant. Je m'en suis occupé. Règlement 11-0-119 gamma.

Hark haussa les épaules, les deux mains ouvertes.

— Inutile de me citer les règlements, colonel. Je vous crois sur parole.

— Très bien. Major Kleopas... Peut-être voudriez-vous expliquer au commissaire ce qui se passe ici. Dans le moindre détail.

Kleopas lui lança un regard confondu, puis se tourna pour sourire à Hark.

— Nous réparons la chenille de cette Chimère, commissaire, et comme vous pouvez le voir, cela implique l'emploi d'un blindé de dépannage...

Gaunt s'éclipsa pour s'épargner la présence du commissaire. Il repartit vers l'autre bout de la ligne de véhicules, en prenant une nouvelle lampée au goulot de sa flasque.

Hark le regarda partir.

— Quelles sont vos impressions au sujet du légendaire colonel-commissaire ? demanda-t-il à Kleopas, interrompant son exposé sur les réparations mécaniques.

— Je le considère comme un bon commandant. Il ne vit que pour ses hommes. Ne me demandez plus rien, commissaire. Je ne voudrais pas que mon nom apparaisse dans un rapport officiel de défiance.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, Kleopas. Gaunt est déjà dans la ligne de mire du seigneur général Lugo. Je voulais juste faire la conversation.

Gaunt avait parcouru une centaine de mètres, et trouva Curth et ses infirmiers assis à l'ombre de leur transport. La chirurgienne se releva.

— Commissaire ?

— Tout va bien pour vous ? s'enquit Gaunt. Il déplorait que Dorden fût resté à la Doctrinopole pour s'occuper des blessés. Curth était une bonne praticienne, mais il n'avait pas l'habitude de la voir à la tête de l'équipe chirurgicale. Dorden avait toujours été son médecin-chef depuis la fondation du régiment. Il lui faudrait un peu de temps pour se faire à Curth.

— Tout va très bien, dit-elle, son sourire aussi attrayant que son visage aux pommettes arrondies.

— Parfait, estima Gaunt. Parfait. Il prit une nouvelle gorgée.

— Si vous en avez un peu pour moi...

Surpris, il se retourna et lui tendit sa flasque, dont elle but une solide lampée.

— Je ne pensais pas que vous approuveriez.

— Toute cette attente me met sur les nerfs, avoua-t-elle en s'essuyant les lèvres et en lui rendant sa flasque.

— Moi aussi, prétendit Gaunt.

— Faites-moi confiance, dit Curth, c'est un très bon remède.

Alpha-RA parvint à Mukret en fin d'après-midi. Le Salamander freina ; Mkoll, MkVenner et Bonin en sautèrent, leurs fusils levés, et suivirent le char léger dans l'artère principale, qui traversait le groupement de maisons sur pilotis et de halles communes surélevées. La brise légère qui soufflait à l'approche du soir soulevait des débris de feuilles sèches sur la route encore éclairée par le jour, dans les espaces ombragés entre les habitations et ceux en dessous d'elles.

L'astre rond et jaunissant brillait de biais au travers d'un épais bosquet de palmes et de cyprès.

La bourgade était déserte. Les portes battaient, des parasites grimpants s'accrochaient aux cadres de fenêtres et autour des poteaux. Des bris de vaisselle de cuisine jonchaient les paliers des maisons, et des lambeaux de

tissu bouchaient les gouttières. Au bout de la petite ville s'apercevaient de longs séchoirs faits de brique et de tuile. L'industrie principale de Mukret était la fumaison du poisson et de la viande, dont les Tanith percevaient l'odeur résiduelle de feu de bois.

Les trois éclaireurs avançaient derrière le tank en marche, leurs armes tenues d'une main souple mais ferme. Bonin se retourna brusquement et pointa son fusil quand une nuée d'oiseaux s'envola d'un arbre.

Le Salamander progressait.

Mkoll continua de le suivre, en envoyant Bonin sur la gauche d'un geste codé, vers une jetée qui menait au fleuve.

Quelque chose bougea devant eux. C'était un jeune chelon encore immature, qui errait sur la route en traînant ses rênes derrière lui. Une selle à pommeau court était sanglée sur son dos.

Il passa à côté de Mkoll et MkVenner, dans le frottement de sa bride sur le sol poussiéreux.

À présent, Mkoll entendait également des coups sporadiques. Il indiqua à MkVenner de rester derrière pour le couvrir et avança en direction du bruit.

Un vieil homme amaigri et fripé clouait des planches en place sur une vieille bâtisse au niveau du sol. Il paraissait vouloir condamner les fenêtres brisées, en n'utilisant comme marteau qu'une longueur de grosse branche.

Cet homme était habillé d'une robe de soie bleue. Un ayatani, réalisa Mkoll. Le représentant local du clergé.

— Mon père !

Le vieil homme se retourna et abaissa son maillet improvisé. Malgré sa calvitie, sa barbe blanche était d'une longueur imposante ; si longue, en fait, qu'il l'avait jetée par-dessus son épaule pour ne pas être gêné.

— Pas maintenant, grogna-t-il d'un ton acariâtre, je suis occupé. Cette chapelle ne va pas se réparer toute seule.

— Je peux peut-être vous aider ?

Le vieux prêtre se rapprocha de la route pour venir observer Mkoll.

— Je ne sais pas. Vous avez amené un fusil... Et un char, à ce qu'il me semble. Vous avez peut-être l'intention de me tuer pour me voler mon chelon, ce qui à mon avis ne serait pas vraiment une manière de m'aider. Comptez-vous m'assassiner ?

— J'appartiens à un groupe de libération impérial, rétorqua Mkoll en observant le vieil homme de la tête aux pieds.

— Vraiment ? Voyez-vous ça... Le prêtre resta songeur, et utilisa la pointe de sa barbe pour s'éponger le visage.

— Comment vous appelez-vous ?

— Ayatani Zweil, dit le vieil homme. Et vous ?

— Sergent-éclaireur Mkoll.

— Sergent-éclaireur Mkoll ? Tout à fait impressionnant. Eh bien, voyez-vous, sergent-éclaireur Mkoll, les Ershul ont souillé cette chapelle, cette demeure sacrée de notre sainte trois fois bénie, et j'ai bien l'intention de la

reconstruire, planche après planche. Je vous serais extrêmement reconnaissant si vous m'aidiez. Et je suis sûr que la sainte vous remercierait également, à sa manière.

— Mon père, nous nous dirigeons vers l'ouest. J'ai besoin de savoir si vous avez vu des Infardi sur la route.

— Bien entendu. Des centaines.

Mkoll allait ouvrir un canal de liaison, mais la voix du vieil homme le fit s'arrêter.

— Je n'ai pas cessé de voir des Infardi. Des pèlerins. Qui retournaient vers la Doctrinopole. Oui, oui... beaucoup d'Infardi. Mais pas d'Ershul.

— Je ne vous suis pas.

L'ayatani lui désigna toute la longueur de la route qui traversait Mukret.

— Savez-vous sur quoi vous avez les deux pieds ?

— La route de Tembarong, dit Mkoll.

— Également désignée dans les textes anciens d'Irimrita comme l'Ayolta Amad Infardiri, ce qui signifie littéralement « la route approuvée pour la procession des Infardi », ou plus simplement la route des Pèlerins. Elle arrive peut-être jusqu'à Tembarong, de ce côté. Tout au bout. Mais qui se soucie d'aller à Tembarong ? C'est une petite ville hideuse où les femmes ont de grosses jambes. Mais par-là... Son doigt pointait dans la direction d'où était arrivé Mkoll.

— Les pèlerins voyagent dans cette direction. Vers les temples et la Citadelle de la Doctrinopole. Vers le Tempelum Infarfarid Sabbath. Vers une centaine d'autres lieux de dévotion. Ils le font depuis des centaines d'années. C'est une route pour les pèlerins, et notre nom pour les pèlerins est « Infardi ». Voilà le sens premier de ce mot, et je l'utilise comme tel.

Mkoll toussa poliment.

— Donc, quand vous dites Infardi, vous voulez dire les pèlerins ?

— Oui.

— Qui venaient de par-là ?

— Et en grand nombre, sergent-éclaireur Mkoll, assurément. La Doctrinopole est de nouveau ouverte, alors ils y vont pour rendre grâce. Et ils y vont pour se prosterner devant la Citadelle outragée.

— Vous ne parliez pas des soldats de l'ennemi, dans ce cas ?

— Ils nous ont volé le nom d'Infardi. Je ne les laisserai pas le garder ! Non ! S'ils veulent un nom, ce sera Ershul !

— Ershul ?

— C'est un mot d'yloth, le dialecte des bergers. Ils appellent ainsi un chelon qui consomme ses propres déjections ou les excréments des autres.

— Et avez-vous vu des... euhm... des Ershul ? Durant vos déplacements ?

— Non.

— Je vois.

— Mais je les ai entendus. Zweil prit soudain Mkoll par le bras et le fit se tourner vers l'ouest, vers les franges de la forêt tropicale encore distante,

nappés par la brume en cette fin de journée. Des nuages d'orage se rassemblaient en une tache noire au-dessus des hauteurs voisines.

— Par là-bas, sergent-éclaireur Mkoll. Au-delà de Bhavnager, dans les Collines Sacrées. Ils sont là-bas, ils guettent, ils attendent.

Mkoll aurait voulu se libérer de la main serrée du vieil homme, qui pourtant avait quelque chose d'étrangement rassurant. Elle lui rappelait la façon qu'avait l'archidiacre Mkere de l'amener jusqu'au lutrin pour y lire la leçon du jour, à l'école religieuse, sur Tanith, bien des années auparavant.

— Êtes-vous un homme pieux, sergent-éclaireur Mkoll ?

— J'espère en être un, mon père. Je crois que l'Empereur est un dieu fait de chair, et je suis heureux de le servir, en temps de guerre comme en temps de paix.

— C'est bien, c'est très bien. Contactez vos compagnons. Dites-leur de s'attendre à avoir des ennuis durant leur pèlerinage.

Vingt kilomètres plus à l'est, le convoi principal avait repris sa progression. La Chimère fautive avait été suffisamment réparée, du moins pour le moment. L'Intendant Elthan avait tout de même averti Gaunt qu'il lui faudrait une révision complète durant la halte de la nuit.

Ils avançaient à nouveau à bonne allure. Gaunt était assis dans l'habitable ouvert de son Salamander de commandement, à passer en revue les cartes en espérant qu'ils rallieraient Mukret avant la tombée de la nuit. Mkoll venait juste de les contacter. Alpha-RA avait atteint le point d'étape, l'avait trouvé désert, et le sergent avait répété ses mises en garde contre les Infardi.

Gaunt mit les relevés topographiques de côté et retourna vers son exemplaire annoté de l'Évangile de sainte Sabbat, comme il l'avait fait plusieurs fois durant la journée. Essayer de lire malgré les cahots du Salamander lui donnait mal au crâne, mais il persistait néanmoins. Il tourna les pages afin de retrouver le plus récent de ses marque-pages, laissé dans la section centrale, les Psaumes de sainte Sabbat. Leur langage, à la fois antique et parsemé d'une symbolique codée, était pratiquement impénétrable ; le lecteur pouvait leur trouver tous les sens qu'il souhaitait, ou aucun, et aucun était généralement ce que Gaunt en retenait.

Mais il avait là sous les yeux les plus belles strophes religieuses qu'il eût jamais lues. Cela avait également été l'avis du vieux Maître de guerre, auquel Gaunt devait son amour pour ces psaumes. Ses mains posèrent le livre sur ses genoux. Il releva la tête et se souvint un instant de Slaydo.

Il sentit le blindé ralentir soudainement et se leva pour regarder. Son véhicule était le troisième en partant de la tête du convoi, et les deux autres Salamanders devant lui venaient de freiner brutalement. Leurs feux arrière s'allumèrent derrière leurs grilles, d'un rouge net dans le début du crépuscule.

Un large troupeau de chelons massifs arrivait vers eux, conduit par plusieurs paysans en robes beiges, et bloquait à moitié la piste. Les premiers pilotes du convoi furent forcés de se décaler en file serrée sur le bord de la

route, du côté du fleuve.

Mkoll les avait avertis ; un troupeau de bétail et ses bergers, même si le sergent avait paru certain qu'ils auraient quitté la route avant leur passage.

— Un à tous les éléments du convoi, diffusa Gaunt sur la fréquence générale. Ralentissez et rabattez-vous sur la gauche. Nous avons du bétail sur la route. Soyez courtois et écarterez-vous au maximum.

Les pilotes et les équipages accusèrent bonne réception de l'ordre. Le convoi se mit à rouler au pas et commença à contourner le cheptel. Gaunt maudissait ce nouveau retard. Il leur faudrait encore dix bonnes minutes pour se dégager de cette obstruction.

Il observa les carapaces, dont ils passaient assez près pour les toucher en se penchant. L'odeur de ces animaux était marquée ; Gaunt entendait crisser leur peau épaisse et gargouiller leurs panses multiples. Ceux qui ne grognaient ou ne soufflaient pas semblaient s'exprimer par leurs flatulences. Les museaux courts rumaient chacun leur bol alimentaire. Gaunt aperçut également les bergers : des campagnards musclés, vêtus des robes grossières de la caste agraire, faisant avancer leurs bêtes en les taraudant du bout de leur bâton, leurs capuches et leurs châles ramenés sur le visage pour les protéger de la poussière. Quelques-uns s'excusèrent en hochant la tête à leur passage, la plupart n'accordèrent pas un regard aux impériaux. Une guerre de profanation ravage leur monde, et pour eux, tout continue normalement, songea Gaunt. Certaines existences de cette galaxie avaient quelque chose d'enviable dans leur simplicité...

Une quarantaine de têtes et trois bergers inoffensifs. Le rapport exact de Mkoll lui revint avec une précision abrupte. Trois bergers inoffensifs.

Arrivé à leur niveau, Gaunt en comptait au moins neuf.

— À toutes les unités, ici un ! Faites attention, ça pourrait être un...

Ses mots furent coupés par l'éruclatation sifflante d'un tube lance-missiles portatif. Deux véhicules derrière lui, un des Salamanders de commandement fit une brutale embardée en vomissant un cône de flammes et de débris par le trou de son habitacle. Des fragments de métal fusèrent dans l'air et vinrent tinter contre le blindage de son propre blindé.

Les ondes radio s'affolèrent. Gaunt entendait des rafales soutenues de laser et d'armes automatiques. Les bergers, brusquement passés au nombre de plusieurs dizaines, surgissaient de leur cachette entre les animaux agités. Ils avaient des armes. Quand leurs robes tombèrent, Gaunt revit les tatouages et la soie verte.

Il dégaina son pistolet bolter.

Les Infardi étaient sur eux.



SEPT

LA MORT SUR LA ROUTE

« *Le combat est fini, à moi le repos.* »

— Chanson de la Garde Impériale

Son déguisement de berger flottant autour de lui, un Infardi grimpa sur le garde-boue du Salamander d'état-major et leva son pistolet-mitrailleur. Un glapissement de triomphe enragé monta de ses lèvres galeuses. Il puait la liqueur de fruit fermenté ; le blanc trop apparent de ses yeux trahissait son exaltation frénétique.

Le bolt tiré par Gaunt l'atteignit à bout portant dans la joue droite et lui désintégra la tête dans une bouffée de tissus liquéfiés.

— Un à toute la garde d'honneur ! Embuscade des Infardi par la droite ! Repoussez-les !

Gaunt entendit de nouveaux impacts de missiles et un grand nombre de tirs d'armes légères. Les chelons, pris en étau entre le talus d'un côté et la colonne impériale de l'autre, s'agitaient en mugissant et tamponnaient du bord de leur carapace les coques des véhicules.

— Tournez ! Faites-nous pivoter ! hurla Gaunt à son pilote.

— Pas la place, commissaire ! fut la réponse impuissante du Pardusien. Une rafale de balles crépita contre l'écran blindé avant.

— Merde ! déplora Gaunt en se redressant à l'arrière du char. Il ouvrit le feu sur la charge de l'ennemi, tua un Infardi et blessa un chelon adulte. L'animal gémit et bascula, écrasant deux autres des embusqués avant de percuter la Chimère de derrière. Ses spasmes de douleur continuèrent d'enfoncer le blindé dans la terre de l'accotement.

Gaunt jura une nouvelle fois et attrapa les poignées du fulgurant sur pivot. Des Infardi étaient apparus sur la route devant eux ; il mitrilla la terre battue et en faucha plusieurs. Certains avaient réussi à s'agripper au véhicule éclairé de tête et étrippaient son équipage : le véhicule s'arrêta de travers par soubresauts.

Près de lui, un canon tira. Gaunt entendit la détonation du gaz en expansion, le claquement métallique du recul, le sifflement de l'ogive ; celle-ci tomba dans l'étendue gorgée d'eau à droite de la route et souleva une grande gerbe

de boue liquide. D'autres tanks faisaient maintenant parler leurs armes principales et leurs bolters lourds de tourelle. Un autre chelon, touché en pleine carapace par un obus, explosa sur le coup. Le nuage puant de son sang vaporisé et de ses gaz intestinaux flotta sur le convoi.

Gaunt savait avoir l'avantage en termes de puissance, mais leurs assaillants avaient été rusés. Ils avaient ralenti le convoi avec leur bétail, et l'avaient bloqué contre le talus pour l'empêcher de manœuvrer.

Le fulgurant sur pivot cracha de plus belle, transperça un Infardi qui prenait position, son tube lanceur à l'épaule. Ses doigts morts se crispèrent et le missile partit tout de même, pour s'arrêter presque immédiatement, en creusant un cratère dans la route.

Quelque chose attrapa Gaunt par-derrière et l'arracha au fulgurant. Il tomba dans l'habitacle de tank en se débattant et lutta pour défendre sa vie.

Le premier tiers du convoi essayait un assaut appuyé. Le troupeau avait à ce point perturbé l'allure et la formation générale que le reste de la garde d'honneur, étalé sur près de quatre kilomètres, ne pouvait pas approcher pour apporter de soutien efficace.

Larkin se retrouva à côté de Cuu, à tirer vers les hautes herbes depuis leur camion de transport alors que les Infardi surgissaient du fossé d'irrigation en ouvrant le feu. Cuu tuait en gloussant de délectation. Une roquette antichar hurla au-dessus de leurs têtes. Des rafales soutenues de laser fusèrent autour d'eux, touchèrent un soldat proche et firent éclater les vitres de la cabine du conducteur.

— Dispersion ! Allez au contact ! brailla le sergent Kolea, et les Tanith sautèrent en masse des camions pour charger l'attaquant baïonnette au fusil.

Criid et Caffran s'élancèrent à deux et rejoignirent au corps à corps les premiers Infardi, qu'ils assommèrent à coups de crosse et éventrèrent de leurs lames. Caffran se baissa pour lâcher un tir qui renvoya un des embusqués dans le fossé. Criid tomba, se redressa, et perça de tirs de laser les mentons des Infardi qui fondaient sur eux. Non loin, un char pardusien grondait et pilonnait aveuglément le troupeau.

Plus loin dans la longueur de la file, le camion de Rawne fut pris d'assaut par les Infardi. Le plateau arrière pencha sous le poids des corps. Rawne vidait son fusil dans l'affluence compacte et vit Feygor ouvrir une gorge ennemie à la dague. La clarté faiblissante du soir était parcourue de laser d'une douloureuse luminosité ; une seconde plus tard, le feu éclairait la longueur du talus. Perché dans le camion de Varl, Brostin nettoyait la route par des giclées mesurées de son lance-flammes.

Le major Kleopas tentait de faire tourner son Conqueror, mais un chelon massif qui bramait devant eux ruait contre les renforts de son bas de caisse et poussait le char dans la mauvaise direction. Durant cinq bonnes secondes, les chenilles n'accrochèrent que de l'air, tandis que de tout son poids, le chelon enfonçait la coque dans la route, le nez en avant.

— Éperonnez-le ! ordonna Kleopas.

— Major ?

— Allez-y, plein gaz ! Éperonnez-le ! aboya Kleopas vers le compartiment de son pilote.

Le Conqueror, baptisé le *Heart of Destruction* selon ce que clamait l'inscription peinte à la main sur sa coque, patina un peu de côté dans un grand soulèvement de poussière, et fonça dans les pattes de l'immense chelon adulte, lame de bulldozer en avant. Le tank mutila l'animal et le poussa hors de la route, même si la carapace pesante griffa les plaques de son blindage avant.

Le chelon tomba en couinant dans le fossé de la rizière et roula sur le dos, écrasant dans sa chute huit combattants infardi.

Le *Heart of Destruction* plongeait à sa suite dans le lit d'eau. Tandis que l'artilleur et le servent du canon principal couturaient d'obus les bouquets d'arbres au-delà de la route, Kleopas avait rejoint le bolter lourd et arrosait les tranchées d'irrigation de projectiles traçants.

Sa manœuvre commençait à débloquer l'impasse stratégique. Trois chars le suivirent dans le passage qu'il avait ouvert, et quittèrent la route vers la ligne d'arbres, où ils dirigèrent leurs bolters et leurs lance-flammes sur les Infardi retranchés là.

Dans le camion fermé des fournitures médicales, Ana Curth sursauta quand des tirs perdus traversèrent la bâche et ses rangées de produits pharmaceutiques en bocaux. Des débris de verre tombèrent dans toutes les directions. Lesp s'accroupit. Un tesson projeté lui avait tracé sur la joue une ligne de sang sombre.

Deux Infardi se présentèrent dans l'ouverture arrière du véhicule. Curth en repoussa un d'un coup de botte en plein visage, puis sortit le pistolet laser que Soric lui avait donné et tira deux fois. Le second attaquant retomba en arrière.

Elle se retourna pour vérifier si Lesp allait bien, lut l'expression d'alarme sur son visage, entendit à moitié son cri d'avertissement, puis se sentit agrippée et tirée violemment au dehors du camion.

Le monde virevolta autour d'elle, et l'angoisse la prit. Ils la secouaient la tête en bas, portée par les jambes, le visage dans la poussière ; les Infardi s'acharnaient sur elle, la griffaient et l'écartelaient. L'odeur de leur transpiration âcre lui assaillait les narines, mais son œil ne discernait qu'une bousculade de soieries vertes et de peau tatouée.

Une lumière bleue et crue brilla soudain, accompagnée d'un grésillement brutal. Un liquide chaud l'éclaboussa ; avec tout le détachement de sa profession, elle reconnut le sang. L'étreinte autour de ses jambes se libéra à moitié.

Le reflet de lumière bleue fendit à nouveau l'air. Quelqu'un glapit, Curth s'effondra sur la route à plat ventre. Elle roula sur le dos, à temps pour voir Ibram Gaunt faire exécuter une sixte experte à son épée énergétique, puis fendre un Infardi comme une bûche. Gaunt avait perdu son képi, ses

vêtements étaient déchirés. Dans ses yeux brillait une étincelle de fureur inextinguible. Il s'était saisi à deux mains du glorieux don de la ruche Vervun et frappait comme un surhomme des mythes antiques. Des corps démembrés s'empilaient autour de lui. Le gravillon crissant de la route s'était imprégné de rouge sur plusieurs mètres dans toutes les directions.

Un héros, lui évoqua-t-elle brutalement. Curth s'en persuadait pleinement pour la première fois. Lugo pouvait se garder son dédain, cet homme était véritablement un héros impérial !

Lesp, au visage dégoulinant de sang, apparut soudain dans le dos du commissaire à la porte arrière du camion médical, et se mit en devoir de le couvrir, l'arme à la main. Gaunt planta son épée énergétique dans la route et s'agenouilla près de Curth pour ramasser le fusil laser d'un des Infardi. Ses successions courtes de tirs se joignirent à celles de Lesp et filèrent droit dans la masse adverse. Des corps vêtus de vert s'effondrèrent ou rampèrent se remettre à l'abri dans le fossé.

Curth se rapprocha de Gaunt à quatre pattes. Une fois en sécurité à ses côtés, elle aussi se redressa sur un genou et se mit à tirer avec le fusil d'un Infardi. Son habileté avec une arme d'assaut à laser n'avait rien de comparable avec celle du commissaire, ni même avec celle de Lesp, devant qui elle parvint néanmoins à faire bonne impression. Gaunt, sérieux et concentré, réglait son schéma de tir avec une assurance qui n'avait rien à envier à ses fantassins les mieux entraînés.

— Vous n'avez pas crié, dit-il soudain à Curth, sans ralentir sa cadence de tir.

— Quoi ?

— Vous n'avez pas crié quand ils vous ont attrapée.

— Et c'est une bonne chose ?

— Vous avez préservé votre énergie et votre dignité. S'ils vous avaient tuée, ils n'en auraient tiré aucune satisfaction.

— Je vois, dit-elle, interloquée, sans savoir s'il fallait être flattée.

— Ne cédez jamais rien à l'ennemi, Ana. Il nous prend ce qu'il parvient à nous prendre, et c'est déjà bien trop.

— C'est ça, votre ligne de conduite ? demanda-t-elle, amère, en lâchant une autre rafale de tirs imprécis mais enthousiastes.

— Oui, répondit-il, un peu surpris, comme s'il avait été inutile de lui poser la question. En sentant cette réaction, elle aussi fut surprise ; surprise par elle-même, par son manque de lucidité. La réponse était évidente. C'était la façon de faire de Gaunt, celle du héros impérial. Ne rien céder. Jamais. Ne jamais baisser sa garde, ne jamais laisser le moindre avantage à l'ennemi. Rester ferme et mourir. Rien d'autre n'aurait convenu.

Ça n'était pas juste la part de commissaire en lui, mais celle de guerrier, réalisa Curth. C'était là le fondement de la philosophie qui l'avait amené jusque-là, et continuerait de le porter vers la mort que le destin lui réservait, qu'elle fût douce ou cruelle. Cette doctrine faisait de lui ce qu'il était : le chef

acclamé, le soldat inflexible et redoutable.

Curth se sentit à la fois envahie par l'admiration et par une insupportable tristesse.

Elle avait entendu parler de la disgrâce qui attendait Gaunt au retour de sa mission. Ce fut ce qui l'accabla le plus. Gaunt allait montrer une fidélité absolue à son devoir jusqu'à la fin, malgré l'ombre du déshonneur suspendue au-dessus de lui. Il ne faillirait pas.

Gaunt resterait Gaunt jusqu'à ce que la mort vînt le prendre.

Cinquante mètres plus loin, le capitaine Herodas tomba d'un Salamander en flammes quelques secondes avant qu'un second missile perforant ne quittât la ligne de végétation pour faire exploser le blindé.

Presque aussitôt, un projectile solide lui disloqua la rotule gauche et le jeta au sol. La souffrance le fit s'évanouir un court instant, puis il revint à lui et lutta pour essayer de ramper. Le soldat pardusien le plus proche de lui baignait face contre terre dans une mare de sang.

— Lezink ! Lezink !

Herodas tenta de le retourner, mais les membres de l'homme étaient flasques et son corps vidé de toute vie. Il baissa les yeux ; il ne restait de son genou qu'un horrible amalgame de chair souflée et d'éclats d'os. Des décharges de laser sifflèrent au-dessus de sa tête. Il tendit la main vers son pistolet ; le rabat de son holster s'était ouvert et ne couvrait plus rien.

Des larmes lui brouillaient la vue. La douleur sourde allait bientôt le submerger. De tout autour lui provenaient les hurlements, les sons des tirs et de la tuerie.

La terre trembla. Sans vouloir y croire, Herodas leva les yeux vers le chelon échappé du troupeau qui se ruait vers lui. Cette femelle ne faisait que le tiers de la taille des mâles, ce qui lui permettait néanmoins de dépasser les deux tonnes.

Ses paupières se crispèrent. Herodas attendit de sentir tout son squelette être broyé.

Un fin rayon d'énergie ardente traversa la piste et frappa l'animal avec une telle force qu'il le projeta de côté. Le tir avait creusé un énorme trou dans le flanc du chelon et n'en laissa qu'une enveloppe fumante dont coulait une purée graisseuse.

Un tir de plasma ! pensa Herodas. Par l'Empereur, c'était un tir de plasma !

La silhouette charpentée du commissaire Hark s'avavançait à contre-jour sur le fond de poussière et de lumière déclinante, son long manteau ondulant autour de lui. Hark distribuait ses ordres, le doigt pointé, pour diriger l'infanterie tanith vers le flanc ennemi, plus loin sur la route. Un vieux modèle de pistolet à plasma pendait dans sa main droite.

Hark s'arrêta ; trois autres unités passèrent en courant près de lui, et il les fit se séparer en une fourche avant de prendre le fossé d'assaut. Il se tourna et dirigea hors de la route deux Conquerors pardusiens par des gestes du bras.

Puis il pivota brutalement, leva son arme et incinéra un Infardi qui s'était relevé des joncs du bord de route, une carabine à la main.

Et il vint enfin vers Herodas.

— Restez tranquille, de l'aide est en route.

— Aidez-moi à me lever, et je me battraï ! réclama Herodas. Hark lui sourit.

— Votre courage vous fait honneur, capitaine, mais croyez-moi, vous n'irez nulle part avec cette jambe, sauf sur un lit d'hôpital. Ne bougez pas.

Il se retourna, tira vers les arbres au pistolet à plasma, sur une cible qu'Herodas ne pouvait même pas voir.

— Ils sont partout...

— Non, ils s'enfuient. Nous les avons mis en déroute, répondit Hark en rengainant son pistolet et en s'agenouillant pour lui appliquer un garrot sur la cuisse.

— Ils ont perdu l'envie de se faire tuer, voulut-il rassurer le capitaine, mais Herodas s'était à nouveau évanoui.

L'ennemi était bien en déroute. Repoussés et surpassés en nombre, les Infardi laissèrent les deux tiers de leur effectif morts derrière eux et s'enfuirent vers la forêt, pourchassés par les obus pardusiens et le staccato des batteries Hydra.

La section avant du convoi était dans un sale état : trois Salamanders détruits et en flammes, une Chimère d'approvisionnement renversée sur le dos par une explosion, deux camions qui brûlaient eux aussi. Vingt-deux Pardusiens morts, quinze Fantômes, six membres d'équipage du Munitorum. Six Fantômes et trois Pardusiens grièvement blessés et plus de quatre-vingts blessures légères partagées entre les diverses factions de la colonne.

En écoutant le recensement des pertes et des blessures défiler dans son oreillette, Gaunt retourna à grands pas vers son véhicule, récupéra son képi, et abandonna son grand manteau arraché au profit d'une veste de cuir courte.

Il s'assit sur l'aile arrière du Salamander tandis que des soldats en extrayaient les corps du pilote et de son navigateur.

La fumée et l'odeur du sang flottaient sur toute cette scène. Les cadavres des Infardi gisaient partout, ainsi que les chelons, certains morts, d'autres gravement mutilés. Le reste du troupeau avait pris la fuite vers la rizière et disparaissait dans la lumière diminuant. Gaunt entendait toujours claquer les tirs de laser et rugir les tanks qui nettoyaient les franges boisées les plus proches.

Le soleil était descendu tandis que durait le combat, le ciel était maintenant d'un violet lisse et lumineux. La brise nocturne arrivait par le fleuve et faisait bruisser les arbres. Ils avaient perdu un temps précieux sur leur horaire et le point d'étape du soir était encore loin. À présent, ils n'attendraient pas Mukret avant la nuit noire.

Gaunt entendit quelqu'un approcher et leva les yeux. L'Intendant Elthan arborait toujours ses robes grises et raides du Munitorum, et une expression de défiance.

— C'est inacceptable, colonel-commissaire, entama-t-il brièvement.

— Quoi donc ?

— Cette attaque, et toutes ces pertes.

— J'ai peur de ne pas vous suivre, intendant. La guerre n'est pas « inacceptable » : elle est tragique, terrifiante, souvent inepte, mais elle constitue nos vies à tous.

— Cette attaque ! répéta Elthan, la bouche serrée devant ses dents jaunies. Vous aviez été prévenu ! Votre équipe de reconnaissance vous avait averti de la présence ennemie, je l'ai entendu sur votre fréquence radio. Cela n'aurait jamais dû se produire !

— Qu'êtes-vous en train d'insinuer, intendant ? Que je puisse être coupable de toutes ces morts ?

— C'est exactement ce que j'insinue ! Vous avez ignoré les conseils de vos éclaireurs. Nous avons continué d'avancer et...

— Ça suffit, le coupa Gaunt en se relevant. Je suis prêt à mettre vos commentaires sur le compte du choc émotionnel et de votre inexpérience. Nous ferions mieux d'oublier que cette conversation a eu lieu.

— Je refuse ! s'emporta Elthan. Nous savons tous quel désastre est devenu la libération de la Doctrinopole. Votre incompetence vous a déjà coûté votre carrière, et voilà que...

— Menazoïd Epsilon. Fortis Binary. Vervun, Monthax, Sapiencia, Nacedon.

Tous les deux se tournèrent. Hark avait été là, à les regarder parler.

— D'autres exemples d'incompétence, selon vous, intendant ?

Elthan rougit un instant, avant d'éclater de nouveau.

— Je m'attendais plutôt à recevoir votre soutien, commissaire ! N'êtes-vous pas là expressément pour surveiller et discipliner cet homme ?

— Je suis ici pour remplir les fonctions d'un commissaire impérial, dit simplement Hark.

— Vous avez entendu les rapports de reconnaissance !

— Oui, dit Hark. Nous avons été avertis de l'activité ennemie. Nous avons continué d'avancer et pris nos précautions. Malgré cela, nos adversaires nous ont surpris. C'est ce qu'on appelle tomber dans une embuscade, ce qui arrive parfois en temps de guerre. Cela fait partie des risques lors de toute opération militaire.

— Vous êtes en train de prendre parti pour lui ? s'étonna Elthan.

— Je reste parfaitement neutre et objectif. Même le meilleur des commandants doit s'attendre à subir des attaques et des pertes. Je vous suggère de retourner à votre véhicule et de superviser la remise en colonne de ce convoi.

— Je...

— Non, en effet, vous ne comprenez pas. Parce que vous n'êtes pas un soldat, intendant. Nous avons un dicton sur ma planète natale : « On ne peut pas avoir le carniv à tous les coups ».

Elthan tourna les talons avec mépris et s'éloigna. Plus loin, un trio de chars pardusiens avait abaissé ses lames de bulldozer et poussait les carcasses de chelons hors de la route. Leurs projecteurs brillaient dans le crépuscule comme de petites pleines lunes.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hark à Gaunt. Vous avez l'air... Je ne sais pas... Étonné, je suppose.

Gaunt ne répondit pas. Ce qui l'étonnait était la façon dont Hark avait pris sa défense. Elthan avait déblatéré un monceau d'absurdités, mais il avait donné dans le mille quant à la raison de la présence de Hark. Ça n'avait rien d'un secret ; Hark lui-même ne l'avait pas caché. Il était le bras armé de Lugo, et participait à cette expédition pour surveiller Gaunt avant sa destitution. Gaunt ne connaissait que peu de chose sur la carrière passée de Hark, mais l'inverse n'était pas vrai : Hark avait cité de tête les actions les plus remarquables des Fantômes, et l'avait fait avec ce qui semblait être une admiration authentique.

— Vous avez étudié mes faits d'armes de très près.

— Bien entendu. J'ai été désigné pour servir aux côtés du Premier de Tanith en tant que commissaire. Ç'aurait été une entorse à mon devoir si je ne m'étais pas familiarisé avec son histoire et ses précédentes opérations. Vous ne croyez pas ?

— Et qu'avez-vous appris de toutes vos lectures ?

— Qu'en dépit de votre habitude d'entrer en conflit avec les échelons supérieurs du commandement, vos états de service sont remarquables. Hagia est votre premier véritable échec. Mais d'une telle magnitude qu'il menace d'éclipser tout ce que vous avez accompli auparavant.

— Vraiment ? Vous pensez vraiment que je dois être le seul à porter la responsabilité du désastre de la Doctrinopole ?

— Le seigneur général Lugo est un seigneur général. Je ne peux pas vous donner de meilleure réponse, Gaunt.

Gaunt hocha la tête avec un sourire parfaitement inamical.

— La justice n'a rien à voir avec le grade, Hark. Slaydo croyait en cela.

— Que son âme repose en paix, par la grâce de l'Empereur. Mais c'est Macaroth qui est notre Maître de guerre à présent.

L'honnêteté candide de cette réponse frappa Gaunt. Pour la première fois, il ressentait envers le commissaire Viktor Hark autre chose que de l'hostilité. Combattre dans la Garde Impériale, c'était accepter un système complexe d'obéissance, de loyauté et de subordination. Bien souvent, ce système forçait des hommes à prendre des décisions qu'ils n'auraient pas prises. Et Gaunt avait été en butte à ce système pendant toute sa carrière. Était-il en train de découvrir la même opinion chez un autre ? Ou Hark essayait-il de l'en persuader ?

Cette deuxième solution paraissait dangereusement probable. Le charisme était l'un des outils de prédilection d'un bon commissaire, et Hark semblait en avoir à revendre. Dire le mot juste au bon moment, pour obtenir l'effet voulu.

Était-il en train de jouer avec lui ?

— J'ai ordonné à plusieurs pelotons d'enterrer les morts ici, reprit Hark. Nous ne pouvons pas nous permettre de les emporter avec nous. L'aumônier des Pardusiens va rapidement célébrer un service religieux. Les blessés nous posent un problème plus sérieux : nous en avons neuf dans un état critique, dont le capitaine Herodas. Votre médecin, Curth, m'a dit qu'au moins deux d'entre eux ne survivraient pas s'ils ne rejoignent pas un hôpital avant demain, et les autres succomberont eux aussi si nous les gardons avec nous.

— Qu'est-ce que vous suggérez ?

— Nous sommes encore à moins d'une journée de la Doctrinopole. Je propose que nous leur accordions un camion pour les renvoyer vers la ville, avec un chauffeur et peut-être quelques gardes.

— J'aurais fait le même choix. Occupez-vous-en, s'il vous plaît ; réquisitionnez un chauffeur du Munitorum et un de mes Fantômes pour l'accompagner. Un bon élément.

Hark acquiesça. Il y eut un long silence, lors duquel Gaunt pensa que Hark allait ajouter quelque chose.

Au lieu de quoi il partit dans l'obscurité grandissante.

Minuit approchait quand les derniers éléments de la garde d'honneur entrèrent dans le village déserté de Mukret. Les deux lunes s'étaient levées, l'une petite et pleine, l'autre traçant un grand demi-cercle à la géométrie parfaite. Des rubans d'étoiles scintillantes décoraient le ciel bleu noir.

Lorsqu'il eût sauté au bas de son véhicule de commandement, Gaunt leva les yeux vers elles. Les mondes de Sabbat. Le champ de bataille qu'il avait rejoint avec Slaydo, il y avait déjà tant d'années. Le paysage spatial de la croisade. L'espace d'un moment, ce fut pour lui comme si tout dépendait de cette petite planète, de cette petite nuit, sur ce petit continent. Comme si tout dépendait de lui.

Tous ces mondes étaient ceux de Sabbat parce que cette planète était celle de Sabbat. Aucune autre mission n'était plus digne d'être la mission finale d'un soldat, s'il fallait qu'il y en eût une. Slaydo lui aurait sans doute donné raison, spécula Gaunt. Slaydo aurait aimé être là. Ils ne prenaient pas d'assaut un monde-forteresse, ils ne décimaient pas les légions de l'ennemi de toujours. De tels honneurs paraissaient presque vides de sens comparés à celui-ci.

Ils étaient là pour la sainte.

Alpha-RA avait sécurisé la petite bourgade. Les transports emplirent l'air frais de la nuit de leurs fumées d'échappement et de la lumière de leurs phares.

La grand-route était maintenant encombrée de véhicules et de troupes débarquées. Des feux étaient allumés, et les postes des sentinelles mis en place.

Mkoll salua Gaunt quand ce dernier approcha.

— J'ai entendu que vous avez eu des problèmes, commissaire.

— On ne peut pas avoir le carniv à tous les coups, sergent.

— Pardon ?

— À partir de demain, vous aurez un fer de lance sous vos ordres ; véhicules blindés, progression rapide.

— C'est pas comme ça que j'ai l'habitude de faire, mais si vous insistez.

— J'insiste. Nous avons été pris par surprise et nous avons dû en payer le prix. C'était ma faute.

— Ça n'était la faute de personne, commissaire.

— Peut-être. Mais ça ne peut qu'empirer à partir de maintenant. Fer de lance, départ à l'aube. Vous en serez capable ?

Mkoll hocha la tête.

— Voulez-vous choisir vous-même les blindés, ou est-ce que vous me faites confiance ?

Le visage du sergent-éclaireur s'éclaira.

— C'est vous qui dites, commissaire. J'ai toujours préféré quand ça marchait comme ça.

— Je vais aller consulter Kleopas et je vous tiens informé.

Ils marchèrent un peu au milieu de l'agitation.

— J'ai rencontré quelqu'un ici, l'informa Mkoll. Une espèce de prêtre itinérant. Vous devriez lui parler.

— Pour confesser mes péchés ?

— Non, mais il... À vrai dire, je ne sais pas ce qu'il est exactement, mais je pense qu'il vous plaira.

— Très bien, consentit Gaunt. Lui et Mkoll s'écartèrent quand d'autres Tanith croisèrent leur chemin en transportant les boîtes de munitions et les mortiers repliés nécessaires au périmètre de défense.

— Désolé, commissaire, s'excusa Larkin qui luttait sous le poids d'un caisson d'obus.

— Pas de problème, continuez, Lark, lui renvoya Gaunt avec un sourire.

— Dommage, pour Milo, ajouta Larkin.

Gaunt sentit son sang se figer. Pendant un instant, il se demanda s'il avait pu rater le nom de Milo sur le relevé des pertes.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Qu'il ait dû retourner vers la ville comme ça. Il va rater la suite.

Gaunt appela Baffels, le sergent du peloton de Milo.

— Où est le soldat Milo ?

— Il est reparti vers la Doctrinopole pour escorter les blessés. Je pensais que vous étiez au courant, commissaire. Baffels levait un regard bizarre vers lui.

— C'est Hark qui l'a choisi ? Baffels hocha la tête.

— Il a dit que vous vouliez un bon élément pour monter dans le camion et protéger les blessés.

— Remettez-vous au travail, sergent.

Gaunt quitta l'ébullition du convoi et s'en fut vers le bord du fleuve, où les ondulations de l'eau réfléchissaient les lunes, et où le chant des insectes surgissait du moindre recoin.

Milo. Gaunt s'était toujours amusé de la façon dont les hommes considéraient Brin Milo comme leur porte-bonheur, et avait plaisanté avec eux au sujet de cette ineptie superstitieuse. Mais au fond de lui, sans vraiment se l'avouer, Gaunt leur avait toujours donné raison. Milo conservait en lui toute la saveur perdue de Tanith. Il était le seul lien des Fantômes avec leur passé.

Son existence semblait bénie par le destin. Gaunt l'avait toujours gardé près de lui pour cette raison, même s'il n'avait jamais, jamais accepté de l'admettre.

Et Hark avait choisi Milo pour retourner vers la cité sainte. Par pure coïncidence ou à dessein ?

Hark avait admis s'être intéressé aux archives des Tanith, il devait donc savoir quelle importance psychologique revêtait Milo. Pour les Fantômes comme pour Gaunt.

L'impression vint à Gaunt d'avoir été délibérément ébranlé.

Pire encore, il sentait se profiler un malheur imminent. Pour la première fois, ils portaient en mission sans Milo. Il savait déjà que celle-ci serait sa dernière.

À présent, pris d'une terrible prémonition, Gaunt était convaincu que les choses tourneraient mal.

Désormais loin des autres, remontant la route de Tembarong vers la Doctrinopole, un camion de transport solitaire sillonnait la nuit.

Milo avait voyagé dans la cabine pendant la première partie du trajet, mais le chauffeur obèse du Munitorum s'était montré renfrogné et taciturne, puis avait révélé un problème de flatulences chroniques, lequel aurait été une gêne même dans un véhicule ouvert.

Milo s'était donc réfugié à l'arrière pour passer le reste du parcours en compagnie des blessés.

Le commissaire Hark l'avait spécifiquement désigné pour cette tâche, et Milo se demandait bien pourquoi. Beaucoup d'autres soldats auraient fait l'affaire.

Il se demanda si Hark ne l'avait pas choisi parce qu'il n'était pas soldat depuis très longtemps. En dépit de son uniforme, certains des Fantômes le considéraient encore comme le civil du régiment, ce que Milo déplorait. Il était devenu un garde impérial, et s'était déjà frotté physiquement à ceux qui avaient osé en douter. Plus important, il déplorait d'avoir été écarté de ce qui serait la dernière action des Fantômes de Tanith sous le commandement d'Ibram Gaunt. Non que cette mission dût leur valoir une gloire immense. Mais il aurait aimé être là.

Il se sentit dépossédé.

Alors, tandis qu'il regardait la lumière des lunes filer sur la surface du fleuve, il se demanda si Gaunt avait dit à Hark de le choisir, lui. Son entrevue de l'Universitariat avec le colonel-commissaire était encore fraîche dans sa mémoire. Gaunt avait-il pu vouloir l'écarter ?

Les blessés étaient pour la plupart inconscients ou endormis. Milo était assis à l'arrière du camion trépidant, près d'Herodas. Le capitaine avait les traits tirés, et pâlis par sa perte de sang : Milo se demandait s'il tiendrait le coup jusqu'à la Doctrinopole, malgré les soins administrés par la chirurgienne Curth. Son hémorragie avait été sévère.

— N'allez pas me faire le coup de mourir avant qu'on arrive, capitaine, grogna-t-il à l'officier allongé.

— Promis, murmura Herodas.

— C'est juste une vilaine blessure, ils vont vous réparer. Vous allez avoir un genou tout neuf, vous allez voir !

Herodas se mit à rire, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Le sergent Varl qui est dans mon régiment, il a une épaule bionique. Le modèle dernier cri, d'après lui.

— Ah oui ? marmonna Herodas. Milo voulait le forcer à parler. De n'importe quoi, tout ce qui lui passerait par la tête. Il s'inquiétait de ce qui risquait d'arriver si Herodas s'endormait.

— Oh oui, capitaine, je vous jure. Il prétend même qu'il arrive à casser des noisettes sous son aisselle. Herodas gloussa.

— Vous allez rater la fête à cause de nous.

Milo grimaça.

— Ça ne va pas être si drôle que ça, de voir le colonel-commissaire nous faire son chant du cygne. Pas de quoi y aller rien que pour ça.

— C'est un bon officier, bredouilla Herodas, en bougeant autant que la douleur le lui permettait pour se réinstaller plus confortablement. Un excellent meneur d'hommes. Je ne le connais pas bien, mais d'après ce que j'ai vu, j'aurais été honoré de servir plus longtemps sous ses ordres.

— Il fait son devoir, dit Milo.

— Non, bien plus ! J'ai lu les rapports à propos de Vervun. Quelle action ! Quelle prise de commandement ! Vous y étiez ?

— Ça oui. Ça se jouait bloc par bloc.

Herodas toussa et sourit.

— C'était quelque chose. Vous pouvez en être fier.

— Rien d'extraordinaire, mentit Milo, les yeux rendus brûlants par des larmes de colère.

— La gloire d'y avoir été, vous la porterez en vous jusqu'à la fin de vos jours, soldat. Herodas se tut, et parut s'endormir.

— Capitaine ? Capitaine ?

— Hein, quoi ? demanda Herodas en rouvrant les yeux.

— Je... Rien. Je vois des lumières. Je vois la Doctrinopole. On y est bientôt.

— C'est parfait, soldat.

— Milo. Appelez-moi Milo, capitaine.

— C'est parfait, Milo. Dis-moi ce que tu vois.

Milo se remit debout sur le plateau du camion et regarda dans la nuit venteuse, vers les flammes qui brûlaient au loin sur la Citadelle, tel un fanal dans la nuit.

— Je vois la ville sainte, capitaine.

— Vraiment ?

— Oui, je la vois. Je vois les lumières.

— J'aimerais tellement y arriver, murmura Herodas.

— Capitaine ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Capitaine ? Milo regardait vers lui en se tenant aux barres du camion.

— Mon prénom, c'est Lucan. Lucan Herodas. Je n'ai plus envie qu'on m'appelle « capitaine ».

— D'accord, Lucan.

Herodas hocha doucement la tête.

— Dis-moi ce que tu vois, Milo.

— Je vois les portes de la ville. Je vois les toits et les tours. Je vois les temples. Ils brillent comme des lucioles.

Lucan Herodas le laissa lui décrire la cité en approche. Le camion passa sous la porte des Pèlerins. À l'horizon, le matin n'était encore qu'une aube à peine esquissée.

Dix minutes plus tard, le véhicule s'arrêta sur la place de l'infirmerie ouest. Herodas avait expiré.



HUIT

LES ÉCLOPÉS

« Ainsi que je fus appelée à faire le bien, d'autres seront appelés à moi. »

— Épîtres de sainte Sabbat

— C'est un beau matin clair et ensoleillé, Colm, annonça Dorden en entrant dans la petite chambre réservée au commandant en second des Tanith. La lumière se déversait déjà comme du lait par le bâti de fenêtre tourné vers l'ouest. Dans l'air frais se dessinait la promesse d'une autre journée chaude. Une odeur d'antiseptique dérivait depuis les salles de l'hôpital.

Il n'y eut pas de réponse immédiate. Corbec avait notoirement le sommeil lourd.

— Vous avez bien dormi ? s'enquit Dorden sur le ton de la conversation, en se déplaçant vers l'armoire, près du lit à voilages.

Il espérait que le son de sa voix allait lentement éveiller le colonel afin qu'il pût l'examiner. Plus d'un infirmier avait récolté une grande claque en plein visage pour avoir procédé de façon trop abrupte.

Dorden attrapa un petit pot d'antalgiques en terre cuite.

— Colm ? Vous avez bien dormi ? Avec tout ce bruit, je veux dire ?

L'évacuation s'était poursuivie sans relâche toute la nuit, et encore maintenant, il s'entendait dans la rue le tumulte des machines et l'activité des vivants. Toutes les demi-heures, le rugissement des réacteurs grondait au-dessus de la Doctrinopole quand les transports de masse s'élevaient dans le ciel.

Le considérable presbytère gothique de la Schola Medicae Hagias avait été construit sur la rive gauche du fleuve saint face à l'Universitariat, au cœur de l'un des quartiers les plus peuplés et les plus actifs. Dispensaire municipal et hôpital d'apprentissage rattaché à l'Universitariat, la Schola Medicae était l'une des nombreuses institutions réquisitionnées par les forces impériales pour le soin aux soldats blessés.

— C'est drôle, je ne dors pas très bien moi-même, fit remarquer Dorden d'un air absent en soupesant dans sa main le flacon de pilules. Trop de rêves. J'ai beaucoup rêvé de mon fils ces derniers jours. Mikal, vous vous souvenez. Il n'arrête pas de venir me visiter dans mon sommeil. Je n'ai toujours pas

compris ce qu'il essayait de me dire, mais il essaie de me dire quelque chose.

Des voix échauffées s'élevèrent dans l'air calme. Une dispute avait éclaté sous la petite fenêtre de la chambre.

Dorden alla l'ouvrir et se pencha au-dehors.

— Silence ! cria-t-il dans la rue. Vous êtes devant un hôpital ! Vous ne pourriez pas montrer un peu de compassion ?

Les voix se turent et il se retourna pour faire face aux rideaux du lit à moitié transparents.

— Ça me paraît bien léger, dit-il, le flacon toujours à la main. Vous n'en auriez pas abusé ? Je ne plaisante pas, Corbec. Ce sont des médicaments puissants, si vous dépassez la dose que je vous ai prescrite...

Sa phrase mourut dans sa bouche. Il revint en hâte vers le lit et écarta les voilages.

Les draps étaient vides. Froissés et défaits, mais vides.

— Qu'est-ce que... se déconcerta Dorden.

La basilique de Macharius Hagio dépassait sur le côté est des marchés aux chelons. Ses quatre flèches étaient habillées d'un gris vert, une pierre importée d'outre-monde, contrastant avec les tons roses, roux et clairs de la maçonnerie environnante. Une statue massive du commandeur stellaire en armure complète, les griffes éclair levées vers le ciel dans un signe de défi ou de vengeance, se tenait dans l'arche de l'entrée sur un grand piédestal de brique.

À l'intérieur, le vaste espace mettait à l'abri de la chaleur montante du jour. Des colombes et des oiseaux-rats voletaient près des ouvertures du toit et traversaient les puits de lumière vertigineux qui tombaient sur la nef.

L'endroit était en pleine effervescence, même en cette heure matinale. Des ayatani en robes bleues s'affairaient à préparer l'un des premiers offices de la journée. Les esholi s'occupaient d'aller chercher les objets du rite, ou répondaient aux demandes des nombreux fidèles déjà rassemblés là. Depuis le mur est, les courants d'air portaient des odeurs de poisson cuit et de pain, celles des cuisines publiques adjacentes, dont la mission de charité était de nourrir les pèlerins en visite, gratuitement et deux fois par jour.

Ces odeurs donnaient faim à Ban Daur. Tandis qu'il remontait l'allée centrale au milieu des autres ouailles, son estomac émit un gargouillis douloureux. Il s'arrêta un instant et s'appuya lourdement sur sa canne jusqu'à ce que le désagrément fût passé. Il ne s'était pas beaucoup nourri depuis sa blessure, n'avait d'ailleurs pas fait grand-chose d'autre. Les médecins lui avaient même interdit de quitter le lit, mais il savait mieux qu'eux comment il se sentait : remis, et fort, incroyablement fort. Et chanceux. La lame rituelle avait manqué son cœur d'un cheveu remarquablement fin. Les docteurs s'inquiétaient de ce que le coup avait pu laisser une griffure sur le péricarde, une faiblesse qui le ferait se déchirer en cas d'effort trop précoce.

Mais il ne pouvait pas rester au lit sans rien faire. Ce monde, Hagia... Ce monde touchait à sa fin. Les rues étaient encombrées de personnel militaire, et

de civils qui s'efforçaient d'empaqueter le contenu de leurs vies. La peur était dans l'air, ainsi qu'une sensation étrange d'irréalité.

Il se remit à marcher, mais dut rapidement s'arrêter une fois de plus. La tête lui tournait encore, et la douleur de sa poitrine lui revenait quelquefois par vagues cuisantes.

— Vous allez bien, monsieur ?

La question était venu d'un esholi de passage, un adolescent en robes de soie crème, avec le crâne rasé, et dans le regard une expression soucieuse.

— Puis-je vous amener jusqu'à un siège ?

— Mmmh... Peut-être, oui. J'ai peut-être un peu forcé.

L'étudiant lui prit le bras et le guida jusqu'à un banc proche où Daur put se poser avec gratitude.

— Vous êtes très pâle, capitaine. Avez-vous le droit de vous lever dans votre état ?

— Probablement pas. Merci, ça va aller maintenant que je suis assis.

L'adolescent hocha la tête et repartit, bien que Daur le vît quelques minutes plus tard s'entretenir avec plusieurs ayatani en le montrant d'un doigt anxieux.

Daur les ignore et s'adossa au banc pour lever les yeux vers le maître-autel. L'épuisement l'empêchait vite de respirer. Le pire était d'avoir le souffle aussi court, et de ne pas pouvoir le reprendre à cause de la souffrance que lui causaient les profondes inspirations.

Ça n'était pas vraiment le pire. Un couteau planté dans la poitrine, non, ça n'était pas non plus le pire. Avoir été blessé à la bataille et manquer la dernière mission de son régiment... Même ça, ça n'était pas le pire.

Le pire était cette chose dans sa tête qui refusait de le laisser tranquille.

Il entendit près de lui des voix s'échanger des paroles sèches et tourna les yeux, comme le firent tous les fidèles de ses environs. Deux ayatani se disputaient avec un groupe d'officiers des Coloniaux ardeléens, dont l'un désignait le reliquaire de manière répétée. Daur entendit alors l'un des prêtres dire :

— ...mais il s'agit de notre héritage ! Vous ne pillerez pas cet endroit saint !

Daur avait entendu les mêmes sentiments s'exprimer plusieurs fois durant les deux derniers jours. Malgré le fléau abominable qui se dirigeait vers eux avec l'intention claire de se saisir ce monde, peu d'Hagiens acceptaient cette évacuation. Beaucoup d'ayatani, à dire vrai, considéraient le déplacement des icônes et des reliques à des fins de protection comme une profanation en soi. Mais les décrets du seigneur général Lugo avaient été stricts et inflexibles. Daur se demanda combien de temps se passerait avant qu'un Hagien ne fût arrêté pour obstruction, ou abattu pour désobéissance.

Il ressentait pour ces croyants une immense commisération. Presque comme si sa blessure avait été pour lui une révélation. Daur avait toujours été fidèle à son devoir, fidèle au credo impérial, un serviteur de l'Empereur-Dieu. Mais il ne s'était jamais considéré particulièrement... dévot.

Jusqu'à maintenant. Jusqu'à s'être trouvé sur Hagia. Jusqu'au moment, lui

semblait-il, où la dague d'un Infardi s'était enfoncée entre ses côtes, comme si l'acier effilé et le sang qu'il avait répandu l'avaient transformé. Il avait entendu parler d'hommes ayant connu des révélations mystiques, et cela lui faisait peur. Cette idée dans sa tête refusait de le laisser en paix.

Il fallait absolument y remédier. Boiter du dispensaire jusqu'au temple proche était un début, mais n'avait pour l'instant pas changé grand-chose. Daur ne savait pas trop à quoi il s'était attendu. À recevoir un signe, peut-être. Un message.

Ce qui ne paraissait pas très probable.

Il soupira, et s'appuya au dossier un moment, les yeux fermés. Avec les autres blessés capables de marcher, il devait rejoindre un vaisseau de transport, à dix-huit heures ce même jour. Il n'avait pas hâte d'y être pour se sentir déguerpier.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, une silhouette familière se trouvait parmi les fidèles au pied de l'autel. La surprise était telle qu'elle le fit plusieurs fois cligner des yeux.

Mais il ne s'était pas trompé. C'était bien Colm Corbec, à genoux, le bras gauche noué en écharpe contre les bandages de son torse. La manche de sa veste noire pendait vide, et il priait.

Daur attendit. Après quelques minutes, Corbec se releva, fit demi-tour, et vit le capitaine assis sur l'un des bancs. Un air étonné traversa les traits du géant hirsute, qui approcha immédiatement.

— Je m'attendais pas à vous voir ici, Daur.

— Moi non plus, colonel.

Corbec s'assit à côté de lui.

— Vous n'êtes pas censé garder le lit ? lui demanda le colonel. Quoi ?

Qu'est-ce que j'ai dit ?

— J'allais vous poser la même question.

— Ouais, bon... marmonna Corbec. Vous me connaissez, je supporte pas de rester allongé à rien faire.

— Il y a des nouvelles de la garde d'honneur ?

Corbec secoua la tête.

— Pas une seule. Ça me...

— Ça vous quoi ?

— Rien.

— Vous alliez dire quelque chose.

— Quelque chose que vous pouvez pas comprendre, à mon avis.

— Si vous le dites.

Ils restèrent muets un instant.

— Quoi ? Daur se retourna brusquement vers Corbec.

— Quoi quoi ? grommela Corbec.

— Vous avez parlé ?

— Non.

— Juste à l'instant, colonel, vous avez dit...

— J'ai rien dit du tout, Daur.

— Vous avez dit « le martyr de Sabbat ». Je vous ai entendu.

— C'était pas moi ; j'ai pas parlé.

Daur se gratta la joue.

— Laissez tomber.

— Qu'est-ce que vous avez cru entendre ?

— « Le martyr de Sabbat ». Ou quelque chose du genre.

— Ah.

Le silence revint s'installer entre eux. Le chœur de la basilique se mit à chanter.

— Vous avez faim, Ban ?

— Je crève la dalle, colonel.

— On va aller aux cuisines publiques prendre le petit-déjeuner ensemble.

— Je croyais que les repas du temple étaient réservés aux fidèles.

— C'est le cas, dit Corbec en se levant, un petit sourire sur les lèvres. Allez.

Au long comptoir des cuisines, il leur fut donné un bol de potage au poisson et des quignons secs de pain au grain, et ils allèrent s'asseoir à des tables à tréteaux parmi la communauté des fidèles, sous un grand auvent de toile rose.

Daur regarda Corbec sortir d'une poche de sa veste ce qui ressemblait à deux pilules et les avaler avec la première gorgée de bouillon. Il s'abstint de tout commentaire.

— Il y a quelque chose qui tourne pas rond dans ma tête, Ban, commença soudain Corbec, la bouche pleine de pain. Dans ma tête, ou mes tripes, ou mon âme, ou n'importe où... Mais quelque part. C'est là par moments, depuis que j'ai été captif du Pater Pécheur. Que l'Empereur lui fasse pourrir les os.

— Quel genre de chose ?

— Le genre de chose dont un homme comme moi, et un homme comme vous aussi, je pense, ne sait pas quoi faire. C'est surtout dans mes rêves. J'ai rêvé de mon père quand Tanith existait encore.

— On rêve tous de notre planète, risqua Daur avec prudence. C'est la maladie la plus répandue de la Garde Impériale.

— C'est sûr. Je le sais bien, j'y suis depuis assez longtemps. Mais des rêves comme ceux-là, c'est comme... Comme s'ils devaient avoir un sens.

Comme... J'en sais rien... Corbec fronça les sourcils, à la recherche des mots adéquats.

— Comme si quelqu'un essayait de vous dire quelque chose ? chuchota Daur. Quelque chose d'important, qui doit impérativement être fait ?

— Putain de Feth, marmonna Corbec, éberlué. C'est exactement ça. Comment vous savez ?

Daur haussa les épaules, et reposa son bol.

— Je ne peux pas vous expliquer. Je ressens ça aussi. Je n'avais pas réalisé... Enfin, pas jusqu'à ce que vous commenciez à le décrire. Ça n'est pas que je rêve ; je n'ai pas l'impression de rêver beaucoup en ce moment. Plutôt

la sensation... qu'il faut que je fasse quelque chose.

— Par Feth, murmura à nouveau Corbec.

— On est fous, vous croyez ? Ce qu'il nous faut à tous les deux, c'est peut-être un bon prêtre, qui saurait nous écouter. Un confesseur. Ça, ou une intervention au cerveau.

Corbec trempait son pain dans le brouet d'un air distrait.

— J'ai rien à confesser. Sauf ce que je viens de vous raconter.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— J'en sais rien. Mais en tout cas, il est hors de question que j'embarque sur ce vaisseau ce soir.

Il avait réussi à voler quelques heures de sommeil, dans un coin du hall d'entrée de l'infirmerie ouest. Mais alors que le soleil se levait, et que le bruit des allées et venues devenait trop insistant, Brin Milo jeta son paquetage sur le dos, ramassa son fusil et entama à pied la longue ascension de la route d'Amad vers le centre de la Doctrinopole.

Hark lui avait dit de reprendre contact avec Gaunt dès que les blessés auraient été ramenés en sécurité. Il devait maintenant se présenter au recensement et se trouver une place sur un des vaisseaux d'évacuation.

Autour de lui, la cité lui paraissait en proie à la folie. Après la fin des combats, les rues s'étaient emplies d'une multitude empressée, de véhicules à moteur et de klaxons, de cortèges de chariots tirés par des serviteurs, de processions religieuses, de pénitents, de manifestants, de réfugiés. La cité grouillait à nouveau, comme dans les nals, ces nids de mites prêts à essaimer.

Milo se rappela les heures dernières de Tanith Magna, la même atmosphère de panique et d'activité. Le souvenir n'avait rien de plaisant. Il décida qu'il préférerait quitter cet endroit, sur un vaisseau de transport, et se retrouver autre part.

Il n'y avait plus rien ici qui lui donnât l'envie ou l'obligation de rester.

Un centenaire brévien, de corvée de contrôle de la foule, lui apprit que le commandement d'évacuation s'était établi dans la trésorerie royale, mais que les voies aux abords de l'édifice étaient saturées. L'agitation devenait intenable.

Les navettes de transbordement faisaient trembler le ciel en s'élevant au-dessus de la ville sainte. Une paire de chasseurs de la flotte impériale passèrent à basse altitude en hurlant.

Milo fit demi-tour et prit la direction de la Scholam Medicae, où étaient soignés les blessés tanith. Il allait y retrouver ses compagnons, peut-être le colonel Corbec. Et il partirait avec eux.

— Mon p'tit Milo ! Une voix tonitruante retentit derrière lui, et Brin fut soulevé de terre par l'étreinte d'un seul bras à la force phénoménale.

— Bragg ! sourit-il en se retournant quand l'autre l'eût lâché.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda Bragg.

— C'est une longue histoire. Comment va le bras ?

Bragg regarda avec mépris les énormes bandages de son épaule droite.

— Ça s'arrange. Ces cons de toubibs n'ont pas voulu me laisser partir avec la garde d'honneur. Ils ont dit que c'était le meilleur moyen de crever pour de bon ! C'est pas si grave que ça, j'aurais pu me battre quand même.

Milo lui désigna de la tête le reste du hall de la Scholam Medicae Hagias où ils se trouvaient.

— Y en a d'autres dans le coin ?

— Quelques-uns. La plupart sont bien amochés. Le colonel est quelque part, mais je l'ai pas vu, j'étais dans un lit à côté de Derin. Lui aussi, il trouve qu'il a pas eu de chance.

— Je vais essayer de trouver le colonel. Tu es dans quel bâtiment ?

— Sud. Chambre six.

— Je reviens te voir tout de suite.

— T'as intérêt !

Milo s'enfonça dans le hall effervescent, au milieu des odeurs de sang et de désinfectant, des personnes pressées, de la circulation des chariots. Plusieurs des portes qu'il passa s'ouvraient sur de longues salles aux murs rouges, où étaient alignés les gardes impériaux allongés sur leurs lits. Certains étaient des Fantômes, des hommes qu'il reconnaissait, mais bien trop absorbés par la douleur de leurs blessures pour le voir. Après s'être renseigné auprès de plusieurs infirmiers et serviteurs, il trouva le chemin du cabinet de Dorden, une série de bureaux au troisième étage. Dans tout le couloir qui y menait, on entendait les vociférations provenir de l'intérieur.

— Vous ne pouvez pas vous lever et aller faire une petite promenade quand cela vous chante ! Par l'Empereur ! Votre blessure ne guérira pas si vous la soumettez à des efforts pareils !

Il y eut une réponse marmonnée.

— Non, je ne me calmerai pas ! C'est moi que concerne en premier lieu la santé des blessés du régiment ! Vous ne désobéissez pas aux ordres de Gaunt ? Alors qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez désobéir aux miens ?

Milo entra dans le cabinet. Corbec était assis sur la table d'examen face à la porte, et ses yeux s'ouvrirent tout ronds quand il le vit. Dorden, tremblant de colère, lui tournait le dos, et se retourna brusquement lorsqu'il lut l'expression de Corbec.

— Milo ?

Corbec se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On nous a tendu une embuscade sur la route hier soir. Après, on a embarqué quelques blessés dans un camion, ceux qui étaient dans un tel état que la chirurgienne Curth voulait les renvoyer ici. Le commissaire Hark m'a désigné pour les accompagner. On est arrivés à l'aube.

— Tu es censé y retourner ?

Milo secoua la tête.

— Je ne peux plus les rattraper maintenant, colonel. Mes ordres étaient d'évacuer avec vous.

— Et comment va tout le monde ? À part pour ce qui est de l'embuscade ?

— Pas trop mal. Ils doivent avoir atteint l'étape de nuit à Mukret.

— Avons-nous perdu beaucoup d'hommes dans l'attaque ? demanda Dorden, dont l'emportement semblait s'être apaisé.

— Quarante-trois morts, et quinze étaient des nôtres. Il y a aussi six Fantômes dans les blessés que je ramène.

— C'est pas bon, tout ça, Milo.

— Ça a été rapide et violent.

— Tu saurais me montrer sur la carte où ça s'est passé ? sollicita Corbec.

— Pourquoi ? l'arrêta Dorden. Je vous l'ai déjà dit, vous n'irez nulle part, excepté au terrain d'atterrissage, ce soir. Vous pouvez faire une croix sur le reste, Colm. Je suis très sérieux. C'est moi qui suis responsable, et Lugo me ferait démettre. Oubliez ça.

Il y eut un silence pesant.

— Oubliez quoi ? osa demander Milo.

— Et toi, ne l'encourage pas ! se remit à rugir Dorden.

— Le gamin a juste posé une question, doc... le freina Corbec.

— Tu veux savoir, Milo ? Dorden était livide. Notre cher colonel, que tu vois ici, se dit que... Non, je vais commencer par le commencement. Notre cher colonel que tu vois ici a décidé qu'il connaissait mieux la médecine que moi, et ce matin, il a quitté le lit contre mon avis. Et pourquoi, pour aller faire un tour en ville ! Nous ne savions même pas où il était parti ! Puis il revient, et me dit sans même un « avec votre permission » qu'il compte repartir vers les montagnes !

— Vers les montagnes ?

— Tout à fait ! Il s'est mis dans le crâne qu'il avait quelque chose d'important à faire là-bas ! Quelque chose que Gaunt, une formation blindée et presque trois mille soldats n'arriveront pas à faire sans lui.

— Soyez honnête, j'ai pas exactement dit ça, doc...

Mais Dorden était trop occupé à se plaindre auprès d'un Milo passablement pris de court.

— Il veut désobéir aux ordres. À mes ordres, aux ordres du seigneur général, et d'une certaine façon, aux ordres de Gaunt lui-même. Il veut ignorer les directives d'évacuation de ce soir, et repartir grimper les Collines Sacrées pour rattraper Gaunt ! Tout seul ! À cause d'une prémonition !

— Pas tout seul, bougonna Corbec à voix basse.

— Oh non... Ne me dites pas que vous avez persuadé d'autres imbéciles de partir avec vous ? Qui ? Qui ça, colonel ? Que je les fasse enchaîner à leurs putains de lits !

— Si c'est comme ça, autant ne pas vous le dire, pas vrai ? se mit à hurler Corbec.

— Une prémonition ? demanda calmement Milo.

— Ouais, un truc du genre...

— Pitié, épargnez-nous ça ! Encore une des fameuses intuitions tactiques du colonel Corbec !

Corbec se retourna vers Dorden, et pendant un instant, Milo craignit de le voir décocher un coup de poing, en redoutant plus encore de voir le médecin le lui rendre.

— Depuis quand est-ce que mes intuitions tactiques sont mauvaises, hein ? Depuis quand ?

Dorden détourna les yeux.

— Mais ça n'a rien à voir, c'est pas une simple intuition. Pas vraiment. Ou alors, ce serait la plus grosse intuition de toutes les intuitions. C'est plus une sensation...

— Dans ce cas-là, tout va bien, si c'est une sensation ! ironisa Dorden d'un ton sarcastique.

— C'est une obligation, alors ! beugla Corbec. La plus grosse obligation que j'ai ressentie de toute ma vie. Et qui me réclame ! Comment dire... Si j'ai le courage qu'il faut, si j'ai les couilles d'y répondre, j'accomplirai la chose la plus importante de toute ma vie.

Dorden se gaussa en silence. Une longue pause passa péniblement.

— Colm... Mon devoir est de m'occuper des hommes. Plus encore, c'est ma grande satisfaction. Je n'ai pas besoin qu'on me l'ordonne. Dorden s'assit derrière son bureau et survola une pile de feuillets manuscrits, sans établir de contact visuel avec aucun des deux autres. Je suis allé vous chercher dans la Vieille Ville avec Kolea, et j'ai désobéi aux ordres pour cela, parce que je croyais dur comme fer que nous allions vous retrouver.

— Et vous m'avez retrouvé, toubib, et Feth sait que je vous en dois une fière, à vous et aux autres.

Dorden hocha la tête.

— Mais je n'approuve pas cette attitude. Vous, et tous ceux à qui vous avez pu parler de vos projets, vous devrez tous vous trouver au point de rassemblement à six heures ce soir. Aucune exception. C'est un ordre émanant de l'état-major du seigneur général lui-même. Tout protestataire, tout absent... sera considéré comme ayant déserté. Et devra en subir les pleines conséquences.

Il releva les yeux.

— Ne me faites pas ça, Colm.

— Vous en faites pas. Si on vous pose la question, vous étiez au courant de rien. Ça m'aurait plu que vous veniez avec moi, doc, vraiment, mais je peux pas vous demander ça. Je comprends dans quelle position ça vous mettrait. Mais ce que je ressens...

— Corbec, pitié...

— Ces dernières nuits, j'ai rêvé de mon père. C'était pas juste un souvenir. Il était vraiment là. Pour m'apporter un message.

— Quel genre de message ? demanda Milo.

— Il n'arrête pas de répéter la même chose, encore et encore. Il est dans son atelier, dans le comté de Pryze, assis devant son touret. J'arrive, et il lève la tête pour me dire : « Le martyr de Sabbat ». Juste ça.

— Je sais ce qui vous arrive, dit Dorden. Je ressens moi-même la même chose. C'est parfaitement naturel. Nous savons tous les deux que c'est le dernier acte pour Gaunt, et que Lugo le tient par les noix. Et ne nous voilons pas la face, cela annonce la fin des Fantômes. Nous voudrions tous être avec Gaunt pour sa dernière mission, cette fameuse garde d'honneur. Ça ne nous paraît pas juste de la manquer. Nous ferions n'importe quoi... Nous trouverions n'importe quel prétexte pour nous précipiter sur sa trace. Même inconsciemment. Nos esprits cherchent des façons de nous y pousser.

— Vous vous gourez, doc.

— Je crois que non.

— Bon, alors peut-être que c'est ça. Peut-être que c'est mon inconscient qui essaie de me trouver une excuse. Et peut-être que ça me suffit, comme raison. Le dernier acte, toubib, vous l'avez dit vous-même. Ils peuvent m'envoyer en cour martiale, mais je ne veux pas rater ça.

Milo était resté silencieux. Corbec se tourna vers lui, lui tapota amicalement le bras, et quitta le cabinet en boitillant.

— Penses-tu que tu réussirais à lui faire entendre raison ? lui demanda Dorden.

— D'après ce que je viens d'entendre, j'en doute. Et en toute honnêteté, docteur, j'ai pas vraiment envie d'essayer.

Dorden hocha la tête.

— Essaie pour moi, s'il te plaît. Si Corbec n'est pas au point de rassemblement ce soir, je ne le dénoncerai pas. Mais je ne pourrai pas le protéger.

Corbec était retourné dans sa petite chambre et triait les éléments de son paquetage sur son lit défait. Milo frappa à la porte à moitié ouverte.

— Tu viens avec moi ? Je devrais pas te demander ça. Je le prendrai pas mal si tu me dis non.

— C'est quoi, votre plan ?

Corbec haussa vaguement les épaules.

— J'en ai aucune idée. Daur est dans le coup. Il lui arrive la même chose qu'à moi. Tu crois qu'il lui arrive vraiment la même chose ?

Milo ne répondit pas. Il n'en savait rien.

— Daur est en train de voir s'il en trouve d'autres assez idiots pour venir avec nous. Il va nous falloir du monde, ça risque de pas être facile.

— Ça va être l'enfer. Une seule petite unité en mouvement vers l'ouest. Les Infardi sont partout, et ils n'y ont pas réfléchi à deux fois avant d'attaquer une cible de la taille du convoi.

— On pourrait se trouver un éclaireur. Quelqu'un du coin, peut-être. Je sais pas.

— En supposant qu'on arrive jusqu'au Sanctuaire, il se passe quoi après ?
— J'en sais rien non plus ! J'espère que d'ici là mon père m'aura dit autre chose. Ou peut-être que Daur aura trouvé. Ça sera peut-être évident...
— En tout cas, ça n'est pas évident maintenant, colonel. Quoi que ça puisse être, si Gaunt et tout le détachement n'en sont pas capables, comment est-ce qu'on pourrait y arriver ?
— Peut-être qu'ils ne savent pas. Peut-être qu'eux doivent accomplir autre chose.
Corbec se retourna et lui sourit.
— T'es au courant que tu as dit « on » tout le temps ?
— Il me semble bien.
— T'es un bon gars. Ça aurait pas été pareil sans toi.

— Alors là, que Feth bénisse mon âme ! s'exclama Colm Corbec, si touché par ce qu'il voyait devant lui qu'il se sentit sur le point de verser une larme. Vous êtes tous... Je veux dire, vous... ?

Bragg se leva du pied de colonne où il était assis et lui tendit la main.

— On est tous aussi tarés que vous, chef, sourit-il.

Corbec serra fermement cette main épaisse qui lui était tendue.

— Daur et Milo ont fait passer le mot. Y a que nous. J'espère que ça suffira.

— Ça me va parfaitement, à moi.

Ils se tenaient dans les ombres du hangar du Munitorum, dans la petite rue de la Pavane, hors de l'avenue principale, hors de vue. L'entrepôt avait été vidé de son contenu le matin même et avait été choisi comme point de rendez-vous. Il était à présent presque six heures.

Quelque part, un vaisseau de troupes les attendait. Quelque part, leurs noms étaient ajoutés sur les listes disciplinaires du Commissariat.

Corbec remonta la file des soldats qui se levaient pour l'accueillir.

— Derin ! Comment ça va, là-dedans ?

— Faut pas que vous me demandiez de courir, lui fut-il répondu. Derin ne portait aucun signe extérieur de blessure, mais ses bras paraissaient raides. Corbec savait quelle quantité de bandages et de points de suture se trouvaient sous sa veste.

— Ma p'tite Nessa...

Elle lui jeta un salut, son fusil long appuyé contre la hanche. Prête à vous suivre, mon colonel, signa-t-elle.

— Soldat Vamberfeld, colonel, se présenta le suivant de la file. Corbec lui sourit. Le Verghastite était pâlot, et semblait moins que tous les autres en état de partir.

— Je sais qui vous êtes, Vamberfeld. Content de vous voir.

— Vous avez dit que vouliez quelqu'un du coin, l'informa Milo quand Corbec l'atteignit. Voici Sanian. C'est une esholi, elle fait partie du corps des étudiants.

— Mademoiselle, la salua Corbec.

Sanian leva les yeux vers lui, le regard franc.

— Le soldat Milo m'a décrit votre mission comme étant de nature presque spirituelle, colonel. Je perdrai probablement mon statut et mes privilèges pour vous avoir aidés à vous soustraire.

— Ah. Parce qu'on va se soustraire, là, c'est ça ? Les autres Fantômes se mirent à rire.

— C'est la sainte elle-même qui est présente dans votre esprit, colonel. Je le sais, et j'ai fait mon choix. Je serai très heureuse de pouvoir vous aider en venant avec vous.

— Ça risque de pas être une partie de plaisir, mademoiselle Sanian. J'espère que Milo vous l'a dit.

— Sanian. Sanian tout court. Ou esholi Sanian si vous préférez être formel. Et oui, Milo m'a avertie du danger. Ce sera pour moi un nouvel enseignement.

— Y a des façons moins dangereuses de faire son éducation... amorça Derin.

— La vie tout entière est source d'enseignements pour les esholi, expliqua Milo.

Sanian sourit.

— Je crois que Milo m'a accordé un peu trop d'attention.

— Je comprends pourquoi, dit Corbec d'un ton qu'il voulut charmeur. Vous êtes la bienvenue. Vous connaissez bien la région à l'ouest ?

— J'ai grandi à Bhavnager. Et la connaissance des Collines Sacrées et de la route du Pèlerin sont fondamentales pour tous les esholi.

— On a décroché le gros lot, plaisanta Corbec. Bon, reprit-il en se tournant vers eux six. Je pense qu'il faut qu'on attende Daur. C'est lui qui s'occupe du transport.

Quelques conversations frivoles s'engagèrent. Après une minute ou deux, tous entendirent soudain un bruit de chenilles. Ils se figèrent, puis ramassèrent leurs armes et s'attendirent au pire.

— Qu'est-ce que tu vois ? murmura Vamberfeld à Bragg.

— C'est le Commissariat, pas vrai ? supposa Derin. Putain, ils nous ont trouvés !

Une vieille Chimère cabossée pénétra dans l'entrepôt. Ses moteurs s'éteignirent en toussant. Ils avaient devant eux le plus vieux et le plus mal entretenu des blindés du Munitorum que Milo avait jamais vu, et cela incluait les tas de ferraille que la garde d'honneur s'était vue confier.

La porte arrière s'ouvrit. Daur en sortit avec autant d'élégance que le lui permettait sa blessure encore douloureuse.

— C'est le mieux que j'ai pu trouver, dit-il. Elle allait être abandonnée pendant l'évacuation.

— Eh ben ! se déconcerta Corbec en faisant le tour de la coque d'un vert sale. Mais elle roule quand même ?

— Elle roule pour l'instant, répondit Daur. Vous attendiez quoi, un miracle ?

Un second homme descendit de la Chimère, un individu blond à taches de rousseur, dans un uniforme de Pardusien, un bandage autour de la tête.

— Voilà le sergent Greer, 8e compagnie antiaérienne mobile de Pardua. Je savais qu'aucun de nous ne saurait conduire ce machin, alors je nous ai trouvé un pilote. Disons que Greer me doit une faveur.

— C'est ce qu'il croit, rejeta Greer, l'air revêché. Je viens juste pour profiter de la promenade.

— Vous avez été blessé comment ? lui demanda Corbec. Greer caressa son bandage.

— Un tir qui a ricoché. Pendant la prise du bâtiment de recensement, il y a quelques jours.

Corbec hocha la tête. La même action que pour la blessure de Daur. Il lui serra la main.

— Bienvenue dans l'escouade des Éclopés, l'accueillit-il.

Aux environs de six heures et demie, les noms des soldats Derin, Vamberfeld, Nessa et Bragg, ainsi que ceux du capitaine Daur et du colonel Corbec, reçurent dans le journal du bureau d'évacuation la mention « manquants à l'appel ». La navette décolla sans eux.

À un autre point de rassemblement, à l'est, de l'autre côté de la Doctrinopole, le médecin-chef pardusien consignait l'absence du sergent-conducteur Greer.

Les deux rapports furent transmis au bureau d'évacuation et inscrits au manifeste de la nuit. L'officier de garde n'en fut pas étonné outre mesure. Sa liste d'absents comportait déjà plus de trois cents noms, et s'allongeait à chaque appel d'embarquement. Ces rendez-vous ratés s'expliquaient de plusieurs façons ; ordres mal relayés, confusion quant au point de rendez-vous attribué, retards dus au mauvais trafic à l'intérieur de la ville sainte, décès non enregistrés par les dispensaires. Certains des soldats dont les noms avaient été portés sur les listes d'évacuation étaient sans doute morts lors des combats de libération, et gisaient encore, non identifiés, sous les décombres.

Certains, très peu, avaient déserté. Leurs noms arrivaient alors entre les mains des instances disciplinaires et du personnel du seigneur général.

Ce fut le cas des derniers noms reçus par l'officier de surveillance. Il n'était pas courant que des officiers supérieurs tels qu'un colonel vinssent à manquer au rapport.

Avant huit heures, la liste de noms avait été déposée sur l'écritoire du commissaire Hychas, parti dîner. Son ordonnance la transféra aux pelotons punitifs qui, à neuf heures trente, dépêcha vers la Scholam Medicae une escouade de quatre hommes menés par un commissaire cadet. Le rapport d'enquête fut envoyé en copie à l'état-major du seigneur général Lugo, où il fut lu par un adjudant supérieur un peu avant minuit. Il contacta immédiatement par radio les pelotons punitifs, et le commissaire cadet lui confirma qu'aucune trace des recrues manquantes n'avait été trouvée à la

Scholam Medicae.

À une heure du matin, un mandat fut diffusé pour la mise aux arrêts du colonel Corbec, du Premier et Unique de Tanith, ainsi que de six de ses hommes. Personne ne songea à rapprocher leur disparition avec le mandat émis contre le sergent-conducteur Denic Greer de la 8e de Pardua, ni avec le rapport de vol d'un transport Chimère classe gamma dans le parc roulant du Munitorum.

La Chimère de Corbec était déjà loin. À cinq heures du périmètre de la ville, partie depuis longtemps vers l'ouest par la route de Tembarong.

Elle n'avait effectué qu'un seul arrêt, dans le faubourg dévasté et à moitié désert, peu avant la porte des Pèlerins. Cela avait été aux alentours de sept heures du soir, lorsque tombait un crépuscule sans étoiles.

Greer, aux commandes du véhicule, avait vu quelqu'un leur faire signe sur la route. Corbec avait ouvert l'écouille de tourelle, regardé au-dehors, et presque immédiatement ordonné à Greer de se ranger sur le bord de la voie.

Corbec avait sauté de la Chimère, ses bottes embrassant la poussière de la route, et s'était avancé à la rencontre de la silhouette.

— Le martyr de Sabbat, avait annoncé Dorden, des larmes dans les yeux. C'est ce que mon garçon m'a dit. Ne vous avisez pas de partir sans moi.



NEUF

À L'APPROCHE DE BHAVNAGER

« Si le chemin est sans danger, la destination est sans valeur. »

— Sentences de sainte Sabbat

Depuis Mukret, la grand-route courait vers l'ouest jusqu'au gué de Nusera. Au nord de ce point de traversée, le lit des eaux remontait en serpentant jusqu'aux sources des collines, à cent cinquante kilomètres de là.

Le deuxième jour de la mission s'annonçait clair et doux. Un épais brouillard blanc habillait les plaines de la vallée du fleuve. Le fer de lance aux ordres de Mkoll quitta Mukret au travers des brumes, à une allure que modérât le manque de visibilité.

Gaunt et Kleopas lui avaient confié trois Salamanders de reconnaissance qui transportaient à eux tous une douzaine de Fantômes, deux Conquerors et l'un des deux chasseurs de tanks Destroyer du contingent pardusien. Le détachement principal quitta Mukret une heure après.

L'intention de Gaunt était d'atteindre la communauté fermière de Bhavnager avant la prochaine nuit, ce qui impliquait un trajet de quatre-vingt-dix kilomètres sur route décente. Les brouillards matinaux ralentissaient déjà leur progression. À Bhavnager, d'après les rapports établis, ils pourraient faire le plein pour les dernières étapes du voyage. Bhavnager était la dernière agglomération de dimension notable sur la portion nord-ouest de la route. Elle marquait la fin des terres arables, et le début de la région forestière qui revêtait les flancs des Collines Sacrées. Après Bhavnager, le chemin deviendrait plus ardu.

L'ayatani Zweil avait accepté d'accompagner le convoi principal, à bord du Salamander de commandement de Gaunt, sur l'invitation personnelle de ce dernier. La mission impériale paraissait l'intriguer : personne ne l'avait informé de leur destination désignée, mais l'homme avait clairement son idée sur la question, et une fois qu'ils se seraient engagés sur la branche nord-ouest de la fourche de Limata, il deviendrait impossible de la lui cacher.

— Combien de temps peut durer le brouillard, mon père ? l'interrogea Gaunt alors que la colonne passait au travers des brumes pâles. Le jour qui les frappait par au-dessus les faisait briller, mais la route n'était visible que sur

quelques dizaines de mètres. Le bruit amplifié des moteurs du convoi leur était renvoyé par les lourdes franges de vapeur.

Zweil triturait sa longue barbe blanche.

— À ce moment de la saison, parfois jusqu'à midi. Mais celui-ci m'a l'air plus léger. Il va se lever. Et quand il se lève, il se lève très brusquement.

— Vous ne ressemblez pas beaucoup aux autres ayatani que j'ai rencontrés ici, si vous me permettez. Ils paraissaient tous liés à un lieu de culte ou à un temple bien précis.

Zweil gloussa.

— Ils étaient des tempelum ayatani, dédiés à leurs temples. Je suis un imhava ayatani, ce qui signifie « prêtre itinérant ». Notre ordre célèbre la sainte en glorifiant les routes de ses voyages.

— Les voyages qu'elle a accomplis sur cette planète ?

— Oui, et plus loin. Certains des miens sont là-haut. Il pointa un doigt noueux vers le ciel, et Gaunt comprit qu'il parlait de l'espace au-delà d'Hagia.

— Ils parcourent les étoiles ?

— Tout à fait. Ils retracent la route de sa grande croisade, son pèlerinage de guerre jusqu'à Harkalon, son large circuit de retour. Cela peut prendre une vie, et même plus d'une vie. Peu parviennent à accomplir tout ce périple et à revenir ici.

— Plus particulièrement en ces temps troublés, j'imagine.

Zweil hocha la tête, songeur.

— La réapparition de nos ennemis de toujours dans les mondes de Sabbat a rendu cette entreprise bien plus dangereuse.

— Mais vous, vous vous contentez de rester sur cette planète ?

Zweil lui présenta son large sourire aux dents manquantes.

— En cette époque, oui. Mais durant ma jeunesse, j'ai marché dans ses traces parmi les étoiles. Jusqu'à Frenghold, avant qu'Hagia ne me rappelle.

Gaunt en fut un peu surpris.

— Vous avez voyagé au-delà de la planète ?

— Nous ne sommes pas tous de petits paroissiens sédentaires, colonel-commissaire Gaunt. J'ai vu mon lot d'astres et d'autres mondes. Et quelques merveilles en route. Rien qui m'ait retenu. L'espace est très surestimé.

— J'ai tendance à vous donner raison, concorda Gaunt en souriant.

— La fonction première des imhava ayatani est d'emprunter le chemin de la sainte, pour offrir assistance aux croyants et aux pèlerins que nous croisons. Nous sommes les gardiens de ces routes. De mon avis, il est restrictif pour un prêtre de demeurer à un endroit pour n'aider que ceux qui ont réussi à les atteindre ; c'est en route que la plupart auront besoin d'un prêtre.

— C'est pour cela que vous avez accepté de venir avec nous, n'est-ce pas ?

— Je suis venu parce que vous me l'avez demandé. Très poliment, puis-je ajouter. Mais vous avez raison. Vous aussi êtes des pèlerins.

— Je n'irai pas jusqu'à nous qualifier de...

— Moi si. Avec dévotion et résolution, vous êtes en train de suivre l'un des

itinéraires de la sainte. Après tout, vous vous rendez au Sanctuaire.

— Je ne vous ai jamais dit...

— Non, vous ne me l'avez pas dit. Mais les pèlerins ont tendance à voyager vers l'est. Il fit un vague geste dans son dos, la direction de la Doctrinopole. Il n'y a qu'une seule raison d'aller par là.

La radio les interrompit et Gaunt se laissa glisser dans le puits de pilotage pour répondre. Mkoll redonnait signe de vie. Le fer de lance venait de traverser à gué le fleuve saint et progressait à bonne allure vers Limata. Là où il se trouvait, les brumes commençaient à se lever.

Quand Gaunt revint à son siège, il trouva Zweil occupé à feuilleter son exemplaire écorné de l'Évangile de sainte Sabbat.

— Vous l'avez beaucoup consulté, dit Zweil, sans même tenter de cacher sa curiosité. C'est toujours un bon signe. Je ne fais jamais confiance aux pèlerins dont les livres saints sont propres et en bon état. Les textes que vous avez marqués sont intéressants. On peut en dire beaucoup sur le caractère d'un homme en considérant ce qu'il choisit de lire.

— Et qu'est-ce que vous pouvez dire à mon sujet ?

— Vous portez un fardeau... D'où les nombreuses annotations dans les Adresses Dévotionnelles... Le fardeau de la responsabilité et des exigences de votre poste en particulier... Ces trois sélections dans les Épîtres du Devoir montrent que vous cherchez des réponses, ou peut-être la façon de combattre vos démons intérieurs... Ce qui paraît évident en voyant le nombre de bandelettes dont vous vous êtes servi pour marquer les pages des Doctrines et Révélations. Ici, les Annales de Guerre... Vous appréciez le combat et le courage... Et vous êtes très sentimental quand il s'agit de poésie dévotionnelle...

Il tendit le livre ouvert pour montrer les Psaumes de Sabbat.

— Impressionnant.

— Vous souriez, colonel-commissaire Gaunt.

— Je suis le commandant d'un détachement impérial en mission de guerre. Vous auriez pu deviner tout cela de moi sans même ouvrir ce livre.

— C'était le cas, s'amusa Zweil. Il referma soigneusement le livre et le rendit à Gaunt.

— Si je puis me permettre, colonel-commissaire... L'évangile de notre sainte contient bien des réponses. Mais pas toujours sous une forme littérale. Se contenter de lire cet ouvrage d'un bout à l'autre ne suffit pas à les révéler. Il vous faut les ressentir. Regarder au-delà de la simple signification des mots.

— J'ai étudié l'analyse de texte à la Scholam Progenium...

— J'en suis certain. Grâce à quoi je suis sûr que quand la sainte parle de la fleur incarnate, vous savez qu'elle désigne par ces mots la bataille, et que lorsqu'elle se réfère au flot grondant de l'eau pure, vous comprenez la véritable foi humaine. Ce que je veux vous dire est que les leçons de sainte Sabbat sont des mystères obliques, devant être déverrouillés par l'expérience et la croyance innée, dont je ne suis pas certain que vous les possédiez. Car les

réponses que vous cherchez vous auraient sauté aux yeux.

— Je vois.

— Je ne voulais pas vous offenser. Certains ayatani haut placés de la cité sainte ne font rien d'autre que de lire et relire cet ouvrage, et se croient illuminés.

Gaunt ne répondit pas. Il regarda au-dehors du véhicule et s'aperçut à quelle vitesse remarquable le brouillard commençait à se dissiper. Déjà les contours des arbres sur le bord du fleuve redevenaient visibles.

— Alors par où faut-il que je commence ? demanda-t-il, la mine sombre. Parce qu'à dire vrai, mon père, il me faut des réponses. Maintenant plus que jamais.

— Je ne peux pas vous aider. Sauf en vous disant de commencer en vous-même. C'est un voyage que vous devez accomplir en demeurant immobile. Et je vous avais bien dit que vous étiez un pèlerin.

Une demi-heure plus tard, ils atteignaient le gué de Nusera. La route descendait vers un large plat peu profond, dont les plaques brisaient le courant rapide du fleuve. Des ghylum étaient groupés en bosquets sur chacune des berges, et des centaines de spatules s'envolèrent en éventail dans le ciel en entendant approcher les moteurs. Leurs ailes battant l'air rappelaient le bruit des ornithoptères.

Un paysan esseulé qui tirait par sa longe un vieux chelon femelle leur fit signe de passer. Un par un, les véhicules de la garde d'honneur plongèrent dans le gué, soulevant l'eau si haut que des arcs-en-ciel marquèrent leur sillage.

Limata était une autre bourgade morte, que le fer de lance de Mkoll atteignit juste avant onze heures trente. Les brouillards avaient disparu. Le soleil grimpait dans l'air immobile. Ce jour allait être encore plus chaud que le précédent.

Devant eux, les toits à tuiles roses, poussiéreux et abandonnés, cuisaient sous la lumière. Aucune brise, aucun son, pas un seul feu de cuisine dont la fumée se serait élevée au-dessus du village. La route de Tembarong se divisait ici ; une branche partant au sud-ouest vers Hylophon et Tembarong elle-même, l'autre s'enfonçant au nord-ouest, vers les hautes terres et les étendues moites de la forêt tropicale. À un peu plus de quarante kilomètres dans cette direction se trouvait Bhavnager.

— Stop, dit soudain Mkoll dans sa radio. Chargez les armes principales. Soldats, vos fusils, et pied à terre.

Le capitaine Sirius, commandant des éléments pardusiens, répondit immédiatement depuis son Conqueror.

— Laissez-nous faire, les Tanith ; on va les écraser.

— Négatif. Arrêt complet des véhicules.

Les blindés marquèrent leur halte à six cents mètres de la lisière du village. Les Fantômes descendirent des Salamanders, dont les moteurs ronronnèrent

au point mort dans l'atmosphère chaude et sèche.

— Quel est le problème ? s'impatientait Sirius sur la fréquence.

— Restez en position, répondit Mkoll, puis il se tourna vers Domor, l'un des soldats débarqués. Tu es sûr ?

— Aussi sûr qu'on m'appelle Le Shog, confirma Domor, en employant soigneusement un carré de feutre pour essuyer la poussière des lentilles de ses yeux. La surface de la route a clairement été creusée et retassée.

La plupart des autres ne virent rien, mais les yeux de Mkoll étaient plus perçants que les leurs. Et la spécialisation de Domor était le déminage.

— Vous voulez que j'aille voir ?

— Ça pourrait être une idée. Débarque ton matériel, mais n'avance pas sans que je te le dise.

Domor repartit vers son Salamander avec Caober et Uril pour aller déballer les perches de déminage.

Mkoll déploya des équipes de tir dans les bosquets d'acéstus de chaque côté de la route, MkVenner à gauche et Bonin à droite, chacun avec trois hommes.

Quelques secondes après avoir pénétré dans les ombres tachetées des arbres fruitiers, tous les huit étaient invisibles, leurs capes de camouflage ayant absorbé le motif de leurs environs.

— Qu'est-ce qui nous retarde ? demanda derrière Mkoll le capitaine Sirius. Le sergent-éclaireur se retourna. Sirius avait quitté son Conqueror stationnaire, le *Wrath of Pardua*, et s'était approché pour voir de lui-même. C'était un homme robuste dans sa cinquantaine, avec la peau olivâtre et le nez aquilin fréquents chez les Pardusiens. Mkoll le trouvait un peu trop tout feu tout flamme, et avait été contrarié que Kleopas l'eût désigné pour partir en avant avec lui.

— Nous avons un champ de mines très resserré. Et peut-être d'autres plus loin. Mkoll marqua un temps. Et l'endroit est trop calme à mon goût.

— Tactique ? demanda laconiquement Sirius.

— Envoyer mes démineurs vous nettoyer la route et infiltrer le village par les flancs avec mes troupes.

Sirius hocha prudemment la tête.

— Vous êtes dans l'infanterie, sergent. Et vous vous débrouillez, à ce qu'on m'a dit, mais vous n'avez pas l'expérience des blindés. Vous voulez pénétrer ce village, mon *Wrath* peut s'en charger.

— Et comment ?

— C'est pour des cas comme celui-là que l'Adeptus Mechanicus a inventé les lames de bulldozer. Faites passer le mot, et je vais vous montrer comment travaillent les Pardusiens.

Mkoll retourna vers son Salamander. Ça n'était pas son approche des patrouilles de reconnaissance. Il ne voulait pas que les gros durs de Pardua illuminent les collines à coups d'obus pour dévoiler à tous leur position. Il pouvait prendre Limata à sa manière, par la discrétion, il le savait. Mais Gaunt l'avait incité à coopérer avec leurs alliés.

Il tendit le bras à l'intérieur du Salamander et attrapa le micro de la radio.

— Fer de lance pour un.

— Ici un, parlez.

— Nous avons peut-être une obstruction ici à Limata. Certainement un champ de mines. Je demande la permission pour le capitaine Sirius de passer en force et de faire du bruit.

— Est-ce bien nécessaire ?

— C'est vous qui avez dit d'être gentils avec eux.

— C'est vrai. Permission accordée.

Mkoll raccrocha le micro et appela le groupe de Domor.

— Vous pouvez remballer. C'est au tour des Pardusiens de s'amuser un peu.

Les autres se mirent à redémonter les perches de déminage en râlant.

— Capitaine ? Mkoll se tourna vers Sirius. La route est à vous.

Sirius en parut immensément satisfait, et courut vers son tank qui trépidait comme lui, pour se percher à l'écouille de tourelle.

Sur son ordre, les deux Conquerors doublèrent les Salamanders en attente et foncèrent sur la route. Le Destroyer à l'air austère resta en arrière à les attendre, ses moteurs murmurant à peine.

Les deux chars de combat abaissèrent leurs lames de bulldozer pesantes en arrivant à hauteur du champ de mines et se mirent à retourner la terre.

Les méthodes de déminage du capitaine Sirius étaient aussi brutales qu'assourdissantes. Les lames massives labourèrent la surface tassée de la route, en exhumant les charges enterrées. De véritables nuages de flammes et de débris tourbillonnaient devant les chars. Si leur détonation s'était déclenchée sous leur passage, les mines les auraient cloués sur place ou détruits, mais brutalisées ainsi comme des éclats de silex par le soc d'une charrue, elles n'écorchaient qu'à peine la solide plaque frontale.

Mkoll devait admettre que la démonstration était probante.

La fumée dérivante remontait la route jusqu'aux Salamanders en attente. Mkoll se protégea les yeux et conserva ses équipes de tir en position.

Moins de six minutes plus tard, le *Wrath of Pardua* et son jumeau, le *Sword of Pardua*, pénétraient dans Limata, les braises de la route déformée continuant de brûler derrière eux.

Mkoll grimpa sur l'aile de son Salamander et ordonna aux trois tanks légers de les suivre.

Il se retourna. Le Destroyer s'était volatilisé.

— Qu'est-ce que... ? Comment un truc aussi gros et aussi moche a pu disparaître comme ça ? Commandement du fer de lance au Destroyer ! Où est-ce que vous êtes passés ?

— Destroyer au commandement, désolé de vous avoir fait peur.

Déploiement régimentaire standard. Je suis sorti de la route pour me mettre à couvert. L'assaut frontal est le boulot des Conquerors, et Sirius sait ce qu'il fait.

— Reçu, Destroyer. Mkoll, assez peu versé de manière générale dans les manœuvres blindées, avait tout de même noté la différence nette entre les chars de combat Conqueror et les Destroyers. Là où les premiers se dressaient hauts et fiers, presque hautains, avec leur tourelle énorme, les Destroyers étaient beaucoup plus plats, leur arme lourde non pas montée en tourelle, mais pointée depuis l'avant de leur coque à peine bossue. Les Destroyers étaient des prédateurs, des chasseurs de chars, armés d'un unique et colossal canon laser. Aux yeux de Mkoll, ils représentaient l'équivalent des snipers de l'infanterie. Précis, rusés, discrets, et d'un impact percutant.

Celui confié au fer de lance, baptisé le Grey Venger, avait pour commandant un certain capitaine Leguin, que Mkoll n'avait encore jamais vu face à face, et qu'il ne connaissait que par son véhicule.

Au travers du voile de fumée, Mkoll distingua que les Conquerors étaient à présent à l'intérieur du village. Ils y soulevaient de la poussière. Des tirs abrupts d'armes légères se mirent à grêler contre leurs coques depuis la gauche.

Le *Wrath of Pardua* fit pivoter sa tourelle et désagrégea une maison d'un seul obus. Son partenaire se mit à canonner le flanc droit de l'artère centrale du village. Des demeures sur pilotis se désintégrèrent ou commencèrent à brûler. Les lance-flammes sur pivots des deux Conquerors crachèrent parmi les masures resserrées et les changèrent en décombres ardents.

Les cris de triomphe du capitaine Sirius leur arrivèrent par radio. Mkoll le voyait, toujours debout en tourelle, à soutenir les explosions que causait son arme principale par les souffles de celle sur pivot.

— C'est vraiment que de la frime, dit Domor à côté de lui.

— Ces tankistes, appuya en son sens Caober. Toujours à vouloir montrer qui c'est le plus fort.

En avançant à leur tour, ils trouvèrent les vestiges sanglants et brûlés d'une trentaine d'Infardi dans les ruines que Sirius avaient aplaties. Limata était à eux. Mkoll en avertit Gaunt, rallia ses équipes de tir au reste du fer de lance et ordonna une remise en formation, Salamanders à l'avant. Le Destroyer quitta sa cachette et rejoignit l'arrière.

— Prochain arrêt, Bhavnager ! s'égaya Sirius avec enthousiasme depuis son Conqueror.

— En route, décréta Mkoll.

À plus d'un jour de route derrière eux, l'escouade rassemblée par Corbec dépassait le site de l'embuscade, en contournant les épaves des Salamanders et de la Chimère que les Trojans avaient poussées sur le bas-côté.

Corbec ordonna une halte ; indépendamment de la valeur de l'endroit, la turbine de la Chimère surchauffait. Les passagers descendirent se dégourdir les jambes.

Corbec, Derin et Bragg déambulèrent jusqu'au bord de la route, où sur une parcelle de terre noire, des rangées de piquets récemment taillés signalaient

les sépultures des tués.

— On l’a manquée, celle-là, dit Derin.

Corbec hocha la tête. Ce site marquait la première action des Fantômes à laquelle il n’avait pas pris part. Il avait fait tout le chemin depuis Tanith avec ses hommes, pour être avec eux. Les autres avaient combattu et étaient tombés ici, pendant que lui se trouvait dans un lit à des kilomètres de là.

Sa poitrine le lançait. Il avala deux autres gélules d’antidouleur avec une gorgée d’eau tiède de sa gourde.

Greer était descendu de la Chimère et en avait ouvert les capots latéraux pour laisser s’échapper une fumée noire et graisseuse. Il passa le bras à l’intérieur, avec une clé à molette, pour tenter de soulager les systèmes souffrants.

Milo aurait voulu parler à Sanian, mais l’esholi s’était éloignée vers le bord de l’eau avec Nessa. La Verghastite était apparemment en train de lui apprendre les rudiments du langage par signes.

— Elle a l’air de beaucoup aimer apprendre.

Milo se retourna et trouva le sourire de Daur.

— C’est vrai, capitaine.

— Je suis content que tu nous l’aies trouvée, Brin. Nous ne pourrions pas aller bien loin sans un bon guide.

Milo s’assit sur une souche au bord de la route, et Daur posa délicatement son corps meurtri à côté de lui.

— Qu’est-ce que vous savez, exactement, capitaine ?

— À propos de quoi ?

— De cette mission. Corbec dit que vous en savez autant que lui. Que vous... Ben, que vous ressentez la même chose.

— Je n’ai pas d’explication à t’offrir, si c’est ce que tu me demandes. J’ai juste cette pulsion dans ma tête...

— Je vois.

— Non. Je ne crois pas que tu puisses voir. Et je te remercie énormément d’oser partir aussi loin avec nous sans rien savoir.

— Je fais confiance au colonel.

— Moi aussi. Tu n’as pas fait de rêves, tu n’as pas eu de visions ?

— Non, capitaine. Tout ce qui me pousse, c’est ma loyauté envers Corbec et envers vous. Et envers Gaunt. Et envers l’Empereur de l’Humanité...

— L’Empereur nous protège, compléta dûment Daur.

— C’est tout. La loyauté. Envers les Fantômes. Je n’ai plus rien d’autre. C’est tout ce dont j’ai besoin pour l’instant.

— Mais c’est toi qui nous as amené à notre guide, prononça soudain une voix calme et fragile.

— Quoi ?

Daur se tut et cligna des yeux.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-il à Milo, qui le regardait avec perplexité.

— Vous avez dit « C'est toi qui nous as amené à notre guide » Juste à l'instant. Vous aviez une voix bizarre.

— J'ai dit ça ? Et j'ai parlé bizarrement ?

— Oui, capitaine.

— Je voulais dire Sanian...

— J'avais compris, mais c'était une façon bizarre de présenter les choses.

— Je ne me souviens pas... C'est dingue, je ne me souviens même pas d'avoir dit ça.

Milo lui jeta un regard circonspect.

— Avec tout le respect que je vous dois, capitaine, vous êtes en train de me donner la trouille.

— Je crois que je me file la trouille à moi-même, Milo.

— Doc.

— Corbec.

Ils se tenaient parmi les arbres qui dominaient le petit cimetière. La première occasion qu'ils avaient de parler depuis leur départ de la Doctrinopole.

— Votre fils, vous avez dit ? Mikal ?

— Mikal.

— Dans vos rêves ?

— Depuis des jours maintenant. Je pense que ça a commencé quand je vous cherchais dans la Vieille Ville.

— Et vous aviez jamais rêvé de Mikal avant ?

Mikal Dorden était mort sur Verghast. Il avait été le seul à échapper à la destruction de Tanith avec un parent. Le soldat Mikal Dorden. Le médecin-chef Tolin Dorden. Fantômes l'un et l'autre, père et fils... Jusqu'à Vervun et la porte de Veyveyr.

— Bien sûr. Chaque nuit. Mais pas de cette façon. C'est comme si Mikal voulait que je sache quelque chose, ou que je me rende quelque part. Il n'a dit qu'une seule chose, « Le martyr de Sabbat ». Je m'en suis rappelé quand vous l'avez dit vous aussi.

— Ça va pas être facile de grimper là-haut, dit doucement Corbec. Il leva l'index vers les Collines Sacrées qui s'estompaient au loin, en partie voilées par un orage sur les bois.

— Je suis prêt à y aller, Colm, sourit Dorden. Je pense que les autres le sont également, mais gardez un œil sur Vamberfeld. Sa première expérience des combats ne s'est pas bien passée. Peut-être un traumatisme dû au choc. Il pourrait en sortir naturellement, mais certains ne s'en remettent jamais. Vous auriez mieux fait de ne pas l'emmener.

— On aurait tous mieux fait de ne pas y aller. J'ai pris ceux que j'ai trouvés. Mais c'est noté, je le surveillerai.

— Je te respecte.

— Y a intérêt, mon pote, dit Greer qui soignait les vieux moteurs de la Chimère.

— Non, vraiment, je te respecte, répéta Vamberfeld.

— Et pourquoi ça ? demanda Greer d'un ton désinvolte en desserrant une durite d'admission.

— Pour t'être joint au pèlerinage. C'est une mission pieuse. Tellement pieuse.

— Ouais, vachement pieuse, c'est sûr.

— Est-ce que l'esprit de la sainte t'a parlé à toi aussi ? demanda Vamberfeld.

Greer se retourna avec un air cynique, un sourcil levé.

— Pourquoi, elle t'a parlé à toi ?

— Bien sûr ! Elle était sublime et majestueuse !

— C'est génial. Mais tout de suite, j'ai un moteur à réparer, si tu veux.

— La sainte va guider ta main...

— Mon cul, oui ! Quand sainte Sabbat se manifesterait ici pour m'aider à purger le refroidisseur, là, d'accord, je me mettrais à croire.

Vamberfeld parut un peu dépité.

— Pourquoi tu es venu, alors ?

— Pour l'or, bien sûr, dit Greer en soulignant bien chaque mot, comme pour se faire comprendre d'un enfant.

— Quel or ?

— L'or. Celui des montagnes. Daur doit t'en avoir parlé, non ?

— N-non...

— C'est la seule raison qui me fasse venir. Les lingots d'or. C'est ça, mon genre de motivation.

— Mais il n'y a pas de trésor là-bas. Aucun trésor matériel. Juste la foi et l'amour.

— C'est ce que tu crois.

— Le capitaine n'aurait pas menti.

— Non, il n'a pas menti, bien sûr.

— Il nous aime tous.

— Mais oui, il nous aime tous. Maintenant, si tu permets...

Vamberfeld acquiesça et s'éloigna obligeamment. Greer secoua la tête pour lui-même et se remit à la tâche. Il ne comprenait pas ces Fantômes. Trop sérieux à son goût. Et depuis qu'il était arrivé sur Hagia, il n'avait pas arrêté d'entendre débâter au sujet de foi et de miracles. Bon, c'était un monde-temple. Et alors ? Greer ne croyait pas à ce genre de trucs. La vie, puis la mort, point à la ligne. Avec de la chance, les gens vivaient bien ; un coup de déveine et leur mort pouvait être plus pénible. Les dieux, les saints, les putains d'anges et toutes ces conneries étaient le style d'insanités dont les hommes se farcissaient la tête quand leur chance commençait à les abandonner.

Il s'essuya les mains sur un chiffon et resserra la bague de la durite. Tous ces losers formaient une sacrée bande. Le colonel, le docteur, et ce

Vamberfeld couraient après leurs visions de trucs qui n'existaient que dans leurs têtes. La fille sourde, il ne la cernait pas. Le grand baraqué était un abruti. Le petit Milo prenait des grands airs, et seulement parce qu'il voulait impressionner cette fille locale, laquelle, par parenthèse, était givrée elle aussi, selon son humble opinion. Derin était le seul à avoir l'air à peu près O.K., et Greer se disait que c'était parce que lui aussi était venu pour l'or. Daur devait avoir persuadé les autres de signer en faisant semblant de croire à leurs idées fixes.

Daur était encore différent. Il paraissait très propre sur lui, l'exemple même du jeune officier vaillant et bien élevé, mais sous ce vernis battait le cœur d'un vrai petit pourri. Greer connaissait ce genre de spécimen. Il le détestait depuis le moment où ils s'étaient rencontrés dans cette cour de prière, quand il lui avait taillé un costard devant ses hommes. Greer n'avait été blessé que parce qu'il avait dû monter à l'assaut, pour montrer qu'il en avait et refaire sa réputation. Mais Daur avait eu besoin d'un pilote, et il lui avait parlé du magot. L'or du temple, des tas de lingots, sortis en secret du trésor de la Doctrinopole pour les mettre en lieu sûr lors de l'invasion des Infardi. C'était ce que Daur lui avait raconté. Il avait eu le tuyau de la bouche d'un ayatani mourant. Dans l'échelle de valeurs de Greer, c'était ce qu'il appelait une vraie bonne raison de désert.

Il n'aurait pas été surpris que Daur ait eu l'intention de se débarrasser des autres une fois cette histoire terminée. Greer allait surveiller ses arrières ; au besoin, il tirerait le premier. Pour l'instant du moins, il se savait en sécurité : Daur avait besoin de lui plus que de n'importe quel autre.

Vamberfeld était celui qui l'inquiétait le plus. Daur avait recruté tout ce petit monde parmi les blessés de l'hôpital, excepté Sanian et Milo, et tous avaient des bandages pour le prouver. Tous sauf Vamberfeld. Lui était un cas psychiatrique, Greer en était sûr maintenant. Le comportement timide, le regard à la ronde en permanence ; il avait déjà vu ça chez d'autres.

Greer préférerait ne pas être là quand il finirait par péter les plombs.

Il referma le caisson latéral.

— Ça y est, ça remarque ! Si on veut partir, c'est maintenant !

La compagnie convergea pour rejoindre la Chimère. Pour la énième fois de la journée, Corbec se demanda dans quoi il s'était fourré. Cela lui paraissait tellement légitime par moments, mais le reste du temps, les doutes l'assaillaient. Il avait désobéi à des ordres, et persuadé huit autres gardes d'en faire de même. Et il les emmenait à présent en territoire ennemi. Qu'allait-il se passer s'ils se mettaient dans une mauvaise situation ? Milo était en parfaite santé physique, mais le toubib et Sanian n'étaient pas des combattants. Nessa avait une blessure de laser au ventre en passe de guérir, Bragg ne pouvait pas se servir de son épaule. Les plaies à la poitrine de Daur et de Derin les freinaient dans leurs gestes, Greer était atteint à la tête, et Vamberfeld au bord de l'effondrement nerveux. Sans parler de ses propres blessures, encore

douloureuses.

Pas vraiment l'escouade la plus fringante de l'histoire de la Garde. Ni la mieux équipée. Chaque soldat avait son fusil, dans le cas de Nessa, un modèle de sniper à canon long, et Bragg son autocanon. Ils avaient aussi une boîte de tubes-charges, mais hormis cela, assez peu de munitions ; pour autant qu'il le sût, Bragg n'avait qu'une demi-douzaine de chargeurs ronds en réserve pour son arme. La Chimère avait un fulgurant sur pivot, mais au vu de ses dernières performances, Corbec se demandait s'ils ne se retrouveraient pas bientôt tous à pied.

Il se demanda ce que Gaunt aurait fait dans une telle situation. Et il était presque sûr de le savoir.

Les envoyer tous au peloton d'exécution.

Au travers des arbres, d'épais massifs d'acestus et de vipiriums aux troncs fins, ils commençaient à entrevoir les abords de Bhavnager.

L'après-midi était avancée, et le soleil d'une chaleur infernale. L'air qui vibrait altérait toute notion de distance. Les véhicules du fer de lance avaient bien roulé, et d'après la radio, le reste du convoi ne se trouvait qu'à soixante-dix minutes derrière eux.

Mkoll les fit s'arrêter et partit s'enfoncer dans les bois avec MkVenner pour procéder à quelques observations. Ils s'accroupirent dans l'ombre penchée des arbres fruitiers sauvages et étudièrent les alentours à la jumelle. Pas le moindre souffle ne venait brasser l'atmosphère, aussi chaude et aride que du sable. Dans les ajoncs, les insectes tiquaient comme des montres.

Mkoll compara ce qu'il voyait avec la carte de la ville. Bhavnager était grande, dominée à l'est par un grand temple blanchi à la chaux, coiffé d'un stoupa d'or, et au sud-ouest par une rangée d'entrepôts de brique. Les drapeaux et fanions de prière pendaient mollement du dôme doré dans l'air sans vent. La route qu'ils suivaient entraînait dans la ville par son angle sud-est, courait au sud du temple vers ce qui semblait être un marché triangulaire, situé approximativement au centre de la ville, puis apparaissait de nouveau au nord de grands bâtiments de la périphérie que Mkoll estima être des ateliers mécaniques. Un plan de rues plus petites, bordées de magasins et d'habitations, irradiait depuis la place du marché.

— Ça a l'air calme, jugea MkVenner.

— Mais un peu plus vivant cette fois. Quelques silhouettes là-bas, sur le marché.

— Je les vois.

— Et deux là-haut, sur le balcon inférieur du temple.

— Des sentinelles.

— Ouai.

Les deux éclaireurs avancèrent et descendirent un peu parallèlement à la grand-route. Au sortir des vergers sauvages, celle-ci restait ouverte et non protégée sur plus de quinze cents mètres, jusqu'en bordure de la ville. Des

arbres avaient été abattus et les broussailles taillées.

— Ils ont vraiment pas envie que quelqu'un leur tombe dessus par surprise.

Mkoll leva la main, le signe pour demander le calme. Ils détectaient à présent tous deux du mouvement dans les arbres, à vingt mètres sur leur droite. Exactement sur la route.

Avec MkVenner en couverture à quelques pas derrière lui, Mkoll se faufila en silence au travers des fourrés desséchés. Sa dague argentée glissa hors de son fourreau.

L'homme qui surveillait la route depuis un petit fossé sous les arbres lui tournait le dos. Les véhicules du fer de lance étaient hors de vue derrière le virage, mais il devait avoir entendu leurs moteurs approcher. Avait-il déjà envoyé un signal d'alerte ou attendait-il de voir ce qui allait approcher ?

Mkoll le poignarda d'un coup rapide et soudain. L'autre n'eut pas même le temps de réaliser qu'il était mort.

Il était habillé de soie verte, la peau livide, crasseuse, et tatouée.

Mkoll fouilla le cadavre et ne trouva que sa vieille carabine, mais pas d'émetteur radio. Logé dans un trou qu'une main avait creusé dans le flanc du fossé se trouvait un miroir rond. Un instrument simple mais efficace pour communiquer avec un autre guetteur le long de cette route. Un seul ou plusieurs ? Le fer de lance en avait peut-être déjà dépassé d'autres ?

Il regarda vers la ville, à temps pour remarquer un reflet brillant du soleil sur le balcon du temple. Le signal fut répété, environ une minute plus tard.

Une réponse ? Une question ? Une vérification de routine ? Mkoll hésita à utiliser ou non le miroir. Un signal faux allait mettre l'ennemi en alerte, mais une absence de réponse n'allait-elle pas avoir le même effet ?

Le signal lumineux lui parvint à nouveau du temple.

— Chef ? susurra MkVenner sur leur fréquence commune.

— Dis-moi.

— Je vois des signaux lumineux.

— Sur le temple.

— Non. De l'autre côté de la route, à environ trente mètres, là où la ligne d'arbres s'arrête.

MkVenner avait un meilleur angle. Mkoll recula, sortit lentement du fossé et descendit de quelques mètres sur la pente douce, sa cape enroulée autour de lui. L'autre homme lui apparut à son tour, de l'autre côté de la route, comme MkVenner l'avait dit, sous un filet de camouflage. Il regardait vers l'opposé de la ville et ne donnait pas l'impression de l'avoir repéré.

Mkoll rangea son couteau et leva son fusil. Le silencieux était déjà vissé en place.

Il attendit que le guetteur se fût un peu décalé et eût à nouveau levé son miroir, puis lui plaça un tir en pleine oreille. L'Infardi s'effondra hors de vue.

Les deux éclaireurs retournèrent vers le fer de lance. Sirius les attendait avec le commandant de l'autre Conqueror.

— Aucune idée de leur nombre, mais la ville est tenue par l'ennemi,

expliqua Mkoll. Nous avons neutralisé deux sentinelles sur la route. L'approche de la ville a été placée sous surveillance et leur champ de vision est dégagé vers le sud. Je préférerais prendre le temps de disperser mes troupes dans les bois pour trouver les autres guetteurs, et peut-être tenter une approche une fois qu'il fera sombre, mais le temps joue contre nous. Ils ne mettront pas longtemps à remarquer que les sentinelles ne répondent plus, si ça n'est pas déjà le cas.

— Nous aurons tout le reste du convoi derrière nous d'ici moins d'une heure, dit Sirus.

— C'est peut-être comme ça qu'il faut la jouer, appuya l'autre commandant de char, un petit nommé Farant ou Faranter, Mkoll n'était pas sûr d'avoir bien compris la première fois. On attend que les autres éléments arrivent pour pouvoir avancer en force.

Mkoll trouvait cette proposition sensée. Ils pouvaient perdre beaucoup de temps à employer leurs tactiques habituelles ; peut-être était-ce une occasion où l'emploi de la force brute était la meilleure solution. Simple, directe, emphatique. Sans fioriture.

— Je vais proposer la solution au patron, dit-il en retournant vers son Salamander.

Il y eut une détonation faible et distante, étouffée par l'air chaud de l'après-midi. Une seconde plus tard, un sifflement hurlant descendait du ciel.

— Tir en approche ! hurla Sirus. Tous les hommes se jetèrent à couvert.

L'obus toucha la route à vingt-cinq mètres d'eux et souffla un écran d'arbres. Un instant plus tard, deux autres explosaient dans le bosquet à leur droite, soulevant de la terre et des flammes dans le ciel sans nuages.

Des particules leur retombèrent dessus. Les deux Conquerors contournèrent les Salamanders, le *Wrath of Pardua* en tête. D'autres projectiles explosaient à présent tout autour d'eux. L'ennemi avait très bien calculé sa portée, ou avait énormément de chance.

— Arrêtez ! Sirus, revenez ! beugla Mkoll dans sa radio tandis que son Salamander se mettait en branle. Il dut se baisser quand les éclats d'un obus tombé dangereusement près crépitèrent contre la coque.

Ce pilonnage n'était pas celui d'un seul canon. Emplacements multiples, peut-être des pièces de campagne, d'un gros calibre à en croire l'importance des déflagrations. Où avaient-ils réussi à cacher une batterie d'artillerie ?

Le Conqueror de Farant explosa soudain dans une énorme boule de feu. L'explosion fut si forte qu'elle renversa Mkoll sur le dos. Il grêla des fragments de blindage rompu. Caober cria quand l'un d'eux lui griffa le front.

Les vestiges embrasés du char pardusien barraient le centre de la voie, sa tourelle désintégrée, son armature fondue et tordue, les segments de ses roulements dispersés. Le *Wrath* était passé devant et remontait la route.

— Blindés ennemis, blindés ennemis ! criait Sirus par la radio.

Mkoll les vit à son tour. Deux chars de combat, peints dans une teinte vert vif, dont les canons grondaient tandis qu'ils revenaient sur la route en

déracinant des arbres fruitiers.

C'était donc pour cela qu'il n'avait pas vu de positions d'artillerie. Ça n'était pas des tirs d'artillerie.

Les Infardi disposaient de véhicules blindés. Et en grand nombre.



DIX

LA BATAILLE DE BHAVNAGER

« *Ne reculez pas ! Ne faillissez pas ! Apportez-leur la mort, au nom de Sabbat !* »

— Sainte Sabbat, aux portes d'Harkalon

Sans se préoccuper des obus de 105 mm qui pleuvaient sur la route et dans les arbres autour de lui, Sirius avança de front sur les blindés infardi ; le *Wrath of Pardua* fonçait dans un bruit clinquant de chenilles et fit tirer son arme principale. Le projectile à haute vélocité atteignit le plus proche des deux véhicules ennemis, dont il fit exploser le manteau arrière de la tourelle avec une telle force que celle-ci tourna sur deux cent dix degrés. Le char avait clairement conservé sa puissance de propulsion, car il continua de remonter la route, mais les systèmes de rotation de la tourelle avaient été détruits et son canon oscillait mollement au rythme des embardées. Le *Wrath* tira à nouveau, quelques secondes avant qu'un projectile du second tank ne ricochât de biais contre son flanc droit. L'obus déforma et arracha son garde-boue avant de partir éclater parmi les arbres.

Le deuxième tir du *Wrath* avait raté sa cible. Le blindé infardi endommagé était maintenant à moins de quarante mètres, et son canon laser de coque commençait à cracher ses rayons de lumière bleue vers le Conqueror de Sirius. L'autre char ennemi essayait de contourner son comparse pour obtenir un meilleur angle ; il quitta à moitié la route, en écrasant sur le bas-côté une rangée de jeunes arbres et de petits acestus. Le pilonnage nourri d'unités infardi encore invisibles continuait de lacérer la position.

Les lasers furibonds du tank endommagé se dispersaient maintenant contre le blindage avant du *Wrath of Pardua*, et Sirius ordonna à son canonnière de viser le char qui contournait le premier. Réaligner la tourelle allait lui demander une seconde, une seconde décisive ; dans cet intervalle de temps, le second blindé tira à nouveau et atteignit le *Wrath* de plein fouet. L'impact fut assez puissant pour projeter de côté sur plusieurs mètres ses soixante-deux tonnes de métal. Mais il ne pénétra pas les vingt centimètres de son blindage de coque. À l'intérieur, l'équipage resté sous le choc avait perdu l'essentiel de ses senseurs optiques avant. Sirius cria de répliquer, mais l'autre tank était sur

eux et approchait pour le coup de grâce.

Un rayon laser dévastateur fusa près du *Wrath* et traversa le véhicule de ses assaillants juste sous la tourelle. Le magasin intérieur de munitions explosa avec une telle force que le corps principal du char fut retourné sur lui-même par le gonflement de flammes. L'onde de choc et les éclats de métal déboisèrent un cercle de vingt mètres de rayon.

Le *Grey Venger* avait frappé.

Depuis le sommet ouvert de son Salamander qui reculait rapidement, Mkoll vit le Destroyer long et bas passer près d'eux. Son énorme canon laser fixe évacuait la chaleur du tir par ses volets d'aération. Il contourna la carcasse fumante du Conqueror de Farant et se rangea en couverture près du *Wrath*.

Mais l'équipage du *Wrath of Pardua* avait recouvré ses esprits et s'empessa de se débarrasser de son deuxième agresseur, en tirant à courte portée dans sa section motrice gauche. Le char bascula sous l'impact de l'obus et commença à brûler.

Le trio de Salamanders avait assez reculé pour pouvoir faire demi-tour.

— Dispersion et retraite ! cria Mkoll par radio. Repliez-vous jusqu'au repère 00.58 !

Leguin répondit immédiatement par l'affirmative, mais Mkoll n'obtint aucune réponse de Sirius.

Cet abruti veut rester pour se battre, pensa-t-il. Sur l'auspex tactique de sa machine, il comptait au moins dix échos de bonne taille qui arrivaient de Bhavnager vers leur position.

Mais Sirius apparut soudain à l'écoutille supérieure du *Wrath*, pour regarder vers Mkoll au travers des bouffées de fumée. Le dernier tir subi avait mis sa radio et son intercom hors service. Mkoll lui répéta son ordre par signaux, en s'assurant que Sirius l'eût bien compris.

Le *Grey Venger* tint son terrain. Deux autres rayons incandescents filèrent au bas de la route vers des cibles que Mkoll ne pouvait pas voir. Probablement une tactique de découragement, se dit-il : quel véhicule de combat aurait eu envie d'approcher en se sachant attendu au tournant par un char Destroyer ?

Le *Wrath of Pardua* renversa sa direction et pivota sur place pour suivre les Salamanders. Sa tourelle pivota à cent quatre-vingts degrés pour couvrir leur fuite ; quand lui aussi se fut mis à tirer derrière eux, le *Venger* fit demi-tour et s'élança à sa suite, dans une accélération si brutale que sa coque trépidante se dressa une fraction de seconde le nez en avant sur sa barre de torsion.

Assourdi et légèrement meurtri, le fer de lance s'éloigna du bombardement, lequel continua pendant quinze minutes après qu'il se fût replié. Personne ne semblait s'être lancé à leur poursuite.

Mkoll fit parvenir les mauvaises nouvelles à Gaunt.

En gardant un œil vers le nord, à l'affût d'un signe d'approche ennemie, le groupe de reconnaissance attendit le groupe principal de la garde d'honneur au repère routier 00.58, un escarpement sur des pâtures tournées vers l'ouest,

à quinze kilomètres au sud de Bhavnager.

Le soleil commençait à plonger et la chaleur intense du jour se dissipait. Un vent septentrional soufflait un air plus frais depuis les contours brumeux des Collines Sacrées, qu'ils voyaient à présent s'élever sur l'horizon nord au-dessus de l'immense tapis de la forêt.

Mkoll quitta son Salamander, passa près de Bonin qui rapiécçait au mieux la coupure sur le visage de Caober et alla vers le *Wrath of Pardua* en prenant le temps d'observer les Collines Sacrées. Leurs versants commençaient à s'élever à soixante-dix kilomètres de là ; derrière eux, les hauteurs tendaient vers un gris sans substance. Une centaine de kilomètres plus loin se découpaient les sommets majestueux : des titans à l'aspect transparent, dont les têtes se perdaient dans les rubans de nuages, à neuf mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Une sacrée perspective.

Le seul fait d'arriver là-bas impliquait de combattre au moins une unité blindée ennemie, retranchée dans le seul dépôt de carburant assuré. Puis il y aurait la forêt tropicale, et les reliefs de plus en plus hauts, de plus en plus froids.

Le tonnerre, estampille des jours trop chauds, sonna le réveil des éminences proches. La brise croissante portait le goût d'une promesse d'orage. Des nuages enflés, aussi tachetés que les motifs de camouflage aérien des appareils volants impériaux, arrivaient par le nord dans un ciel resté bleu depuis que les brouillards s'étaient levés.

De jeunes chelons et d'autres herbivores semblables à des chèvres broutaient sur les autres prairies luxuriantes, au-delà de celle du point de rendez-vous. Les cloches accrochées à leur cou tintaient mollement.

Les hommes de Sirius effectuaient des réparations d'urgence sur le grand *Wrath of Pardua* blessé. Ils plaisantaient, riaient avec leur capitaine et se répétaient les détails du récent combat, heureux d'être toujours en vie. Personne n'évoquait les membres de l'équipage perdu. Le deuil viendrait en son heure. Quand l'obstacle de Bhavnager aurait été franchi, il n'y aurait pas qu'un seul Conqueror à pleurer, se disait Mkoll.

Une silhouette approcha de lui en foulant l'herbe agitée par la brise. Mkoll sut immédiatement qu'il s'agissait de ce Leguin qu'il n'avait pas encore vu ; un petit homme de la trentaine, bien fait de sa personne, vêtu du treillis marron clair des Pardusiens et d'un manteau de cuir à doublure de molleton. L'homme défit la sangle de son couvre-chef de tankiste et débrancha le fil de ses écouteurs.

Sa peau était plus sombre que celle de la plupart des natifs de Pardua, et ses yeux d'un bleu luisant.

— Vous savez garder la tête froide, sergent, dit-il en offrant sa main.

— La situation avait l'air plutôt serrée, répondit Mkoll.

— C'est ce qui fait les meilleurs combats.

— J'ai cru un moment que Sirius allait m'envoyer me faire voir, risqua

Mkoll. Leguin lui sourit.

— Anselm Sirius est un fier-à-bras qui passe son temps à courir après les lauriers, mais c'est aussi le meilleur commandant de Conqueror de tous les Pardusiens. Excepté Woll, peut-être. Ils entretiennent une petite rivalité, tous les deux ont un tableau de chasse impressionnant. Laissez faire Sirius. C'est un as.

Mkoll hocha la tête.

— Je connais des soldats avec le même caractère. Cela dit, j'ai cru qu'ils allaient l'avoir. Heureusement que vous êtes intervenu.

— Mon plus grand plaisir dans l'existence, c'est d'utiliser l'arme principale de ma bécane. Je n'ai fait que mon devoir.

Le *Grey Venger* faisait profil bas, non loin, dans la pâture, son fût massif pointé au nord vers la route. Mkoll se fit la réflexion que s'il avait été un servant de char, un Destroyer aurait sans doute été son véhicule de choix. Cinquante tonnes et quelques de puissance blindée n'étaient pas vraiment discrètes, mais cet engin n'en était pas moins un prédateur silencieux. Un chasseur, et Mkoll avait une affinité avec les chasseurs. Il en avait été un durant toute sa vie d'adulte avant son incorporation. Et en vérité, il en était resté un depuis.

Certains des ruminants levèrent soudain la tête et commencèrent à s'éloigner.

Une minute plus tard, ils entendirent à leur tour le grondement croissant venu du sud.

— Les voilà, dit Leguin.

La garde d'honneur se rassembla autour du repère 00.58, et se déploya en une ligne défensive solide tournée vers le nord. Tandis que les tanks prenaient position, et derrière eux les batteries Hydra, l'infanterie mit pied à terre.

— C'est bientôt qu'on va se marrer, sûr de sûr, décréta Cuu à l'attention de Larkin avec qui il s'installait dans les herbes hautes.

— Pas trop non plus, j'espère, grommela en retour Larkin qui testait le réglage de sa lunette.

Alors que le détachement sécurisait le lieu, Gaunt appela à lui pour un briefing ses chefs de section. Ils se rassemblèrent autour de l'arrière de son Salamander : Kleopas, Rawne, Kolea, Hark, la chirurgienne Curth, les commandants des blindés, chefs d'escouade et sergents de peloton. Certains amenèrent des plaques de données, d'autres des cartes du terrain. La plupart d'entre eux fumaient ou s'étaient fait servir des timbales de café fraîchement passé.

— Vos opinions ? lança Gaunt pour demander le calme.

— Il ne nous reste que quatre heures de jour. Il nous en faudra la moitié pour nous mettre en place, estima Kleopas. Je propose d'attendre l'aube.

— Ce qui veut dire qu'il faut viser demain midi au plus tôt pour avoir fait le plein et nous remettre en branle, pour peu qu'on réussisse à prendre

Bhavnager, répliqua Rawne. Une demi-journée de perdue sur le programme.

— Et alors ? jeta Kleopas cyniquement. Vous nous proposez de foncer tête baissée et d'attaquer ce soir, major ?

Certains des Pardusiens s'esclaffèrent.

— Oui, répondit froidement Rawne, comme si cette solution était l'évidence même et comme si Kleopas était un véritable imbécile de la dénigrer. Pour ne pas perdre le temps de lumière qu'il nous reste. Vous voyez un autre moyen ?

— Une frappe aérienne, lança le commissaire Hark. Tous les tankistes présents se mirent à marmonner en levant les yeux au ciel.

— Oh non, par pitié ! C'est l'occasion rêvée d'intervenir avec nos blindés, les adjura Sirius. Laissez-nous faire.

— Permettez-moi de vous reprendre, capitaine, dit Gaunt, la mine sombre. C'est une occasion rêvée de remplir notre mission au nom de l'Empereur de façon aussi efficace et expéditive que possible. Ce que ça n'est pas, c'est une occasion de vous laisser courir après les lauriers en engageant obligatoirement un combat de chars.

— Je ne crois pas que Sirius sous-entendait cela, intervint Kleopas quand Sirius prit un air renfrogné.

— Je pense pour ma part que c'est exactement ce qu'il sous-entendait, désamorça Hark sur un ton léger.

— Quoi qu'il en soit, reprit Gaunt, j'ai déjà contacté le commandement aérien à Ansipar. Les escadrons sont mis à contribution pour l'évacuation, ils n'ont pas voulu m'en dire plus. Nous pouvons espérer une frappe aérienne si nous attendons deux jours. Comme le major Rawne l'a si justement fait remarquer, nous n'avons pas de temps à perdre. Nous allons prendre Bhavnager nous-mêmes, de la manière forte.

Sirius retrouva son sourire. Il y eut quelques murmures.

Gaunt consulta sur sa plaque les rapports d'estimation.

— Nous savons qu'ils disposent au moins de dix véhicules blindés, des chars de combat non impériaux.

— C'est un minimum, jugea Sirius. À mon avis, ils n'auraient pas envoyé leur effectif complet pour repousser un simple raid.

— Type de véhicule et propriétés ?

— Des tanks de type AT70 de conception urdeshi, exposa Leguin. Performances médiocres et cadence de tir lente, canon de 105 en armement standard. Ils sont très courants dans ce sous-secteur.

— Il en sort à la pelle des manufactures d'Urdesh depuis que l'ennemi s'en est emparé, compléta Letaw, un autre chef de char.

— Le modèle Reaver, d'après ce que j'ai pu en voir, poursuivit Leguin. Blindage faible, il consomme un paquet de carburant et il chasse de l'arrière dans les virages. Nos Conquerors les surclassent largement. Sauf s'ils ont le nombre pour eux, bien sûr.

— D'après le pilonnage que nous avons essuyé sur la route, je dirais qu'ils

ont au moins cinq pièces d'artillerie autoportées, dit Sirius.

— Au moins, confirma Leguin. Mais il y a aussi autre chose : ils ont continué de bombarder la route un certain temps après que nous nous soyons repliés. Je suis sûr qu'ils ne savaient pas que nous étions partis. Ils avaient mis en place un réseau de guetteurs efficace, mais mon opinion est que leurs scanners de bord ont un spectre bien plus limité que les nôtres. Pas d'auspex. Pas de détecteurs de relief. Ils seront aveugles tant qu'eux ou leurs sentinelles ne nous auront pas vus ; et nous, au contraire...

— C'est noté, le coupa Gaunt. Bien, voilà comment nous allons procéder. Assaut frontal en suivant le vecteur de la route. Dès ce soir. Si nous trouvons déjà hasardeux d'attaquer si près du coucher du soleil, vous pouvez être certains qu'ils ne s'y attendront pas. Les blindés quittent le couvert des bois et se déploient. Derrière eux, soutien d'infanterie à l'arme antichar. Je veux deux attaques d'infanterie sur le sud de la ville, en première ligne. Kolea, Baffels, ce sera vous deux. Dans le secteur de ces entrepôts.

Il indiqua l'endroit sur sa carte.

— Voilà la cerise sur le gâteau. Une prise de flanc. Peut-être quatre ou cinq tanks, depuis l'est avec un soutien d'infanterie et les Salamanders. Leur objectif : le temple, puis une poussée vers les réservoirs de carburant. Les batteries Hydra tireront depuis la route, ici.

— Et qu'en est-il des civils ? demanda Hark.

— Je n'en ai pas amené avec moi. Vous si ?

Les hommes rassemblés se mirent à rire.

— Bhavnager est une cible dégagée. Je vous le dis maintenant pour qu'il n'y ait pas de malentendu plus tard : nous allons attaquer cette ville en infligeant un maximum de dégâts. Et même s'il y a des civils, il n'y a pas de civils. C'est compris ?

Les officiers donnèrent leur assentiment. Gaunt ignora le regard noir que lui lançait Curth.

— Kleopas, vous avez la charge de l'offensive principale, je guiderai les Fantômes derrière vous. Rawne, Sirius ? Occupez-vous de l'attaque de flanc. Varl ? Je vous veux en arrière-garde sur la route avec tout un peloton. Restez derrière les Hydras, et couvrez le train d'approvisionnement. Ne le laissez avancer que quand la ville aura été déclarée sûre. Le code d'offensive est « Slaydo ». La demande de soutien des réserves est « Oktar ». Le signal de retraite est « Dercius ». Fréquence principale bêta-kappa-alpha, fréquence secondaire kappa-bêta-bêta. Des questions ?

Il n'y en eut aucune. À moins de deux heures du crépuscule, le soleil tomba sur les montagnes, la pluie sur la forêt, et la garde d'honneur sur Bhavnager.

Le *Grey Venger* de Leguin, et l'autre Destroyer de la compagnie, dont le nom de *Death Jester* s'étalait en lettres écarlates sur sa jupe blindée, furent les premiers à remonter la grand-route afin de nettoyer le périmètre extérieur. Leurs victimes communes se chiffèrent à huit chars de combat infardi, tous

cachés dans les vergers du bord de route.

Mkoll emmena tout un peloton avec eux. Ses éclaireurs restèrent perchés sur les coques des Destroyers jusqu'à atteindre le couvert des arbres, où ils se dispersèrent au milieu des futaies.

Les Fantômes avancèrent en vague à la hauteur des tueurs de tanks, localisant et neutralisant les postes d'observation du réseau de signalisation ennemi.

Le *Venger* et le *Jester* allèrent se tapir à la lisière des arbres qui surplombaient Bhavnager tandis que le groupe d'assaut principal les dépassait, emmené par le *Heart of Destruction*. Le sol tremblait, et le tonnerre mécanique roulait dans l'air figé. Derrière eux, les troupes débarquèrent des camions, lesquels se replièrent jusqu'au repère 00.60 où Varl et son unité gardaient les Chimères, les Trojans et les citernes.

Le mot fut donné, et ce mot était « Slaydo ». Sous la direction de Kleopas, douze machines chargèrent vers Bhavnager depuis le sud, onze Conquerors et l'unique Executioner de la compagnie, un ancien tank tireur de plasma surnommé le Strife.

L'ennemi avait d'ores et déjà repéré la fumée montée des bois, celle des victimes des Destroyers, ainsi que la lumière des explosions, et opérait une sortie en force. Trente-deux AT70 Reaver, tous peints d'un vert brillant, plus sept half-tracks modèle N20 armés de canons antichars de 70. L'air désabusé, le major Kleopas se rappela l'estimation du capitaine Sirius : « au moins » dix Reavers et cinq pièces autoportées. Cela allait être un engagement majeur. Une occasion d'arracher la gloire au tumulte de la bataille, ou une occasion de trouver la mort. Le genre d'alternative auquel les Pardusiens étaient confrontés plus souvent qu'à leur tour.

Malgré le rapport de force écrasant, Kleopas se mit à sourire pour lui-même.

Les Hydras impériales, en position dans la ligne d'arbres, se mirent à déverser leur grêle de tirs rapides sur la ville. Deux mille Fantômes avancèrent en formation écartée sur l'approche ouverte du quartier sud, dans le sillage de la charge blindée de Kleopas. Des armes antipersonnel commençaient déjà à ouvrir le feu depuis la lisière de la localité.

La bataille de chars fut entamée pour de bon. L'escadron de Kleopas avait adopté une formation en V, derrière le *Heart of Destruction* parti en pointe. Le léger avantage de l'inclinaison du terrain entre les vergers et la ville leur permettait de dépasser les trente kilomètres heure. La masse ennemie, sans formation ordonnée, gravissait la pente à leur rencontre, leurs chenilles soulevant des fragments de caillou et de sol sec, et se rapprochait en une longue ligne inégale.

Dans le siège de commandement du *Heart*, Kleopas vérifia les informations de son auspex dont l'éclat jaune pâle accentuait la demi-lumière de la tourelle verrouillée, en les comparant au terrain par la lentille de son périscope prismatique. Il se servait pour cela de son œil indemne, et non de son implant bionique, une affectation au sujet de laquelle son équipage plaisantait souvent.

Kleopas ajusta alors ses écouteurs capitonnés de cuir et enfonça vers le bas l'interrupteur de son micro.

— Armement des pièces et feu à volonté.

La phalange de Conquerors se mit à tirer. Une douzaine de canons principaux donnèrent de la voix. Des fulgurances de gaz enflammé jaillirent de la gueule de leurs tubes, et la décharge de chaleur s'échappa de leurs freins de bouche en longues volutes blanches que dispersèrent leurs coques. Trois AT70 subirent des touches directes et disparurent dans des bourrasques de métal et de feu. Deux autres, qui s'affaissèrent sur place, commencèrent à brûler. Un half-track bascula de côté quand le tir du *Man of Steel* eût traversé sa cabine de pilotage, et l'eût disloquée comme une boîte de conserve atteinte au fusil laser.

Le vénérable Executioner pardusien, le *Strife*, commandé par le lieutenant Pauk, était plus lent que les fringants Conquerors, et se faisait peu à peu distancer à l'extrémité de la branche de gauche. Son canon à plasma disproportionné traça le long de la pente un sillon de destruction rouge vif, qui arracha la tourelle d'un AT70 dans un geyser de shrapnel et d'huile.

La meute ennemie se mit à répliquer avec une fureur résolue. Les canons principaux des AT70 étaient plus longs et plus fins que les fûts courtauds des Conquerors. Leurs détonations produisaient des rugissements plus haut perchés, dispersés en étoiles lumineuses par les retardateurs de flamme au bout de leur tube. Les obus se mirent à pleuvoir sur l'assaut impérial.

Leguin avait eu raison. Exemples même d'une technologie ancienne, inférieure aux standards impériaux, les Reavers ne disposaient d'aucun guidage de tir ni d'aucune mesure de portée par laser. Il devint tout aussi évident qu'ils n'avaient pas de stabilisateurs gyroscopiques. Une fois les canons des Conquerors alignés, ils le restaient, par la grâce des atténuateurs d'inertie, et peu importaient alors les rebonds et les embardées du char. Les Pardusiens pouvaient ainsi tirer et se déplacer simultanément, sans dérèglement significatif du verrouillage sur cible. Pour les AT70 qui visaient à l'œil nu, tout mouvement exigeait la rectification immédiate de l'alignement.

À l'intérieur du *Heart of Destruction*, Kleopas souriait toujours avec la même satisfaction. Leurs adversaires balançaient vers le haut de la pente des centaines de kilos d'ogives, dont l'essentiel les ratait ou passait au-dessus d'eux. Leurs chars n'étaient pas conçus pour un tir efficace en pleine course. Si leur commandant avait seulement eu le bon sens de les faire s'arrêter sur place et d'ordonner un tir stationnaire, l'avantage aurait été à lui.

Malgré tout, plus par chance que par finesse de jugement, l'ennemi enregistrait quelques réussites. Le Mighty Smiter fut atteint simultanément par les obus de deux tireurs différents, explosa et freina lentement dans sa course, une immonde fumée grasseuse montant de ses écoutilles. Le Drum Roll, un autre Conqueror aux ordres du capitaine Hancot, touché en pleine section motrice droite, perdit sa chenille dans une dispersion d'étincelles et d'acier fragmenté. Il s'arrêta, penché d'un côté, mais continua de tirer.

Le capitaine Endre Woll, ayant détruit son deuxième tank ennemi du jour, poussa un cri enjoué. Woll était un as, adoré de son régiment, et le principal rival de Sirus. Sous les lettres au pochoir qui annonçaient *Old Strontium* au flanc de sa monture s'alignaient soixante et un petits crânes. Sirus et le Wrath of Pardua en totalisaient soixante-neuf. Les moteurs électriques de l'*Old Strontium* firent pivoter son arme, et Woll exécuta sa troisième mise à mort parfaite d'un AT70 en plein virage. Le vacarme était immense en tourelle, malgré l'isolation sonore et les casques protecteurs de l'équipage. Lorsque le canon tirait, sa culasse pénétrait dans l'espace intérieur avec une force de recul de cent quatre-vingt-dix tonnes ; dans les camps de formation pardusiens, les artilleurs novices et les chargeurs de tank apprenaient en premier à ne pas rester dans le passage. Alors que la culasse effectuait une nouvelle ruade, sa civière de chargement cabossée lâcha la douille brûlante dans la hotte d'évacuation, et le servant se retourna avec un obus neuf du magasin, qu'il enfonça en place du plat de la paume. L'artilleur consulta le calculateur de portée et le senseur qui aurait détecté un éventuel vent de travers, et obéit aux indications de Woll. Woll gardait toujours un œil sur le réticule qu'affichait son périscope. Comme tous les bons soldats, il ne faisait confiance aux données techniques que jusqu'à un certain point.

— Cible à 11-34 ! donna-t-il pour instruction.

— 11-34, alignée ! répéta l'artilleur en libérant le frein de recul. Le canon gronda.

Un autre Reaver fut changé en une expansion de flammes et de débris.

Les blindés pardusiens étaient entraînés aux manœuvres rapides.

L'excellent rapport poids/puissance des Conquerors et leur système de suspension à barres de torsion leur permettaient de se montrer plus agiles que la plupart des adversaires qu'ils rencontraient, aussi bien les monstres super-lourds que les prototypes sans réelles performances alignés par les Infardi. Les Conquerors étaient des chars de cavalerie, conçus pour une guerre en mouvement, pour les charges blindées, pour prendre l'ennemi de vitesse.

Mais venait toujours le moment de prendre la décision cruciale, celle de s'arrêter, de rompre la formation ou de passer au travers de l'ennemi. Kleopas savait que ce moment était proche. L'ambition rêvée de toute charge blindée était d'écraser la formation adverse, mais les Infardi les dépassaient en nombre à trois contre un, et d'autres chars s'amassaient en lisière de la ville. Kleopas jura... Les Infardi avaient rassemblé une division complète à Bhavnager. Le major avait sans cesse dû réviser à la hausse l'estimation originelle de Sirus. Il fallait oublier l'idée d'un engagement majeur ; celui-ci allait être historique.

Les Conquerors étaient sur le point d'arriver à hauteur de l'ennemi. Trois possibilités s'offraient : s'arrêter et combattre depuis une position fixe, traverser la ligne et se retourner, ou ordonner une prise en tenailles.

Une canonnade de face était la pire option, qui aurait permis aux Reavers de faire jouer leurs atouts. Une percée avait son impact psychologique, mais elle

renversait la disposition géographique du terrain, et les pardusiens se retrouveraient à graver la colline, en risquant ainsi de bombarder l'infanterie qui avait progressé derrière eux.

— Prise en tenailles trois-quatre ! Maintenant ! ordonna Kleopas à son escadron. Les tanks du côté gauche de la formation en V, qui continuèrent d'avancer avec Kleopas en tête, passèrent entre les engins infardi. La branche droite, sous la direction de Woll, amorça un arc latéral et décéléra.

Dans le grincement des engrenages et des différentiels, les chars de l'aile de Kleopas se retournèrent presque sur place, dans des gerbes de terre meuble, vers la ligne ennemie qui lui présentait son dos. Tous les chars montés sur un châssis de Lemman Russ, comme le Conqueror, bénéficiaient d'une pression au sol extraordinairement basse et d'une excellente reprise grâce à l'arrangement de leurs chenilles. Ces virages presque dignes d'un ballet étaient une marque de fabrique. Six autres AT70 explosèrent, touchés par l'arrière, et deux autres ainsi qu'un half-track furent victimes du détachement de Woll.

La plaine pentue au sud de Bhavnager devint un cimetière de blindés, que jonchaient les débris de coque, et où les carcasses brûlaient. De petits groupes de servants infardi, émergés des trappes d'évacuation, couraient se mettre à couvert. Certains des Reavers, sur leurs suspensions vieux modèle à ressorts spirale, tentèrent de se retourner vers le groupe de Kleopas et furent pris par les deux flancs. La formation avancée des chars infardi se faisait massacrer.

Mais rien n'était encore gagné.

Le *Man of Steel* trépida et perdit son avant dans une éruption de flammes. Depuis le faubourg extérieur, un half-track N20, intelligemment resté à couvert et immobile, l'avait touché avec son arme antichar.

Kleopas pâlit en entendant le capitaine Ridas hurler sur la radio. Les flammes avaient envahi son panier de tourelle. Un instant plus tard, le Conqueror *Pride of Memphis* était détruit par le tir en travers d'un AT70. Dans un jaillissement de plasma d'une brillance fulgurante, le *Strife* du lieutenant Pauk se chargea des représailles.

Alors que les chars de Kleopas viraient en employant leurs systèmes d'accélération régénératrice, la ligne de Woll traversait le champ de mort en passant sur les épaves ennemies. Dix-huit autres AT70 s'étaient répandus le long de la bordure sud de la ville et bombardaient avec régularité depuis leurs positions fixes. Le déluge d'obus était apocalyptique. Woll comptait neuf batteries autopropulsées Usurper, campées derrière le front des AT70. Ces véhicules trapus transportaient de grands obusiers, copies grossières mais efficaces des canons Séisme impériaux, inclinées dans leurs affûts. Derrière eux, douze autres N20 arrivaient à la file sur l'artère venue du marché.

Les choses allaient d'abord s'empirer avant de redevenir meilleures.

— Formez la ligne, formez la ligne ! cria Gaunt, et son appel fut répercuté parmi toute l'infanterie, de chef de peloton en chef de peloton. Les Fantômes avaient pris position au bord de la rangée d'arbres, derrière les quatre batteries

Hydra, et observaient avec admiration depuis dix minutes la bataille de chars qui faisait rage sur les abords de la ville.

— Hommes de Tanith, combattants de Verghast, nous allons accomplir ce que l'Empereur attend de nous ! En avant !

Au pas de gymnastique d'abord, puis en courant, les Fantômes descendirent sur le champ de guerre, sur sa pente dévastée, baïonnettes au canon.

Quelques obus tombèrent parmi eux. Des projectiles traçants passèrent au-dessus de leurs têtes. La fumée empoisonnait l'air. Kolea menait l'aiguillon gauche de la progression, Baffels l'aiguillon droit, avec Gaunt quelque part entre eux deux.

Confiant en leurs capacités, Gaunt laissa les meneurs qu'il avait désignés prendre de l'avance et prit le temps de se retourner pour hurler ses paroles d'encouragement aux centaines de soldats qui se déversaient du haut de la pente, en brandissant son épée énergétique pour que tous pussent la voir.

Ce fut alors que Milo lui manqua. Milo aurait dû être là, se dit-il, pour mener les Fantômes au combat avec sa cornemuse. Il cria de plus belle, la voix presque enrouée.

Le commissaire Hark avançait avec le détachement de Baffels. Dans ses cris d'exhortation ne brûlait pas le même feu que dans ceux de Gaunt. Sa présence était nouvelle, il n'avait pas partagé avec les hommes tout ce que leur colonel-commissaire avait connu auprès d'eux. Mais il les poussait néanmoins de l'avant.

— Les Destroyers signalent qu'ils viennent nous soutenir, rapporta à Gaunt l'officier radio Beltayn qui courait près de lui. Gaunt regarda derrière lui pour voir le *Grey Venger* et le *Death Jester* se cabrer sur leurs barres de torsion et commencer à descendre sur les talons de l'infanterie. Progresser au côté de blindés était quelque chose de très différent, songea Gaunt. Il voyait là la Garde Impériale au pinacle de son efficacité. Cette collaboration des spécialités était la recette d'un assaut victorieux.

Ana Curth et le groupe médical s'engagèrent dans la foulée des Fantômes. Le terrain qu'ils couvraient, dévasté par le furieux affrontement blindé, puait le carburant. Les obus avaient retourné la terre ; par endroits épars, le lit de roche calcaire se retrouvait par-dessus la couche arable, comme si, sous les yeux de Curth, les entrailles de la pente avaient été mises à l'air. Ce paysage de mort n'allait sans doute que s'étendre et s'élargir avant qu'ils n'en eussent fini avec Bhavnager.

Lesp se détacha sur la gauche en voyant un Fantôme tomber au sol. Deux autres furent fauchés par un tir d'obus trop long immédiatement devant eux, et Chayker s'élança à son tour avec Foskin.

— Un médecin ! Le cri était monté devant elle de la confusion des corps.

— Je m'en occupe ! lui lança Mtane en parcourant le relief meurtri jusqu'à l'endroit où un Fantôme était penché sur son camarade hurlant et éviscéré.

C'est un enfer, pensa Curth, qui goûtait pour la première fois à la guerre

ouverte, à une bataille pleine et entière. Elle qui avait traversé le calvaire urbain de Vervun ne connaissait la guerre en terrain exposé que par quelques lectures. Un champ de bataille. Elle comprenait à présent tout ce que recouvrait ce terme. Il en fallait beaucoup pour choquer Ana Curth, plus en tout cas que la mort et la souffrance.

Ce qui l'épouvantait ici était la frénésie rageuse et impitoyable. L'échelle du combat, le bruit étourdissant, la charge en masse.

Les blessures en masse. Toute cette répartition aléatoire de la douleur.

— Un médecin !

Elle ouvrit sa trousse d'intervention, courut entre les fumerolles soulevées par la chute des obus et les tirs soutenus de laser.

Chaque fois que Curth croyait connaître enfin les horreurs de la guerre, cette dernière se faisait une joie de lui en exposer de nouvelles. Elle se demanda comment, après une vie telle que celle-ci, des hommes comme Gaunt pouvaient rester ne fut-ce que vaguement sains d'esprit.

— Médecin !

— J'arrive ! Baissez la tête !

L'éperon latéral allait entamer son assaut depuis le repère 07.07. Ses éléments s'étaient regroupés à un kilomètre à l'est de Bhavnager, dans une ferme éloignée. Même à cette distance, le grondement de l'offensive principale faisait trembler le sol.

Rawne cracha dans la poussière et récupéra son fusil appuyé contre le muret de brique de la cour.

— C'est l'heure d'y aller, décréta-t-il.

Le capitaine Sirius acquiesça et partit en courant retrouver son char, l'un des six Conquerors qui patientaient au point mort derrière la grange abandonnée.

Feygor, l'adjudant de Rawne, arma son fusil laser et fit se secouer les troupes, presque trois cents Fantômes.

Le vent s'était remis à souffler, et le soleil se couchait. Une lumière d'or irradiait du stoupa du temple, à un kilomètre de là.

Rawne ajusta son réglage radio.

— Trois à Sirius. Vous voyez ce que je vois ?

— Je vois le côté est de Bhavnager. Je vois le temple.

— Parfait. Si vous êtes prêt... On est partis !

Les six Conquerors quittèrent leur point d'attente en rugissant, et partirent traverser les champs ouverts et les prairies, en direction de la frange orientale de la ville. Derrière eux s'engagèrent les huit Salamanders restants du convoi. Rawne sauta sur le marchepied de l'un des véhicules de commandement et se retourna pour surveiller le mouvement des fantassins derrière lui.

Les cinq Conquerors qui suivaient le *Wrath of Pardua* de Sirius se nommaient le *Say Your Prayers*, le *Fancy Klara*, le *Steel Storm*, le *Lucky Bastard* et le *Lion of Pardua*. En tressautant sur les bosses du terrain et dans les goullets d'irrigation, les machines pardusiennes ouvrirent le feu. Leurs tirs

tombèrent sur le temple et ses environs. Des panaches de fumée blanche montèrent mollement des déflagrations lointaines.

Presque aussitôt, quatre tanks AT70 avaient tourné au coin nord du temple. Deux s'élancèrent sur l'étendue des terres cultivées humides. Les deux autres s'arrêtèrent net et commencèrent à les canonner.

Le *Fancy Klara*, commandé par le lieutenant Letaw, immobilisa l'un des chars en mouvement, d'un somptueux tir à longue portée que Woll lui-même aurait été fier de réussir. Mais alors qu'il franchissait un lopin cultivé, un projectile à noyau de tungstène l'atteignit, pénétra le manteau de la tourelle et traversa son panier. Letaw perdit son bras droit et son artilleur fut instantanément liquéfié. L'ogive incandescente transperça les poches de refroidissement du magasin de munitions, mais n'explosa pas.

Le Conqueror fit un brusque écart et s'arrêta. Letaw, sous le choc, n'arrivait même pas à crier, et parvint à peine à tourner dans le harnais de son siège pour regarder autour de lui. L'intérieur de la tourelle était tapissé d'une fine pellicule d'hémoglobine, seule vestige physique de l'homme qui s'était trouvé à côté de lui.

L'autre servant était tombé de son tabouret de métal, et gisait en position fœtale au bas du panier, couvert de sang.

— Empereur Tout-puissant, murmura Letaw en regardant le trou aux bords dentelés dans le flanc du magasin d'obus. L'eau sale du circuit de refroidissement dégoulinait et alla diluer le sang sur le sol. À l'intérieur du trou grésillaient quelques flammèches, résidus de l'impact.

— Sortez ! cria-t-il.

Le servant paraissait encore sonné par le choc.

— Sortez vite ! répéta Letaw, en voulant tendre vers le levier d'ouverture de l'écrouille un bras qui n'était plus à sa place.

Vaguement amusé par cette étourderie macabre, il se tortilla sur son siège et leva son autre main. À ce qu'il entendait, son pilote était en train de s'extraire par la trappe avant.

Les conduits des échangeurs de chaleur, affaiblis par l'impact, éclatèrent dans le flanc de la tourelle avec un claquement soudain. Une eau bouillante gicla en plein visage de Letaw avant de tomber en cascade sur son chargeur hébété.

Letaw essaya de hurler. Les glapissements atroces de son compagnon se répercutèrent en écho dans l'habitacle.

L'obus avait sectionné des câblages électriques dans le pied de la tourelle. L'eau impétueuse rencontra leurs extrémités crépitantes. Letaw comme son servant furent soulagés de leurs spasmes et de leurs brûlures par leur électrocution.

Le Steel Storm échangeait tir après tir avec un AT70 stationnaire. Le lieutenant Hellier, commandant du char, réalisa que ses atténuateurs d'inertie étaient endommagés et que son auspex devait par conséquent être hors

service.

Il éteignit les systèmes électroniques et commença à aligner le réticule de son périscope. Les nombres affichés par la matrice de visée, qu'il transmettait à son artilleur, étaient sur le point de leur assurer un tir réussi quand leur tank explosa, bascula en arrière et se disloqua.

Le *Steel Storm* venait d'atteindre le champ de mines de l'est de Bhavnager, qu'aucun des chars n'avait détecté jusqu'à présent. Le *Wrath of Pardua*, qui arrivait directement derrière lui, perdit quelques patins de chenille et une partie de son blindage de flanc dans l'explosion d'une autre charge enterrée.

En renversant sa propulsion, le char parvint à reculer de quelques mètres alors que Sirius décrétait un arrêt forcé.

Les trois autres Conquerors s'immobilisèrent derrière lui.

Les Salamanders, sur le point de les rejoindre, étirèrent leur formation en une ligne latérale derrière laquelle l'infanterie s'abrita. Les obus des trois AT70 postés de l'autre côté du champ de mines pleuvaient autour d'eux, endommageaient le système d'irrigation boueux des terres cultivées, déjà creusées de nouveaux sillons par le passage des blindés.

— Démineurs ! Les démineurs, au boulot ! ordonna Rawne par radio. Deux escouades spécialisées de trois hommes, l'une menée par Domor, l'autre par un Verghastite du nom de Burone, avancèrent immédiatement sous le feu ennemi.

— Infanterie, tir de couverture ! beugla Rawne.

Les Fantômes se mirent à tirer vers la ville au fusil laser, et avec les armes lourdes de soutien qu'ils avaient emmenées avec eux : quatre mitrailleuses lourdes, trois lance-missiles, rejoints dans leur tir par les bolters lourds et les autocanons montés sur les coques des Salamanders.

Les équipes de déminage, piteusement exposées, opéraient leur magie délicate au milieu des obus et des tirs d'armes légères qui fusaient autour d'eux. Leurs membres avaient l'expertise nécessaire pour nettoyer un couloir de progression... s'ils vivaient assez longtemps pour y arriver.

L'avancée du second front était à présent dangereusement retardée.

D'autres AT70 apparurent en soutien du trio déjà présent, ainsi que quatre Usurpers autopropulsés. Sirius commençait à se demander combien de blindés l'ennemi pouvait encore mobiliser à Bhavnager.

Bloqués par les mines, les quatre Conquerors se mirent à arroser librement la force adverse avec leur armement principal et coaxial. En l'espace de quelques secondes, le *Lion of Pardua* eut suffisamment mitraillé une des pièces d'artillerie mobiles pour faire prendre feu à son stock de munitions, tandis le *Lucky Bastard* faisait sauter un des AT70. L'explosion du magasin de l'Usurper fut assez sévère pour projeter du shrapnel sur tout le champ de mines et en déclencher plusieurs.

Quelques-uns des tirs du *Say Your Prayers* et du *Wrath of Pardua* firent s'écrouler le mur de soutènement nord du temple. Le pilote du *Wrath* et un techno-prêtre descendu d'un des Salamanders profitaient du délai pour tenter

quelques réparations de fortune sur le train endommagé du Conqueror.

Dans un cratère d'obus, près du Salamander de Rawne, Criid, Caffran et Mkillian apprêtaient un des lance-missiles d'appui surnommés des « baise-tank » dans l'argot régimentaire : un tube de métal peint en kaki, doté d'une lunette, d'une poignée de tir et d'un venturi flûté à son extrémité arrière pour l'expulsion des gaz.

Les Fantômes, spécialistes de la discrétion, ne déployaient pas souvent des armes lourdes de soutien telles que celle-ci ; en vérité, Bragg était souvent le seul soldat à en porter une. Mais ils se trouvaient pris dans une bataille de tanks. Épaulant le tube, Caffran visa au travers du croisillon de fils de fer l'AT70 qui avait battu en duel le regretté *Steel Storm*. Comme beaucoup de Fantômes, Caffran s'était formé à l'emploi des baise-tank durant la guerre de rue de Vervun, où il avait ainsi mis hors combat cinq chars de siège zoïcans.

Cela remontait aux blocs d'habitation en flammes, là où Criid était réapparue pour le sauver des troupes de choc de Zoïca. Ils ne s'étaient plus quittés depuis.

Malgré le désordre des combats, il l'entendit prononcer « Pour Verghast » en embrassant le missile armé que Mkillian lui avait tendu, et qu'elle engagea dans le lanceur.

— Chargé ! cria-t-elle.

Caffran avait sa cible.

— Tir ! annonça-t-il.

Tous ceux à proximité se relayèrent le mot, pour que chacun eut la bouche ouverte quand le tube ferait feu. Les autres risquaient un éclatement des tympans dû à la variation de pression soudaine.

Dans une expectoration creuse et sifflante, le baise-tank tira son projectile vers l'ennemi, en traçant vers lui une traînée de fumée. La cible fut touchée, mais le missile explosa, impuissant, contre le solide blindage frontal du Reaver. Comme piqué au vif, l'AT70 pivota.

— Charge-moi !

— Chargé ! lui dit Criid.

— Tir !

Celui-là avait eu plus d'effet. L'AT70 se figea et montra un départ de feu. Son canon s'affaissa, comme si le véhicule lui-même faisait le mort.

— Charge-moi ! Juste pour être sûr !

— Chargé !

— Tir !

L'AT70 trembla de nouveau et explosa dans un blizzard de pièces mécaniques, de morceaux de blindage, de segments de chenille et de flammes.

Une acclamation se répandit sur la ligne d'infanterie.

Puis une autre, plus sonore encore, couvrit le bruit des combats incessants.

Rawne sauta de son Salamander pour se renseigner sur la raison de cette deuxième ovation. Il courut tête baissée au milieu des tirs traçants.

Le premier tir de Larkin avait été exceptionnel.

— Promis, je l'ai vu, annonça Cuu à Rawne d'un air surexcité, l'œil à la mire de son propre fusil. Larkin a buté un officier. Mort de chez mort.

À une distance de plus de trois cents mètres, Larkin avait placé une décharge de laser pleine puissance au travers de la grille d'observation de l'écran blindé d'un des Usurpers, et tué l'officier d'artillerie en charge. Un sacré tir.

— Joli coup, Lark ! l'acclama encore le soldat Neskon. Neskon, un des porteurs de lance-flammes de l'unité, en était réduit à tirer au pistolet laser. Son arme habituelle n'était pas très utile dans un échange à moyenne et longue portée.

— Tu crois que tu pourrais faire mieux de plus près ? demanda Rawne à Larkin.

— J'crois que je me sentirais mieux plus loin, major... Genre sur une autre planète, se plaignit amèrement Larkin.

— C'est sûr, mais...

— Mais oui, bien sûr que je pourrais, major ! dit Larkin.

— Tu vas aller rejoindre l'équipe de Domor. Feygor ? Rassemble une équipe d'infiltration de cinq hommes autour de Larkin. Emmène un autre sniper si tu peux. Descendez le couloir dégagé et couvrez les démineurs. À courte distance, vous devriez pouvoir faire des vrais dégâts. Je veux que leurs chefs et leurs commandants crèvent les premiers.

— On veut tous ça, major, plaisanta Feygor en se relevant d'un bond pour lui obéir. La voix de l'adjudant de Rawne avait toujours été profonde et grave, mais depuis le combat final pour la porte de Veyveyr, son larynx était déformé par des tissus brûlés. Son ton semblait en permanence monocorde et pince-sans-rire.

Regardant autour de lui, Feygor sélectionna Cuu, Banda, et Twenish, un sniper de Verghast, pour les accompagner lui et Larkin.

Sous la tempête de tirs, ils partirent dévaler le champ de mort. L'équipe de Domor, qui travaillait aux côtés de celle de Burone, avait ouvert un corridor de dix mètres de large, qui s'enfonçait de trente mètres dans le terrain miné, ses bords nettement délimités par les piquets que plantait le soldat Memmo. L'un des hommes de l'équipe de Burone était déjà mort, et Mkor, de celle de Domor, avait reçu des éclats dans la cuisse et l'épaule gauche.

Le groupe de Domor avait légèrement dépassé celui de Burone. Cette compétition tacite était une question d'honneur entre les démineurs tanith et verghastites. Parallèlement à sa perche, Domor avait bien entendu l'avantage de ses yeux bioniques détecteurs de chaleur.

L'escouade de Feygor les rejoignit ; Larkin et Twenish s'aplatirent immédiatement à terre pour viser tandis que Banda et Cuu les couvraient. Les démineurs étaient heureux de recevoir cet appui.

— Vous auriez pas pu amener une mitrailleuse ou un baise-tank avec vous, j'en suppose ? demanda Domor.

— Tais-toi, Shog, et regarde où tu mets les pieds, grogna Feygor.

Twenish visait sacrament bien, nota Larkin. Il était l'un des rares nouveaux venus verghastites à avoir déjà été spécialisé dans le tir de précision avant le décret de consolation. Sans humour, les bras longs, Twenish était un ancien de la Première de Vervun, un soldat de carrière. Son fusil était plus neuf que l'exemplaire de Larkin décoré de nal : une arme à la fonctionnalité suprême, équipée d'une lunette de vision nocturne d'une largeur presque grotesque, d'un bipied repliable et d'une crosse de céramite moulée individuellement pour épouser l'épaule de son utilisateur.

Les deux snipers, produits de deux écoles et de deux entraînements divergents, commencèrent à tirer vers les blindés ennemis. En trois tirs, Larkin abattit un artilleur d'Usurper, un meneur d'infanterie, et le commandant d'un AT70 qui avait commis l'erreur de passer la tête par son écouille.

Twenish opérait par doubles tirs resserrés. Si le premier ne tuait pas, il donnait au moins une indication pour rectifier sa visée avant le second. Trois de ces doubles décharges avaient causé deux morts parfaites, dont celle d'un prêtre infardi exhortant ses fidèles à se battre. Larkin aurait eu l'impression de gâcher ses efforts. Il avait entendu parler de la méthode du double tir, et savait également que beaucoup de régiments de la Garde enseignaient cette approche comme une méthode standard. D'après lui, cela ne faisait qu'avertir l'ennemi, malgré toute la rapidité que l'on pouvait mettre à ajuster sa visée avant de presser une seconde fois la gâchette.

Alors qu'il s'alignait à nouveau, Larkin commença à se sentir déconcentré par le clac-pause-clac régulier de la méthode de Twenish. Celui-ci était d'un soin obsessionnel, et gardait près de lui un morceau de tissu soyeux dont il se servait pour essuyer la lentille de sa lunette entre chaque double tir. Une putain de machine. Clac-pause-clac... frotte-frotte... clac-pause-clac. Même si lui aussi avait plus que sa part de maniaqueries, Larkin se sentait l'envie de hurler.

Il se réinstalla, et d'un seul tir, tua le conducteur d'un half-track qui engageait son véhicule dans la ligne adverse.

Banda, Cuu et Feygor, agenouillés dans les replis du terrain, ouvraient librement le feu sur l'ennemi.

Banda était excellente un fusil à la main, et comme beaucoup d'autres dans son genre, à savoir les conscrites de Verghast, elle avait souhaité se spécialiser dans le tir de précision à son incorporation au sein des Fantômes. Cette spécialisation était limitée à un numerus clausus strict et elle n'avait pas été acceptée, en se réjouissant tout de même que son amie Nessa y fût parvenue. La plupart des places étaient allées aux snipers de la Première de Vervun, comme Twenish, qui avaient amené leur savoir-faire avec eux. Banda savait quand même tirer, même avec un fusil classique produit à la chaîne... Ce qu'elle avait éminemment prouvé à ce con de major Rawne lors de la purge de l'Universitariat.

Une rafale d'arme automatique crépita sur leur position et tous se jetèrent au sol. Le dernier membre de l'équipe de Burone fut transpercé, et Burone lui-même fut touché à la hanche. Quand les autres se relevèrent, Banda réalisa la première que Twenish était mort, cloué dans sa position allongée par les tirs qui étaient passés sur eux.

Sans une hésitation, elle plongea en avant et extirpa le fusil des doigts crispés de Twenish.

— Tu sais ce que tu fais ? s'inquiéta Larkin.

— Merci, ça devrait aller, monsieur le sniper de Tanith.

Elle visa. L'arme, ajustée pour l'allonge plus grande de Twenish, n'était pas à sa taille, mais elle insista. Elle tenait enfin un fusil long !

Pas de double tir pour elle. Un officier d'artillerie infardi, qui courait d'un véhicule à un autre, traversa son réticule et elle lui fit sauter la tête.

— Joli, jugea Larkin d'un air approbateur.

Banda sourit. Et fit tomber un Infardi de la balustrade du temple, à quatre cents mètres de là.

— Tu vas te faire battre à ton propre jeu, Lark, le minaуда Cuu. Sûr de sûr.

— Va chier, lui répondit Larkin. Il savait quel tireur brillant, bien que psychotique, était Cuu. Si Cuu avait voulu se mesurer à lui, il n'aurait eu qu'à se salir le ventre et à prendre ce putain de fusil long. Banda, pour sa part, avait l'envie en elle. Et le talent. Quelque chose qu'il avait toujours suspecté, depuis ce jour où lui et cette grosse maligne s'étaient vus pour la première fois, au croisement 281/kl, dans les faubourgs de Vervun.

Tandis que l'équipe de Domor continuait de progresser dans sa tâche mortelle et si peu enviable, et qu'un nouveau groupe de démineurs arrivait pour remplacer celui de Burone, les deux snipers exercèrent leur discipline précise et meurtrière parmi les positions ennemies.

— Un, ici trois, on est bloqués ! prévint Rawne par le biais du puissant émetteur radio de son Salamander.

— Pour combien de temps, trois ?

— À cette allure, on sera pas arrivés au temple avant une heure !

— Continuez et attendez les ordres.

Au sud de Bhavnager, l'infanterie s'enfonçait en force dans la ville elle-même, talonnant l'effectif principal des blindés pardusiens. Les chars affrontaient désormais leurs adversaires à courte portée, dans l'espace limité de rues étroites aux environs du marché. L'*Old Strontium* de Woll avait déjà éliminé trois N20 durant cette phase de l'offensive, et toucha un Usurper sans lui laisser le temps d'aligner sa gigantesque arme tueuse de chars.

Le *Heart of Destruction* de Kleopas fut pris dans un échange de tirs avec deux Reavers. En venant le soutenir, les Conquerors *Xenophobe* et *Tread Softly* enfoncèrent les murs de plusieurs corral et leurs bâtisses en brique à un seul étage.

Flanqué des Conquerors *Beat the Retreat* et *P48J*, le *Strife* écrasa un escadron de half-tracks et s'enfonça dans le complexe des entrepôts sud-ouest. L'éperon de troupes emmené par Kolea se hâta de venir les assister et essuya une série de fusillades rapprochées dans les hangars vides. Le groupe de reconnaissance de Mkoll poussa vers la place du marché central après une confrontation ambiguë mais mortelle dans les cours des entrepôts, où étaient empilés des fagots de plantes grimpantes séchées. Le peloton du caporal Meryn, qui les suivit, rencontra l'opposition d'une contre-attaque orchestrée par cinquante Infardi.

Les porteurs de lance-flammes, principalement Brostin et Dremmond, et le Verghastite Lubba, excellèrent dans cet épisode des combats, où ils nettoyèrent les stocks tenus par la résistance infardi.

Accompagné de son officier radio Beltayn, Gaunt avançait au travers des fumées de prométhéum et des odeurs de fycélène. Il demanda le combiné, que Beltayn lui offrit.

— Un pour sept !

— Ici sept ! répondit le sergent Baffels, d'une voix étrangement distordue par les perturbations électromagnétiques.

— L'attaque de Rawne est bloquée. Nous devons vite nous emparer du dépôt de carburant. Je veux que vous y alliez et que vous nous ouvriez la voie. Qu'est-ce que vous en dites ?

— On fera de notre mieux, un.

— Bien reçu, sept. Terminé.

Baffels se tourna vers son groupe, au-dessus duquel les obus fusaient.

— Les ordres viennent de changer, les gars.

Tous marmonnèrent.

— Alors maintenant, qu'est-ce qu'on est censés faire ? demanda Soric.

— Très simple : vivre ou mourir. Le dépôt de carburant. Et on va essayer d'avoir l'air convaincu.

Au repère 00.60, parmi les citernes garées, les Chimères, les Trojans et les camions, ils entendaient le grondement de la bataille monter de Bhavnager de l'autre côté des arbres.

La section d'arrière-garde de Varl restait là, à discuter avec les chauffeurs du Munitorum, à fumer, et à fourbir son équipement.

Varl faisait les cent pas. Il aurait voulu pouvoir y être lui aussi. Aucune corvée de garde n'était inutile, mais tout de même...

— Sergent ?

Varl se retourna. Unkin arrivait vers lui.

— Soldat ?

— Il dit qu'il veut aller là-bas.

— Qui ça ?

— Lui, sergent. Unkin désignait du doigt le vieil ayatani, Zweil.

— Je m'en occupe.

Varl marcha jusqu'au prêtre déguenillé.

— Vous devez rester ici, mon père, lui dit-il.

— Je n'y suis absolument pas obligé, se défendit Zweil. Au contraire, il est de mon devoir de descendre sur l'Ayolta Amad Infardiri.

— Sur la quoi ?

— La route des Pèlerins. Il y en a là-bas qui ont besoin de mon sacerdoce.

— Personne ne...

Au loin retentit une bruyante explosion.

— J'y vais, sergent Varl. Et sur-le-champ. Ne pas y aller serait un sacrilège.

Varl regarda le vieux prêtre s'éloigner de lui à grands pas et commencer à descendre la grand-route entre les vergers. S'il arrivait quoi que ce soit à l'ayatani, Gaunt allait lui retirer ses galons.

— Tu prends le relais, lança Varl à Unkin, en se mettant à courir derrière la silhouette qui diminuait déjà. Père Zweil ! Attendez-moi !

Des vapeurs caustiques roulaient sur toute la chaussée et brouillaient la vue de Kolea. Quelque part devant lui, près de l'endroit où cette rue rencontrait l'avenue centrale, non loin du marché, stationnait un half-track ennemi dont l'arme sur pivot mitraillait tout ce qui bougeait. De temps à autre, son canon antichar donnait lui aussi de la voix.

Toute cette fumée provenait d'un moulin à grain. Des tirs de laser filaient en gémissant entre les façades trop rapprochées qui dégradaient la qualité des transmissions. Tout cela lui rappelait trop les combats dans les districts extérieurs de Vervun.

Le peloton du caporal Meryn, tout juste sorti de sa fusillade autour des hangars, approcha derrière la section de Kolea, qui fit signe à Meryn de se frayer un chemin par les bâtiments de gauche, jusque dans la rue parallèle à celle-ci où la progression était bloquée.

Bonin, un des éclaireurs, s'était détaché vers la droite, et le passage couvert qu'il avait trouvé donnait sur une petite étendue de terrain vague derrière les constructions. L'ayant appris par radio, Kolea envoya immédiatement Venar, Wheln, Fenix et Jajjo rallier la position de Bonin. Fenix portait avec lui un braise-tank en complément de son fusil.

Depuis son couvert, Kolea continua de scruter les renflements de la fumée pour y déceler un signe de ce maudit N20. Après quelques instants, il se mit à lâcher quelques tirs vers l'endroit que son instinct lui désignait. Il crut entendre ses décharges de laser tinter contre un blindage. Il lui fut répondu par une rafale soutenue de mitrailleuse qui laboura les décombres tombés dans la rue, suivie presque immédiatement par la détonation sifflante de l'arme antichar. À ce qu'il lui sembla, le projectile passa à hauteur de tête, pour aller exploser derrière sa position dans une mesure calcinée, en laissant au milieu de la fumée un étrange sillage en tire-bouchon.

Dans un murmure, Kolea appela le véhicule de ses vœux.

— Vas-y, avance... Avance un peu, espèce de connard...

— Cibles à pied confirmées ! lui apprit son oreillette. Le sniper Rilke, tapi près de lui, avait aperçu du mouvement près du moulin incendié. En utilisant le code d'offensive du jour, il avait vérifié par radio que ça n'était pas certains des leurs, égarés au milieu de la bataille. Aucun identifiant ne lui avait été renvoyé.

Rilke aligna son fusil long et se mit à tirer.

D'autres de la formation de Kolea se joignirent à lui : Ezlan et Mkoyn, tout près, derrière un mur écroulé, Livara, Vivvo et Loglas, depuis les fenêtres d'une corporation, les tisserandes Seena et Arilla, à l'abri sur la droite de Kolea. Des balles et des tirs de laser leur furent renvoyés depuis l'autre bout de la rue. En face, au moins l'effectif d'un peloton.

Seena et Arilla, respectivement, pointaient et alimentaient leur mitrailleuse, ce qu'elles avaient appris à faire durant la guerre de Vervun au sein de l'une des « compagnies improvisées » de la résistance. Seena était une jeune fille potelée de vingt-cinq ans dont la casquette noire empêchait sa frange luxuriante de lui tomber dans les yeux. Arilla était bien plus maigrelette, du haut de ses dix-huit ans à peine révolus.

D'une certaine manière, il paraissait injuste à la seconde, plus frêle et plus petite, d'être toujours celle qui portait en travers de ses épaules le joug de plastacier creux chargé de paniers à munitions. Mais les deux formaient une excellente équipe. Leur mitrailleuse d'un noir mat était posée devant le rebord de leur cratère, pour empêcher le trépied de reculer durant les successions de tirs. Ces anciens modèles pouvaient parfois ruer comme un aurochs enragé. Seena ne lâchait presque que des rafales courtes, en y intercalant des salves plus longues que son arme crachait de part en part de la rue sur son cardan graissé.

Ezlan et Mkoyn lancèrent quelques tubes-charges qui produisirent une explosion réjouissante, et firent s'effondrer l'avant de l'atelier d'un maréchal-ferrant.

Kolea lâcha lui-même quelques décharges en remontant la ligne de défense. Un autre missile antichar siffla à ras de leurs têtes. Kolea espérait que cet affrontement de fantassins allait inciter le half-track à approcher en soutien. Il demanda à Loglas et Vivvo de préparer leur lanceur.

— Neuf pour dix-sept.

— Ici dix-sept, transmit Meryn.

— Qu'est-ce que ça dit de votre côté ?

— On a trouvé un accès sur la rue suivante. Ça a l'air calme. On avance.

— Faites attention. Et restez en contact.

Une bordée particulièrement vive de lasers piqueta le mur derrière lui. Kolea se jeta à plat et entendit la mitrailleuse aboyer en réponse.

— Neuf pour trente-deux ?

— Je vous reçois, neuf.

— Tu peux faire quelque chose pour ce half-track, Bonin ?

— On est en train de traverser le terrain vague. Pour l'instant, on a pas trouvé de chemin pour revenir à revers sur la rue. Il va... Deux secondes.

Kolea se tendit en entendant par la radio des échanges de tirs nourris.

— Trente-deux ? Trente-deux ?

— ...rs soutenus ! Tirs soutenus devant nous ! Beaucoup d... La réponse de Bonin lui parvenait par saccades, morcelée par la réverbération des ondes entre les bâtiments.

— Trente-deux, ici neuf, répétez ! Trente-deux, ici neuf !

La fréquence ne rendait plus qu'un bruit de fond. Kolea entendait les tirs croisés derrière les structures à sa droite. Bonin et son équipe avaient besoin d'aide. S'ils se faisaient déborder, Kolea devrait couvrir son propre flanc.

— Ici neuf, il me faut du soutien ! Repère 51.33 sur la carte !

Moins de deux minutes plus tard, un peloton était remonté des entrepôts en empruntant la route qu'ils venaient de dégager. À sa tête se trouvait un vieil ami de Kolea, le sergent Haller. Kolea lui exposa brièvement la situation et la position estimée du N20, puis composa une escouade formée de Livara, Ezlan, Mkoyn, en choisissant dans le groupe de Haller les soldats Lubba, armé d'un lance-flammes, et Surch.

— Prends le commandement, dit-il à Haller, avant d'emmener immédiatement sa petite équipe sur la droite, en empruntant le passage couvert.

Comme s'il avait attendu le départ du héros verghastite, le half-track avança soudain au travers de la fumée brune et fit tirer une nouvelle fois son arme principale sur les Fantômes. Deux des nouveaux arrivants de Haller furent tués, et Loglas blessé par une projection de débris. Haller traversa tête baissée la pluie de cendre brûlante, et ramassa le tube lance-missiles alors que Vivvo traînait Loglas à l'écart.

— Il est chargé ? hurla Haller.

— Je veux, sergent ! lui confirma Vivvo.

Haller épaula l'arme et aligna la mire sur les fentes de vision grillagées de la cabine du N20.

— Tir !

La roquette éventra comme un ouvre-boîtes la cabine blindée, et explosa avec tant de force qu'elle retourna l'arme antichar sur son support. Seenat et Arilla arrosèrent de balles le véhicule affligé.

Les Fantômes manifestèrent leur joie par une vague d'exclamations.

— Recharge-moi, demanda Haller à Vivvo. Je préfère la tuer deux fois.

L'équipe de Bonin avait rencontré une opposition extra-ordinairement féroce, centrée sur un édifice endommagé par le bombardement, en bordure du terrain abandonné. Plus d'une vingtaine d'armes Infardi les avaient accueillis, et d'un seul coup, de manière assez incompréhensible, des dizaines de guerriers vêtus de vert avaient chargé, brandissant des hachoirs, des épieux et des baïonnettes.

La réaction des Fantômes atteignit des sommets d'improvisation. Fenix,

touché par les tirs initiaux, était toujours en état de se battre, et se laissa tomber à genoux pour offrir une cible moins importante à leurs assaillants. Wheln et Venar avaient déjà leurs baïonnettes au fusil et ripostèrent directement, en poussant des cris à glacer le sang, tailladant et empalant l'ennemi. Bonin fit passer son fusil en mode automatique, ce qui assécha rapidement sa cellule énergétique mais moissonnait l'opposition. Jajjo, qui portait leur baise-tank chargé, décida de ne pas laisser perdre sa puissance : en hurlant « Tir ! », il épaula le tube et décocha son projectile antichar en plein dans le bâtiment depuis lequel les Infardi avaient chargé. Le retour de l'explosion rattrapa plusieurs des tirailleurs et fit s'effondrer une section du mur. Jajjo abandonna alors son tube et se jeta dans le corps à corps, son couteau argenté à la main.

Sa cellule énergétique vide, Bonin se joignit lui aussi aux combats rapprochés, en martelant avec la crosse de son fusil. Les impériaux, entraînés à ce genre de combat par Feygor, Mkoll et leurs semblables, surclassaient les cultistes malgré leur nombre et la longueur de leurs lames. Mais les Infardi avaient pour eux leur frénésie, laquelle faisait d'eux des adversaires redoutables.

Bonin brisa une mâchoire d'un revers de son fusil, puis écrasa le canon de son arme dans le plexus solaire d'un autre attaquant. Qu'est-ce qui avait bien pu pousser ces abrutis à charger, se demanda-t-il ? La décision était étrange, même de la part d'un ennemi imprévisible, souillé par le Chaos. Ils avaient eu un couvert, ils avaient eu des fusils, et auraient pu massacrer tous les intrus qui s'étaient engagés devant eux.

La mêlée brutale dura quatre minutes et ne cessa que lorsque les Infardi furent morts ou inconscients jusqu'au dernier. Tous les membres de l'équipe de Bonin étaient éclaboussés du sang de l'ennemi, à l'instar du sol du terrain vague. Des cadavres gisaient tout autour. Les Fantômes avaient encaissé plusieurs coupures et contusions : Bonin souffrait d'une laceration particulièrement sérieuse en travers de l'avant-bras et Jajjo avait un poignet cassé.

— Vous y avez compris quelque chose, vous ? parvint à grogner Venar, plié en deux, le souffle coupé.

Bonin sentait encore l'adrénaline lui parcourir les veines, le battement enfiévré de son cœur. Les autres devaient se sentir dans le même état que lui, et il voulait en profiter avant que cette soif de combat intense ne les quittât. Il enfonça une cellule neuve dans son arme.

— J'ai rien compris, mais j'aimerais bien savoir, dit-il à Venar. On va aller sécuriser cet endroit vite fait. Jajjo, sers-toi de ton pistolet. Wheln, c'est toi qui portes le baise-tank.

Fenix se retourna brusquement, l'œil attiré par un mouvement derrière eux. La section de Kolea arrivait en soutien.

— La vache ! s'exclama Kolea en observant les indices sanglants du combat. Ils vous ont chargés ?

— Comme des dingues, sergent, dit Bonin, en prenant le temps de placer un tir de laser en pleine tête d'un Infardi qui remuait.

— De là-bas ?

Bonin acquiesça.

— Ils protégeaient peut-être quelque chose, suggéra Ezlan.

— On va vite le savoir, trancha Kolea. Fenix, emmène Jajjo vers l'arrière et trouvez un médecin pour vous faire soigner. Bonin et Lubba, vous passez les premiers.

Les neuf hommes pénétrèrent dans la ruine par le trou que le missile de Jajjo avait ouvert. Le lance-flammes de Lubba toussota et cracha ses cônes de feu vers les coins sombres.

Ils trouvèrent le chef de la troupe infardi allongé inconscient au milieu des dégâts de l'explosion. Son champ de force personnel avait été saturé par le souffle ; ils retrouvèrent non loin les débris de son générateur portable. La charge suicidaire de ses combattants devait couvrir sa propre fuite.

Kolea se pencha sur l'homme inconscient au crâne rasé, grand et maigre malgré un ventre replet, et dont la peau malade était couverte de symboles impies. Bonin était sur le point de lui porter le coup de grâce à la dague, mais Kolea l'arrêta.

— Contactez le chef. Demandez-lui s'il veut un prisonnier.

Deux rues plus loin, l'unité de Meryn avait rallié les éclaireurs de Mkolli et faisait mouvement avec eux. Les bruits des combats arrivaient de la rue voisine, mais Haller avait informé Meryn que le N20 était hors combat et lui avait conseillé d'avancer.

La nuit tombait rapidement, et les feux des explosions, les fulgurances des balles traçantes éclairaient de toutes parts le ciel obscurci. D'après Mkolli, ils n'en étaient pas à la moitié de la bataille. Les Tanith étaient encore loin d'avoir pris Bhavnager ou sécurisé leur objectif principal, le dépôt de carburant.

Étrangement, la rue étroite qu'ils remontaient, bordée d'habitations vides et de comptoirs commerciaux mis à sac, avait été épargnée par les affrontements, et demeurait intacte, presque paisible.

Mkolli attendait avec impatience que vint la nuit totale. Cette phase du jour où la lumière déclinait était un supplice pour les yeux, lesquels ne pouvaient pas encore s'habituer au noir. Les lunes s'étaient levées, voilées par des colonnes de fumée qui les faisaient virer d'une couleur sang.

Meryn fit un mouvement soudain et ouvrit le feu. Rapidement, tous les Fantômes l'imitèrent en se mettant à l'abri. Quelques rafales syncopées effritèrent autour d'eux la brique et les stucages des maisons ordinaires.

Puis quelque chose produisit un bang sonore et une bâtisse à la gauche de Meryn fut dissoute dans une boule de feu qui emporta deux Fantômes avec elle.

— Blindés ! Blindés !

Énorme et râblé, l'AT70 broya une palissade en rejoignant la rue, et sa tourelle pivota pour faire feu sur eux à nouveau. L'explosion désagrégea une seconde maison.

— Tirez-lui un missile ! cria Meryn au milieu d'une pluie de fragments de brique.

— Le tube est enrayé !

— Et merde ! fulmina-t-il. Le seul outil dont ils disposaient capable d'endommager le char était hors service.

Des troupes infardi s'avançaient derrière le Reaver et commencèrent elles aussi à tirer, développant une sérieuse puissance de feu qui illumina la rue sombre de ses lueurs stroboscopiques.

Le tank continua de rouler, en écrabouillant sans pitié les morts et les blessés de son propre camp. Meryn frissonna. Ses gars allaient bientôt connaître le même sort.

Depuis sa position, il entendait Mkoll communiquer fiévreusement sur la fréquence commune, et attendit que le sergent-éclaireur eût terminé pour le contacter.

— Dix-sept pour quatre, il faut qu'on se replie ?

— Il faut voir si on peut tenir encore quelques minutes. On ne peut pas laisser autant d'infanterie arriver sur notre flanc.

— Compris. Et pour le tank ?

— C'est moi que ça regarde.

Facile à dire, estima Meryn. Le char n'était plus qu'à une grosse soixantaine de mètres, son canon de 105 abaissé au maximum. Il tira une nouvelle fois et ouvrit un cratère sur la chaussée avant que son arme coaxiale ne se mît à trépider. Meryn entendit crier deux Fantômes touchés par le déluge de bolts. Les Infardi contournaient la machine en plus grand nombre. La situation virait à la contre-offensive en règle.

Meryn se demanda ce que Mkoll pouvait bien avoir en tête à propos du tank, en espérant que ça n'était pas une attaque suicide avec une besace de tubes-charges. Même Mkoll ne pouvait pas être aussi taré. Ou peut-être que si ? Il souhaita à nouveau que Mkoll eût un autre tour dans sa manche. L'AT70 allait être sur eux d'ici un court instant.

Son oreillette grésilla.

— Unités d'infanterie, mettez-vous à couvert.

Qu'est-ce qu... ?

Un faisceau horizontal de lumière aussi épais que sa cuisse fusa depuis le fond de la ruelle resserrée, si brillant que les yeux de Meryn en conserveraient une persistance rétinienne pendant quelques minutes. Il se répandit une odeur d'ozone.

L'AT70 explosa.

Sa tourelle et son canon, tourbillonnant comme un hochet lancé par un enfant, se séparèrent de la coque et allèrent démolir l'étage supérieur d'une maison. La coque elle-même éclata à la manière d'une noix de nal jetée sur

les braises d'un feu de camp, en dispersant à la ronde ses résidus de métal.

— Ah ben ça... balbutia Meryn.

— En approche, dégagez la voie, prévint la radio.

Une forme noire et prédatrice remonta la rue. Meryn reconnut le *Grey Venger* de Leguin.

— Je vous dois une tournée, entendit-il Mkoll remercier par radio.

— Méfiez-vous, on n'oubliera pas. Reformez votre section et suivez-moi. Il est temps d'en finir avec ça.

Les Fantômes sortirent de leurs couverts et coururent derrière le Destroyer, en lâchant quelques rafales vers les maisons environnantes pour forcer les tireurs potentiels à baisser la tête. Le *Venger* passa sur les vestiges du Reaver. Les Infardi étaient en fuite.

Meryn souriait. En quelques secondes, le cours de l'affrontement avait complètement basculé. C'était maintenant à leur tour d'avancer avec un blindé.

Cinq cents mètres plus loin, le *Heart of Destruction* et le *P48J* parvenaient enfin à la place du marché. Leur progression régulière avait été freinée un temps par un trio de N20, et la coque du *Heart* portait l'empreinte noircie de cette rencontre.

L'œil de Kleopas quitta les miroirs prismatiques du périscope pour la première fois depuis ce qui lui paraissait des heures.

— Munitions ? demanda-t-il.

— On entame les vingt derniers, annonça le chargeur après avoir compté les obus restants dans le casier.

Des tirs d'armes antipersonnel se mirent à crépiter sur le manteau blindé. Kleopas, en faisant pivoter son périscope, localisa au moins trois équipes de tir infardi du côté nord de la place. Les deux Conquerors foncèrent en fracassant le bois des étals vides, et en arrachant les auvents de toile dont l'un resta accroché comme un pennon au *P48J*.

Les servants du *Heart* chargèrent leur canon et le pointèrent vers l'un des emplacements ennemis.

— Ne gâchez pas nos obus contre des cibles à pied, il ne nous en reste pas beaucoup, les gronda Kleopas. Il ouvrit le capuchon d'un levier de tir et aligna le bolter lourd. La position infardi disparut dans une tornade de poussière. Le *P48J* adopta la même tactique ; lui aussi devait arriver à court d'obus, en conclut amèrement Kleopas. À eux deux, les blindés annihilèrent les fantassins surclassés.

Sur l'auspex de Kleopas apparurent soudain deux échos en déplacement rapide. D'autres chars légers de conception urdeshi, des SteG 4, montés chacun sur trois paires de pneus massifs, arrivèrent sur la place avec leurs projecteurs allumés. Leurs minuscules tourelles n'étaient armées que de canons de 40, mais potentiellement, des munitions à noyau de tungstène ou à sabot de lancement pouvaient infliger de sérieux dégâts aux engins impériaux.

— Visez celui-là, dit Kleopas, un doigt posé sur l'écran rétroéclairé tandis qu'il procédait à une vérification visuelle. Eux méritent notre puissance de frappe.

Le sergent Baffels se sentait l'estomac noué, et tenu à une obligation de résultat. Il suait abondamment. Les combats étaient sérieux, mais ça n'était pas la première fois. Ce qui le troublait était sa masse de responsabilités.

Sa branche de l'assaut s'était suffisamment enfoncée dans Bhavnager pour traverser l'artère qui coupait la ville en deux. À présent, avec le temple sur leur droite, ils remontaient les rues au nord du marché en se frayant un chemin vers le dépôt. Gaunt en personne l'avait chargé de lui nettoyer la route. Et il n'échouerait pas, se répétait Baffels.

Sur Verghast, le colonel-commissaire lui avait confié le commandement de son escouade ; Baffels n'en avait pas vraiment voulu, mais n'en continuait pas moins d'apprécier cet honneur à chaque instant. Et voilà qu'aujourd'hui, Gaunt le chargeait de mener la phase cruciale de la bataille, un fardeau trop lourd, presque impossible à porter.

Près d'un millier de Fantômes se déversaient dans la ville derrière lui, chaque peloton supportant son voisin. Le plan de départ était qu'eux, et le même nombre d'hommes placés sous les ordres de Kolea, devaient ouvrir deux plaies parallèles dans les défenses de Bhavnager et s'emparer de la ville tandis que Rawne prenait le dépôt au nord. Désormais que Kolea et Rawne étaient tous deux cloués sur place, tout reposait sur lui.

Baffels réfléchissait souvent à propos de Kolea, la plupart du temps avec une certaine jalousie ; Kolea, le héros de guerre, qui commandait avec tellement d'aisance. Les hommes l'adoraient et auraient fait n'importe quoi pour lui. Pour être honnête, jamais un soldat n'avait désobéi à un des ordres que lui aussi donnait, mais Baffels ne s'en sentait pas digne. Jusque Vervun, lui aussi n'avait été qu'un simple soldat du rang. Pourquoi alors les autres auraient-ils dû faire ce que lui décidait ?

Dans ces moments-là, il pensait aussi à Milo, Milo son jeune ami d'escouade. Milo qui aurait dû obtenir ce grade de sergent.

La brigade de Baffels avait péniblement emprunté les rues à l'est du marché, en gagnant chaque mètre à la dure. Baffels avait le commissaire Hark avec lui, mais n'était pas sûr d'y avoir gagné quelque chose. Les hommes étaient inquiets en sa présence, soupçonnant chez lui toutes sortes de motivations inquiétantes. La crainte que suscitaient les commissaires était bénéfique pour la cohésion des troupes. Après tout, c'était bien pour ça que les commissaires existaient. À tout seigneur tout honneur, le nouveau commissaire du régiment connaissait son travail et le faisait bien. Comme il l'avait prouvé le jour précédent durant l'embuscade, Hark était presque imperturbable, sa compréhension des tactiques de terrain était sûre et exercée. Il ne faisait pas qu'inciter la portion arrière du groupe de Baffels à avancer, il dirigeait et concentrait les efforts de tous, de façon parfaitement

complémentaire aux ordres du sergent.

Mais Baffels percevait bien que les hommes méprisaient Hark. Méprisaient ce qu'il représentait. Et Baffels le savait parce qu'il ressentait la même chose. Hark était l'agent de Lugo, et n'était ici que pour orchestrer la destitution de Gaunt.

La tête de l'assaut de Baffels s'était laissée prendre dans des combats particulièrement violents, à la jonction entre les bâtisses abandonnées d'une école pour esholi et les enclos du marché au bétail. Malgré les efforts conséquents du peloton de Soric, ils étaient tous immobilisés sous le feu de half-tracks N20 et de plusieurs curieux tanks légers à six roues.

En sélectionnant Nehn, Mkendrick, Raess, Vulli, Muril, Togar, Cown et Garond pour l'accompagner, Hark avait tenté de dépasser l'unité de Soric pour sortir de cette impasse stratégique. Son groupe s'était presque immédiatement retrouvé bloqué lui aussi.

Alors, par chance plus que par décision humaine, des blindés pardusiens étaient arrivés par l'est pour les soutenir : un Executioner, le *Strife*, les Conquerors *Tread Softly* et *Old Strontium*, le Destroyer *Death Jester*, qui à eux tous dévastèrent les rues du nord-est en n'y laissant que des carcasses de tanks moyens et légers. Baffels engagea ses forces derrière eux tandis que s'entamait la poussée finale vers le dépôt, à quelques rues de là. L'attaque avait été longue et sanglante, mais Baffels avait fait ce que Gaunt exigeait de lui.

Le retard avait donné à Gaunt l'opportunité de rattraper la ligne du front mobile. Baffels fut presque submergé par la joie de le revoir et Hark se retrancha immédiatement derrière l'autorité du colonel-commissaire.

Gaunt approcha de la position de Baffels sous les tirs de laser ennemis qui striaient l'air du soir.

— Vous avez fait un excellent travail, dit-il au sergent.

— Ça a un peu pris des plombs, commissaire, se dévalorisa Baffels.

— C'était couru d'avance. Les Ershul ne se seraient pas laissés avoir sans combattre.

— Les Ershul ?

— C'est un mot que l'ayatani Zweil m'a appris cet après-midi. Vous sentez cette odeur ?

— Oui, commissaire, dit Baffels, en reniflant les relents âcres du prométhéum portés par le vent.

— Il est temps d'en finir, jugea Gaunt.

Appuyés par la puissance de feu foudroyante des Pardusiens, les Fantômes avancèrent vers le dépôt. À la tête d'une des lignes, Gaunt se retrouva soudain face à des Infardi retranchés qui jaillirent de leur abri pour se jeter sur eux. Son épée chanta dans l'air et son pistolet bolter donna de la voix. Autour de lui, Uril, Harjeon, Soric et Lillo, certains des meilleurs parmi le sang neuf verghastite, se révélèrent de dignes Fantômes. Ce fut ainsi le premier d'une série de dix-sept engagements rapprochés que cet éperon allait encore

rencontrer.

Lors du cinquième, dans la confusion qui visait à nettoyer un cul-de-sac, le hasard amena Gaunt et Hark côte à côte. Le pistolet à plasma de Hark luisait au milieu des ombres.

— Je n'ai qu'une chose à dire, Gaunt... Vous savez vraiment vous battre.

— Si vous le dites. L'Empereur nous garde, marmonna Gaunt en décapitant un agresseur infardi avec l'épée de la maison Sondar.

— Vous n'avez toujours pas confiance en moi, n'est-ce pas ? dit Hark, dont un tir d'énergie volatile détruisait un nid de mitrailleuse.

— Ne me dites pas que ça vous surprend, répondit Gaunt sur un ton acerbe, et sans attendre de réaction, il rallia à lui ses Fantômes pour l'assaut suivant.

Le sergent Bray était le premier chef de peloton du détachement de Baffels à amener ses hommes à l'intérieur du dépôt. Il y trouva une rangée de hangars immenses et de citernes potelées, gardée par plus d'une centaine d'Infardi, à des postes fortifiés que soutenaient trois AT70 et un couple d'Usurpers.

Les lance-missiles de Bray avaient de quoi s'occuper face à cette résistance, la plus sérieuse de celles qu'ils avaient rencontrées jusqu'à présent, et l'attaque n'avait pourtant pas été une promenade de santé. Il demanda par radio un soutien blindé.

À force de persévérance, Gaunt, Baffels, Soric et Hark arrivèrent à leur tour, en amenant chacun une solide formation de Fantômes sur les arrières de Bray. Gaunt sentait venir le goût de la victoire, et celui de la défaite, fortement entremêlé. L'expérience lui disait que l'instant décisif était arrivé, le quitte ou double. S'ils survivaient et continuaient de progresser, ils s'empareraient de la ville et l'ennemi serait vaincu. Dans le cas inverse...

Obus, tirs de laser et projectiles pleuvaient sur eux. Il vit les Pardusiens avancer, jetant à terre les clôtures grillagées et franchissant les fossés qui entouraient le complexe. Le *Strife* détruisit un Usurper et le *Death Jester* mit un Reaver hors d'état de nuire. Un orage d'explosions et de balles traçantes illuminait le ciel par en dessous.

— Regroupez-vous ! Regroupez-vous ! hurlait Baffels à ses hommes que les obus accablaient. La section de Soric gagna du terrain en chargeant par la barrière sud, avant d'être repoussée par le tir soutenu des Infardi. Celle de Hark était coincée dans un angle.

Gaunt fut le premier à voir arriver le Baneblade.

Son sang se figea.

Un char super-lourd impérial de trois cents tonnes, volé et corrompu. La machine gigantesque arriva de derrière le dépôt, à une allure presque désinvolte, en levant son arme de tourelle démesurée.

Un monstre. Un monstre bardé d'acier, tout droit sorti de la gueule des enfers.

— Baneblade ! Baneblade ennemi à 61.78 ! hurla Gaunt dans son micro.

Le capitaine Woll, aux commandes de l'*Old Strontium*, ne pouvait en croire

ses oreilles.

Son auspex repéra le léviathan une seconde avant qu'il n'annihilât le *Tread Softly*.

Woll s'aligna, et son tir ne laissa qu'une estafilade sur la coque de l'engin massif.

Les armes secondaires et sur pivot du Baneblade se mirent à arroser les positions impériales. Le nombre de morts immédiates fut ahurissant. Des Fantômes endurcis et loyaux cédèrent à l'épouvante et prirent leurs jambes à leur cou quand la machine de guerre se rapprocha.

— Maintenez vos positions ! Maintenez vos positions, bande de lâches ! hurla Hark aux Tanith qui fuyaient autour de lui. C'est l'Empereur qui vous l'ordonne ! Maintenez vos positions ou vous mourrez de ma main !

Hark fut soudain tiré en arrière quand Gaunt lui attrapa le poignet pour l'empêcher d'utiliser son pistolet à plasma.

— C'est *moi* qui punis les Fantômes. Moi. Certainement pas vous. Qui plus est, c'est un Baneblade qui arrive sur nous, espèce d'imbécile, et moi aussi je courrais, si je le pouvais. Essayez plutôt de m'aider.

Les sections de Bray et Soric lancèrent leurs missiles vers le géant blindé, sans grand résultat. Le *Death Jester* lui adressa deux tirs aveuglants, et l'inquiétante machine roulait toujours, avec derrière elle les Infardi et leurs blindés.

Gaunt réalisa qu'il avait eu raison. Le moment décisif était bien arrivé. Le quitte ou double.

Et ses hommes l'abandonnaient.

Sous le crachement de ses armes, le Baneblade infardi contraignait le Premier de Tanith à la retraite abjecte.

Baffels refusait d'abandonner, toujours déterminé à prouver à Gaunt qu'il avait eu raison de le choisir. Il allait réussir, il allait éliminer cette cible. Il allait...

Alors que les hommes déguerpissaient autour de lui, il ramassa un tube lanceur tombé à terre, y engagea un missile et visa le blindé colossal, arrivé à moins de vingt mètres de lui, un dragon géant cracheur de feu, qui lui cachait les étoiles.

Baffels bloqua sa mire sur une fente de vision près de ce qu'il supposait être le poste de pilotage. Son arme alignée d'une main ferme, il tira.

Il y eut un grand souffle de flammes. L'espace d'un instant de jubilation, Baffels crut avoir réussi, et être devenu un héros, comme Gol Kolea.

Mais le Baneblade était à peine égratigné. Une de ses armes secondaires le tua d'une rafale brève.

L'offensive de Rawne finit par atteindre le temple de Bhavnager à neuf heures trente-cinq. Il faisait déjà nuit sur la ville animée par les déflagrations.

Leur progression lente au travers du champ de mines avait accéléré quand Larkin et Domor avaient eu l'idée d'improviser une nouvelle méthode. Les

yeux bioniques de Domor parvenaient à déceler de nombreuses mines très proches de la surface du sol. Il décrivait leur emplacement à Larkin, qui avec l'aide de Banda n'avait plus qu'à les déclencher d'un tir précis.

Les démineurs avaient encore avancé de trente mètres. Dans le même temps, la lumière ayant faibli, les blindés ennemis sans système de détection avaient été anéantis par les tanks de Sirius, qui descendirent enfin le couloir ouvert par Domor, et abaissèrent leurs lames de bulldozer pour nettoyer les quelques derniers mètres sans avoir à craindre de tirs ennemis.

Le temple avait grandement souffert. Quelques tuiles dorées en écailles de poisson se décrochaient encore du stoupa éventré. Des ogives incendiaires étaient tombées sur la nef centrale ; les drapeaux à prières agonisaient dans la brise.

La percée de flanc s'enfonça enfin vers le dépôt depuis l'est.

Le capitaine Sirius, dont le char avait eu les chenilles réparées, lança en avant son *Wrath of Pardua*. Il avait capté la transmission étranglée, presque inconcevable, rapportant que le front sud avait rencontré un Baneblade.

Si cela était vrai, il voulait en être. Obtenir un succès que Woll ne battrait jamais.

Le *Wrath of Pardua* arriva sur le Baneblade ennemi dans l'espace ouvert du dépôt de carburant. Ayant détecté sa venue, l'engin ennemi avait commencé à pivoter sur place.

En faisant charger dans son mécanisme de culasse des obus Augur à haut coefficient de pénétration, Sirius parvint à percer deux trous dans l'épais manteau du char ennemi. Peu de blindés pardusiens transportaient en permanence des obus-flèches, car peu d'entre eux s'attendaient à rencontrer plus coriaces qu'eux-mêmes. Sirius, lui, savait rester philosophe dans son approche tactique, et sacrifiait toujours quelques précieuses places dans son magasin à munitions pour y stocker des ogives Augur, juste au cas où.

L'astuce allait maintenant être de viser les trous percés par les Augur, et de souffler l'ennemi de l'intérieur avec un obus explosif à forte expansion.

Le Baneblade meurtri fit pivoter sa tourelle, se verrouilla sur le *Wrath of Pardua*, et le détruisit d'un seul tir de son canon principal.

Lorsqu'il fut incinéré, Sirius riait à sa victoire. Il avait connu cet instant béni ; un instant de triomphe unique, celui dont tous les chefs de char rêvaient. Il avait blessé la bête et pouvait mourir heureux.

Le *Wrath of Pardua* explosa, répandant les éclats de son blindage tout autour de lui.

L'*Old Strontium* sortit en ronronnant de derrière les bâtiments fracassés au sud du dépôt. Woll n'avait jamais eu pour règle de transporter en permanence des obus Augur, comme Sirius. Mais il allait profiter de l'avantage que Sirius lui avait offert.

Ignorant son auspex pour viser à vue, en se référant à ses indicateurs de portée et de vent de travers, Woll plaça un obus explosif dans l'un des profonds trous ouverts par Sirius dans le blindage du Baneblade.

Il y eut un bref moment de silence.

Et le char super-lourd se désagrégea alors dans une éruption titanesque de chaleur, de bruit et de lumière.

Gaunt et Soric, avec l'aide de Hark et des chefs d'escouade, parvinrent à maîtriser la panique des Fantômes pour les faire revenir vers le dépôt de carburant. Soric mena lui-même la seconde charge au-delà des vestiges fumants du Baneblade.

La percée de Rawne, qui avait suivi le sillage du vaillant *Wrath of Pardua*, nettoyait le dépôt de ses dernières poches de présence infardi. La bataille se jouait à présent sur un front mobile, et Rawne savait avoir le temps de la gagner.

Il signala la maîtrise totale du dépôt un peu avant onze heures.

Des éléments infardi rescapés étaient en fuite vers le nord, vers la forêt au-delà de Bhavnager. La ville était aux mains des impériaux.

Tandis que le personnel soignant s'agitait autour de lui dans la nuit teintée de fumée, Gaunt retrouva l'ayatani Zweil penché sur la dépouille brisée du sergent Baffels. Varl, qui se tenait près de là, le regardait avec attention.

— Désolé, commissaire. C'est lui qui a insisté. Il voulait à tout prix être là, dit-il à Gaunt qui hocha la tête.

— Merci d'avoir veillé sur lui, Varl.

Il marcha jusqu'à Zweil.

— La perte de cet homme est très particulière, dit Zweil en se levant pour faire face à Gaunt. Ses efforts ici ont été cruciaux.

— C'est ce que quelqu'un vous a dit, ou est-ce votre impression, mon père ?

— C'est ce que je ressens... Ai-je tort ?

— Non, pas du tout. Baffels nous a ouvert la voie jusqu'au dépôt. Il a fait son devoir, et bien plus que ce qu'exigeait son devoir. Je n'aurais pas pu lui en demander davantage.

Zweil ferma les yeux ternis de Baffels.

— C'est aussi ce que j'ai ressenti. C'est terminé, à présent, dit-il. Dors en paix, pèlerin. Ton voyage s'est achevé.



ONZE

LA FORÊT TROPICALE

« Mes larmes peuvent bien être aussi nombreuses que les gouttes de pluie tombant sur les bois d'Hagia,

Une pour chaque âme tombée en défendant le Trône, jamais elles ne seront assez. »

— Évangile de sainte Sabbat, Psaumes II 7

Le ciel s'éclaira à plus de cent cinquante kilomètres de là sous la couverture de l'obscurité. Les flashes de fulgurations soudaines, accompagnés par le grondement lointain du tonnerre.

Quand cela eût duré plus d'une heure, ils s'accordèrent tous à dire que ça n'était pas un orage.

— Offensive totale, murmura Corbec.

— Ça doit être une sacrée bagarre, confirma Bragg.

Ils se tenaient debout au bord du fleuve saint, au milieu du chant des insectes, tandis que Greer et Daur travaillaient toujours sur le moteur.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas... commença Derin, sans rien ajouter d'autre.

— Je vois ce que tu veux dire, fils, dit Corbec.

— Bhavnager, déclara Milo en les rejoignant avec une lampe torche et une carte dépliée.

— Où ça ?

— Bhavnager. Une ville agricole, presque au pied des collines. Il montra la zone à Corbec.

— C'était censé être notre deuxième étape de nuit. Il y a un dépôt de carburant là-bas.

Une montée de lumière particulièrement vive frappa les nuages.

— Eh ben ! s'exclama Bragg.

— Y en a qui ont dû déguster, dit Derin.

— Espérons que c'étaient pas les nôtres, souhaita Corbec.

Dorden était descendu jusqu'à la berge, sans vraie raison, et restait là à jeter

des cailloux dans le fleuve d'encre.

Il sursauta quand quelqu'un se joignit à lui dans les ténèbres. Ce quelqu'un était l'esholi, Sanian.

— Vous n'êtes pas un combattant, je le sais, dit-elle.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai travaillé avec la dame Curth. Je vous ai vu. Vous êtes médecin.

— C'est bien de moi qu'il s'agit, lui sourit-il.

— Vous êtes vieux.

— Oh, merci beaucoup !

— Non, vous êtes vieux, vraiment. Sur Hagia, c'est une marque de respect.

— Ah oui ?

— Cela implique que vous êtes sage. Que vous avez employé votre temps à accumuler du savoir. Si vous n'avez pas gâché votre vie.

— Je suis à peu près certain de ne pas avoir gâché ma vie, Sanian.

— J'ai l'impression de gâcher la mienne.

Il se retourna vers elle. Elle n'était qu'une ombre, une silhouette aux yeux rivés sur le cours de l'eau.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas ce que je suis. Une étudiante ? J'ai passé toute ma vie à étudier les textes sacrés... Et voilà que tout mon monde disparaît dans la guerre. La sainte ne veille pas sur nous. Je vois des hommes comme Corbec et Daur, même aussi jeunes que Milo, se déprécier parce qu'ils n'ont appris que l'art de la guerre, mais la guerre est la seule chose qui importe vraiment. Ici et maintenant, sur Hagia. Hormis la compétence à faire la guerre, rien n'a d'importance.

— La vie ne se résume pas à...

— Si, docteur. L'Imperium est grand, ses merveilles sont innombrables, mais qu'en resterait-il s'il n'y avait pas la guerre ? Son peuple ? Sa culture ? Son langage ? Plus rien. La guerre englobe tout. En cette époque, il n'y a que la guerre.

Dorden soupira. Cette fille avait raison. Dans un certain sens.

— La guerre a trouvé Bhavnager, fit-elle remarquer en relevant brièvement les yeux vers les éclairs de lumière qui soulignaient les nuages.

— Vous connaissez cet endroit ?

— J'y suis née, et j'y ai été élevée. J'en suis partie pour devenir esholi et trouver ma voie. À présent, même si ma voie m'est révélée, je n'aurai plus rien vers quoi retourner quand tout sera fini. Et ce ne sera jamais fini. La guerre est éternelle. Seule l'Humanité est une notion finie.

— Rien sur la radio, annonça Vamberfeld.

Corbec hocha la tête.

— Tu as essayé toutes les fréquences ?

— Oui, colonel. Silence complet. Je ne sais pas si c'est parce que nous sommes hors de portée, ou parce que la radio de la Chimère est pourrie elle

aussi.

— On n'en saura jamais rien, dit Derin.

Vamberfeld alla s'asseoir sur une souche au bord de la route. Il y avait de l'orage dans l'air, un véritable orage qui s'accumulait en réponse à celui créé plus à l'ouest de la main de l'homme. Le vent faisait voler leurs cheveux et les premières gouttes de pluie commençaient à tomber autour d'eux.

Sous le capot latéral levé de la Chimère, Daur et Greer s'affairaient toujours à leurs réparations.

Vamberfeld entendait Corbec parler avec Milo à quelques pas de là où il se trouvait. La chose la plus facile à faire aurait sans doute été de se lever, d'aller trouver le colonel et de lui parler lui aussi, d'homme à homme.

Tellement facile...

Il n'y arrivait pas.

En cet instant même, il sentait la peur revenir en rampant, infiltrer tous les pores de sa peau, se répandre dans ses veines, se tortiller le long de ses intestins et remonter jusqu'aux tréfonds de son esprit. Il se mit à trembler.

Tout était tellement injuste. Sur Verghast, il avait connu une existence tranquille au cœur de la ruche immense, celle d'assistant personnel d'un marchand de la famille Naslquey, occupé à signer des bordereaux, à arranger des manifestes de livraison, à chasser les billets à ordre. Il avait été doué. Il avait reçu un petit logement décent au niveau bas-231 de la Spire, et des promesses d'ascension sociale. Il avait été très amoureux de sa fiancée, une apprentie couturière chez Bocider.

Et la guerre contre les Zoïcans avait tout emporté. Son travail, son petit logis soufflé par un obus d'artillerie, sa fiancée tuée par...

Il ne savait pas par quoi. Il n'avait jamais réussi à découvrir ce qui était arrivé à sa douce et tendre petite couturière.

Et toutes ces pertes étaient terribles. Il avait traversé des nuits et des jours entiers avec la peur au ventre, à rester caché dans les ruines, à fuir, à mourir de faim. Mais il les avait traversés, sans devenir fou.

Alors, il s'était dit qu'il était un homme, suffisamment pour tourner le dos aux ruines de sa vie et pour rejoindre la Garde Impériale quand le décret de consolation l'avait rendu possible. Cela lui avait semblé être la bonne chose à faire.

Il avait connu la peur et la connut à nouveau. L'angoisse de quitter Verghast pour ne plus jamais y revenir. L'anxiété des voyages Warp dans l'atmosphère puante et confinée d'un vaisseau de troupes. L'appréhension de craquer durant la première semaine exténuante d'exercices préparatoires fondamentaux.

La véritable terreur, celle qu'il n'attendait pas, était venue plus tard, la première fois lors des débarquements de masse sur Hagia. La sensation se tortillait à l'arrière de sa nuque. Il l'avait fait taire, en se disant qu'il avait connu l'enfer sur Verghast, et que le prochain enfer ne pourrait pas être bien différent.

Mais la terreur était revenue pendant la première phase de l'assaut sur la

Doctrinopole. Lors des vrais combats, vécus pour la première fois en tant que vrai soldat. Des hommes tombaient à côté de lui, ou pire encore d'après Vamberfeld, étaient démembrés ou atrocement mutilés par la guerre. Ces quelques premiers jours l'avaient laissé tremblant de l'intérieur. La terreur ne l'avait plus quitté, ne faisant que refluer un peu entre les engagements contre l'ennemi.

Vamberfeld avait statué que ce qu'il lui fallait, c'était de réussir à tuer ; de tuer un ennemi en tant que soldat, pour exorciser sa frayeur. L'opportunité lui avait finalement été donnée quand il avait pénétré dans l'Universitariat avec Gaunt, depuis l'esplanade de la Sublime Tranquillité. Connaître enfin son épreuve du feu, être baptisé dans le sang. Il avait été impatient. Il avait ardemment désiré se battre, pour être libéré du démon de sa terreur, qui chevauchait désormais en permanence sur son dos.

Et les choses n'avaient fait qu'empirer.

Cet affrontement l'avait laissé tremblant comme un idiot, incapable de se concentrer, ni même de parler. Il avait fait de lui l'esclave total du démon.

Tout était tellement injuste.

Bragg et Derin étaient venus le chercher dans sa salle d'hôpital. Il lui aurait été impossible de refuser... Être valide de corps faisait toute sa valeur. Personne ne semblait voir la terreur gluante et hilare s'accrocher à lui. Bragg et Derin avaient dit que Corbec devait remplir une importante mission, et que tout était O.K. Vamberfeld aimait bien le colonel, et la mission avait l'air vitale. Corbec avait parlé de devoir sacré et de visions, ce qui était parfait, il avait été facile à Vamberfeld de jouer le jeu. Facile de calmer sa nervosité, et de faire croire que la sainte lui avait parlé à lui aussi, qu'elle l'avait choisi pour cette tâche.

Tout ça n'était que du pipeau. Il suffisait pour lui de dire ce que les autres semblaient avoir envie d'entendre. La seule voix qui lui parlait vraiment était celle du démon.

Leur pilote l'inquiétait. Il l'avait entendu échanger avec Daur des paroles complices à propos d'un trésor. Vamberfeld se demandait s'ils ne se moquaient pas tous de lui. Il était maintenant à peu près sûr que tous n'étaient que de sales mercenaires, qui avaient désobéi aux ordres non pas à cause d'un idéal élevé, mais à cause de leur appétit pour l'or. Et il se sentait stupide d'avoir joué l'illuminé habité par ses visions.

Ses mains tremblaient ; il les enfonça dans ses poches en espérant que personne ne s'en rendrait compte. Son corps tremblait. Son esprit tremblait. La terreur le consumait. Il maudissait le démon de l'avoir poussé à rejoindre une bande de déserteurs et de pillards. Il maudissait le démon de le faire trembler, et tout simplement d'être encore là.

Il aurait voulu se lever et aller parler de sa terreur à Corbec, mais il tremblait tant qu'il ne pouvait pas.

Et même s'il l'avait pu, les autres lui auraient sûrement ri au nez, et l'auraient exécuté dans les buissons.

— Ça te dit ?

— Hein ? Vamberfeld tourna vivement la tête.

— Ça te dit de boire un p'tit coup ? demanda Bragg, qui lui tendait une flasque ouverte, emplie du puissant sacra de Tanith.

— Non.

— À mon avis, ça pourrait te faire que du bien, Vamb, dit Bragg d'un ton affable.

— Non merci.

— C'est toi qui vois. Bragg prit lui-même une gorgée et fit claquer ses lèvres avec satisfaction.

Vamberfeld réalisa qu'il pleuvait maintenant à verse. Les gouttes lui coulaient sur le visage et crépitaient sur ses épaules.

— Tu devrais venir à l'intérieur avec nous, lui fit remarquer Bragg. Il tombe des seaux.

— J'arrive. Dans une petite minute. Tout va très bien.

— D'accord, lui dit le grand Tanith avant de s'éloigner.

La pluie chaude se mit à lui couler dans le col et sur les avant-bras. Vamberfeld bascula la tête en arrière, pour lever son visage vers l'averse, en espérant que cette eau le laverait de sa peur.

— Il a quelque chose de pas clair, notre petit gars de la ruche, colonel, rapporta Bragg à Corbec en lui offrant sa flasque.

Corbec prit une généreuse lampée de la liqueur et avala avec elle une nouvelle petite poignée d'analgésiques. Corbec se savait en gober beaucoup trop, mais la douleur était trop forte, il en avait besoin. Il suivit le geste de Bragg et regarda dehors, de l'autre côté de la route, vers la silhouette assise de Vamberfeld qui leur tournait le dos.

— Je sais. Rends-moi service. Garde un œil sur lui, si tu veux bien.

— Alors... Combien ? chuchota Greer en resserrant l'écrou d'un piston.

— Comment ça, combien ? lui renvoya Daur. La pluie l'avait parfaitement trempé.

— Ne m'oblige pas à le dire tout haut... L'or !

— Oh, ça. Parle moins fort, je ne veux pas que les autres entendent.

— Mais c'est beaucoup, pas vrai ? Tu as promis qu'il y en avait beaucoup.

— Tu n'imagines pas combien.

Greer sourit, et s'essuya la pluie du visage d'un revers de manchette, qui mêla d'huile les ruissellements de son front.

— T'as rien dit aux autres, alors ?

— Juste assez pour susciter leur intérêt.

— Et tu vas te débarrasser d'eux, le moment venu ?

— Je suis en train d'y réfléchir.

— Quand le moment viendra, tu pourras compter sur moi... Si je peux compter sur toi, bien sûr.

— Ah. Oui, bien sûr. Mais il faudra que tu attendes mon signal avant de faire quoi que ce soit.

— Comme tu veux.

— Greer, tu attendras mon signal, d'accord ?

Greer lui sourit.

— Pas de souci, capitaine. C'est ton coup, c'est toi qui diriges.

— Moins vite, ma jolie, moins vite ! s'amusa Corbec, à l'abri de la pluie dans l'ouverture de la Chimère. Comme d'habitude, la façon de s'exprimer de Nessa était trop rapide pour lui.

C'est vrai que la sainte vous appelle ? signa-t-elle à nouveau, plus lentement cette fois.

— Ah ça, j'en sais rien ! C'est... Corbec s'était pourtant donné du mal, mais ne maîtrisait pas encore vraiment le langage des signes employé par les Verghastites. Il savait que ses efforts maladroits ne convoaient qu'imparfaitement ce qu'il voulait dire.

Le capitaine Daur dit qu'il l'a entendue, exprima-t-elle à grands gestes. *Il dit que vous et le docteur aussi.*

— Peut-être.

Est-ce que c'est mal ?

— Excuse-moi, quoi ? Est-ce que c'est mal ?

Oui. Elle le regardait, les joues dégoulinantes de pluie, les yeux brillants.

— Mal dans quel sens ?

Mal d'être là. D'être partis.

— Non. Pour ça au moins, tu peux me croire.

Seule sa main tremblait à présent. Sa main gauche. Par la force de sa volonté, Vamberfeld avait canalisé tous ses tremblements et toute sa terreur à une seule de ses extrémités. Il pouvait à nouveau respirer, et contrôler ses inspirations.

Plus loin sur le chemin, derrière l'épais rideau de pluie, quelque chose bougea dans le noir. Il savait qu'il aurait dû tendre la main vers son arme, ou donner l'alerte, mais il n'osait pas, de peur de laisser les tremblements se répandre une nouvelle fois.

Le mouvement devint plus net l'espace d'une seconde. Deux jeunes chelons d'un an, pas plus hauts que le genou d'un homme, remontaient la piste boueuse dans leur direction.

Et une fille, âgée de douze ou treize ans, vêtue d'une robe défraîchie de la caste agricole, les faisait avancer devant elle avec sa houlette.

Elle les fit s'arrêter avant qu'ils ne fussent arrivés trop près du véhicule impérial stationné. Ils n'étaient plus qu'une tache dans la nuit pluvieuse. La petite paysanne ne voulait pas risquer le contact avec les soldats qui traversaient les pâtures.

Vamberfeld la regardait, fasciné. Elle leva les yeux et trouva les siens.

Si jeune. Si sale et éblouissant de boue. Un regard tellement perçant et...

La Chimère revint bruyamment à la vie, dans le grondement de ses moteurs qui exhalèrent à nouveau par leurs tuyères d'échappement. Leur vapeur monta en épais geysers sous le déluge. Les phares et les projecteurs se rallumèrent tout d'un coup.

— Tout le monde à bord ! On est repartis ! cria Corbec pour les faire revenir vers leur transport réparé.

Vamberfeld se réveilla soudain, affalé sur le flanc dans cette boue que martelait la pluie ; il avait perdu conscience et était tombé de sa souche. Il se remit debout, faible et tremblant, chercha son fusil d'un geste mal assuré, et revint en courant vers les lumières du véhicule.

Il jeta un dernier regard vers les arbres et l'obscurité. La fille et ses chelons avaient disparu.

Mais le démon, lui, était toujours là.

Enfouissant sa main tremblante dans la poche de sa veste, il grimpa à l'intérieur de la Chimère.

L'aube, qui pleurait une ondée sur le site de la bataille, se leva au-dessus de Bhavnager.

Gaunt s'éveilla tôt, sursauta et se souvint que les combats étaient terminés. Il se rassit sur la toile de son fauteuil pliant et soupira. Une bouteille d'amasec à moitié vide était posée non loin sur la table cartographique. Il tendit le bras vers elle, avant de se raviser.

Au-dehors de sa tente, les techno-adeptes vérifiaient le bon ronflement des moteurs. Il entendait circuler les camions-citernes qui remplissaient les réservoirs des transports. Il entendait le grincement des treuils de levage, alors que les magasins à munitions recevaient le contenu des Chimères, entendait les gémissements des blessés dans l'infirmerie de Curth.

L'officier radio Beltayn passa sa tête avec précaution par le rabat de l'entrée.

— Zéro-cinq-zéro-zéro, commissaire.

Gaunt hochait distraitement la tête. Il se leva, retira sa veste striée de sang, de suie et d'huile, en préleva une propre dans sa cantine. Les bretelles de son pantalon pendaient mollement autour de ses hanches, il les renfila après s'être baigné le visage avec l'eau de son broc, passa une chemise, puis son nouveau dolman noir à rangées de brandebourgs et de boutons dorés.

Bhavnager. Quelle victoire. Et quelles pertes.

Il tremblait encore de la fatigue des combats, accentuée par le reflux de l'adrénaline.

Il devait avoir dormi à peu près trois heures, et d'un très mauvais sommeil, agité par des rêves étranges et confus, des rêves engendrés par la lassitude extrême et le souvenir de ce qu'ils venaient de vivre.

Il s'était vu sur une étroite crête, loin au-dessus du monde, accroché pour ne pas tomber tandis qu'un ouragan de tirs se déchaînait autour de lui.

Le sergent Baffels était apparu, vivant et entier, sur ce rebord de glace, avait

tendu les mains pour attraper les siennes et le hisser près de lui.

— Baffels... avait réussi à murmurer Gaunt dans un souffle, gelé jusqu'à la moelle.

Baffels avait souri.

— Le martyr de Sabbat, avait-il prononcé avant de disparaître.

Gaunt attrapa la bouteille et se versa une bonne mesure d'alcool dans son verre sale.

— Ça y est, les fantômes des Fantômes reviennent me hanter, marmonna-t-il pour lui-même.

Sur l'instruction de Kolea, la garde d'honneur ensevelit ses morts, presque au nombre de deux cent, dans une fosse commune près du temple de Bhavnager. Les Trojans auraient pu la creuser, mais les Conquerors pardusiens, l'*Old Strontium*, le *Beat the Retreat*, le *P48J* et le *Heart of Destruction* s'en chargèrent avec leurs lames de bulldozer, bien que leurs équipages fussent à moitié morts de fatigue. L'ayatani Zweil fut sollicité pour arranger le service funéraire. Les Fantômes plantèrent dûment sur la terre retournée des rangées de petits piquets taillés dans du bois de ghylum, un pour chacun de leurs frères qui dormaient en dessous.

Le jour se fit, chaud et lourd, battu par une pluie insistante. Gaunt savait qu'il aurait fallu des semaines à un bataillon pour récupérer d'une action aussi fondamentalement brutale que celle de Bhavnager, mais il n'avait pas des semaines.

Les jours leur étaient déjà comptés.

À neuf heures du matin, il fit rassembler la garde d'honneur pour ses préparatifs de remise en route, et envoya le fer de lance de reconnaissance vers les hauteurs de la forêt. Même épuisés, les hommes sous ses ordres paraissaient pour la plupart avoir conservé un bon moral, fruit d'une victoire solide dans des circonstances aussi écrasantes, et malgré les pertes subies. Les Pardusiens, d'humeur plus sombre, avaient l'air de porter le deuil des engins perdus plutôt que de leurs compagnons.

Gaunt traversa la place centrale de la ville et s'arrêta près de la boutique d'un détaillant en bois, où les soldats Coccoer, Waed et Garond gardaient l'officier infardi fait prisonnier le soir précédent par l'escouade de Bonin. Aucun autre adversaire n'avait été pris vivant. Gaunt supposa que les Infardi emportaient toujours leurs blessés avec eux, ou les achevaient.

L'individu aux tatouages vils avait été enchaîné comme un canidé au fond de la remise.

— Vous en avez tiré quelque chose ?

— Non, commissaire, déplora Waed.

Rawne et Feygor s'étaient livrés à une première tentative d'interrogatoire durant la nuit, après les combats, sans n'avoir rien soutiré au prisonnier.

— Préparez-le. Nous l'emmenons avec nous.

Gaunt repartit vers le dépôt. Le major Kleopas, le capitaine Woll et le lieutenant Pauk se tenaient sur le tablier noirci des hangars mécaniques, où les Trojans remorquaient le *Drum Roll* et le *Fancy Klara*. Les deux chars pouvaient être réparés, avait-on certifié à Gaunt. Le train de roulement droit du *Drum Roll* traînait derrière lui ses segments de chenille tordus, et l'équipage du capitaine Hancot était assis sur la tourelle de leur monture estropiée. Immobilisés très tôt dans la bataille, ils avaient continué de faire feu avec précision et efficacité.

En faisant exception du trou incroyablement net percé dans le blindage de sa tourelle, le *Klara* paraissait intact. Seul son pilote avait survécu. Après avoir coupé les systèmes électriques, les techno-prêtres et les sapeurs avaient désarmé l'obus ennemi, lequel n'avait pas explosé, mais avait directement et indirectement causé la mort de Letaw et de ses servants. Une fois l'ogive extraite du magasin avec les munitions endommagées, le *Klara* avait été ramené dans Bhavnager pour procéder aux réparations de sa tourelle. Un équipage de remplacement fut constitué à partir d'occupants de chars détruits.

Gaunt rejoignit les officiers de blindés et félicita convenablement le commandant pardusien pour son rôle dans leur réussite. Kleopas avait les traits tirés et pâles, mais lui serra la main avec gratitude.

— Un nouveau cas d'école pour les manuels des académies de Pardua, dit Gaunt.

— Certainement. J'aimerais formuler une... Une question, je suppose, colonel-commissaire, risqua Kleopas.

— Allez-y, major.

— Vous et moi... Et nous tous, avons reçu pour informations que les forces des Infardi étaient toujours présentes dans l'arrière-pays, mais en nombre minimal. La résistance qu'ils nous ont opposée ici était très importante, bien organisée et bien approvisionnée. Ça n'était pas le genre d'opposition auquel on pourrait s'attendre de la part d'un ennemi en fuite.

— Je suis tout à fait de votre avis.

— Franchement, Gaunt, nous nous sommes dirigés vers cette cible en nous attendant à des combats, mais pas à une bataille d'une telle ampleur. Mes machines se sont retrouvées prises dans le pire rapport de forces qu'elles n'aient jamais connu. Ne vous méprenez pas sur mes propos, il y avait de la gloire à combattre ici, et je ne vis que pour servir. L'Empereur nous garde.

— L'Empereur nous garde, reprirent Gaunt, Woll et Pauk.

— Mais ça n'était pas ce qu'on nous avait annoncé. Pourriez-vous... Au moins faire un commentaire ?

Gaunt regarda ses bottes un instant, songeur.

— À l'époque de Slaydo, juste avant le début de cette croisade, nous avons attaqué Khulen en plein hiver. En ce temps-là, je servais au côté des Hyrkiens. Tous de braves soldats. L'ennemi s'était retranché en nombre dans trois cités principales, c'était la saison des neiges, et il faisait un froid extraordinaire. Il nous a fallu deux mois pour le chasser des villes. La victoire était à nous, mais

Slaydo nous a dit de ne pas relâcher notre vigilance, et personne, de tout l'état-major, n'a compris pourquoi. Slaydo était un vieux renard, bien sûr, et il en avait suffisamment vu dans sa longue carrière pour que son instinct lui donne raison. Durant le mois suivant, l'ennemi est tombé sur nos positions avec le triple de son effectif de départ. Le triple du nombre que nous avions délogé. Il nous avait cédé le terrain, vous comprenez ? Il avait abandonné les villes avant que nous n'ayons eu le temps de l'affaiblir, il s'était regroupé plus loin pour revenir en force.

— Et qu'est qui est arrivé ? demanda Pauk, fasciné par ce récit.

— Slaydo est arrivé, lieutenant, sourit Gaunt.

Tous se mirent à rire.

— Nous avons pris Khulen. Sa libération est devenue une guerre totale, qui a duré six mois. Nous les avons écrasés. Mais écoutez la suite. Un an plus tard, au début de la croisade, la libération d'Ashek II. Un effectif ennemi considérable dans les ruches et les villes commerciales de l'archipel. À peine trois mois de combats et nous étions maîtres de ce monde. Les tacticiens impériaux nous avertirent que les collines volcaniques pourraient fournir d'excellentes défenses naturelles pour un regroupement adverse. Nous nous préparions pour la contre-attaque. Elle n'est jamais venue. Après beaucoup d'observations, nous découvrions que nos adversaires ne s'étaient pas du tout repliés. Ils s'étaient battus jusqu'au dernier dans les ruches et nous les avons tous vaincus dès la première phase. Ils n'avaient même pas pensé à utiliser le paysage à leur avantage.

— Je me sens revenu en cours primaire de stratégie, plaisanta Woll.

— Désolé, dit Gaunt. Je voulais juste illustrer certaines choses.

— Qu'un ennemi corrompu par le Chaos est toujours imprévisible ? suggéra Kleopas.

— Pour commencer.

— Et que puisque l'ennemi est à ce point imprévisible, nous devrions pendre tous les tacticiens impériaux, plaisanta Woll.

— Exactement, capitaine.

— C'est le cas ici, selon vous ?

Gaunt acquiesça.

— Vous savez tous que je n'apprécie guère Lugo. J'ai des raisons personnelles d'objecter à ses demandes.

— Ne lui cherchez pas d'excuses, dit Kleopas. C'est un arriviste tout frais émoulu et sans aucune expérience.

— Eh bien, c'est vous qui l'avez dit, pas moi, sourit Gaunt. Mais l'essentiel est que... Quels que puissent être les travers de notre seigneur général... L'engeance du Chaos n'est jamais prévisible, jamais rationnelle. Il est impossible de la battre sur le seul terrain de la réflexion. Essayer serait de la folie, nous ne pouvons que nous préparer à toutes les éventualités. Mes exemples étaient caricaturaux, mais si l'intervention de la Doctrinopole a été un échec, c'est parce que je n'avais pas envisagé toutes les possibilités.

— J'étais avec vous, Gaunt. Les ordres que vous avez reçus vous empêchaient de tirer profit de votre expérience.

— Merci. Il me semble que nous sommes à nouveau dans le même cas de figure : Lugo a estimé à tort que l'ennemi se comporterait comme une armée impériale. Il pense que nos adversaires tiendront les cités jusqu'à ce qu'ils soient vaincus. Ça n'est pas le cas. Il pense que seuls quelques éléments d'une armée vaincue fuiront après la bataille ; encore une erreur. Je pense que les Infardi ont abandonné les villes dès qu'ils ont réalisé que nous avions pris le dessus, et que leurs contingents principaux ont reflué vers les territoires annexes. Ce qui expliquerait leur nombre ici.

— Maudit Lugo, s'emporta Woll.

— Lugo devrait simplement commencer à écouter ses officiers, dit Gaunt. C'est ce qui a fait que Slaydo est devenu Slaydo, ou que Solon est devenu Solon... La faculté d'écouter. J'ai bien peur qu'elle fasse dorénavant défaut dans les échelons supérieurs de la croisade. Et même chez Macaroth.

Les Pardusiens en furent mis mal à l'aise.

— Promis, je ne blasphèmerai plus, messieurs, dit Gaunt, en leur arrachant à chacun un sourire. Mon conseil est simplement celui-ci. Tenez-vous prêts. Attendez-vous à tout. Même si notre ennemi de toujours n'a pas de logique prévisible, il suit ses propres buts ; nous ne pouvons pas savoir lesquels, mais nous risquons de souffrir s'il devait les atteindre.

Il fit un pas en arrière alors que Rawne, Kolea, Varl, Hark et la chirurgienne Curth approchaient d'eux sur l'aire en dur, et une réunion opérationnelle impromptue démarra. Curth tendit au colonel-commissaire un feuillet d'approximations personnelles.

Les blessés étaient au nombre de deux cent vingt-quatre, dont soixante-treize dans un état préoccupant. Curth annonça ouvertement qu'ils pouvaient emporter tous ces blessés avec eux, mais qu'au moins dix-huit d'entre eux ne survivraient pas au transit plus d'une journée. Neuf autres ne survivraient pas au transit, point à la ligne.

— Quelles sont vos recommandations, Curth ?

— Très simple, commissaire. Qu'aucun d'entre eux ne prenne la route.

Rawne secoua la tête avec un rire amer.

— Qu'est-ce qu'on en fait, alors ? On les laisse ici ?

Kolea suggéra d'établir une position fortifiée à Bhavnager, où les blessés pourraient être soignés dans un hôpital de campagne. Même si cela signifiait de devoir laisser sur place une présence vulnérable à un retour des Infardi, il s'agissait peut-être là du seul espoir de survie pour les hommes invalides. Qui plus était, la garde d'honneur aurait besoin des ressources en carburant de Bhavnager pour accomplir le voyage de retour.

Gaunt concéda à cette idée tout son mérite. Il laisserait à Bhavnager une centaine de Fantômes et un appui blindé pour tenir le dépôt et veiller sur les blessés tandis que lui partirait vers les Collines Sacrées. Curth insista immédiatement pour rester et Gaunt y souscrivit, en désignant Lesp comme

médecin-chef de son groupe. Le capitaine Woll se porta volontaire pour commander la garde blindée de Bhavnager. Gaunt et Kleopas convinrent de laisser sous ses ordres le *Death Jester*, le *Xenophobe*, ainsi que le *Drum Roll* et le *Fancy Klara* déjà presque réparés. Gaunt confia le commandement de la position à Kolea, que seconderait le sergent Varl.

Kolea accepta obligeamment la tâche qui lui était confiée, et partit rassembler les pelotons placés sous son commandement immédiat. Varl rechigna davantage. Quand la réunion fut dissoute, il prit calmement Gaunt à part, et le supplia de l'autoriser à partir avec lui pour sa dernière mission.

— Ça n'est pas ma dernière mission, sergent, dit Gaunt.

— Mais commissaire...

— Vous avez déjà désobéi à un ordre, Varl ?

— Non, commissaire.

— Ne commencez pas maintenant. C'est important. Faites ça pour moi.

— Bien, commissaire.

— Pour Tanith, et je sais que vous vous souvenez d'elle, Varl.

— Oui, commissaire.

— Pour Tanith.

Alors Gaunt rassembla le reste du bataillon et partit vers la forêt tropicale, laissant Bhavnager et sa plaine dans leur poussière.

Des groupes de Fantômes et de personnel pardusien regardèrent partir le convoi. Varl resta longtemps à regarder après que le dernier véhicule eût disparu hors de vue.

— Sergent ?

Il se retourna, arraché à ses pensées. Kolea et Woll avaient regroupé les chefs d'escouade et les commandants de char autour d'une table cartographique, sur le parvis de l'hôtel de ville.

— Si ça vous dit de vous joindre à nous ? se moqua Kolea. Il faut qu'on détermine comment défendre cette ville au mieux.

En sortie de Bhavnager, la large piste courait en pente raide vers le nord sur cinq ou six kilomètres. Gaunt remarquait déjà que le paysage se faisait moins dégagé de part et d'autre de la route. À l'exception de quelques prairies très irriguées, les lopins et les zones cultivées tendaient à disparaître là où des bosquets luxuriants commençaient à s'épanouir, dominés par les cycades et une espèce d'acestus plus grande, aux troncs souvent couverts de sphaigne ou d'un épiphyte noir connu localement sous le nom de barbe-de-prêtre. Des fleurs vivaces parsemaient les fourrés, certaines d'une taille impensable.

L'air gagnait en humidité. Les arbres grandirent et s'épaissirent. Une heure après son départ, le soleil monta sur le convoi en traversant les feuillages de biais.

Après trois heures de route, la piste s'aplatit, la poussière céda la place au sable et à la tourbe. Dans la moiteur environnante, les vêtements se mirent à coller aux corps. De temps à autre, sans aucun signe avant-coureur, la pluie

chaude se remettait à tomber, parfaitement verticale dans l'air immobile, parfois si fort que la visibilité se réduisait à quelques mètres et que les phares s'allumaient. Tout aussi abruptement, l'averse cessait comme s'il n'avait jamais plu, et une brume se levait du sol presque immédiatement. Le tonnerre roulait dans l'air dilaté.

Midi venu, ils s'arrêtèrent, firent circuler les rations, et les équipes de chauffeurs se relayèrent. La forêt, de chaque côté d'eux, était un royaume de mystérieuses ombres vertes, dont l'odeur végétale douceâtre et relevée imprégnait tout. Entre les averses, le secteur était animé par la vie sauvage : des scarabées aux élytres couleur rubis, des torrents de mites colonisatrices, d'arachnides, et des gastéropodes d'une taille surprenante qui laissaient leurs traînées de bave luisante sur l'écorce des troncs. Il y avait aussi de nombreux volatiles, pas les échassiers du fleuve, mais des essaims de minuscules oiseaux colorés au vol rapide et bourdonnant. Ceux-là étaient assez petits pour tenir tout entier dans le poing d'un homme, excepté leur bec fin incurvé vers le bas, et long de presque trente centimètres.

Resté près de son Salamander pour boire de l'eau et manger sa barre de rations, Gaunt voyait aussi passer dans les broussailles des lézards à huit pattes, aux écailles aussi dorées que le stoupa du temple de Bhavnager. Les sifflements et les cris d'animaux invisibles résonnaient par intermittence dans les bois.

— Je suis surpris que vous ayez laissé Kolea en ville, dit Hark en apparaissant près de lui. Hark avait retiré son long manteau et sa veste ; en gilet noir, les manches de sa chemise retroussées, il s'épongeait le front avec un mouchoir blanc. Gaunt ne l'avait pas entendu approcher, et Hark avait tendance à démarrer ainsi ses conversations, sans préambule, ni même un bonjour.

— Et pourquoi ça, commissaire ?

— Il est l'un des meilleurs officiers du régiment. Farouchement loyal et obéissant.

— Je sais. Gaunt prit une gorgée d'eau. Alors qui mieux que lui devrait être chargé d'une opération indépendante ?

— Je l'aurais gardé avec moi. Celui que j'aurais laissé derrière aurait été Rawne.

— Vraiment ?

— C'est un assez bon soldat, mais il se bat avec sa tête, pas avec son cœur. Sans compter le fait qu'il ne vous aime pas.

— Le major et moi, nous en sommes arrivés à une compréhension mutuelle. Lui... Et beaucoup d'autres Fantômes, d'ailleurs, me tiennent pour responsable de la perte de leur planète. Fut un temps, je pense, où Rawne m'aurait tué pour venger Tanith. Mais il s'est fait à son grade. À présent, il accepte que nous ne nous aimions pas l'un l'autre, et il arrive à vivre avec.

— J'ai étudié son fichier, et pendant ces derniers jours, j'ai étudié l'homme. Je ne crois pas que ses griefs envers vous se soient apaisés ; il lui démange

encore de vous planter son couteau dans le dos. L'heure viendra. Rawne est simplement devenu très patient.

— Slaydo avait pour habitude de dire : « *Garde tes amis proche de toi...* »

— « *...et tes ennemis plus proche encore.* » Je connais ce principe, Gaunt. Parfois, il ne fonctionne pas du tout.

L'ordre de réembarquer remonta le convoi.

— Pourquoi ne feriez-vous pas la prochaine partie du voyage dans mon véhicule ? proposa Gaunt, en espérant que Hark percevrait toute l'ironie de cette offre.

À quarante minutes au nord de la colonne principale, le fer de lance ralentissait. Rawne avait choisi d'accompagner l'unité avancée de Mkoll. Pour cette raison, le groupe de reconnaissance se composait au troisième jour de deux Salamanders, d'une batterie mobile Hydra, du Grey Venger et du Conqueror *Say Your Prayers*.

La piste se resserrait, au point que les voûtes des arbres commençaient à se rejoindre et que les carlingues des chars effleuraient le feuillage.

Mkoll n'arrêtait pas de vérifier ses plaques cartographiques pour s'assurer qu'ils ne déviaient pas de leur itinéraire.

— Il n'y a pas d'autre route, lui dit Rawne.

— Je sais, et les coordonnées sont correctes. Mais je ne m'attendais pas à ce que la route rétrécisse aussi vite. C'est presque comme si nous avions quitté la route principale et que nous nous étions engagés sur un chemin de transhumance.

Ils durent tous deux se baisser quand une ramure aux feuilles pendantes balaya le compartiment ouvert.

— Ça a l'air de pousser vite dans le coin, estima Rawne. Vous savez ce que c'est, avec la flore tropicale. Tout ça a peut-être poussé pendant la dernière saison des pluies.

Mkoll regarda par-dessus le bord du Salamander pour considérer l'état de la piste elle-même. La forêt avait poussé dans les gorges entre les contreforts des collines, et une légère déclivité jouait contre eux. Le centre de la route s'était érodé en un goulet où suintait un ruisseau. Des coulées plus importantes avaient amené de la boue, de la roche et de la fibre pourrie. Les Salamanders n'avaient aucun mal à avancer, pas plus que l'Hydra, mais les deux gros tanks de combat commençaient à déraiper occasionnellement. Pire, le chemin se désagrégeait sous leurs poids. Mkoll pensa à la charge totale des machines qui les suivaient, particulièrement à la cinquantaine de camions longs, dont la puissance et la tenue de route n'avaient rien de comparable avec celles d'engins à chenilles.

Des scarabées scintillants filèrent entre le sergent-éclaireur et le major. Rawne gardait un œil sur l'auspex. Lui et Mkoll savaient tous deux que des éléments infardi considérables avaient fui vers le nord après la bataille, même s'ils n'en avaient pour l'instant repéré aucune trace. D'une façon ou d'une

autre, leurs troupes et leurs véhicules avaient réussi à s'évaporer.

Un cri leur vint de l'avant et le fer de lance s'immobilisa. En ordonnant aux hommes et aux blindés de se tenir en état d'alerte, Rawne et Mkoll mirent pied à terre. Le Salamander de tête avait tourné un virage en pente et trouvé un énorme cycade affalé en travers de la route. Cette masse putrescible devait bien peser plusieurs tonnes.

— Vous pouvez le pousser ? demanda Rawne au pilote du Salamander.

— Ça n'accroche pas assez sur cette inclinaison, répondit le pilote. Il nous faut des chaînes.

— On pourrait pas le couper en deux, ou le faire sauter ? suggéra Caober.

Mkoll s'était approché des racines de l'arbre tombé, entre lesquelles adhéraient des paquets de tourbe noire et chargée de vers. Sur certaines d'elles s'était déposé un résidu oxydé rouge, qu'il renifla.

— Faudrait peut-être faire passer le Conqueror devant, il pousserait avec sa lame de bulldozer, disait Brostin.

— À terre ! À terre ! brailla Mkoll.

À peine avait-il prononcé ces mots que des tirs de laser jaillirent du sous-bois le long de leur formation, firent tinter le blindage des véhicules et arrachèrent des feuilles pendantes. Le conducteur du Salamander de tête fut touché au cou et tomba en hurlant dans le compartiment de l'équipage.

Mkoll plongea à couvert près de Rawne derrière le tronc abattu.

— Comment vous avez deviné ? demanda le major.

— Des traces de fycélène sur les racines. Ils ont utilisé une charge pour le faire basculer.

— J'adore devenir une putain de cible immobile...

Les Fantômes s'étaient mis à répliquer, mais sans rien voir qui leur eût permis de viser. Même Lillo, qui se trouvait être à l'arrière du premier Salamander et avait donc un auspex auquel se référer, ne distinguait aucune cible. L'appareil n'affichait qu'une lecture plate de la végétation dense.

— Les canons ! ordonna Rawne sur leur fréquence.

Les armes coaxiales et sur pivot furent les premières à revenir à la vie, et à réduire la verdure en lambeaux sous leurs rafales soutenues. Un instant plus tard, l'Hydra du sergent Horkan noya leur bruit en se mettant elle aussi à l'ouvrage. Les quatre autocanons à long fût de son support antiaérien s'abaissèrent, et tirèrent leurs torrents simultanés de projectiles à hauteur de tête, abattant les arbres, déchiquetant les buissons, pulvérisant les fougères, liquéfiant les ramures. Une brume odorante de matière organique vaporisée roula sur le chemin et fit tousser les soldats.

Après trente secondes de tir cyclique, l'Hydra se tut. Excepté le crépitement des gouttes de sève, la chute des plantes détruites et le cliquetis du rechargement automatique de l'Hydra, rien ne troublait le silence. Une Hydra était conçue pour abattre des appareils volants à longue portée. À bout portant, contre un rideau de végétation, ses rafales venaient de dégager une trouée de cinquante mètres de profondeur sur trente mètres de large. Quelques arbres

dénudés au bois fendu se dressaient encore au milieu du tapis végétal réduit en bouillie.

Mkoll et Caober s'avancèrent pour inspecter la zone. Les corps partiellement désintégrés de deux Infardi gisaient au milieu de la dévastation.

Aucun signe d'autres attaquants. Rien qu'une petite embuscade, une petite manœuvre de harcèlement.

— Allez me passer des chaînes autour de ce foutu tronc ! décréta Rawne. À cette allure, si les Infardi s'amusaient à abattre un arbre tous les deux kilomètres, ils en avaient pour des semaines à traverser cette forêt.

À près de cent vingt kilomètres au sud, une Chimère solitaire et crachotante filait sur la route poussiéreuse, au travers d'un village abandonné du nom de Mukret. Depuis la halte de la matinée, elle portait sur son flanc le nom d'« *Engin des Éclopés* », tracé à la laque orange antirouille d'une main imprécise.

Le jour était d'une chaleur suffocante, et Greer surveillait de près ses jauges de température. La turbine essoufflée de ce vieux tas de ferraille passait fréquemment dans le rouge ; déjà deux fois, ils avaient dû s'arrêter, purger le liquide bouillant du circuit de refroidissement, et le remplacer en partie par de l'eau puisée dans le fleuve avec leurs jerrycans. Ils étaient maintenant à court de refroidissant chimique, et le mélange qui coulait dans le circuit était pratiquement de l'eau pure.

Greer rangea le véhicule sur le bord de route, à l'ombre d'une rangée d'arbres, avant que les aiguilles n'eussent passé leur point de non-retour.

— quinze minutes de pause, lança-t-il au compartiment arrière. Il devait de toute façon se dégourdir les jambes, et peut-être allait-il avoir le temps d'apprendre un peu à Daur comment conduire une telle machine. La possibilité de se relayer leur aurait permis de rouler plus longtemps sans devoir s'arrêter de temps à autre.

L'escouade de Corbec descendit dans la lumière et l'air chaud, et alla immédiatement s'abriter sous les branches. La ventilation et les recirculateurs de la Chimère ne fonctionnaient plus ; c'était un peu comme voyager à bord d'un four.

Corbec, Daur et Milo consultèrent la carte.

— On devrait arriver au gué de Nusera avant la nuit. Ce serait bien, dit Corbec. Si les autres sont arrivés à la forêt, ça veut dire qu'ils doivent avoir ralenti, et qu'on peut commencer à les rattraper. Il se retourna, déboucha sa gourde et avala une ou deux pilules.

— Ça m'inquiète un peu d'arriver sur l'autre rive, disait Daur. Les Infardi sont probablement concentrés de l'autre côté. Les choses pourraient tourner mal une fois qu'on aura passé ce gué.

— Tout juste, convint Corbec. Et ça, là, c'est quoi ?

Milo regarda de plus près. Le colonel indiquait un réseau de lignes estompées, qui suivaient le fleuve quand celui-ci partait au nord à la hauteur de Nusera, et s'éparpillaient dans les Collines Sacrées, en remontant

grossièrement les affluents du fleuve saint.

— Je n'en sais rien. Ça dit « souka », sur la légende. Je vais demander à Sanian.

Près de là, sur la berge, Vamberfeld était descendu dans le faible courant et tuait le temps à faire des ricochets sur les eaux plates, entre les bancs de joncs. Une légère brise agitait les herbes hautes de la rive opposée, d'un blanc de cendre sur le fond bleu du ciel.

Une de ses pierres ricocha quatre fois. Se concentrer sur des actions aussi simples l'aidait à contrôler les tremblements de sa main. L'eau était d'une fraîcheur apaisante contre ses jambes.

Il lança une nouvelle pierre. Juste avant le cinquième rebond, un caillou bien plus gros vola au-dessus de sa tête et tomba dans le fleuve dans une éclaboussure sonore. Il se retourna.

Derrière lui, Bragg lui adressait un sourire penaud.

— J'ai jamais réussi.

— Je vois ça, dit Vamberfeld.

Bragg s'engagea à petits pas maladroits sur les galets instables du fond.

— Tu pourrais m'apprendre ?

Vamberfeld resta un instant sans rien dire. Il prit deux autres cailloux plats dans la poche de son pantalon et en tendit un à l'immense Tanith.

— Tiens-la comme ça.

— Comme ça ? Les doigts énormes de Bragg ridiculisaient ceux de Vamberfeld.

— Non, plus comme ça. Parallèlement à l'eau. Maintenant, tout est dans le poignet. Il faut que ta pierre tourne quand tu la lâches, comme ça.

Trois rebonds nets, plaf-plaf-plaf.

— Joli. Bragg essaya à son tour. Sa pierre toucha la surface et disparut.

Vamberfeld en sortit deux autres.

— Essaye encore. Quand le colosse se mit à rire, il comprit quelle avait été sa plaisanterie involontaire.

Vamberfeld fit encore quelques démonstrations, et peu à peu, Bragg prit le coup de main, en réussissant un lancer quand lui en réussissait quatre ou cinq. Le Verghastite réalisa alors avec un certain plaisir qu'il se sentait détendu pour la première fois de mémoire récente. Simplement en se trouvant là, au calme, sous le soleil, à apprendre quelque chose de parfaitement inutile à quelqu'un d'aimable. Il repensa à son enfance, aux vacances avec ses frères sur les bords du Hass. Pendant un instant, ses tremblements cessèrent presque ; l'attention de Bragg était entièrement focalisée sur ses mains et sur ce qu'il lui montrait.

Du coin de l'œil, il vit les herbes blanches ondoyer à nouveau dans le vent de l'autre côté du fleuve. À cela près que le vent ne soufflait plus.

Il ne voulait pas regarder.

— Tiens-la un peu plus serrée, comme ça.

— Je crois que j'commence à attraper le truc. Regarde ça ! Deux ricochets !

— Tu y arrives. Prends-en un autre.

Ne regarde pas. Ne regarde pas et ça finira par s'arrêter. Ne regarde pas. Ne regarde pas, ne regarde pas.

— Oui ! Trois ! Ha ha !

Ignore les formes vertes, ignore-les et elles finiront par s'en aller. Et ce moment ne s'arrêtera pas. Et la peur ne reviendra pas. Ignore-les. Ne regarde pas.

— Joli coup ! Cinq ! Tu crois que tu peux en faire six ?

Ne regarde pas. Ne dis rien. Ne crie pas, tu sais que tu remettrais à trembler. Bragg n'a rien remarqué. Personne n'est obligé de savoir. Ça va s'arrêter. Ça va s'arrêter parce qu'il ne se passe rien.

— Essaie encore, Bragg.

— Ouais. Dis donc, Vamb... Pourquoi t'as la main qui tremble ?

— Quoi ?

Elle ne tremble pas. Pas la peine de regarder.

— Ta main commence à vraiment trembler, là. Ça va ? T'as pas l'air bien. Vamb ?

— C'est rien. Elle ne tremble pas, je te jure. Non. Essaie encore. Essaie encore.

— Vamb ?

Non. Non. Non, non, non, non.

Une arme laser tira de derrière eux, dans un claquement étonnamment bruyant dont l'écho se répercuta sur les berges. Bragg pivota. Nessa était couchée au sol, son fusil long reposant sur un nœud de racines, et tira à nouveau vers l'autre côté du fleuve.

— C'est quoi, ce bordel ? cria Bragg. Son oreillette s'alluma.

— Qui a tiré ? Qui a tiré ?

Bragg regarda derrière lui et aperçut les formes vertes entre les roseaux. Il y eut des flashs silencieux, et soudain, les décharges de laser frappaient l'eau comme les pierres qu'il avait appris à lancer.

— Putain de Feth ! cria-t-il. Nessa lâcha un troisième, puis un quatrième tir. Derin descendait la pente de la berge derrière elle, le fusil à la main.

— Infardi ! Infardi sur la rive opposée ! hurlait Derin dans son micro.

Les tirs de laser agitaient l'eau. Bragg se tourna vers Vamberfeld et le retrouva avec horreur allongé dans l'eau, totalement crispé, les yeux révulsés, le corps entier agité de spasmes. Du sang mêlé de salive écumante lui tachait le menton. Il s'était mordu la langue.

— Vamb ! Par Feth !

Bragg attrapa le Verghastite et le jeta sur son épaule dont la blessure se réveilla. Mais Bragg ne s'arrêta pas à si peu, et commença à remonter vers la rive. Derin tirait maintenant en automatique pour appuyer les décharges brutales de Nessa. Celles de l'ennemi perforaient les feuilles des vieux arbres au-dessus d'eux, avec un bruit sec et étrange.

Corbec, Daur et Milo apparurent sur la crête de la berge ombragée, armes levées. Dorden la descendit en glissant sur le postérieur, et s'élança vers l'eau pour rejoindre Bragg.

— Amène-le ici ! Amène-le ici, Bragg ! Est-ce qu'il est touché ?

— Je crois pas, toubib !

Un laser griffa Bragg à la fesse gauche et le fit s'exclamer de douleur. Un autre manqua la tête de Dorden de la largeur d'une main, un troisième ouvrit sa trousses de secours.

Dorden et Bragg ramenèrent Vamberfeld jusque sur la rive, puis le traînèrent à couvert derrière le talus de la route. Les cinq autres Fantômes libéraient leurs salves régulières vers le bord opposé. En regardant par-dessus son épaule, Bragg vit qu'au moins un paquet de soieries vertes à la dérive flottait sur le courant.

Greer arriva depuis la Chimère, en amenant à bras le corps l'autocanon de Bragg. Sanian le suivait, une expression affolée sur le visage.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Greer. Ses yeux se posèrent avec un dégoût malsain sur Vamberfeld, dont les mains tordues par la crispation musculaire extrême finissaient par évoquer des serres de rapace. Seuls ses sphincters paraissaient s'être détendus.

— Ah, d'accord. L'autre taré a fini par péter un câble.

— Si vous vouliez bien la fermer et essayer de m'aider ! tonitrua Dorden. Tenez-lui la tête ! Tenez-lui la tête, Greer ! Allez ! Et surveillez ses bras, qu'il n'aille pas se casser quelque chose !

Bragg prit l'autocanon des bras de Greer et repartit au pas de course vers la berge, en enfonçant à sa place un chargeur en tambour. Le tir ennemi était toujours aussi intense. Dix ou douze tireurs, estima-t-il. En s'apprêtant à viser, il vit un autre Infardi touché par Nessa basculer dans le fleuve. Des nuées de fibres duveteuses s'élevaient comme de la poussière de paille des herbes hautes que transperçait la riposte impériale.

Bragg pressa la détente. Sa rafale initiale traça sur le fleuve une rangée de gerbes d'eau. Il ajusta son tir et commença à moissonner les massifs de joncs, exposant trois ou quatre silhouettes vertes qu'il abattit toutes.

— Cessez-le-feu ! Cessez-le-feu ! cria Corbec.

Les tirs venus de l'autre rive s'étaient arrêtés.

— Personne n'a rien ?

Il lui fut répondu par un chœur de négatives effacées.

— Tout le monde à la Chimère, ordonna-t-il. Il faut qu'on bouge d'ici.

Ils s'éloignèrent de trois kilomètres vers l'ouest de Mukret avant de quitter la route, pour amener la Chimère sous le couvert d'un bosquet d'acéstus. Tous avaient encore le souffle court. Les visages étaient luisants de sueur.

— Heureusement que t'as de bons yeux, ma grande, la congratula Corbec. Nessa hocha la tête et sourit.

— Bragg, tu les avais pas vus ?

— Je parlais avec Vamb, chef. Et puis il a commencé à se sentir pas bien, et deux secondes après, ça commençait à tirer.

— Doc ?

Dorden releva les yeux. Vamberfeld était allongé sur un sac de couchage qu'ils avaient étalé dans le compartiment.

— Sa crise est passée. Il aura bientôt récupéré.

— Qu'est-ce que c'était ? Toujours le traumatisme des combats ?

— Je pense. Une réaction physiologique excessive. Ce pauvre homme est très malade, d'une façon qu'il nous est difficile d'appréhender.

— C'est un cinglé, ouais, intervint Greer.

Corbec tourna face à lui sa masse considérable.

— Que je t'entende encore parler de lui comme ça et je t'explose la gueule. Vamberfeld est des nôtres. Il a besoin qu'on l'aide, et c'est ce qu'on va faire. Et on va aussi éviter qu'il se sente mal quand il se réveillera. La dernière chose dont il ait besoin, c'est qu'il croie qu'on est contre lui.

— Vous parlez comme un vrai médecin, Colm, dit Dorden.

— C'est ça. Il faut l'aider. On peut tous faire ça ? Greer ? Bon.

— Et maintenant ? demanda Daur.

— On continue jusqu'au gué. Le problème, c'est qu'ils savent qu'on est dans le coin. Il va falloir la jouer fine.

Atteindre Nusera leur prit le restant de l'après-midi en roulant lentement et en multipliant les arrêts. Milo garda une oreille sur la vieille radio de bord, pour y surveiller les éventuelles transmissions ennemies. Il n'en sortit rien qu'un grésillement de fond. Milo regrettait que le véhicule n'eût pas d'auspex.

Ils marquèrent une halte à environ un kilomètre du point de franchissement. Corbec, Milo et Nessa partirent en avant à pied ; Sanian insista pour les accompagner. Ils traversèrent plusieurs champs irrigués, et une pâture depuis longtemps en jachère, où étaient tombés les restes squelettiques de deux chelons dont les carapaces se calcifiaient au soleil. Ils passèrent une étendue boisée où des boîtes de bois sculpté avaient été dressées au sommet de poteaux décorés. Corbec en avait déjà vu beaucoup le long de la route de Tembarong.

— C'est quoi, ces trucs ? demanda-t-il à Sanian.

— Des poteaux funéraires, expliqua-t-elle. À l'endroit où reposent des prêtres-pèlerins morts le long de la route. Ce sont des monuments sacrés.

Les quatre traversèrent la clairière en longeant les ombres des mausolées silencieux, à chacun desquels Sanian adressa un signe de respect.

Des pèlerins morts en route, songea Corbec. Hélas, il ne s'imaginait que trop bien en train de partager leur sort.

En passant par un autre massif d'arbres, Corbec crut sentir l'odeur du fleuve. Des années à fumer des cigares trop bon marché avaient compromis son odorat. Nessa, elle, avait reconnu cet effluve.

Du prométhéum, signa-t-elle.

Et elle avait raison. Cette odeur en était une de carburant. Une autre centaine de mètres plus loin, ils commencèrent à entendre les moteurs.

Ils remontèrent un layon envahi d'herbes qui rejoignait la route par son côté nord, et se couchèrent dans les buissons du carrefour.

Sur l'autre bord du fleuve, une colonne de blindés et de transports peints d'un vert vif s'engageait sur la route de Tembarong depuis les terres arables du sud. Corbec comptait au moins cinquante véhicules, et il ne s'agissait que de ceux en vue. Les fantassins infardi fourmillaient autour de cette procession lente ; par-dessus le grondement des moteurs, il entendait leur psalmodie. Une formule répétée, une formule où était loué sans fin le nom du Pater Pécheur.

— Le Pater Pécheur, murmura-t-il.

Milo observait ce spectacle avec un frisson dans les veines. Après l'épisode de la Doctrinopole, malgré la catastrophe de la Citadelle, les Infardi étaient censés ne plus représenter que quelques éléments en fuite, et ils avaient devant les yeux toute une armée, en route vers le nord dans un but bien précis. D'après le tumulte qu'ils avaient entendu la nuit précédente, le détachement de Gaunt avait rencontré à Bhavnager une force au moins comparable.

Il sembla à Milo que les Infardi avaient pu se retirer des cités d'Hagia pour se regrouper dans l'attente des renforts de la flotte en route. L'idée était bizarre, mais avait des relents de vérité. Personne ne pouvait prévoir les stratégies illogiques du Chaos. Confrontés à un important assaut impérial de libération, avaient-ils simplement abandonné les villes, en laissant derrière eux des pièges abjects comme celui de la Citadelle, pour partir se mettre à l'abri dans l'attente de la phase suivante ?

Une phase dont ils savaient qu'ils sortiraient certainement vainqueurs.

— Impossible de passer par là, murmura Corbec en se tournant vers ses compagnons ; il soupira et baissa la tête, apparemment vaincu. On ferait aussi bien de laisser tomber...

— Et si on suivait le fleuve vers le nord, plutôt que la route ? proposa Milo.

— Y a aucun chemin qui passe par là, garçon.

— Si, chef, il y a les... Les comment, déjà. Les souka. Où est-ce qu'on peut les rejoindre, Sanian ?

— Nous en avons dépassé un il n'y a pas longtemps. Ce sont les chemins de transhumance. Ils sont encore plus anciens que l'itinéraire de pèlerinage. Les bergers les empruntent pour emmener leurs troupeaux de chelons vers les hauts pâturages, et ils les font redescendre pour les marchés annuels.

— Donc, ils montent vers les Collines Sacrées ?

— Oui, mais ils ne sont pas faits pour les machines.

— Ça, c'est ce qu'on va voir, la défia Corbec, dont les yeux pétillaient à nouveau. Il félicita Milo d'un petit coup de poing amical sur le bras. T'as sacrément de cervelle, Brin. On va aller voir ça.

Ainsi l'Engin des *Éclopés* se mit-il à remonter vers le nord, une fois le soir tombé, le long du souka qui courait à l'est du fleuve. Le chemin était pour

l'essentiel très étroit, et creusé par les pieds qui l'avaient foulé depuis des millénaires. La Chimère oscillait et bondissait parfois violemment dans sa course. De loin en loin, des membres de l'équipe devaient descendre dégager la végétation à la lueur du projecteur.

Ils avaient maintenant plus de cent cinquante kilomètres de retard sur la garde d'honneur, voyageaient plus lentement, et s'écartaient d'elle en suivant strictement la direction du nord.

Vamberfeld dormait. Dans son rêve, la bergère aux jeunes chelons le fixait de ses yeux perçants.



DOUZE

LES SAINTS ABYSSES

« Un horizon, et une beauté douloureuse, à jamais. »

— Sainte Sabbat, Biographica Hagia

Des fantômes habillés de glace. Des géants d'une hauteur impossible surgissaient de la brume distante.

Il avait fallu à la garde d'honneur deux jours entiers pour franchir la forêt dense, sombre et odorante, en essuyant sur le chemin seize embuscades décousues. Les attaquants qui avaient harcelé les troupes de Gaunt n'avaient laissé que peu de morts derrière eux. Ils avaient coûté à Gaunt dix-huit autres hommes, un Salamander léger et une Chimère. À présent, à l'aube du sixième jour depuis le départ de la Doctrinopole, la garde d'honneur entamait l'ascension laborieuse qui lui faisait quitter les brumes humides de la forêt tropicale. Ils avaient déjà dépassé les trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Au-dessus et autour d'eux, les montagnes de la chaîne s'élevaient comme une famille de monstres silencieux. Certaines culminaient à près de dix mille mètres.

L'air était à présent frais et sec, et la piste courait sur le fond plat de vallées surélevées où le sol aride était plus jaune. Il y poussait peu de plantes, hormis quelques ajoncs battus par le vent, des lichens accrochés à la roche et de longs rubans végétaux qui évoquaient du varech.

Le temps était clair. La vue portait à cinquante kilomètres. Le ciel était bleu et les arêtes du relief dépassaient les derniers brouillards de la forêt telle une dentelure blanche.

Six mille ans plus tôt, une enfant du nom de Sabbat, fille d'un berger des hautes pâtures, avait vécu parmi ces paysages inhospitaliers et néanmoins magnifiques. L'esprit de l'Empereur s'était investi en elle, et l'avait fait abandonner ses troupeaux pour redescendre vers la fange limoneuse de la forêt, début d'un voyage qui allait la mener, porteuse de feu, d'acier et de céramite, vers des étoiles distantes et de fabuleuses victoires.

Cent cinq ans plus tard, elle avait accompli le voyage de retour, portée sur un palanquin par huit Space Marines du chapitre des White Scars.

Une sainte, restée telle au moment de son martyre. Une sainte impériale

ramenée en grande pompe vers le lieu de sa jeunesse par les meilleurs guerriers de l'Empereur.

L'amas d'étoiles qui brillait le soir au-dessus de ses montagnes portait maintenant son nom. La planète était sacrée grâce à son souvenir.

Sainte Sabbat. La bergère descendue des monts d'Hagia pour mener l'Imperium dans l'une de ses croisades les plus rapides et les plus expéditives. Une centaine de systèmes habités bordant le Segmentum Pacificus ; les mondes de Sabbat. Une civilisation panplanétaire.

Gaunt se redressa dans le compartiment ouvert de son Salamander pour mieux observer ce décor large et pur. Le vent lui rafraîchit le visage. La sueur de deux jours dans la forêt avait besoin d'être balayée.

Il se souvint de Slaydo lui récitant l'histoire de la sainte, aux premiers jours, quand le contingent de croisade se formait. Cela avait été peu après Khulen. Tous parlaient avec excitation de cette nouvelle campagne. Grâce à la victoire de Khulen, les Hauts Seigneurs de Terra allaient choisir Slaydo comme Maître de guerre. Ce grand honneur allait lui échoir.

Gaunt se rappela sa convocation dans l'étude personnelle du grand seigneur commandant militant, lui qui n'était encore à l'époque qu'un commissaire.

Ce bureau privé, à bord du Borealis, un vaisseau de classe Citadel, était une bibliothèque circulaire à neuf niveaux, garnis de cinquante-deux millions d'ouvrages référencés. Gaunt faisait partie des deux mille quarante officiers conviés à cette réunion initiale.

Slaydo, un homme courbé mais puissant, proche de ses cent cinquante ans, avait clopiné jusqu'au lutrin central, dans son armure carapace d'un jaune de flamme.

— Mes chers fils, avait-il commencé, sans avoir besoin d'un micro dans l'acoustique parfaite de cette salle. Il semble que les Hauts Seigneurs de Terra soient satisfaits du travail accompli ensemble.

Une acclamation tonitruante avait explosé dans toute la salle.

Slaydo l'avait laissé s'éteindre.

— On nous a enfin confié notre croisade, mes fils ! Les mondes de Sabbat !

La réponse de l'auditoire avait assourdi Gaunt. Lui-même se souvenait d'avoir crié jusqu'à s'enrouer la gorge. Aucun bruit qu'il avait pu connaître depuis, ni la clameur des cohortes du Chaos, ni le grondement des Titans, n'avait égalé la puissance de cette ovation.

— Mes fils, mes fils... Slaydo avait levé sa main artificielle pour réclamer le silence. Laissez-moi vous parler des mondes de Sabbat. Et avant toute chose, laissez-moi vous parler de la sainte...

Slaydo avait alors évoqué avec une admiration passionnée celle qu'il appelait « la beati ». Déjà alors, il avait semblé à Gaunt que Slaydo la tenait en une estime particulière. Leur maître à tous honorait les dignes figures de l'Imperium, mais Sabbat semblait occuper dans son cœur une place à part.

— La beati était une guerrière, lui avait-il expliqué quelques mois plus tard, à la veille de libérer Formal Prime. Elle incarne le credo impérial et l'essence

humaine mieux que n'importe quel personnage de nos annales. Elle m'inspirait déjà quand j'étais enfant. Cette croisade est pour moi une affaire personnelle, un devoir plus grand que tous ceux qu'il me reste à accomplir pour le Trône d'Or. Pour la remercier de m'avoir exalté, pour marcher dans ses pas, et libérer à nouveau les mondes qu'elle avait arrachés aux ténèbres. Je me sens devenu un pèlerin, Ibram.

Ces paroles ne l'avaient jamais quitté.

Le vaste plateau dégagé leur permettait de rattraper du temps, tout en les rendant quelque peu vulnérables. Au pied des Collines Sacrées, sur les routes et les chemins, la colonne de blindés et d'engins de transport avait paru énorme et imposante, et dominait son environnement, mais ici, sur les hauteurs majestueuses, elle paraissait petite, exposée au milieu de ces espaces sans arbres, diminuée par le lieu.

Lesp rapportait déjà les premiers cas de mal des montagnes. Il n'était pas question de s'arrêter, ni même de ralentir pour laisser les hommes s'acclimater. Toujours pragmatique, la chirurgienne Curth avait fait charger avec ses fournitures médicales de l'acétazolamine en quantités décentes. Ce diurétique léger stimulait l'oxygénation, et Lesp commençait à le prescrire aux soldats les plus affectés par leurs difficultés respiratoires.

Les repères topographiques étaient peu nombreux sur le plateau, dont l'immensité devenait presque hypnotique. Les hommes gardaient les yeux fixés sur des formes aperçues au loin qu'ils voyaient lentement s'approcher, généralement guère plus que de gros rochers laissés ça et là par des glaciers disparus. Il s'agissait parfois de poteaux funéraires isolés. Beaucoup de Fantômes regardaient également pendant des heures ces formes s'éloigner derrière eux.

Vers le milieu de l'après-midi, au sixième jour de leur périple, la température chuta brutalement. Le ciel était toujours aussi bleu et l'astre brillait, à tel point d'ailleurs que plusieurs des Fantômes avaient attrapé des coups de soleil sans même s'en rendre compte. Mais un vent mordant s'était mis à souffler en mugissant sur cette étendue plate. Les sommets avaient perdu cette apparence blanche presque translucide pour devenir des ombres grises et ternies.

— De la neige, annonça l'ayatani Zweil, qui faisait la route avec Gaunt. Il se dressa à l'arrière du Salamander en oscillant avec les mouvements du véhicule, et renifla l'air. Il va neiger, ça ne fait aucun doute.

— Le ciel a l'air dégagé, fit remarquer Gaunt.

— Mais pas les montagnes. Elles ont la mine sombre. La neige sera sur nous avant qu'il ne fasse nuit.

Il faisait certainement plus froid. Gaunt avait remis son long manteau et enfilé ses gants.

— Et est-ce qu'il risque de neiger beaucoup ?

— Peut-être quelques flocons pendant deux ou trois heures. Peut-être une

chape blanche qui nous tuera tous. Les reliefs sont capricieux, colonel-commissaire.

— Elle les appelait les Saints Abysses, dit Gaunt, en voulant parler de la sainte.

— C'est vrai. Plusieurs fois dans son évangile. Elle vivait ici avant de descendre sur le monde. Il était typique chez elle de les considérer vus d'en haut. Pour elle, les Collines Sacrées s'élevaient au-dessus de tout, même de l'espace et des autres planètes.

— J'y ai toujours vu une métaphore. La hauteur pourrait être celle depuis laquelle l'Empereur observe ses loyaux serviteurs qui se démènent dans les abysses.

Zweil sourit et joua avec les poils de sa barbe.

— Quelle conception du cosmos profondément morne et inhospitalière, colonel-commissaire. Rien d'étonnant à ce que vous vous battiez autant.

— Donc, pour vous, ça n'est pas une métaphore.

— Oh, si, certainement ! Je suis sûr que vous avez su précisément percer son sens. N'oubliez pas que sainte Sabbat était beaucoup plus comme vous que comme moi.

— Je prends ça pour un compliment.

Zweil engloba d'un geste le cercle des pics.

— En vérité, se trouver en haut d'une grande montagne ne signifie vraiment qu'une seule chose.

— Et quoi ?

— Que la chute n'en serait que plus longue.

Quand la lumière se mit à décliner, ils établirent leur campement à l'entrée du col ascendant suivant. Mkoll estimait que le Sanctuaire se trouvait encore à deux jours de là. Ils dressèrent leurs tentes et établirent un périmètre défendu. Des unités chauffantes furent allumées, ainsi que des feux à combustible chimique. Personne n'avait songé à amener de bois mort depuis la plaine, et il n'y en avait pas à ramasser ici.

La neige arrivée silencieusement du nord commença à tomber juste avant la nuit. Quelques minutes plus tôt, un soldat en faction vit sur le spectre large ce qu'il crût être des contacts auspex. Le temps d'appeler Gaunt et Kleopas, la neige s'était intensifiée et aveuglait le senseur.

Durant leur courte apparition, il avait cru reconnaître des échos de véhicules. Un groupement de véhicules qui montait vers le nord, à vingt kilomètres sur leurs arrières.

— Recule ! Vas-y, recule ! criait Milo en faisant de son mieux pour ne pas être pris dans les gerbes de boue liquide que soulevaient les chenilles. Les moteurs essoufflés de la Chimère rugirent à nouveau, et la firent glisser lentement d'un bord à l'autre de l'ornière.

— Coupez le contact ! Nous allons encore surchauffer ! cria à son tour

Dorden, exaspéré. Les turbines gémirent et se turent. Le calme revint sur le petit chemin. Des oiseaux roucoulaient dans les ajoncs et les vipiria nouveaux.

Greer sauta de la porte arrière et contourna *l'Engin des Éclopés* pour observer le problème. Un ruisseau rapide qui coulait directement le long de ce souka avait érodé la terre, et le poids de la Chimère l'avait fait s'effondrer. La machine était penchée en travers selon un angle prononcé.

Ils se trouvaient sur ce souka depuis maintenant deux jours, depuis la décision prise par Corbec à Nusera d'éviter les Infardi, et ça n'était certainement pas la première fois que le transport quittait la route. Mais c'était bien la première fois qu'ils n'arrivaient pas à l'y ramener du premier coup.

Les chemins d'estivage des chelons montaient vers les sources du fleuve, pour la plupart en pente raide. Le tracé étroit et parfois sinueux les avait amenés en terrain boisé où ne subsistait plus aucun signe de présence humaine. En s'appuyant sur le souvenir de Sanian, ils avaient pris un chemin qui évitait les pires vallons, où la forêt abondante et presque impraticable les aurait arrêtés, et se cantonnaient à des paysages plus dégagés dont les terrasses étaient habillées de petits bouquets d'arbres à feuilles caduques, entre lesquels le chemin serpentait. L'eau n'était jamais très loin : des ruisselets agités, qui débordaient parfois des surplombs de roche et tombaient en petites cascades argentées, ou le cours principal du fleuve, qui s'écrasait au bas de pentes abruptes et les transformait en cataractes bouillonnantes.

Chaque fois qu'ils quittaient le couvert des arbres, il était possible de regarder en arrière et de voir le vaste bassin vert et jaune de la plaine alluviale.

— On pourrait peut-être trouver un tronc pour faire levier ? suggéra Bragg.

Greer se tourna vers l'énorme Tanith, puis vers la Chimère, avant d'examiner le Tanith à nouveau d'un œil plus sérieux.

— Nan, même toi, t'y arriverais pas.

— Et ça, ça marche ? demanda Corbec en montrant le rouleau de câble à enroulement assisté fixé sous le nez de la Chimère.

— Bien sûr que non, dit Greer.

— On va essayer de caler des trucs sous la chenille, trancha Corbec, comme ça, Greer pourra réessayer.

Ils rassemblèrent des pierres, de grosses branches tombées sur le chemin et des plaques d'ardoise prises dans le lit du ruisseau, que Derin et Daur enfoncèrent sous le train de roulement.

L'équipe s'écarta et Greer fit redémarrer les moteurs. Les segments de chenilles trouvèrent une prise. Il y eut un craquement sonore quand une des branches se fendit, et la machine se hissa à nouveau sur le chemin, une réussite accueillie par des vivats sans conviction.

— Tout le monde à bord ! appela Corbec.

— Où est Vamberfeld ? demanda Dorden. Le Verghastite n'avait presque pas ouvert la bouche depuis l'épisode de Mukret et s'était tenu à l'écart.

— Il était là il y a une seconde, dit Daur.

Milo se porta volontaire pour aller le chercher.

— Non, Brin, l'arrêta Bragg. C'est moi qui y vais.

Laissant les autres se préparer à repartir, Bragg sortit du chemin et pénétra sous la canopée, où des oiseaux se répondaient, perchés parmi les frondaisons au sommet des troncs nus. L'endroit était gorgé de lumière et d'ombres striées.

— Vamb ? Où est-ce que t'es ? Vamb ? Depuis la leçon de ricochets, Bragg s'était investi du devoir de veiller sur Vamberfeld. Le colonel lui avait demandé de garder un œil sur lui, mais il n'était plus seulement question de suivre un ordre. Bragg avait un cœur généreux, et détestait voir un autre Fantôme dans un tel état.

— Vamb ? Tout le monde t'attend !

Derrière ce bois s'ouvrait une grande pâture inclinée, parsemée de fleurs sauvages et d'amoncellements de pierres. Dans un coin de la ligne d'arbres, Bragg aperçut la ruine d'un ancien abri de berger, vers lequel il se dirigea en continuant de crier le nom de Vamberfeld.

De nombreux chelons paissaient sur cette prairie, remarqua Vamberfeld. Pas assez encore pour entreprendre la descente vers les marchés, mais la base d'un bon troupeau. À coups de nez, les femelles rassemblaient des piles de feuilles mâchées, prêtes à recevoir les œufs qu'elles pondraient avant les prochaines nouvelles lunes.

La fille était assise en tailleur devant sa petite cabane, et se leva vivement à l'instant même où elle le vit s'approcher.

— Attendez. Attendez, s'il vous plaît... lui lança Vamberfeld. Le son de ses paroles paraissait étrange. Sa langue était toujours gonflée après qu'il se la fût mordue pendant sa crise, et cela changeait très nettement le timbre de sa voix.

Elle disparut dans sa hutte. Prudemment, il la suivit à l'intérieur.

Il ne s'y trouvait qu'une vieille paillasse et quelques cannes de marche. Pendant un instant, Vamberfeld crut que la fille s'était cachée, mais elle n'aurait eu nulle part où le faire, nulle planche disjointe ne lui aurait permis de s'échapper. Une paire de bâtons de jiddi étaient tombés en travers de la porte, et à un crochet pendait la crosse d'une houlette brisée, laquelle devait être très vieille, puisque même le bois de l'extrémité cassée était sale. Il la prit et la retourna dans ses mains.

— Vamb ? Vamb ?

Il lui fallut une minute pour réaliser que la voix prononçait son nom. Il sortit dans la lumière du soleil.

— Ah, ben ça y est, t'es là, dit Bragg. Tu faisais quoi ?

— Je... Je jetais juste un œil. Il y avait une fille et elle... Il s'arrêta, réalisant que la prairie était à présent vide. Plus de chelons meuglant, plus de nids de feuilles. La mauvaise herbe recouvrait tout.

— Une fille ?

— Non, rien. Laisse tomber.

— Allez viens, on était prêts à repartir.

Ils revinrent vers le souka pour regagner la Chimère. Vamberfeld se sentait confus et bouleversé. La fille, le bétail. Il les avait vus, et pourtant...

Ce ne fut que lorsqu'ils eurent redémarré que Vamberfeld se rendit compte qu'il avait encore à la main cette crosse brisée. Il se sentit coupable, mais il était trop tard pour retourner l'accrocher à sa place.

Malgré les meilleurs efforts de Curth, un autre des blessés était mort. Kolea hocha la tête quand elle vint le lui annoncer et entrer cette donnée dans le journal de mission. La nuit descendait sur Bhavnager, la quatrième depuis que la garde d'honneur les y avait laissés. Aucun contact radio n'avait pu être établi depuis lors, mais pour Kolea, le convoi devait avoir entamé l'ascension des Collines Sacrées.

Lui-même revenait juste d'une tournée d'inspection des installations défensives. La fortification de leur position était une réussite. Les deux Hydras que Gaunt leur avait laissées gardaient l'approche sud par laquelle les Fantômes étaient arrivés. Les blindés, prêts à être déployés selon les besoins, attendaient sur la place du village à l'exception du *Death Jester*, lequel était tapi dans les ruines du district du temple. Les lisières nord et sud de la ville étaient tenues par les Fantômes, retranchés dans des sapes étroites et des positions enterrées. Toutes les munitions disponibles avaient été partagées, ils n'avaient donc pas d'arsenal vulnérable, et les Chimères avaient été réaffectées comme transports de troupes. Les Conquerors s'étaient servis de leurs lames de bulldozer pour ériger à partir des décombres plusieurs barrages routiers qui réduisaient les points d'entrée possibles. Selon toute vraisemblance, s'ils étaient attaqués, ils seraient en sous-nombre. Mais le réseau de la ville jouait maintenant pour eux, et ils feraient le meilleur usage de leurs armes.

— Vous avez dormi quand pour la dernière fois ? demanda Kolea à la chirurgienne en lui offrant un des fauteuils du petit salon, au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville dont il avait fait son poste de commandement. Un poste transmetteur à haut gain gargouillait pour lui-même ses sons ineptes dans un des angles, près de la crédence où les cartes étaient étalées. Une lumière grise filtrait au travers des sacs de sable empilés devant les vitres brisées.

— Je ne sais plus, soupira-t-elle en s'asseyant et en retirant ses bottes. Elle massa l'un de ses pieds au travers de la chaussette usée, mais s'arrêta vite.

— Désolée, dit-elle. Ça n'est pas très élégant.

Il lui sourit.

— Ne vous dérangez pas pour moi.

Curth s'enfonça dans son siège et étendit ses jambes, les yeux fixés sur ses orteils qu'elle se mit à remuer. Des deux côtés, ses chaussettes étaient percées, à la pointe comme au talon.

— Non mais regardez-moi un peu. J'étais plus présentable à une époque.

Kolea versa deux généreux verres de sacra, celui d'une bouteille que Varl

lui avait donnée, et en tendit un à Curth.

— Je crois que vous me battez. Je n'ai jamais été présentable.

— Oh, arrêtez ! sourit-elle en acceptant le verre. Merci. Vous étiez un ouvrier reconnu chez nous, un mineur respecté, un père de famille...

— C'est vrai...

Elle s'étrangla soudain au milieu d'une gorgée de liqueur. Son visage aux pommettes rondes était devenu sérieux.

— Je suis désolée, Gol, vraiment.

— Pourquoi ?

— « Un père de famille » C'était très indélicat de ma part.

— Ne vous en faites pas pour ça. Le temps passe. Je trouve ça incroyable, la façon dont la guerre place les gens à un même niveau. Sans la guerre, vous et moi, on ne se serait jamais parlé. On ne serait jamais allé dans le district de l'autre. On ne se serait certainement pas retrouvés à boire ensemble et à remuer nos orteils sales devant l'autre.

— Vous êtes en train de me traiter de snob ? demanda-t-elle, en continuant de sourire à sa dernière remarque.

— Je dis simplement que j'étais un habitant des blocs d'habitation extérieurs, tout au bas de l'échelle. Vous étiez une chirurgienne distinguée à la tête d'un collectif médical. La bonne éducation, les cercles décents de la société, tout ça...

— Vous me décrivez comme une enfant gâtée.

— C'est pas ce que je voulais dire. Mais regardez ce qu'on était, et regardez ce qu'on est devenus. La guerre donne des situations bizarres.

— De toute évidence. Elle se tut et prit une nouvelle gorgée. Mais je n'étais pas snob.

Il se mit à rire.

— Vous connaissiez des gens des blocs extérieurs suffisamment bien pour les appeler par leur prénom ? Curth réfléchit.

— Maintenant oui, dit-elle. C'est ça qui est important.

Il leva son verre et elle lui rendit son toast.

— À Vervun, trinquait-il.

— À Vervun et à tous ses habitants, ajouta-t-elle. Dites voir, qu'est-ce que c'est que cet alcool ?

— Du sacra. Le poison de prédilection des Tanith.

— Ah.

Ils restèrent silencieux un moment, à entendre l'ordre occasionnel et les discussions du dehors.

— Je devrais retourner à l'infirmerie, esquissa-t-elle.

— Il faut vous reposer, Ana. Mtane peut s'occuper de tout pendant quelques heures.

— Est-ce que c'est un ordre, sergent ?

— C'est un ordre. Ça commence à me plaire d'en donner.

— Et est-ce que vous pensez toujours à eux ? demanda-t-elle soudain.

— À qui ?

— Votre femme et vos enfants. Je suis désolée, ça ne me regarde pas.

— Non, ne vous inquiétez pas. Bien sûr que je pense à eux. Plus que jamais, d'ailleurs.

— Pourquoi ?

Il soupira et se leva de son fauteuil.

— Il se passe quelque chose de vraiment incroyable. J'en ai parlé à personne. Je ne suis pas sûr de savoir quoi faire, ou de ce qu'il faudrait dire.

— Je suis intriguée, dit-elle en se penchant en avant, les mains fermées autour de son verre.

— Ma Livy et mes deux enfants... Ils sont morts à Vervun. J'ai fait mon deuil. Je me suis battu pour les venger, c'est ça qui m'a aidé à tenir pendant la résistance, à mon avis. Mais il s'avère que mes enfants ne sont pas morts.

— Ils ne sont pas morts ? Et comment le savez-vous ?

— C'est ça qui est le plus incroyable. Ils sont ici.

Elle regarda autour d'elle.

— Non, pas ici. J'espère même qu'ils ne sont plus sur la planète, mais ils sont avec les Fantômes. Ils sont avec le régiment depuis Vervun. Je ne le savais pas, c'est tout.

— Mais comment est-ce possible ?

— Tona Criid. Vous la connaissez ?

— Oui ?

— Elle a deux enfants.

— Oui, je sais, ils sont avec le train de campagne du régiment. C'est moi qui les ai examinés pendant le filtrage médical, ils sont en parfaite santé, pleins de... d...

— Ce ne sont pas les siens. Elle n'est pas vraiment leur mère. Je ne la remercierai jamais assez de les avoir trouvés et de les avoir protégés. Elle les a gardés avec elle pendant toute la guerre, et elle les a amenés avec elle quand elle s'est engagée. Ils la considèrent comme leur mère, maintenant. Ils sont jeunes, vous savez. Tellement jeunes. Et Caffran, il est devenu comme un père pour eux.

Curth était stupéfaite.

— Et comment vous avez découvert ça ?

— Par hasard. Elle avait des holos d'eux sur elle, alors je me suis renseigné, discrètement, et j'ai eu toute l'histoire. Criid a sauvé mes enfants de la mort, et maintenant, ils voyagent avec le régiment. Le prix que je dois payer, c'est... c'est qu'ils ne sont plus à moi.

— Il faut absolument que vous alliez lui parler !

— Pour lui dire quoi ? Ils ont tellement souffert... Vous n'auriez pas l'impression de gâcher leurs chances de retrouver une vie stable ?

Elle tendit son verre pour qu'il le lui remplît.

— Vous devez le lui dire... Ce sont vos enfants.

Il pencha la bouteille.

— Ils vont bien, et ils sont en sécurité. Je suis déjà tellement heureux qu'ils soient encore vivants. C'est comme... comme un repère pour moi. Comme un remède à ma tristesse. Quand j'ai appris ça, ça m'a mis dans tous mes états, mais maintenant... Je me sens libéré.

Elle se rassit, songeuse.

— Il ne faut pas que ça quitte cette pièce, bien sûr.

— Oh, oui, bien sûr. Confidentialité médecin-patient. C'est toute l'histoire de ma carrière.

— Ne le dites même pas à Dorden, s'il vous plaît. Il est merveilleux, mais il serait le genre de médecin à vouloir... faire quelque chose.

— Mes lèvres sont scellées, commença-t-elle à dire, mais un signal radio l'interrompt. Kolea sortit sur la place du marché, laissant Curth remettre ses bottes.

MkVenner, le chef de son unité d'éclaireurs, arrivait vers lui en courant.

— Le périmètre sud a repéré du mouvement sur ses auspex ; plus d'une centaine de blindés qui arriveraient par ici.

— La vache ! Quelle distance ?

— Vingt kilomètres.

— Et bien sûr, pas de risque que ce soient des gars à nous ?

MkVenner lui décocha un de ses sourires macabres à vous faire frémir.

— Ça, aucun risque.

— Que tout le monde se tienne prêt, dit Kolea en renvoyant MkVenner. Il ajusta la position de son micro devant sa bouche. Neuf à tous les chefs d'unité, répondez.

— Neuf, ici six, répondit Varl.

— Ici dix-huit. C'était Haller.

— Ici Woll, sergent.

— À toutes les positions, préparez-vous. Armez les fusils et les dispositifs de défense. Déploiement des blindés au sud, sur une ligne modèle alpha quatre. Les Infardi arrivent, je répète, les Infardi arrivent.



TREIZE

DES ERSHUL DANS LA NEIGE

« Davantage de flocons tombent en un jour sur les Saints Abysses qu'il ne reste d'étoiles à conquérir. »

— Sainte Sabbat, Biographica Hagia

Ils avaient gravi la moitié du col quand l'ennemi se mit à leur tirer dessus depuis l'arrière de la colonne.

Il était dix heures, au matin du septième jour, et la garde d'honneur avait eu du mal à se remettre en route. Les quarante centimètres d'une neige tombée toute la nuit atteignaient un mètre aux endroits les plus exposés au vent. Avant l'aube, alors que les Fantômes et les Pardusiens grelottaient dans leurs tentes, les flocons avaient cessé, le ciel s'était dégagé et la température avait plongé à moins neuf. Les rochers et le métal s'étaient d'abord couverts de givre, puis de glace solide.

Un soleil brillant s'était levé sans vaincre ce froid. Il avait fallu plus d'une heure pour parvenir à faire démarrer certains des camions et les plus vieilles Chimères. Les hommes, lents et apathiques, grommelaient à chacun de leurs mouvements. Presque avec réticence, ils avaient monté leurs paquetages dans les transports de troupes et pris place sur les bancs de métal gelés.

Un mélange d'avoine et d'eau chaude avait été distribué, et Feygor avait préparé un café amer pour les officiers. En les distribuant, Gaunt avait versé une mesure d'amasec dans chacune des timbales, et personne, pas même Hark, n'avait protesté.

Des mitaines avaient été emmenées dans un caisson. Le Munitorum n'avait pas sous-estimé le climat à cette altitude, mais le plus grand bienfait pour tous les Fantômes était leur marque de fabrique, cette cape de camouflage devenue pour chaque homme un poncho protecteur. Leurs vestes à molleton et leurs cuirs de tankistes fermés jusqu'à la gorge, les Pardusiens observaient les Fantômes avec envie.

Ils avaient levé le camp à huit heures quarante, et la colonne avait commencé à remonter le col épaissi par la neige, qui tombait encore occasionnellement. Le paysage était blanc et sans relief, et cette couverture réfléchissait la lumière avec une telle intensité que les lunettes fumées furent

sorties bien avant que l'ordre n'eût été donné.

Sur les auspex, plus aucune trace des échos de la nuit précédente. Le convoi avançait à moins de dix kilomètres heure, en cherchant à tâtons sous ses chenilles un chemin qu'il ne voyait plus.

Les premiers obus soulevèrent des gerbes scintillantes de neige. Le bruit des détonations distinctives remonta jusqu'à la tête de la colonne, et Gaunt ordonna à son véhicule de faire demi-tour.

Aucun contact visuel n'avait encore été établi avec leurs poursuivants, et les auspex demeuraient muets, même si Rawne et Kleopas s'accordaient à dire que par ce froid extrême, les senseurs étaient lents à fonctionner. Peut-être la couche de neige réverbérait-elle les signaux en tous sens et masquait-elle ainsi les retours.

En ruant et en soulevant un sillage de cristaux de glace, le Salamander de Gaunt approcha de l'arrière de la file à temps pour voir tomber dessus une salve d'une grande puissance explosive. L'un des Trojans fut touché et macula le champ blanc de ses débris enflammés.

— Un pour quatre !

— Ici quatre, je vous reçois.

— Mkoll, maintenez l'allure et entraînez la colonne derrière vous aussi vite que vous pourrez.

Mkoll était lui aussi resté dans un des Salamanders.

— Bien reçu, un.

Gaunt se livra à quelques échanges radio avec les Pardusiens. Quatre chars revinrent sur leurs traces pour le soutenir, le *Heart of Destruction*, le *Lion of Pardua*, le *Say Your Prayers* et leur Executioner, le *Strife*.

— Stop ! cria Gaunt, la chaleur de son haleine produisant un petit nuage dans l'air glacial. Tandis que le tank léger ralentissait pour se mettre à l'arrêt, Gaunt se tourna vers l'ayatani Zweil, qui avec le commissaire Hark et l'éclaireur Bonin occupait le même véhicule que lui.

— Ça n'est pas votre place, mon père. Bonin, aidez-le à vite descendre et escortez-le vers les camions de l'arrière.

— Ne vous tracassez pas pour moi, colonel-commissaire Gaunt, dit le vieil homme souriant. Je préfère risquer ma chance avec vous.

— Je...

— Sincèrement, je préfère rester.

— Très bien.

D'autres obus explosèrent sur la neige. Une Chimère chargée de munitions, qui ralliait lentement l'arrière du convoi, reçut un coup superficiel mais continua d'avancer.

— Contacts auspex, rapporta Hark depuis le niveau inférieur de l'habitacle.

— Combien ?

— Neuf échos, qui arrivent rapidement vers nous.

— Roulez ! ordonna Gaunt au pilote.

Le Salamander de commandement troubla de nouveau la neige virginale.

Les Trois Conquerors et le vieux char à plasma se détachaient du convoi pour s'élancer à sa suite.

L'ennemi arriva en vue à l'entrée du col. Quatre SteG, ces tanks rapides sur six roues, déployés devant trois AT70 et un couple d'Usurpers.

Leur peinture vert vif se détachait nettement sur la blancheur éclatante de leurs environs.

Les SteG 4, leurs énormes pneus ceints de chaînes, tiraient au canon de 40 millimètres. Les projectiles hypervéloces sifflaient autour du Salamander.

Au grondement plus sourd des Reavers et de leurs canons de 105, succédait celui encore plus grave mais moins fréquent des Usurpers.

Les explosions froissaient la neige tout autour d'eux.

— Le tube ! hurla Gaunt à Bonin. Depuis Bhavnager, il gardait un baise-tank dans son véhicule. Bonin le lui amena chargé.

— Rapprochez-nous, demanda Gaunt au pilote.

Un des AT70 atteignit le Say Your Prayers, mais le tir fut arrêté par l'épais blindage du Conqueror.

Le *Heart of Destruction* et le *Lion of Pardua* ouvrirent le feu presque simultanément. Le tir du *Heart* partit trop haut, mais celui du *Lion* frappa un SteG 4 de plein fouet et le retourna.

Alors que la distance diminuait, Gaunt se redressa et pointa son tube lanceur vers le SteG le plus proche, qui fonçait vers eux, le canon grondant.

— Tir !

Gaunt pressa la détente.

Le missile manqua sa cible.

— Vous tirez encore pire que Bragg ! l'invectiva Bonin.

Zweil se mit à rire à gorge déployée.

— Rechargez-moi ! ordonna Gaunt.

— Chargé ! cria Bonin en enfonçant un nouveau missile armé à l'arrière du tube.

Le ciel, le flanc de montagne et le sol échangèrent soudain leurs places. Gaunt se retrouva à rouler dans la neige, la respiration coupée.

Un tir du SteG avait touché le côté du Salamander, lequel avait violemment basculé pour finalement retomber sur ses chenilles, mais pas avant que Gaunt en eût été éjecté. Le véhicule ébranlé resta immobile.

Le SteG arrivait au galop, en alignant sa petite tourelle vers le Salamander.

Gaunt se remit sur ses pieds, étourdi, et cracha de la neige. Il regarda autour de lui. Dix mètres plus loin, l'extrémité arrière de son lance-missiles dépassait de la couverture blanche. Il courut et le ramassa, en tapant fiévreusement pour faire sortir les flocons de la bouche du tube et de son évent.

Puis il l'épaule et visa une nouvelle fois, en priant pour que cette chute n'eût pas faussé le tube ou désaligné le missile. Auquel cas le baise-tank allait lui sauter dans les mains.

Le SteG s'approchait du Salamander pour lui porter le coup de grâce. Gaunt vit Hark se lever à l'arrière, pour tirer désespérément au pistolet à plasma sur

le véhicule adverse.

Gaunt contracta ses bras et aligna la mire sur le SteG 4.

Ce dernier explosa dans une énorme botte de cristaux et de fragments.

Gaunt n'avait pas tiré.

Le *Heart of Destruction* passa près de lui, de la fumée montant de son frein de bouche.

— Commissaire, vous allez bien ? l'appela Kleopas sur fréquence courte.

— Je n'ai rien ! renvoya-t-il en fonçant vers le Salamander. Hark l'aida à se hisser à bord.

— Je vois que tout le monde est encore vivant, grogna Gaunt, une remarque mordante dirigée vers Hark.

— Votre éclaireur est inconscient, lui dit Hark. Bonin était étendu par terre, sur la place aux pieds, assommé par l'impact.

Zweil souriait au travers de sa barbe et leva ses mains flétries.

— Quant à moi, je me sens tout à fait gaillard ! déclara-t-il.

— Pourriez-vous vous occuper de Bonin ? lui confia Gaunt, et l'ayatani descendit redresser Bonin contre la paroi, dans une position plus sûre.

— En avant ! cria Gaunt.

— V-vous êtes sûr ? Le pilote levait les yeux vers lui depuis son cockpit, l'air terrifié.

Hark se retourna et pointa son pistolet à plasma vers le Pardusien.

— Au nom de l'Empereur, roulez ! hurla-t-il.

Le Salamander repartit. Gaunt observa au-dehors pour prendre la mesure de la situation.

Le *Heart of Destruction* et le *Lion of Pardua* avaient mis hors d'état les deux derniers SteG, et le *Strife* s'était chargé d'un des Reavers. Le *Say Your Prayers*, touché deux fois par les projectiles des Usurpers, s'était arrêté. Il paraissait intact, mais une fumée noire de mauvais augure montait des volets de ventilation de ses moteurs.

Alors que le Salamander de Gaunt pivotait, le *Strife* tira sur l'Usurper le plus proche et fit éclater sa soute à munitions. Du shrapnel retomba sur plusieurs centaines de mètres.

Le tube sur l'épaule, Gaunt se raidit et tira sur l'AT70 le plus proche. Le missile toucha le garde-boue ; le char ennemi parut se cabrer entre les filets de neige qu'il soulevait et tourna sa tourelle vers le Salamander qui roulait à nouveau.

Un obus lourd tomba derrière eux.

— Chargez-moi ! demanda Gaunt.

— Chargé ! répondit Hark quand Gaunt eût senti la secousse d'une roquette enfoncée en place.

Il visa le tank infardi et tira.

Dans un sillage de fumée, le missile fila au-dessus de la neige et toucha sa cible à la base de sa tourelle. Des explosions internes arrachèrent brutalement les écrouilles, puis décrochèrent le canon de la tête du tank.

Zweil poussa un cri enjoué.

— Chargez-moi ! dit Gaunt.

— Chargé ! répliqua Hark.

Mais la bataille allait rapidement s'achever. Le *Lion of Pardua* et le *Heart of Destruction* visèrent et détruisirent l'autre Usurper presque simultanément, et le *Say Your Prayers*, soudain revenu à la vie, endommagea puis acheva le dernier des Reavers AT70. Les épaves mécaniques, qui pleuraient des spirales de fumée noire, troublaient le nappage parfait du col.

Le Conqueror de Kleopas tourna brutalement sur place dans un tourbillon de neige et vint se ranger au côté du Salamander de Gaunt.

Kleopas apparut par l'écoutille de tourelle, tenant entre les mains sa casquette de toile, dont il retira quelque chose pour le lancer à Gaunt.

Gaunt rattrapa l'objet en vol. Ce qu'il avait dans la main était l'insigne du régiment pardusien, en argent ouvragé.

— Vous le méritez bien ! Arborez-le fièrement, tueur de chars ! lui lança Kleopas en plaisantant tandis que son blindé s'éloignait.

Par sa longue-vue, Kolea regardait le rassemblement ennemi arriver sur Bhavnager par les vergers de ses abords. Tellement de machines, tellement de troupes. Malgré leurs défenses et leurs préparatifs méticuleux, ils allaient être écrasés par le nombre des Infardi. Il y en avait toute une horde. Une horde, avec un effectif blindé à sa mesure.

— Neuf à toutes les unités, attendez mes ordres. Je répète, attendez mon signal.

La légion qui approchait en formation était presque sur eux. Kolea était confiant. Du moins arriveraient-ils à vendre chèrement leur peau.

— Attendez. Attendez...

Sans ralentir, l'ennemi contourna la ville.

Les Infardi évitèrent Bhavnager et poursuivirent leur progression vers la forêt tropicale. En moins de trente minutes, ils avaient tous disparu au loin.

— Pourquoi cet air triste ? demanda Curth. Ils ne nous ont pas attaqués.

— Ils en ont après Gaunt.

Elle savait que Kolea avait raison.

Tout recommençait comme au gué de Nusera. La route leur était coupée. L'œil à sa lunette, Corbec voyait une longue file de blindés et de transports de troupes peints en vert grimper vers le nord. Une véritable légion.

Il recula à plat ventre du rebord de la falaise et se releva. Un léger vertige lui fit tourner la tête. Cet air pauvre allait lui demander du temps pour s'y habituer.

Corbec descendit d'un pas crissant la pente d'éboulis et retourna sur le souka où l'*Engin des Éclopés* était arrêté. Son équipe aux visages tirés, emmitouflée dans les manteaux et les capes, l'attendait avec impatience.

— On peut oublier, dit-il. Y a un sacré paquet de machines et de troupes

ennemies en train de remonter le col.

— Du coup, on fait quoi, maintenant ?

Ils avaient remonté les souka à un bon rythme et quitté les pâtures du bas des montagnes ; la vieille Chimère paraissait mieux répondre au climat froid. Environ une heure plus tôt, ils avaient franchi la bordure d'une dernière ligne d'arbres, et la végétation s'était faite rare depuis lors. Le paysage était devenu un désert austère, où le basalte rose et l'halite orange pâle se dressaient en surfaces verticales et s'encaissaient à pic, contraignant l'ancien chemin de bergers à d'interminables virages en épingle. Le vent qui meuglait les avait fait balloter à bord de leur véhicule. Au loin, les pics des Collines Sacrées étaient sombres, et tachetés par ce que Sanian identifiait comme des tempêtes de neige en haute altitude.

Ils se blottirent les uns contre les autres autour des plaques de données cartographiques pour discuter de leurs options. Corbec sentait la frustration monter, tout particulièrement chez Daur et Dorden qui, à ce qu'il lui semblait, étaient les seuls à ressentir comme lui l'importance de leur mission.

Ils étudièrent les branches éclatées des souka qui s'étendaient comme un réseau veineux.

— Et celui-là ? montra Daur sur l'écran lumineux de ses doigts gourds. Pourquoi pas par là ? Six kilomètres plus haut, ça tourne vers l'est.

— Pourquoi pas, dit Milo. Mais Sanian secoua la tête.

— Cette carte n'est pas à jour. Ces souka sont coupés depuis des années. Les bergers ont préféré les pâturages de l'ouest.

— On ne pourrait pas essayer de passer quand même ?

— Je ne crois pas. Toute cette section-là s'est effondrée dans la gorge.

— Fais chier, murmura Daur.

— Il y a peut-être un moyen de monter, mais pas avec notre véhicule.

— Vous avez déjà dit ça pour les souka.

— Cette fois, j'en suis certaine. Ici. L'Échelle du Paradis.

Cinq mille mètres plus haut, et soixante kilomètres plus au nord-ouest, la colonne de la garde d'honneur gravissait les hauts cols dans le vent et la neige hurlante. L'obscurité s'était faite sur le soir du septième jour, mais ils poursuivaient leur route à une allure désespérée, tous phares allumés, le blizzard tourbillonnant dans leurs faisceaux.

D'après la dernière lecture auspex fiable, une énorme présence ennemie était arrivée à une demi-journée derrière eux.

L'itinéraire qu'ils suivaient, connu comme le col du Pèlerin, devenait traître à l'extrême. Le chemin lui-même, qui grimpait à un angle de quinze pour cent, ne faisait pas plus de vingt mètres de large. À leur gauche s'élevait la surface à pic du flanc de montagne. À leur droite, invisible dans le noir et la neige, une pente presque verticale tombait jusqu'au pied de la gorge, six cents mètres plus bas.

Il avait déjà été suffisamment dur de surveiller la route en plein jour. Tous

étaient tendus, attendaient le virage hasardeux qui enverrait un véhicule dégringoler dans l'abîme. Et il y avait aussi ce danger d'une chute de pierres, ou d'une simple perte d'adhérence. Chaque fois que glissaient les roues de leur camion, les Fantômes se crispaient et s'attendaient au pire... Une longue glissade inexorable vers l'oubli.

— Il faut qu'on s'arrête, colonel-commissaire ! insista Kleopas sur la fréquence radio.

— Je comprends votre point de vue, mais que se passera-t-il s'il continue de neiger comme ça toute la nuit ? Au lever du soleil, nous serions ensevelis et nous ne pourrions plus repartir.

Encore une heure, peut-être deux, se promettait Gaunt. Ils pouvaient courir ce faible risque. En termes de distance, le Sanctuaire n'était plus très loin. La durée de leur périple serait davantage déterminée par les conditions météo.

— Sabbath aime mettre ses pèlerins à l'épreuve sur la route, gloussa Zweil, enveloppé dans un drap de couchage à l'arrière du compartiment du Salamander.

— Je ne vous le fais pas dire, dit Gaunt. Que Feth maudisse ses Saints Abysses.

Cette imprécation railleuse fit rire le vieux prêtre de si bon cœur qu'il se mit à tousser.

Si cela était encore possible, la neige paraissait s'intensifier.

Soudain, éclatèrent sur la radio une série de transmissions inintelligibles. Devant eux, des feux arrière s'allumèrent au milieu des flocons.

— Arrêt complet de la colonne ! ordonna Gaunt avant de se laisser descendre. Il s'engagea à pas lents dans le vent et la neige, où ses bottes s'enfonçaient de trente ou quarante centimètres.

Repéré à la dernière minute par l'auspex hésitant et la vision extérieure directe du pilote de tête, un virage qui longeait un éperon du relief faisait tourner la route de presque quarante-cinq degrés. Même de si près, Gaunt le distinguait à peine. L'un des deux Salamanders de l'avant du convoi oscillait au bord du précipice, un de ses trains de roulement suspendu presque entièrement au-dessus du vide. Gaunt traversa en hâte la lumière projetée par les autres véhicules et fut rejoint par d'autres Fantômes et servants de blindés. Les quatre occupants du tank léger en équilibre précaire, le pilote pardusien, l'officier radio Raglon, et les éclaireurs MkLane et Baen, étaient debout à l'arrière, figés sur place, et n'osaient pas faire le moindre geste.

— Attention ! Bougez plus, commissaire ! cria Raglon quand Gaunt approcha. Ils entendaient tous la roche et la glace crisser sous la coque de l'engin.

— Amenez un câble ! Vite ! exigea Gaunt. Un conducteur pardusien arriva avec un crochet de remorquage, en déroulant son filin tressé de plastacier. Gaunt lui prit le crochet et tendit doucement le bras pour le glisser autour de l'un des anneaux d'arrimage du Salamander.

— Allez-y, tendez-le ! cria-t-il, et l'enrouleur électrique du véhicule suivant

se mit à tourner, avalant le mou laissé dans le câble jusqu'à ce que la ligne fût tendue. Le Salamander revint légèrement sur le chemin.

— Descendez ! Tout de suite ! ordonna Gaunt. Raglon et son équipe se laissèrent doucement descendre sur le chemin enneigé, tombèrent à genoux et purent reprendre leur souffle avec soulagement.

Autour d'eux, les autres équipages entamaient la tâche pénible de hisser entièrement l'engin vide.

Gaunt aida MkLane à se relever.

— J'ai bien cru qu'on était morts, commissaire. À un moment, la route a vraiment disparu d'un coup.

— Où est Éclaireur Un ? demanda Gaunt à la cantonade.

Tous se figèrent et se tournèrent pour scruter les ténèbres. Ils avaient été si occupés à sauver l'un des Salamanders que personne ne s'était inquiété de savoir où pouvait être l'autre.

Il avait fait forcer la cadence, se reprocha Gaunt, et l'autre équipage d'éclaireurs en avait payé le prix.

— Gaunt à tout le convoi. Arrêt complet. Nous n'irons pas plus loin ce soir.

— Peut-être que nous devrions, dit l'ayatani Zweil, apparu soudain à ses côtés. Son doigt était levé vers le blizzard. Au milieu se discernait une lumière forte, jaune et intense, qui brillait dans la nuit.

— Le Sanctuaire, annonça Zweil.



QUATORZE

LE SANCTUAIRE

« À la guerre, chacun doit être préparé à la défaite. Elle est la plus insidieuse de nos ennemies et ne vient jamais de la manière dont nous l'attendons. »

— Maître de guerre Slaydo, *Traité sur la nature de la guerre*

La garde d'honneur approchait de la forteresse-sanctuaire de sainte Sabbat Hagio aux premières lueurs du jour. La neige avait cessé de tomber, et le décor montagnard était devenu d'une perfection sculpturale, blanc sous un ciel d'or.

La structure gigantesque s'élevait du basalte sur un promontoire sorti des glaces du sommet. La route courait le long de la crête, jusqu'au corps de garde imposant d'une porte ouverte dans le premier de deux remparts concentriques. À l'intérieur de ces murs se dressaient les bâtiments serrés de la Tempela Basilica, le monastère des tempelum ayatani, et un grand donjon carré surmonté d'un toit en croupe aux avant-toits relevés, auxquels les drapeaux de prière et les fanions votifs étaient accrochés. Les bâtiments et les enceintes du Sanctuaire étaient en basalte rose, les volets et les portes peints d'une laque rouge brillante, cerclés de cadres blancs. Au-delà des remparts et du haut donjon, au bord même du promontoire, se dressait un pilier de corindon noir au sommet duquel brûlait la flamme éternelle qu'ils avaient aperçue.

Gaunt fit s'arrêter la colonne sur la chaussée qui menait à la porte pour la rejoindre à pied avec Kleopas, Hark, Zweil, Rawne et une escorte de six Fantômes. Conformément aux estimations du sergent Mkoll, le voyage leur avait pris huit jours. L'affaire allait devoir être vite expédiée s'ils voulaient être revenus à la Doctrinopole dans les dix jours qu'il leur restait avant le terme de l'évacuation. Gaunt préférait ne même pas songer aux difficultés du trajet de retour. Les Infardi approchaient en grand nombre sur leurs talons, et pour autant qu'il le sût, aucun autre itinéraire ne descendait des Collines Sacrées.

À leur approche, les gigantesques portes rouges s'ouvrirent sous l'aquila sévère gravé à leur fronton, et ils commencèrent à gravir les marches. Six frères ayatani en robes bleues vinrent s'incliner devant eux sans un mot. Ils les menèrent en haut de l'escalier dont les larges marches de pierre avaient été

dégagées de la neige, jusqu'à la porte de l'enceinte intérieure, puis les précédèrent dans un vestibule spacieux.

L'endroit était plongé dans une pénombre marron où la lumière pénétrait, froide et pure, par de hautes fenêtres. Gaunt entendait des chants, et le carillon sporadique de cloches ou de gongs. L'air était rempli de fumée d'encens.

Il retira son képi et jeta un œil à ses alentours. Les mosaïques aux couleurs chatoyantes qui décoraient les cloisons montraient la sainte à différents instants de sa vie. Les petits portraits holographiques, encastrés dans des alcôves éclairées le long d'un des murs, étaient ceux de grands généraux, de commandants et d'Astartes qui avaient servi durant sa croisade. La grande bannière de Sabbat, une étoffe ancienne et usée, était suspendue à la voûte du plafond.

Des membres de l'ordre des tempelum ayatani pénétrèrent dans le vestibule par la porte opposée, approchèrent la suite impériale et s'inclinèrent. Ils étaient vingt, tous des hommes vieux, aux visages calmes et à la peau ridée, fatiguée par le vent, le froid et l'altitude. Gaunt les salua.

— Colonel-commissaire Ibram Gaunt, commandant en chef du Premier de Tanith, armée de libération de la croisade impériale. Voici mes officiers principaux, le major Rawne, le major Kleopas et le commissaire Hark. Je suis ici sur l'ordre du seigneur général Lugo.

— Vous êtes le bienvenu au Sanctuaire, officier, dit le chef de sa congrégation dont les robes bleues tendaient vers une teinte plus violette. Ses traits étaient aussi usés que ceux de ses frères, et ses yeux avaient été remplacés par des globes bioniques dont le regard laiteux donnait l'impression d'une cataracte prononcée. Mon nom est Cortona. Je suis l'ayatani-ayt de ce temple et de ce monastère. Nous vous souhaitons à tous la bienvenue, et nous saluons votre résolution pour avoir entrepris ce chemin ardu à cette époque de l'année. Peut-être accepterez-vous de prendre quelque rafraîchissement avec nous ? Vous êtes également libre d'aller vous recueillir à la chapelle, bien entendu.

— Merci beaucoup, ayatani-ayt. Des rafraîchissements seraient les bienvenus, mais je dois vous avertir que l'urgence de notre mission ne me laisse que peu de temps, même pour observer les rites de votre communauté.

Les impériaux furent guidés vers une antichambre où des bols de fruits secs et des gobelets d'une douce infusion avaient été posés sur des tables basses peintes. Ils s'assirent, Gaunt et ses hommes sur de petits tabourets, et les ayatani, y compris Zweil, sur les tapis. Les récipients circulaient dans la main de jeunes esholi en tenues blanches.

— Je suis très touché que votre seigneur général soit préoccupé par notre bien-être, reprit Cortona, mais j'ai bien peur que votre mission n'ait été un effort vain. Nous avons pleinement conscience de la présence ennemie qui cherche à renverser ce monde, et nous n'avons pas besoin de défenses. Si l'ennemi vient à nous, qu'il vienne à nous, car tel doit être l'ordre naturel des choses. Notre sainte croyait beaucoup dans le destin de chacun. Si le sort a

décrété que le Sanctuaire devait tomber aux mains de l'ennemi et que nos vies seraient prises, il en sera ainsi ; les soldats ni les chars n'y changeront rien.

— Vous allez laisser le Chaos entrer ici avec la bouche en cœur ? demanda Rawne, incrédule.

— Surveillez vos paroles, major, le reprit Hark.

— Cette question est bien légitime, dit Cortona. Notre système de croyances est peut-être difficile à appréhender pour des esprits éduqués dans l'optique de la guerre.

— Sainte Sabbat était une guerrière, ayatani-ayt, lui fit placidement remarquer Gaunt.

— C'est vrai. Peut-être la meilleure combattante de toute la galaxie. Mais elle a à présent trouvé le repos.

— Votre sollicitude n'est pas fondée, mon père, si je peux me permettre, poursuivit Gaunt. Vous avez mal jugé la raison de notre venue. Nous n'avons pas été envoyés pour vous défendre. Le seigneur général Lugo m'a ordonné de récupérer les reliques de la sainte et de les ramener à la Doctrinopole avec tous les honneurs qui leur sont dus, afin qu'ils soient évacués de la planète.

Le visage de Cortona ne se départit pas un seul instant de son sourire impassible.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous y autoriser, colonel-commissaire.

— Vous m'avez passablement estomaqué, murmura Zweil. Je n'aurais jamais imaginé que c'était pour cette raison que vous vouliez rejoindre le Sanctuaire ! Par le sang de la beati, colonel-commissaire ! Quel droit pensez-vous avoir ?

— Je ne fais qu'obéir à mes ordres, dit Gaunt. Ils se tenaient sur la terrasse du rempart intérieur, à regarder vers la gorge par-dessus les neiges éclatantes.

— Je croyais que vous aviez été envoyé pour protéger cet endroit ! Les ayatani tempelum n'allaient pas être ravis d'une présence militaire, mais cela ne concernait que vous.

— Et si je vous avais donné la raison de notre expédition, vous m'auriez conseillé de faire demi-tour ?

— Je vous aurais dit ce que l'ayatani-ayt vient de vous dire : les reliques de la sainte ne doivent pas quitter Hagia. C'est une de nos plus vieilles doctrines, l'une des prophéties émises par la sainte sur son lit de mort. Même votre général Lugo ou votre très estimé Maître de guerre Macaroth seraient mal avisés d'aller à son encontre.

— J'ai lu ce précepte de la sainte. Vous savez que j'ai étudié ses évangiles de près ; je croyais qu'il ne s'agissait que d'un... d'un caprice. D'un détail mineur.

Zweil secoua la tête.

— C'est sur ce point que vous n'arrêtez pas de vous tromper, mon garçon. La moitié du temps, vous lisez les écritures en n'y cherchant qu'un sens littéral, l'autre moitié, vous vous donnez trop de mal pour y trouver des significations cachées ! Quelle brillante analyse des textes ! Il vous faut de la

tempérance. Il vous faut comprendre l'équilibre fondamental de la foi telle qu'elle nous anime. Si les ayatani entretiennent avec dévotion les coutumes et les traditions de la beati, vous deviez également vous attendre à ce que nous traitions les instructions de ses écrits avec le même respect et la même conviction absolue.

— Il est écrit, cita Gaunt avec soin, que si la dépouille de sainte Sabbat devait être emportée d'Hagia, à dessein ou par accident, les mondes de Sabbat succomberaient au Chaos pour toujours.

— Ça ne vous paraît pas assez clair ?

— C'est une prophétie très ouverte ! Un mythe folklorique qui ne cherche qu'à promouvoir la dévotion ! Cela ne va pas réellement se produire !

— Ah non ? Le regard de Zweil se perdit au-dessus des Collines Sacrées. Et pourquoi ? Vous croyez en la sainte, en son œuvre, en son incorruptible gloire. Votre foi en elle et en tout ce qu'elle représente irradie de vous. C'est même elle qui vous a amené jusque-là. Alors pourquoi refusez-vous de croire à sa prophétie ?

Gaunt haussa les épaules.

— Parce qu'elle est trop... trop insensée ! Trop vaste, trop tirée par les cheveux ! Trop improbable...

— Peut-être. Dites-moi, souhaitez-vous vraiment la vérifier en emportant sa dépouille de ce monde ?

Gaunt ne répondit pas.

— Eh bien, mon jeune ami ? Vous sentez-vous plus sage que la martyre la plus vénérée du secteur ? Ou bien Lugo ou Macaroth le sont-ils ? Allez-vous risquer de condamner un millier de systèmes habités, pour toujours, juste pour vérifier si cette prophétie est fondée ? Ne vous préoccupez pas de leurs ordres ou de leur supériorité hiérarchie. Ont-ils le droit de prendre ce risque, ou de vous ordonner de le prendre ?

— Je ne pense pas qu'ils en aient le droit. Ni moi non plus, finit par répondre calmement Gaunt après une longue réflexion.

— Vous n'avez même pas à considérer la question, dit Hark en s'approchant d'eux par-derrière. Vos ordres ne présentent aucune ambiguïté, colonel-commissaire. Ils ne laissent aucune place à l'interprétation. Lugo vous a bien signifié quel était votre devoir.

— Lugo commet une erreur, rétorqua Gaunt en fixant Hark d'un regard dur et décidé. Et je ne souhaite pas la prolonger davantage.

— Êtes-vous en train de songer à enfreindre vos ordres, Gaunt ?

— En effet. Et ça n'a pas d'importance. Ma carrière est terminée, mon régiment sera dissous, et selon toute vraisemblance, nous n'arriverons jamais à descendre d'ici vivants. Je rejette mes ordres en pleine connaissance de cause, parce qu'il est temps pour moi de montrer un peu de cran, et d'arrêter d'obéir au doigt et à l'œil à des hommes qui passent leur temps à se tromper !

Le regard de Zweil, totalement fasciné et suspendu au moindre de leurs mots, passait de l'un à l'autre des deux officiers impériaux. Hark coiffa

lentement son képi à galon d'argent, soupira lourdement, et fit mine d'ouvrir le bouton du rabat de son holster.

— Oh, s'il vous plaît, épargnez-moi votre numéro, lui jeta Gaunt avec mépris en s'éloignant.

Ils étaient arrivés assez hauts pour que la neige contre laquelle Sanian les avait mis en garde fût devenue une réalité. Les flocons étaient légers mais insistants, et s'accrochaient à leurs sourcils comme à leurs vêtements. Plus haut, les nuages troublaient à ce point la visibilité que les grandes montagnes elles-mêmes leur étaient temporairement masquées.

Ils avaient finalement fait leurs adieux à l'*Engin des Éclopés*, deux heures auparavant, en l'abandonnant à un endroit du souka où une glissée de terre avait depuis longtemps emporté avec elle la dernière portion de chemin négociable. En chargeant sur leur dos tout ce qu'ils parvenaient à porter, ils avaient continué à pied.

Le sentier était aussi fin et pauvre que l'était l'atmosphère. Sur leur droite se dressaient les façades sud des sommets les plus hauts et les plus reculés des Collines Sacrées. Sur leur gauche, un grand versant de roche nue plongeait vers les ombres mystérieuses des ravins et des gorges qu'ils surplombaient. Tous les quelques pas, l'un d'eux délogeait un caillou du bout de son pied et l'envoyait dévaler la déclivité.

L'Échelle du Paradis avait été taillée par les premiers pèlerins peu de temps après la fondation du temple montagnard, il y avait donc six millénaires. Ces fidèles s'étaient livrés à leur tâche avec un enthousiasme zélé, en la considérant comme un acte de dévotion. Un escalier de cinquante kilomètres montait à présent vers les hauteurs sur quatre mille mètres, jusqu'au Sanctuaire. Peu de gens l'empruntaient encore, avait expliqué Sanian, car l'ascension était ardue, et même les pèlerins les plus décidés préféraient monter à pied en passant par les cols, une option qui ne leur était plus ouverte.

Ils étaient arrivés au pied de l'Échelle quand les premiers flocons s'étaient mis à tomber.

Elle ne ressemblait pas à grand-chose. Une succession de marches étroites et usées, taillées dans la montagne, érodées par le temps et les éléments, et où s'accrochait le lichen comme la rouille sur le métal. Ces marches faisaient uniformément une quinzaine de centimètres de hauteur, ce qui n'était pas excessif, et deux mètres de profondeur, hormis dans les virages. L'Échelle du Paradis montait parmi les rochers et disparaissait au-dessus d'eux.

— Ça a pas l'air bien dur, dit Greer en avalant les premières marches d'un pas léger.

— Ça va le devenir, je vous l'assure. Surtout avec ce temps qui menace. Les pèlerins choisissaient cette voie d'approche comme acte de contrition, leur apprit Sanian.

Ils commencèrent à grimper. Greer ouvrait impatiemment la marche, suivi de Daur, Nessa, Corbec et Dorden, puis de Milo et Sanian, Nessa, Derin, et

enfin de Vamberfeld et Bragg.

— Il va s'épuiser s'il ne monte pas plus lentement, dit Sanian en montrant à Milo à quel point Greer s'était déjà éloigné.

Le reste du groupe adopta naturellement un rythme. Au bout d'environ vingt minutes, Corbec commença à sentir oppressé par la monotonie, et s'en évada par la pensée pour tâcher d'occuper son esprit. Il considéra la distance et l'altitude, la profondeur et la largeur des marches, fit mentalement un ou deux calculs.

— Combien de marches il est censé y avoir ? demanda-t-il à Sanian derrière lui.

— À ce qui se dit, vingt-cinq mille.

Dorden grommela.

— Pile ce que j'avais calculé, se réjouit Corbec, satisfait de lui-même.

Cinquante kilomètres. Des fantassins pouvaient couvrir cette distance en une journée, à l'aise. Mais cinquante kilomètres d'escalier...

Cela pouvait leur prendre des jours. Des jours longs et pénibles.

— J'aurais peut-être dû te demander ça il y a cinq cents mètres, Sanian, mais combien de temps ça prend, normalement, par ce chemin-là ?

— Cela dépend du pèlerin. Pour les plus fervents... Et en état de grimper... Cinq ou six jours.

— Oh, sacré nom de Feth ! grogna Dorden tout haut.

Corbec se concentra à nouveau sur les marches, où la neige commençait à tenir. D'ici cinq ou six jours, quand ils atteindraient le Sanctuaire, Gaunt serait potentiellement presque revenu à la Doctrinopole s'il voulait réussir à évacuer. Ils étaient en train de gâcher leur temps.

Cela dit, Gaunt et la garde d'honneur ne parviendraient jamais à redescendre de la montagne avec cette armée infardi qui arrivait sur eux. Gaunt allait certainement utiliser le Sanctuaire comme position à défendre et combattre depuis le sommet.

Corbec et les autres allaient devoir monter eux aussi, et aviser là-haut. Il était inutile de faire demi-tour maintenant. Ils n'avaient plus rien vers quoi retourner.

Seul devant l'entrée, Ibram Gaunt tira le loquet en arrière et poussa la porte du saint sépulcre. S'en échappèrent des voix mâles d'esholi, réunies dans une harmonie solennelle à huit parties. Un vent frais s'engouffrait en mugissant dans les cheminées d'aération du monastère.

Il ne savait pas à quoi s'attendre. Gaunt réalisa qu'il ne s'était jamais attendu à arriver jusqu'ici. Slaydo, pût-il reposer dans la paix de l'Empereur, Slaydo l'aurait envié.

La salle était singulièrement petite et très sombre. Ses murs habillés de corindon noir ne reflétaient aucunement la lumière des nombreuses rangées de bougies. L'atmosphère sentait la fumée, et la poussière sèche et musquée. L'odeur des siècles.

Il entra en refermant la porte derrière lui. Le sol était fait d'étranges dalles lustrées, qui miroitaient à la lueur des cierges et où le pas produisait un son étrange de matériau plastique. Gaunt réalisa qu'il foulait des portions polies de carapaces de chelon, opalescentes, foncées par la patine brune du temps.

De chaque côté de là où il se trouvait, le corindon s'enfonçait en alcôves. Dans chacune d'elle se tenait l'hologramme à taille réelle d'un Space Marine des White Scars, l'épée énergétique levée en signe de triomphe endeuillé.

Gaunt avança. L'autel se trouvait juste devant lui, lui aussi décoré d'écailles de chelon, et il s'en dégageait une luminescence éthérée : sertie dans sa face avant en relief, une magnifique mosaïque d'éclats de carapace colorés montrait la carte spatiale des mondes de Sabbat avec une précision cartographique. Derrière, une sorte de moitié de dôme, qui coiffait l'autel comme une capuche, avait été réalisé à partir d'une unique carapace, prise sur un chelon d'une taille extraordinaire, bien plus grand que tous ceux que Gaunt avait vus sur Hagia. En dessous, derrière l'autel, se trouvait le reliquaie en lui-même, dans un renforcement caverneux qu'éclairaient les chandelles. À son entrée, deux présentoirs en bois aux couvercles ouverts, dans lesquels, sous une plaque de verre, on pouvait contempler les manuscrits originaux des évangiles.

Gaunt s'aperçut que son cœur battait plus vite. Cet endroit avait sur lui un effet extraordinaire.

Il dépassa les présentoirs des manuscrits. À sa gauche, il vit un coffre sur lequel diverses reliques étaient à moitié enveloppées de satin. Il y avait un bol, une plume pour écrire, un bâton de jiddi noirci par l'âge, ainsi que plusieurs fragments qu'il ne parvint pas à identifier.

À droite, posée sur un coffre semblable, se trouvait l'armure de la sainte colorée de blanc et de bleu. Ses plaques affichaient les traces d'anciens dommages, de trous noircis et de rayures, de bosses dont la peinture était tombée. Les marques des neuf blessures de son martyr. L'armure avait quelque chose d'étrange. Gaunt réalisa qu'elle était tout simplement... petite, volontairement construite pour un corps moins étoffé que celui du Space Marine moyen.

Devant lui, tout à l'arrière du dôme, l'attendait le véritable reliquaie, un cercueil ouvert recouvert d'une vitrine.

À l'intérieur gisait sainte Sabbat.

Elle avait refusé les champs de stase ou de suspension, mais son corps était demeuré intact après six mille ans. Ses traits s'étaient enfoncés, sa chair s'était desséchée, et sa peau était devenue d'un noir poli. Autour de son crâne se distinguaient encore des traces de cheveux fins. Gaunt regarda les bagues à ses doigts momifiés, le médaillon d'un aigle impérial agrippé entre ses mains, sur sa poitrine. Le bleu de sa tenue s'était presque entièrement effacé, et les pétales secs d'anciennes fleurs l'entouraient sur le capitonnage de velours.

Gaunt ne sut quoi faire. Il hésita, incapable d'arracher son regard de la forme flétrie mais incorruptible de la beati.

— Sabbat, murmura-t-il.

— Elle n'est absolument pas obligée de vous répondre, vous savez.

Il se retourna. L'ayatani Zweil se tenait derrière l'autel et le regardait.

Gaunt s'inclina rapidement et dignement devant la sainte et revint vers Zweil de l'autre côté de l'autel.

— Je ne suis pas venu chercher des réponses, lui dit-il à voix basse.

— Si, bien sûr. C'est vous qui me l'avez dit, quand nous sortions de Mukret.

— C'est du passé. J'ai fait mon choix à présent.

— Les choix et les réponses sont deux choses bien distinctes. Mais c'est vrai, vous avez fait votre choix. Un excellent choix, si je peux me permettre. Et brave. Celui que vous deviez faire.

— Je sais. Si j'ai pu douter, je ne doute plus maintenant que j'ai vu tout ceci. Nous n'avons pas à la déplacer. Elle restera ici. Elle restera ici aussi longtemps que nous pourrons la protéger.

Zweil acquiesça et lui tapota le bras.

— Ce choix ne va pas être bien accueilli. Pauvre Hark, j'ai bien cru qu'il allait nous chier un de ses reins quand vous le lui avez dit. Zweil s'arrêta de parler, puis regarda vers le reliquaire. Pardonne-moi mon langage, beati. Je ne suis qu'un pauvre imhava ayatani, qui devrait savoir tenir sa langue dans ce lieu saint.

Ils quittèrent le sépulcre ensemble, et remontèrent le couloir exposé aux courants d'air.

— Quand allez-vous annoncer votre décision ?

— Bientôt, si Hark ne l'a pas déjà fait savoir à tout le monde.

— Il pourrait vous retirer votre commandement.

— Qu'il essaye. Il verra que je peux faire beaucoup mieux que désobéir aux ordres.

La nuit tombait et une autre tempête de neige arrivait par le nord-ouest. L'ayatani-ayt Cortona avait autorisé les forces impériales à dresser leur campement entre les deux remparts. Cet espace était maintenant rempli de tentes et de feux de camp chimiques. Les véhicules du convoi avaient été amenés au pied du rempart extérieur, excepté les véhicules de guerre, qui s'étaient déployés dans le col et mis à couvert pour garder l'approche du promontoire. Des postes pour les troupes et des nids d'armes lourdes fortifiés avaient également été creusés à l'extérieur, dans la neige. Tout ce qui remonterait le col rencontrerait une sérieuse résistance.

Dans une antichambre du monastère, Gaunt fit se rassembler les officiers et les chefs de section de la garde d'honneur, auxquels les esholi du Sanctuaire amenèrent de la nourriture et du thé. L'ayatani-ayt Cortona s'était joint à eux avec certains de ses prêtres, et aucun d'eux ne les admonesta pour l'amasec et le sacra qui circulaient. Les lampes vacillaient et le vent fouettait les volets. Hark se tenait au fond de la pièce, seul.

Avant d'entrer, Gaunt prit Rawne à part dans le couloir froid.

— Je tiens à ce que vous le sachiez le premier, lui dit-il. J'ai l'intention de désobéir aux ordres de Lugo. Nous n'allons pas déplacer la sainte.

Rawne leva des sourcils ronds.

— À cause de cette connerie de vieille prophétie ?

— Précisément à cause de cette connerie de vieille prophétie, major.

— Pas parce que tout est terminé pour vous ? demanda Rawne.

— Expliquez-moi.

Rawne haussa les épaules.

— On sait depuis le début que Lugo ne vous a pas à la bonne ; quand vous serez de retour à la Doctrinopole, que ce soit les mains vides ou avec des vieux os de la sainte, ce sera la fin, la fin de votre carrière et votre fin à vous. Comme je vois les choses, vous n'avez rien à perdre, pas vrai ? De dire à Lugo d'aller se faire foutre, et qu'il peut se carrer ses ordres dans son petit Œil de la Terreur, ça ne va rien changer pour vous. En fait, vous vous sentirez même mieux quand ils viendront vous mettre aux arrêts.

— Vous croyez que j'ai décidé ça parce que plus rien ne m'importe ? demanda Gaunt.

— Est-ce que c'est pas la vérité ? Depuis une semaine, vous n'êtes plus le même qu'au début. L'alcool. Les crises de colère, et votre putain d'humeur massacrante. Vous êtes en train de vous planter en beauté. À la Doctrinopole, vous avez tout fait foirer bien proprement, et depuis, vous êtes une vraie épave. Euh...

— Quoi ? grogna Gaunt.

— Permission de vous parler sans prendre de gants, commissaire ? Avec effet rétroactif.

— Comme si vous parliez toujours en prenant des gants.

— Non, je pense pas. Vous buvez encore ?

— Eh bien...

— Vous voulez que je vous croie quand vous dites que vous allez faire ça pour un vrai motif, et pas parce que vous vous foutez de tout ce qui peut arriver. Alors reprenez-vous. Ayez l'air moins paumé. Je ne vous ai jamais aimé, Gaunt.

— Je sais.

— Mais je vous ai toujours respecté. Parce que vous êtes solide et professionnel. Vous êtes un soldat et vous respectez un code de conduite. Bien sûr, c'est à cause de votre code à la con que Tanith a brûlé, mais vous vous y êtes tenu malgré ce que tout le monde pensait. Vous êtes un homme d'honneur.

— C'est ce que j'ai reçu de votre part qui ressemblait le plus à un compliment, major, dit Gaunt.

— Ça ne se reproduira plus, promis. Mais j'ai besoin de savoir... Est-ce que c'est encore à cause de votre code ? Est-ce que c'est pour l'honneur ? Cette mission est censée être une garde d'honneur... Vous voulez qu'elle mérite ce

titre, c'est ça ?

— Oui.

— Alors prouvez-le. Prouvez-le à tout le monde. Prouvez-nous que ça n'est pas juste de la colère, du dépit, ou de la frustration parce que vous avez merdé et parce qu'ils vous ont tapé sur les doigts. Prouvez que vous n'êtes pas devenu une loque qui veut entraîner tout le monde avec lui dans sa chute. De toute manière, c'est fini pour vous, mais pas pour nous. Si on vous suit, le seigneur général nous fera tous passer en cour martiale et fusiller. Nous, il nous reste quelque chose à perdre.

— Je sais, dit Gaunt. Il se tut un moment, et regarda les flocons s'accumuler contre les vitres des fenêtres.

— Alors ?

— Vous voulez savoir pourquoi tout ça est si important pour moi, Rawne ? Et pourquoi j'ai aussi mal pris le désastre de la Doctrinopole ?

— Je vous écoute religieusement.

— J'ai dédié l'essentiel de mes vingt dernières années à cette croisade. À chaque pas, je me suis battu. Et ici, sur Hagia, la stupidité d'un seul homme... Notre cher seigneur général... A suffi à me forcer la main et à tout ruiner. Mais ce n'est pas seulement ça. La croisade à laquelle j'ai consacré ces années, nous la livrons en l'honneur de sainte Sabbat, pour libérer les planètes dont elle a fait des mondes impériaux il y a six mille ans. Je la tiens en très haute estime, et cet enfoiré de Lugo m'a fait manquer à mon devoir sur le monde qui était le plus sacré pour elle. Je n'ai pas seulement merdé durant une action de la croisade, major, j'ai merdé sur la propre planète de la sainte. Mais ça n'est pas seulement ça non plus.

Il marqua une pause et s'éclaircit la voix. Rawne le regardait fixement.

— J'étais l'un des favoris que Slaydo avait triés sur le volet pour mener cette guerre. Il était le meilleur commandant que j'aie jamais connu. La croisade était pour lui une affaire personnelle, car il était entièrement dévoué à la sainte. Elle était son inspiration. Elle était le modèle sur lequel il avait bâti toute sa carrière militaire. Il m'a dit qu'il considérait cette croisade comme une chance de lui rembourser cette dette qu'il avait envers elle. Je ne déshonorerai pas sa mémoire en échouant. Ici plus que n'importe où d'autre.

— Et laissez-moi deviner, dit Rawne. Ça n'est pas seulement ça non plus.

De la tête, Gaunt fit signe que non.

— Sur Formal Prime, durant les premiers mois de la croisade, j'ai combattu au côté de Slaydo pour reprendre les ruches. Ce fut un des premiers grands succès de la croisade.

Pour le banquet de la victoire, il a rassemblé ses officiers. Nous étions quarante-huit. Nous avons fait la fête. Nous étions tous un peu éméchés, et Slaydo aussi. Et c'est là qu'il... qu'il est devenu très solennel, avec cette espèce de tristesse qui prend certains hommes quand ils ont trop bu. Nous lui avons demandé ce qui n'allait pas, et il nous a répondu qu'il avait peur. Alors tout le monde s'est mis à rire ! Le grand Maître de guerre Slaydo avait peur ?

Il s'est mis debout, assez difficilement ; il avait déjà cent cinquante ans, et les années n'avaient pas été tendres avec lui. Il nous a dit qu'il avait peur de mourir avant d'avoir accompli son œuvre. Peur de ne pas vivre assez longtemps pour voir la libération complète des mondes de la beati. C'est cette ambition qui le consumait, et il avait peur de ne jamais y arriver.

Nous lui avons assuré qu'il nous enterrerait tous. Lui ne riait pas, il a secoué la tête, et a dit en insistant que la seule façon dont il pouvait être sûr que sa tâche sacrée serait accomplie, la seule façon dont il pouvait atteindre l'immortalité et s'acquitter de son devoir envers la sainte, c'était au travers de nous. Il a demandé que nous prêtions tous serment. Avec notre sang. Nous avons utilisé nos baïonnettes et nos couteaux de table pour nous entailler la paume. Un par un, nous lui avons serré la main, et nous avons juré sur nos vies. Sur nos vies, Rawne. Que nous allions finir son œuvre. Que nous allions poursuivre cette croisade jusqu'à la fin. Et que nous allions protéger la sainte contre tous ceux qui lui voudraient du mal.

Gaunt tendit sa main droite, paume ouverte. Dans la demi-lumière bleutée, Rawne pouvait distinguer la vieille entaille pâle.

— Slaydo est mort à Balhaut, la plus grande de toutes les batailles, comme il le redoutait. Mais il reste vivant au travers de notre serment.

— Et Lugo vous ferait briser votre serment.

— Lugo m'a fait envoyer les blindés dans la Doctrinopole et réduire ses temples en cendre. Maintenant, Lugo veut que j'offense la beati et que je trouble son dernier sommeil. Je suis désolé si je vous ai semblé prendre tout ça très mal, mais maintenant, vous comprenez peut-être pourquoi.

Rawne acquiesça lentement.

— Vous feriez mieux d'annoncer la nouvelle aux autres.

Gaunt alla se placer au centre de l'antichambre bondée, déclina la boisson que lui offrait un esholi et se racla la gorge. Tous les yeux étaient sur lui et le silence se fit.

— À la lumière des derniers développements de notre mission, et... et d'autres considérations, je vous informe que j'apporte un changement à nos ordres, de mon propre chef.

Il y eut un murmure.

— Nous n'allons pas suivre les instructions du seigneur général Lugo. Nous n'allons pas emporter les reliques du Sanctuaire. Désormais, mes ordres sont que la garde d'honneur doit prendre position ici et défendre le Sanctuaire jusqu'à ce que notre position soit relevée.

Un tollé général emplit la pièce. Seul Hark demeura silencieux.

— Mais enfin Gaunt, les ordres du seigneur général... commença Kleopas en se levant.

— Ses ordres ne sont plus viables ni appropriés. En tant que commandant de terrain pouvant juger des choses telles qu'elles se passent ici, la décision est de mon ressort.

L'Intendant Elthan se leva à son tour, tremblant de rage.

— Vous allez tous nous faire tuer ! Nous devons être de retour à la Doctrinopole dans le délai prévu ou nous ne serons pas évacués ! Vous savez parfaitement qu'une flotte arrive vers nous, colonel-commissaire, comment osez-vous faire une telle suggestion !

— Rasseyez-vous, Elthan. Si cela peut vous être d'un quelconque réconfort, je suis désolé que du personnel non combattant comme vous et vos conducteurs soient pris dans tout ça. Mais vous êtes des serviteurs de l'Empereur, et parfois, votre devoir est aussi cruel que le nôtre. Vous allez obéir. L'Empereur nous protège.

Quelques-uns des officiers et tous les ayatani reprirent cette phrase en chœur.

— Commissaire, vous ne pouvez pas changer nos ordres. La voix du lieutenant Pauk trahissait son anxiété, et Kleopas s'empessa d'approuver de la tête les paroles de son subordonné. Nous allons tous subir les mesures disciplinaires les plus strictes. Les ordres du seigneur général Lugo ont été simples et précis, nous ne pouvons pas leur désobéir !

— Tu as vu ce qui arrive derrière nous par ce col, Pauk ? Tous se retournèrent. Le capitaine Leguin était adossé à un mur à l'arrière de la pièce. Je dis que la décision du colonel-commissaire est bonne, par nécessité. Même si nous le voulions, nous ne pourrions pas retourner à la Doctrinopole.

— Merci, capitaine, approuva Gaunt.

— Garde ton opinion pour toi, Leguin ! cria le capitaine Marchese, commandant du Conqueror P48J. Nous pouvons toujours essayer ! C'est ce que le seigneur général et le Maître de guerre attendraient de nous ! En restant ici, nous pouvons réussir à résister peut-être pendant une semaine, mais une fois que cette flotte arrivera, nous serons condamnés de toute façon !

Plusieurs officiers, parmi lesquels des Fantômes, applaudirent l'intervention de Marchese.

— Nous allons suivre les ordres ! Nous allons emmener les reliques, et tenter une percée maintenant ! Nous allons tenter notre chance dans un combat face à face contre les Infardi, et s'ils nous tuent, mieux vaut mourir de cette façon, avec gloire, que d'attendre une mort certaine !

D'autres voix de soutien se rallièrent à lui.

— Vous auriez vraiment dû être commissaire, capitaine Marchese. Vous savez tourner une bonne phrase pour inspirer les hommes. Gaunt sourit. Mais c'est moi qui suis commissaire, et qui suis votre commandant. Nous allons rester ici pour nous battre, comme je vous l'ordonne.

— S'il vous plaît, Gaunt, reconsidérez votre idée, l'implora Kleopas.

— On va mourir, commissaire, dit le sergent Meryn.

— Et d'une sale manière, encore, ajouta Feygor.

— Est-ce qu'on mérite pas d'avoir une chance, commissaire ? demanda le sergent Soric en redressant sa carrure trapue, sa casquette entre les mains.

— Vous méritez qu'on vous laisse toutes vos chances, Soric, dit Gaunt. J'ai

considéré toutes nos options avec soin et celle-ci est la meilleure.

— Vous avez perdu l'esprit ! couina Elthan. Il tourna vers Hark un regard suppliant. Commissaire ! Par l'Empereur, faites quelque chose !

Hark s'approcha. La pièce retomba dans le silence.

— Gaunt. Je sais que vous me considérez comme votre ennemi depuis le début. Je comprends pourquoi, mais l'Empereur sait que je ne suis pas votre ennemi. Je vous admire depuis des années. J'ai étudié vos décisions, que d'autres hommes moindres n'auraient pas su prendre. Vous n'avez jamais eu peur de remettre en question les exigences du haut commandement.

Hark observa toute l'antichambre silencieuse et son regard revint vers Gaunt.

— C'est moi qui vous ai obtenu cette mission. Je fais partie de l'état-major du seigneur général depuis plus d'un an, et je sais quel genre d'homme il est. Il veut vous faire porter la faute pour la débâcle de la Doctrinopole et couvrir ainsi son propre manque de finesse stratégique. Après le désastre de la Citadelle, il voulait vous faire disgracier sur-le-champ, mais je savais que vous valiez mieux que ce qu'il laissait entendre. J'ai suggéré une dernière mission. Cette garde d'honneur. J'ai pensé qu'elle pouvait vous donner une chance de redorer votre blason, ou du moins d'achever votre carrière sur une note respectable. Je pensais même qu'elle pouvait laisser à Lugo le temps de réviser son opinion à votre égard. Une récupération réussie des reliques de ce monde au nez et à la barbe d'une armée ennemie écrasante pouvait même devenir une victoire, en lui donnant l'écho nécessaire. Lugo serait passé pour un héros, et vous, par conséquent, vous auriez gardé votre régiment.

Hark soupira et lissa l'avant de sa veste.

— Si vous désobéissez aux ordres, il n'y aurait pas de rédemption possible. Vous vous placeriez de vous-même dans la situation exacte où Lugo souhaite vous voir. Vous feriez de vous le bouc émissaire dont il a besoin. Je ne peux pas le permettre, d'autant moins en tant qu'officier de son commissariat personnel. Je ne peux pas vous laisser en charge de cette mission. Je suis désolé, Gaunt. Tout du long, j'aurai été de votre côté. C'est vous qui m'obligez à agir. En application du décret général 145.f, je prends le commandement de cette garde d'honneur. Nous continuerons de suivre nos ordres à la lettre. J'aurais aimé que les choses se terminent différemment, Gaunt. Major Rawne, veuillez vous faire remettre les armes du colonel-commissaire Gaunt.

Rawne se leva lentement. Il traversa la pièce comble jusqu'à Gaunt, et se posta à côté de lui, face à Hark.

— Je ne vois pas les choses se passer comme ça, vous savez.

— Ceci est un acte d'insubordination, major, articula posément Hark. Obéissez à mes instructions et privez-le de ses armes, ou vous serez mis aux arrêts pour les mêmes charges.

— Je n'ai peut-être pas été clair, dit Rawne. Allez-vous faire foutre.

Hark ferma les yeux, marqua une pause, les rouvrit et dégaina son pistolet à

plasma.

Il le leva lentement et le pointa vers Rawne.

— Dernière chance, major.

— Dernière chance pour qui ? Regardez autour de vous.

Hark le fit. Une dizaine d'armes d'appoint étaient braquées sur lui par des officiers des Fantômes et quelques Pardusiens, parmi lesquels Leguin et Kleopas.

Hark rengaina son pistolet.

— Vous ne me laissez pas le choix. Si nous survivons, cet incident sera porté à l'attention du commissariat de croisade, avec la description de tous ses détails.

— J'ai hâte de voir ça, si nous survivons, dit Gaunt. Maintenant, nous allons nous préparer.

Dehors, dans le blizzard de la nuit, au repère 00.02 à l'entrée du col, l'éclaireur Bonin et les soldats Larkin et Lillo avaient pris position dans un des abris taillés dans la glace. Un radiateur chimique soufflait à leurs pieds, mais le froid était toujours aussi mordant. Bonin surveillait l'auspex portatif tandis que Larkin guettait le tourbillon de neige derrière la vision nocturne de sa lunette. Lillo se frottait les mains pour se les réchauffer, près de l'autocanon sur trépied.

— Du mouvement, annonça calmement Larkin.

— Rien sur l'écran, répliqua Bonin en vérifiant la plaque luisante de l'auspex.

— Ben tiens, regarde toi-même, dit Larkin en se décalant pour que Bonin pût glisser sa tête devant le fusil long soigneusement aligné.

— Où ça ?

— Un poil plus à gauche.

— Oh, merde, murmura Bonin. Des taches de lumière d'un vert fantomatique empruntaient le col : des centaines de lueurs, qui remontaient vers eux le chemin escarpé.

— Il y en a un paquet, dit-il en se reculant.

— J'suis sûr que t'en as pas vu la moitié, marmonna Lillo, les yeux rivés sur l'écran de l'auspex. Des symboles d'un jaune vif arrivaient sur le contour de l'holocarte. Le compteur tactique avait identifié au moins trois cents contacts, mais le nombre ne cessait d'augmenter tandis qu'ils regardaient.

— Prends la radio, dit Larkin. Préviens Gaunt que tout le Warp est en train de remonter le col.



QUINZE

L'ATTENTE

« *Le combat en lui-même n'est qu'une composante fugitive de la guerre.
L'essentiel de sa vie, un soldat la passe à attendre. »*

— Maître de guerre Slaydo, *Traité sur la nature de la guerre*

Quand la neige s'arrêta de tomber, juste avant l'aube, l'avant-garde des Infardi entama sa première offensive vers le haut du défilé. Le plus gros du bombardement lancé par leurs chars de réserve et leurs pièces autoportées tomba trop court, contre les remparts du Sanctuaire. Six SteG et huit Reavers avancèrent au travers de la neige vers le promontoire, et une ligne empressée de quatre cents fantassins les suivit.

Ils furent reçus par les blindés pardusiens et les positions défendues du Premier et Unique de Tanith. Rangé en profil bas, le Grey Venger détruisit ses quatre premières cibles avant même qu'elles n'eussent atteint l'éperon. Leurs carcasses brûlantes salirent le champ de neige de leurs débris noircis.

Les emplacements d'armes lourdes ouvrirent le feu pour cueillir l'infanterie. En un quart d'heure, la pente blanche se couvrit de cadavres en robes vertes.

Un des SteG et un AT70 franchirent le périmètre de défense extérieur et passèrent derrière l'arc de tir du *Grey Venger*. Ils furent alors alignés et anéantis par le *Heart of Destruction* que dirigeait Kleopas et par le *P48J* de Marchese.

Les Infardi refluèrent.

Gaunt entra d'un pas décidé dans la tente où ses soldats gardaient l'officier Infardi fait prisonnier à Bhavnager. Le corps brisé, le misérable gelottait.

Gaunt ordonna qu'il fût relâché et lui tendit une petite plaque de données.

— Allez la porter à vos frères, lui dit-il avec fermeté.

L'Infardi se leva face à Gaunt, et lui cracha au visage.

Le coup de poing décoché par Gaunt lui brisa le nez en le renvoyant sur le sol gelé.

— Allez la porter à vos frères, répéta celui-ci en lui présentant à nouveau la plaque.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Notre exigence de recevoir leur reddition.

L'Infardi éclata de rire.

— C'est votre dernière chance... Allez-y.

L'autre se releva. Son nez répandit un peu de sang sur la neige. Il prit la plaque, sortit par la grande porte et disparut au bas de la pente.

Lorsque les impériaux le revirent, l'homme était ligoté à l'avant d'un AT70 qui remontait l'approche du Sanctuaire, jusqu'à hauteur de la ligne de défense extérieure. Le tank attendit là, à l'arrêt, comme pour défier les impériaux de lui tirer dessus, ou au moins pour leur laisser le temps de le remarquer.

Puis il fit tirer son arme principale. L'officier Infardi qui hurlait avait été attaché le torse posé sur la bouche du canon.

Un jet conique de fragments rouges recouvrit la neige. L'AT70 fit demi-tour et repartit vers ses lignes.

— On pourrait appeler ça une réponse, je suppose, dit Gaunt à Rawne.

Sur l'Échelle du Paradis, l'équipe de Corbec à peine arrivée au quart de l'ascension s'éveilla dans la fraîcheur de l'aube, pour se découvrir à moitié ensevelie dans une nuit de chutes de neige. Chacun avait dormi sur une marche différente, enroulé dans son sac de couchage. Ils se relevèrent lentement, en tremblant, frigorifiés jusqu'à la moelle. Corbec leva les yeux vers les marches qui montaient à perte de vue. Cette escalade allait les tuer.

Pendant cinq jours consécutifs, les Infardi ne tentèrent pas d'attaquer à nouveau. Gaunt commençait à croire qu'ils attendaient l'arrivée de la flotte. Pour les impériaux retranchés dans les défenses du Sanctuaire, l'attente devenait insupportable.

Alors, à midi, le quatorzième jour de la mission, leurs adversaires firent une deuxième tentative.

Des blindés remontèrent de la gorge et les obus fusèrent vers le monastère. Pris de court par la poussée initiale, le Say Your Prayers et deux Chimères furent perdus. La fumée monta longtemps de l'épave du Conqueror.

Le reste des blindés pardusiens vinrent à la rencontre de l'assaut et lui rentrèrent dedans. Les Fantômes aux ordres de Mkoll et Soric quittèrent en courant leurs tranchées de glace et contrèrent la charge de leurs ennemis à pied.

Depuis leurs abris, les snipers des Fantômes se mesuraient les uns aux autres. Larkin parvenait facilement à surclasser Luhan, mais Banda était d'une autre trempe. Cuu paria sur leur petite compétition. Plus tard, Larkin fut furieux de découvrir qu'il avait placé son argent sur la tisserande de Verghast.

Il fallut deux pleines heures aux impériaux pour repousser l'attaque qui les laissa épuisés.

Au seizième jour, les Infardi approchèrent une nouvelle fois, et plus en force. Des obus tombèrent sur les enceintes et le donjon. Une tornade de lasers stria

l'air en direction des lignes impériales. Exaltés de voir qu'ils mettaient à mal leurs adversaires, les Infardi se ruèrent à la charge. Cinq, peut-être six mille cultistes en armes se déversaient entre les files de leurs machines de guerre. Gaunt les regardait arriver depuis le rempart.

L'affrontement allait être sanglant.

Arrivé plus haut sur l'Échelle du Paradis qui semblait ne jamais devoir finir, Corbec s'arrêta pour reprendre son souffle. Jamais il n'avait connu un tel épuisement, ni une telle souffrance, ni une telle oppression pulmonaire. Il s'agenouilla sur une marche couverte de neige.

— N'espérez... n'espérez même pas... me lâcher maintenant ! s'exclama Dorden, la vapeur montant de ses lèvres alors qu'il tentait de remettre Corbec debout. Le médecin-chef était émacié et hagard. La peau tirée, lui aussi luttait pour respirer.

— Doc... On n'aurait jamais... jamais dû essayer...

— N'espérez même pas, Corbec ! N'espérez même pas !

— Écoutez ! Écoutez ! leur lança Daur. Lui et Derin avaient une quarantaine de marches d'avance sur eux et leurs silhouettes se détachaient sur le ciel blanc.

Ils entendaient rouler un grondement qui n'était pas celui du vent. Un bourdonnement tonitruant, porté par les trombes de vent intermittentes, se mêlait à ce qu'ils reconnurent ensuite comme les voix de milliers d'hommes qui psalmodiaient.

Corbec se releva. Il aurait voulu simplement s'allonger et mourir. Il ne sentait plus ses jambes sous lui. Mais il se releva et s'appuya sur Dorden.

— J'ai l'impression, mon vieil ami, que nous arrivons enfin. Et sans doute à un moment particulièrement agité.

Quelques marches derrière eux, les autres les avaient rattrapés, tous à l'exception de Greer qui avait maintenant un long retard sur le groupe. Bragg et Nessa s'étaient assis dans la neige pour calmer leur respiration. Vamberfeld haletait lui aussi, debout, les yeux fermés. Milo regardait Sanian, dont le visage épuisé était voilé par ce qu'il supposa être de l'abattement.

Ce n'était pas de l'abattement, mais de la colère.

— C'est le bruit de la guerre, haleta-t-elle en résistant désespérément à sa fatigue. Je le connais, maintenant. Comme s'il ne suffisait pas que la guerre soit arrivée sur mon monde, et qu'elle ait ravagé ma ville natale. Elle est ici, dans le plus sacré des endroits, où ne devrait exister que la paix !

Elle leva les yeux vers Dorden.

— J'avais raison, docteur, vous voyez ? La guerre consume tout. Il n'y a que la guerre. Le reste n'importe plus.

Ils continuèrent de grimper les dernières centaines de mètres de cet escalier sinueux, exténués jusque dans leur âme, rendus fébriles par le froid et la faim. Savoir que leur but était proche les porta dans ce dernier effort.

Les sons des combats gagnaient en intensité, amplifiés par leur réverbération sur les faces de la montagne.

Ils apprêtèrent leurs armes de leurs mains tremblantes et engourdis, et avancèrent encore, une marche à la fois, Corbec et Bragg couvrant le chemin devant eux.

Les marches s'arrêtèrent en donnant sur une large plate-forme de roche couverte de neige, dont le bord abrupt montrait les anciennes traces d'un mur de soutènement. Ils étaient arrivés sur une grande éminence de pierre, un contrefort plat de la montagne, surgi de son flanc au-dessus de la vaste gorge. Sur leur gauche, la structure à l'apparence de donjon ne pouvait être que le Sanctuaire. Entre elle et l'endroit où le promontoire s'étendait jusqu'au sommet d'un col, la bataille faisait rage ; eux en étaient les spectateurs, cachés des regards à cinq cents mètres de l'orée des combats. Des bancs de cendres et une fumée d'un noir de suie roulaient dans l'air glacé.

Une vague de machines et de troupes infardi, aussi inexorable qu'un glacier, avançait depuis le haut du col. Sur le champ de neige pentu qui s'étalait devant le Sanctuaire, les forces du Chaos étaient accueillies de front par les défenseurs impériaux. Des obus avaient marqué de cratères l'enceinte extérieure du Sanctuaire, et des véhicules étaient en feu. Les combats étaient si acharnés qu'ils parvenaient à peine à en distinguer les tenants.

— On y va, dit Corbec.

— On va pas aller se fourrer là-dedans ? maugréa Greer. On arrive encore à peine à marcher, espèce d'enfoiré de cinglé !

— Colonel Enfoiré de Cinglé, mon petit pote, je préférerais. Non, on va pas aller se fourrer là-dedans. Pas directement. On va suivre le bord de ce promontoire. Mais on va aller se battre, et il faudra bien s'y mettre tôt ou tard. Je suis peut-être mort de fatigue, mais j'ai fait un sacré bout de chemin pour participer à ça.

Gaunt se trouvait au plus fort des combats, au pied du mur extérieur. Il n'avait pas connu de bataille rangée aussi féroce depuis Balhaut, aussi concentrée, aussi directe. La clameur était ahurissante.

Tout près de là, l'Executioner du lieutenant Pauk tirait rayon après rayon de plasma surchauffé dans les rangs adverses, laissant des rangées de corps calcinés dans une neige à moitié fondue. Le *Heart of Destruction* et le *Lucky Bastard*, tous deux tombés à court d'obus pour leurs canons principaux, en étaient réduits à soutenir les Fantômes à l'arme coaxiale. Brostin, Neskon et les autres porteurs de lance-flammes étaient partis sur le flanc droit ; sous leurs gerbes orangées, la neige tassée se changeait en bouillie aqueuse, et les Infardi reculaient en hurlant, leurs vêtements en feu ainsi que leurs chairs.

Les impériaux tenaient bon, mais dans cette confusion infernale, la chaîne de commandement risquait à tout instant de rompre sous les charges successives de la marée du Chaos.

Gaunt entrevit deux des officiers ennemis : des formes floues qui circulaient

parmi leurs troupes, chacune protégée par l'orbe rutilant d'un bouclier. Rien, hormis un obus de tank à bout portant, n'aurait pu les atteindre. Il compta cinq présences semblables dans les échelons resserrés de l'avancée adverse. L'un d'entre eux, n'importe lequel, pouvait être le tristement célèbre Pater Pécheur, venu jusqu'ici jouir de son triomphe final.

— Venez avec moi ! cria Gaunt à l'équipe de tir présente derrière lui, et ils s'élancèrent à l'assaut des Infardi, qui arrivaient parfois jusqu'au corps à corps. Le pistolet bolter de Gaunt lâchait tir après tir, et l'épée énergétique de Heironymo Sondar susurrail dans sa main.

Deux Fantômes furent abattus près de lui. Un autre trébucha et s'effondra, le bras gauche sectionné à hauteur du coude.

— Pour Tanith ! Pour Verghast ! Pour Sabbat ! Ses cris se répandaient en vapeur. Premier et Unique ! Premier et Unique !

Un bon soutien lui était apporté immédiatement sur sa gauche ; Caffran, Criad, Beltayn, Adare, Memmo, et Mkillian. Sur leur flanc, la section du sergent Bray, et les rescapés d'une escouade emmenée par le caporal Maroy.

Tout en fendant l'ennemi de son épée, Gaunt s'inquiétait pour le flanc droit. Le caporal MkTeeg était presque certainement mort, et il ne voyait plus aucun signe d'Obel ni de sa section, ni de Soric qui, avec Mkoll, avait reçu le commandement opérationnel dans cette portion de terrain.

L'un des officiers infardi n'était plus très loin, et gloussait à voix haute, invisible dans sa boule d'énergie contre laquelle les lasers impériaux crépitaient sans pouvoir la pénétrer. En se servant d'elle comme d'un couvert mobile, les Ershul à pied mitraillaient les Fantômes. Memmo s'effondra, mort, touché en pleine tête, et Mkillian tomba une seconde plus tard, touché à la cuisse et à la hanche.

— Caffran, lance-lui un tube ! hurla Gaunt.

— Ça suffira pas à saturer le bouclier, commissaire !

— Lance-le à ses pieds ! Fais-moi tomber cet enfoiré !

Le tube-charge lancé par Caffran traversa l'air en tournant sur lui-même. Il tomba dans l'épaisse couche blanche, juste aux pieds du chef infardi et détonna dans un éclat de lumière.

L'explosion ne blessa pas l'officier ennemi, mais elle retira bel et bien le sol de sous ses pieds et il tomba, son champ réfracteur sifflant dans la neige.

Gaunt fut immédiatement sur lui et plongea en hurlant, son épée tenue à deux mains, pointe vers le bas. Criad, Beltayn et Adare, qui étaient sur ses talons, mitraillèrent la garde rapprochée du seigneur ershul.

La lame énergétique rencontra le bouclier. Celui-ci était d'un modèle puissant et efficace, manufacturé par des usines du Mechanicus dont s'était emparé le Chaos sur le monde-forge d'Ermune. L'épée était si ancienne que nul ne connaissait le lieu où elle avait été façonnée. Elle fit éclater le bouclier comme une aiguille plantée dans un bubon.

Le manteau d'énergie se dissipa et l'arme de Gaunt plongea à l'intérieur en empalant l'Infardi qu'elle avait révélé.

Gaunt tira son épée d'un coup sec et se releva. Les Infardi proches, ceux qui n'avaient pas encore été exterminés par ses Fantômes, s'enfuirent dans la confusion. En tuant leur officier sous leurs yeux, il venait d'ébrécher leur confiance aveugle en eux-mêmes.

Mais ce triomphe n'était que minuscule dans le bien plus grand tableau de la bataille. Le major Rawne, qui commandait les unités près de la porte, n'entrevoyait aucun répit dans l'offensive. Ses troupes positionnées dans les tranchées de neige et derrière le parapet du mur tuaient sans répit les Infardi aussitôt remplacés par d'autres, qui se jetaient à leur tour sur leur position. Une rangée de pièces d'artillerie automotrices arrivait derrière l'infanterie ennemie, et leurs projectiles commençaient maintenant à pleuvoir en sifflant, soulevant de grandes bottes de feu et de glace. Deux obus tombèrent à l'intérieur du rempart, et un autre explosa contre lui, faisant s'écrouler la maçonnerie sur dix mètres.

Rawne voyait le *Grey Venger* avancer sur la neige, et tirer ses bandes de laser titanesques vers les Usurpers. L'un d'eux fut touché et cracha en l'air un champignon ardent. Les projectiles d'un lance-grenades cognaient et éclataient contre la coque du *Venger*. Le *Lion of Pardua* fonça droit dans une meute désorientée de combattants infardi, la lame de bulldozer abaissée, tout en pointant vers les canons lourds. Un tir de tank, venu de l'Empereur seul savait où, détruisit sa chenille droite et le fit s'arrêter brusquement. Les Infardi se jetèrent sur lui en brailant et grimpèrent sur sa coque, bientôt noyée sous leurs formes vertes. Rawne essaya de rediriger le tir de certains de ses soldats pour assister le Conqueror, mais l'angle était mauvais, et eux aussi avaient de quoi faire. Les écoutes du char furent ouvertes à la grenade, et la bande d'Infardi traîna dehors l'équipage hurlant.

— Putain, non ! s'étrangla Rawne dans un souffle vaporeux.

Sans avertissement, un autre obus toucha le Lion et le fit exploser, emportant plusieurs dizaines d'Infardi avec lui. Détruire à tout prix les blindés impériaux semblait être la seule considération de l'ennemi.

Derrière un talus de neige, à dix mètres sur la gauche du major, Larkin poussa un juron et cria « Couvrez-nous ! » tandis qu'il reculait de sa position de tir. Cuu et Togar prirent sa place près de Banda et se remirent à tirer.

Le canon du fusil long de Larkin s'était faussé ; il dévissa le cache-flamme, puis le long tube devenu inutilisable. Larkin était tellement exercé qu'il pouvait changer un canon renforcé XC 52/3 en moins d'une minute. Mais son sac de canons de remplacement était vide.

— Et merde ! Il revint en rampant vers Banda, les tirs passant à ras de sa tête. Eh ! Ils sont où, tes canons de rechange ?

Banda lâcha un autre tir, puis tendit le bras à côté d'elle pour ouvrir l'attache de son sac.

— Là-dedans ! Sur le côté, au fond !

Larkin y plongea la main et en tira un rouleau de peau de chamois. Trois

XC 52/3 étaient enveloppés dedans.

— C'est tout ce que t'as !?

— C'est tout ce que Twenish avait sur lui !

Larkin en vissa un, vérifia son alignement, et remit son cache-flamme en place.

— À ce rythme-là, ils vont pas nous durer très longtemps !

— Tu sais, le Tanith, il doit y en avoir d'autres dans nos réserves à munitions, dit Cuu qui enfonçait une cellule neuve dans son arme.

— Ouais, mais qui c'est qui va retourner au Sanctuaire pour aller les chercher ?

— Très juste, marmonna Cuu après un temps de réflexion.

Larkin souffla sur ses doigts sortant de ses mitaines et reprit sa place.

— Alors, combien ? demanda-t-il à Banda.

— Vingt-trois, dit-elle sans tourner la tête.

Seulement deux de moins que lui. Par Feth, cette fille était douée.

Mais à vrai dire, qui n'aurait pas marqué de points quand ils avaient autant de cibles sur lesquelles tirer ?

Rawne fit avancer une équipe de tir jusqu'au couvert que leur offrait une de leurs propres Chimères en flammes. Lillo, Gutes, Cocoer et Baen se laissèrent tomber près de lui dans la neige sale, et tirèrent au travers de la fumée rageuse qui montait de la machine. Un instant plus tard, Luhan, Filain, Caill et Mazzedo se rapprochèrent, et libérèrent un feu croisé décent sous la conduite de Feygor.

Rawne fit signe à une troisième équipe, Orul, Sangul, Dorro, Raess, et Muril, de venir se placer à l'autre bout de la Chimère. Ils atteignaient cette position quand les Infardi livrèrent une contre-poussée. Deux tirs d'un AT70 explosèrent parmi eux comme des petits volcans. Filain et Mazzedo furent instantanément pulvérisés. Cocoer fut entaillé par une écharde volante de métal et tomba en criant ; de la vapeur s'élevait de son sang dans l'air transi. Gutes et Baen coururent pour traîner leur compagnon tanith à couvert, mais Gutes fut immédiatement touché à la jambe par une décharge de laser. Surpris, Baen se retourna et reçut deux tirs au bas du dos. Les bras en croix, il tomba face contre neige.

Des Infardi s'élancèrent depuis la gauche en ouvrant le feu. Dans la fusillade à courte portée, Orul puis Sangul succombèrent à des blessures critiques au torse. Dorro parvint à ramener Baen et Cocoer à couvert, puis il fut touché à la mâchoire, par un laser d'une telle force cinétique que la rotation de sa tête la lui avait presque arrachée.

Rawne se retrouva bloqué, avec Luhan, Lillo, Feygor et Caill, qui tiraient pour soutenir Raess et Muril, plus proches du trio de Fantômes blessés.

— Trois ! Ici trois ! On est bloqués !

Cinquante mètres devant lui, la carcasse noircie d'un camion du Munitorum se froissa et bascula. Quelque chose la poussait de côté. Rawne se sentit un

instant soulagé, certain de voir arriver un des Conquerors de Pardua.

Mais ça n'en était pas un. C'était un SteG 4, dont les pneus incrustés d'huile et de sang adhéraient mal sur l'épaisse couverture neigeuse.

— Chier ! Repliez-vous ! On se replie !

— Pour aller où, major ? geignit Lillo.

Le SteG tira et l'obus grondant traversa la Chimère déjà morte.

Un bruit strident leur parvint de derrière leur position, moitié piaaillement animal, moitié sifflement pneumatique, un son qui passa brutalement des aigus à une note beaucoup plus basse. Le puissant rayon d'une arme à plasma traversa l'avant du SteG et un souffle de flammes pressurisées lui éventra les flancs. Le véhicule s'arrêta dans un épanchement de fumée.

— Repliez-vous ! Dégagez de là ! cria le commissaire Hark à Rawne et à ses soldats tandis qu'il tirait au cœur d'un peloton d'Infardi en pleine charge. Gutes, Cocoe et Bean furent transportés autant qu'ils furent traînés vers le remblai de neige le plus proche.

— Je suis surpris de vous voir, déclara platement Rawne à l'adresse de Hark.

— J'en suis certain, major. Mais je n'allais quand même pas rester dans le Sanctuaire à attendre la mort.

— Vous n'aurez pas à attendre longtemps, commissaire, dit Rawne en changeant de cellule de charge. Vous constaterez avec plaisir que ça y est, on y est arrivés. Le dernier carré de Gaunt et de ses Fantômes.

— Je... Hark préféra se taire. En tant que commissaire, même impopulaire, il était de son devoir de rallier, d'inspirer les hommes, notamment en réfutant ce genre de propos. Mais cela lui était impossible. Confronté aux forces qui arrivaient sur eux pour les écraser, le déni n'était plus permis.

Le major avait raison.

Pris au plus fort de la bataille, Gaunt le savait, lui aussi. Les soldats tombaient tout autour de lui. Il voyait Caffran, blessé à la jambe, être traîné à l'abri par Criid ; il voyait Adare, touché à deux reprises, se mettre à convulser. Deux Fantômes de Verghast furent jetés en l'air par l'explosion d'un obus. Il faillit trébucher sur le cadavre raidi du soldat Brehl, dont le sang s'était cristallisé autour de ses blessures en petites gemmes brillantes.

Une décharge de laser toucha Gaunt au bras gauche et l'impact le fit pivoter. Une autre transperça le pan de son manteau.

— Premier et Unique ! cria-t-il, son haleine dégageant un panache de vapeur. Premier et Unique !

Quelque chose se produisit dans le ciel, le faisant passer abruptement de son blanc crayeux à un jaune furibond où tourbillonnaient des motifs nuageux. Un vent soudain et presque chaud souffla sur le col.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Banda.

— Oh non, marmonna Larkin. Pas encore. Pas encore un truc du Chaos.

Des aurores silencieuses de pourpre et de violet se mirent à ondoyer. Des efflorescences écarlates tachetèrent le ciel comme des gouttes d'encre jetées dans l'eau. Des éclairs d'un blanc lilas s'abattirent en crépitant, accompagnés de claquements si forts qu'ils secouèrent la montagne.

Les combats se calmèrent et cessèrent tout à fait. Sous ce ciel indéchiffrable, les Infardi s'enfuirent vers le bas de la gorge, laissant derrière eux leurs blessés et leurs machines endommagées. Leur exode fut si soudain qu'ils eurent déserté le terrain d'approche du Sanctuaire en moins de dix minutes.

Sous ce spectacle de lumières, les impériaux apeurés se terraient à l'abri. Les moteurs des véhicules calèrent. Les transmissions devinrent folles, troublées par de bruyantes interférences ; beaucoup de soldats, les traits crispés, arrachèrent leurs oreillettes. Les conduits auditifs de l'officier radio Raglon s'étaient mis à saigner avant qu'il fût parvenu à retirer ses écouteurs. Une électricité statique sauvage flottait dans l'air, courait sur les armes, hérissait les cheveux. Des solfatares verdâtres et des agrégats d'énergie se tortillaient sur les arêtes des toits du Sanctuaire.

Quelque chose avait sauvé Gaunt et sa garde d'honneur de sa défaite finale, ou leur avait du moins accordé un répit temporaire.

Ironiquement, ce quelque chose était le Chaos.

— J'ai consulté les augures et les adeptes psykers de notre monastère, déclara l'ayatani-ayt Cortona. C'est une tempête Warp. Un afflux de l'Empyrean est en train d'affecter tout l'espace à proximité d'Hagia.

Gaunt était assis sur un tabouret dans le hall principal du Sanctuaire, torse nu, alors que l'infirmier Lesp lui suturait et pansait sa blessure au bras.

— Et quelle en est la cause ?

— La flotte de notre ennemi de toujours, répondit Cortona. Gaunt dressa un sourcil.

— Elle n'était pas censée nous atteindre avant encore cinq jours.

— Je ne crois pas qu'elle soit arrivée. Mais une flotte de cette taille traverserait l'Éther en créant une perturbation massive, comme la lame d'étrave d'un grand navire. Celle-ci pousse devant elle les courants du Warp.

— Et c'est cette lame d'étrave qui vient d'atteindre Hagia ? Je vois. Gaunt se leva et fit jouer son bras bandé. Merci, Lesp. Toujours aussi doué pour les travaux d'aiguille.

— Commissaire. Je suppose qu'il est inutile de vous conseiller que votre bras se repose ?

— Parfaitement inutile. Quand nous serons tirés d'affaire, il se reposera tant que vous voudrez.

— C'est à vous de voir.

— Allez à la station de triage et continuez de faire aussi bien votre boulot. Certains en ont plus besoin que moi.

Lesp salua, regroupa son kit médical et quitta la salle avec empressement. Tout en renfilant sa chemise, Gaunt marcha avec Cortona vers l'une des

fenêtres aux volets ouverts et contempla la fureur maligne du ciel au-dessus des Collines Sacrées.

— On ne peut plus quitter la planète désormais.

Gaunt se tourna vers le prêtre âgé.

— Cette tempête ne présage rien de bon, ayatani-ayt, mais il y a quand même une certaine satisfaction à y trouver. Si j'avais suivi mes ordres et si nous étions repartis vers la Doctrinopole, nous ne l'aurions pas atteinte avant demain, même dans les meilleures conditions. Alors même si nous étions arrivés avant le délai d'évacuation, nous aurions été piégés.

— Comme c'est sans doute le cas pour Lugo et pour les dernières centaines de vaisseaux, dit Hark, soudain entré dans la salle et dans la conversation. Une de ses apparitions typiques, sans prévenir, à la Hark.

— Vous avez l'air presque satisfait.

— Hagia est sur le point d'être rayée de la carte spatiale, colonel-commissaire. Satisfait n'est pas vraiment le terme approprié. Mais je parie que vous aussi, vous trouvez un réconfort cruel à vous dire que le seigneur général Lugo connaîtra le même sort que nous.

Gaunt commençait à reboutonner les passementeries de sa tunique.

— Une autre de vos bêtes noires, le major Rawne, m'a dit que vous nous aviez fait honneur aujourd'hui. Que vous l'aviez sauvé, ainsi que beaucoup d'autres.

— Ça n'était pas pour vous. Je servais le Trône d'Or de Terra. Je suis un soldat de l'Imperium et je me rendrai utile jusqu'à ma mort. L'Empereur nous garde.

— L'Empereur nous garde, opina Gaunt. Écoutez, Hark... Pour ce que cela vaut, je ne remets absolument pas en doute votre courage, votre loyauté, ni vos compétences. Vous vous êtes bien battu tout le long du chemin. Vous avez essayé de faire votre devoir, même si je ne l'ai pas apprécié. Je dois admettre qu'il fallait une bonne dose de cran pour vous avancer dans cette pièce et essayer de me retirer mon commandement.

— Le cran n'avait rien à voir avec ça.

— Au contraire. Je veux que vous sachiez que vous ne recevriez aucun rapport négatif de ma part... Si j'étais amené à pouvoir en faire un. Peu importe ce que vous, vous choisirez de dire. Je ne vous en veux pas. J'ai toujours pris mon devoir envers l'Empereur très au sérieux. Je ne peux pas en vouloir à quelqu'un d'autre de faire la même chose.

— Je... Je vous remercie pour votre courtoisie et votre franchise. J'aurais aimé que les choses se soient passées différemment entre nous... Et qu'elles puissent encore se passer différemment. Ça aurait été un plaisir de servir avec vous et le Premier et Unique sans tout ce ressentiment.

Gaunt tendit la main et Hark la lui serra.

— C'est aussi ce que je pense.

Les portes de la salle s'ouvrirent à la volée, et un air froid s'y engouffra, apportant avec lui le major Kleopas, le capitaine Leguin, le capitaine

Marchese et les officiers des Fantômes, Soric, Mkoll, Bray, Meryn, Theiss, et Obel. Ils tapèrent du pied pour décrocher la neige de leurs bottes et essuyèrent les flocons de leurs manches.

— Joignez-vous à moi, dit Gaunt à Hark. Ils approchèrent tous deux des officiers. Messieurs. Où est Rawne ?

— Il y a eu une alerte sur le périmètre, commissaire. Le major est parti voir. Gaunt hocha la tête.

— Des nouvelles du caporal MkTeeg ?

— On l’a retrouvé, il est vivant, mais salement blessé, dit Soric. Ils ont exterminé toute son escouade, à part deux autres hommes.

— Qu’est-ce qui se passe, commissaire ? demanda le caporal Obel. C’est quoi, ce qui a fait fuir les Infardi ? Ils nous auraient eus, sans ça.

— En effet, caporal, Très honnêtement, ils nous auraient eus, si nous n’avions pas eu la plus incroyable des chances. Gaunt expliqua rapidement la nature de la perturbation aussi bien qu’il le pouvait. Je pense que cette tempête Warp a pris les Ershul par surprise. Ils ont dû croire que leurs dieux leur envoyaient un signal apocalyptique, et ils ont... Ils ont eu peur. Bien sûr, le mauvais côté des choses, c’est qu’il s’agit bien d’un signal apocalyptique. Une fois qu’ils se seront regroupés, ils reviendront, et ils seront plus forts, selon moi. Parce qu’ils sauront que tout l’enfer s’apprête à venir les aider.

— Alors ils vont encore nous attaquer ? le questionna Marchese.

— Et même avant la nuit, à mon avis, capitaine. Nous devons restructurer la disposition de nos forces avant que les Ershul ne reviennent.

— C’est comme ça qu’il faut les appeler, maintenant, commissaire ? « Les Ershul » ? demanda Soric.

— Appelez-les comme vous voudrez.

— « Les fumiers » ? suggéra Kleopas.

— « Les petites catins du Warp » ? prolongea Theiss.

— Ou pourquoi pas « les cibles » ? préféra Mkoll.

Ils se mirent à rire.

— Ce que vous préférez, dit Gaunt. Il restait encore un peu de moral aux hommes, et c’était une bonne chose.

— Bray, Obel ? Amenez cette table par ici. Capitaine Leguin, je vois que vous avez amené les cartes. Au travail.

Ils venaient tout juste de dérouler les vues topographiques du chasseur de tanks quand la radio de Gaunt bipa.

— Ici un, parlez.

C’était Beltayn, l’officier radio.

— Le major Rawne vous demande de sortir voir devant, commissaire. Il se passe quelque chose de pas net !

Pas net ! Toujours cette manie d’employer ce « pas net » qui n’expliquait rien !

— Et qu’est ce qui n’est pas net cette fois, Beltayn ?

— Commissaire... C’est le colonel !

Gaunt dévala les marches couvertes de neige entre les remparts intérieur et extérieur, et courut vers la porte.

Rawne et sa section rentraient à peine. Ils amenaient avec eux dix individus hagards et trébuchants, couverts de crasse et de givre, épuisés, à moitié morts de faim.

Les yeux de Gaunt s'écarquillèrent. Il se figea sur place.

Le soldat Derin. Bragg. Les Fantômes verghastites Vamberfeld et Nessa. Le capitaine Daur, lequel supportait un officier pardusien presque mort que Gaunt ne connaissait pas. Dorden... Par le grand Empereur-Dieu, Dorden ! Et Milo, que l'Empereur le bénisse, qui portait dans ses bras une jeune fille hagiennne.

Et à leur tête, le colonel Corbec.

— Colm ? Colm, mais qu'est-ce que vous faites là ? demanda Gaunt.

— Vous... Vous nous en avez laissé un peu, j'espère, balbutia Corbec, avant de s'écrouler en avant dans la neige.



SEIZE

LES INFARDI

« Cela fut toujours sa meilleure arme. La surprise, comme je suppose que l'on pourrait l'appeler : son ample capacité à produire l'inattendu, à renverser le cours d'un engagement, même de la pire des défaites. Je l'ai vu y parvenir souvent, quelquefois à partir de rien. Des désastres furent changés en triomphes. Jusqu'au bout, quand pour finir, elle n'arriva plus à engendrer ces miracles. Et ce fut alors qu'elle tomba. »

— Seigneur militant Kiodrus, *La voie des neuf stigmates : Une histoire au service de la sainte*

La nuit tomba sur le seizième jour ; ça n'était pourtant pas une véritable nuit. Le maelström houleux de la tempête Warp éclairait le ciel au-dessus du Sanctuaire, par des cyclones de lumière kaléidoscopique. La neige avait cessé, et sous les fulgurances silencieuses, les impériaux assiégés montaient la garde en ordre de bataille, en observant les fluctuations rapides des reflets sur la glace des Collines Sacrées.

En cette heure calme, presque sereine, des couleurs vives se cloquaient, se dispersaient et refluaient sur tout le firmament. C'était à peine s'il soufflait une légère brise. Conséquence vraisemblable des remous du Warp, la température était montée juste au-dessus de zéro.

Dans une antichambre du monastère, les ayatani allumèrent avec soin les lampes à huile et s'effacèrent sans un mot.

Gaunt posa son couvre-chef et ses gants sur une petite table.

— Je... Je suis très heureux de vous voir ici, Corbec. Mais la part de commissaire qu'il y a en moi aimerait savoir pourquoi vous êtes là. Enfin, Colm, vous étiez blessé et vous aviez l'ordre d'évacuer !

Corbec se rassit sur son lit de camp, sous les volets rouges fermés, sa cape de camouflage ramenée autour de lui comme un châle et une tasse de bouillon chaud entre les mains.

— C'est vrai, commissaire. J'ai peur de pas vraiment pouvoir vous expliquer.

— Vous ne pouvez pas m'expliquer ?

— Non, commissaire. Pas sans avoir l'air tellement dingue que vous allez

me faire passer des menottes et me jeter dans une cellule capitonnée.

— Je veux bien courir le risque, dit Gaunt. Il se versa un verre de sacra, et réalisa cependant qu'il n'en avait pas vraiment envie. Il l'offrit à Rawne, qui refusa de la tête, puis à Dorden, qui l'accepta et commença à le boire. Le médecin-chef des Tanith était assis près de l'âtre central. Gaunt ne l'avait jamais vu paraître si vieux ou si fatigué.

— Racontez-lui, Colm, le pressa Dorden. Racontez-le-lui une bonne fois pour toutes. Moi non plus je ne vous ai pas cru au début, vous vous souvenez ?

— Non, c'est vrai. Colm goûta à son bouillon, le posa, et tira une boîte de cigares d'une poche sur sa hanche. Il les proposa autour de lui.

— Si vous permettez... L'ayatani Zweil se leva de son tapis pour lui en prendre un. Corbec le lui alluma avec un sourire surpris.

— Cela fait des années que je n'en ai pas fumé un, se délecta Zweil en savourant les premières bouffées. Ça n'est pas ça qui va me tuer.

— En effet, ça n'est pas ça qui va vous tuer, répéta Rawne avec sarcasme.

— Je vous écoute, Colm, dit Gaunt.

— Je... Laissez-moi réfléchir, comment je peux vous expliquer... Je... En fait, le truc... Au début...

— La sainte lui a parlé, le coupa Dorden.

Zweil s'étrangla et se mit à tousser. Corbec se pencha pour lui taper dans le dos.

— Corbec ? réclama Gaunt.

— C'est bien le cas, pas vrai ? dit Dorden. Il se tourna vers Gaunt et vers Rawne. Pas la peine de me regarder comme ça, vous deux, je sais que ça a l'air complètement insensé. C'est ce que je me suis dit quand Corbec m'a annoncé ça. Mais demandez-vous un peu, qu'est-ce qui aurait pu pousser un vieil homme comme moi à faire tout ce chemin ? Hein ? J'ai failli y rester. Cette Échelle du Paradis, elle a bien failli tous nous tuer ! Mais aucun n'entre nous n'est fou. Aucun d'entre nous. Pas même Colm.

— Merci, dit Corbec.

— Je ne vais pas pouvoir me contenter de ça, s'excusa Gaunt.

— Il va même en falloir vachement plus, confirma Rawne en décidant qu'après tout, il lui fallait bien un petit verre.

— J'ai fait ces drôles de rêves sur mon père. C'était sur Tanith, dans le comté de Pryze, amorça Corbec.

— Ah ben tiens. C'est parti pour un tour...

— Si vous ne voulez pas l'écouter, vous pouvez sortir ! aboya Dorden. Rawne n'ajouta rien et s'assit. Le gentil vieux docteur ne lui avait encore jamais parlé sur ce ton.

— Il essayait de me dire quelque chose, reprit Corbec. C'était juste après que je sois passé entre les mains du Pater Pécheur.

— Le contrecoup du traumatisme, suggéra Gaunt.

— Oh oui, très probablement. Si ça peut vous arranger, on n'a qu'à dire que

je me suis enfilé trois cents kilomètres juste parce que je voulais être avec vous pour le dernier carré des Fantômes. Et les autres ont été assez cons pour venir avec moi.

— Ça serait quand même plus facile à croire, dit Rawne.

— Je suis de votre avis, major. S'il vous plaît, Corbec, faites-nous quand même le plaisir de nous raconter la suite.

— La sainte m'a appelé dans mes rêves, par la bouche de mon père. Je peux pas le prouver, mais c'est comme ça. Elle m'a appelé. Je savais pas quoi faire, j'ai pensé que je perdais la boule. Et puis j'ai découvert que c'était la même chose pour Daur : à partir du moment où il avait été blessé, ça l'avait pris, lui aussi. C'était comme une démangeaison qui ne voulait pas le quitter, même s'il se grattait.

— Capitaine ? appela Gaunt. Assis dans un coin, Daur n'avait rien dit jusqu'à présent. Le froid et la fatigue de leur long trajet s'étaient combinés à sa blessure pour réellement l'affaiblir.

— C'est comme le colonel vous l'a dit. J'avais cette espèce de... de sensation.

— D'accord. Gaunt se tourna à nouveau vers Corbec. Et ensuite ? Cette sensation était si forte que vous et Daur, vous avez désobéi aux ordres, déserté, et emmené les autres avec vous ?

— C'est à peu près ça, admit Corbec.

— Désobéi aux ordres... Où est-ce que j'ai déjà vu ça récemment ? murmura Zweil qui rallumait son cigare.

— Silence, mon père, lui réclama Gaunt.

— Corbec m'a parlé de ce qui lui arrivait, dit calmement Dorden. Il m'a dit ce qu'il se passait dans sa tête et ce qu'il avait l'intention de faire. Je savais qu'il essayait de convaincre d'autres soldats de partir avec lui, et j'ai essayé de le convaincre d'y renoncer. Mais...

— Mais ?

— La sainte m'avait parlé à moi aussi.

— C'est pas croyable ! s'exclama Rawne.

— Elle vous a parlé à vous aussi, Tolin ? demanda Gaunt d'une manière posée.

Dorden hocha la tête.

— Je sais de quoi ça a l'air. Mais j'ai fait ces rêves. À propos de mon fils, Mikal.

— C'est compréhensible, docteur. Sa perte a été terrible, pour vous et pour les Fantômes.

— Merci, commissaire. Mais plus Corbec me parlait de ses rêves, plus je réalisais qu'ils ressemblaient aux miens. Son père disparu, mon fils disparu. Ils venaient à nous avec un message. La même chose arrivait au capitaine Daur, mais d'une façon un peu différente. Quelqu'un... quelque chose... essayait de communiquer avec nous.

— Et donc, vous avez déserté tous les trois ?

— Oui, commissaire, dit Daur.

— Je suis vraiment désolé, ajouta Corbec.

Gaunt prit une longue inspiration en tentant d'y voir plus clair.

— Et les autres, la sainte leur a parlé à eux aussi ?

— Pas à ce que je sache, rétorqua Corbec. On les a plutôt recrutés. Milo était revenu avec vos blessés et il voulait absolument rejoindre la compagnie, ça a été facile de le convaincre. C'est lui qui a amené la fille. Sanian, c'est comme ça qu'elle s'appelle. C'est une esholi, il nous fallait quelqu'un qui connaissait le coin. Si elle nous avait pas guidés, on aurait eu le temps de mourir trois ou quatre fois. Tués par l'ennemi, ou peut-être gelés, quelque part dans la montagne.

— Elle nous a trouvé notre voie, plaisanta Dorden d'un air sombre. J'espère pour elle qu'elle va maintenant trouver la sienne.

— Pour Bragg, bon... Vous le connaissez. Il ferait tout ce que je lui demande, continua Corbec. Toujours prêt à aider. Derin aussi. Vamberfeld, Nessa... Vous savez, quand un colonel, un capitaine et un médecin-chef vous disent de laisser tomber les règles pour une question de vie ou de mort, je crois que n'importe qui les suivrait. C'est pas de leur faute. Ils devraient pas être punis. Ils ont tout donné. Pour vous, en fait.

— Pour moi ? répéta Gaunt.

— C'est pour ça qu'ils sont venus malgré les ordres. Ils ont dû penser que c'était une question de vie ou de mort et que vous aviez approuvé. Que c'était vous qui l'aviez décidé. Que c'était pour le bien des Fantômes et de l'Imperium.

— Vous dites que vous avez dû les convaincre, Corbec, intervint Rawne. Ça implique que vous leur avez menti.

— Aucun de nous n'a vraiment menti, major, se défendit Dorden. Nous savions ce que nous avions à faire et nous leur avons tout dit. Ils nous ont suivis parce que ce sont des Fantômes, et que les Fantômes sont loyaux.

— Et le Pardusien... Le sergent Greer, c'est ça ?

— Il nous fallait un pilote, dit Daur. J'avais rencontré Greer peu de temps auparavant. Il n'a pas fallu beaucoup pour le convaincre.

— Vous lui avez parlé de la sainte et de ses messages ?

— Oui, commissaire. Naturellement, il n'y a pas cru.

— Naturellement, répéta Rawne.

— Du coup... Daur hésita, passablement honteux. Je lui ai dit que nous voulions désertier pour aller chercher un trésor, que les ayatani avaient caché de l'or dans les Collines Sacrées. Et il nous a suivis comme ça, ajouta-t-il en claquant des doigts.

— Enfin une motivation que j'arrive à comprendre, se moqua Rawne en remplissant une nouvelle fois son verre.

— Euh, dites-moi... Les ayatani ont vraiment caché de l'or dans les Collines Sacrées ? demanda Zweil, d'un ton détaché, mais en soufflant des ronds de fumée parfaits.

— Je n'en sais rien, mon père, avoua piteusement Daur.

— Tant pis. Ça m'aurait vexé d'être toujours le dernier au courant.

Gaunt s'assit près de la porte, rumina quelques secondes avant de se lever presque immédiatement. Corbec le sentait sur les nerfs.

— Je suis désolé... amorça-t-il. Gaunt leva autoritairement la main.

— Laissez tomber, Colm. Dites-moi... Si jamais je devais croire un tant soit peu à votre histoire... Que va-t-il se passer, maintenant ? Pourquoi êtes-vous là ?

Corbec consulta du regard Dorden, qui haussa les épaules. Daur se mit la tête entre les mains.

— C'est un peu là qu'on arrive tous à court de crédibilité, commissaire, formula Corbec.

— Seulement maintenant, vous croyez, ricana Rawne. Excusez-moi, mais j'avais l'impression que ça faisait plus longtemps.

— Vous avez peut-être raison, major, dit Gaunt. Donc, aucun d'entre vous n'a la moindre idée que ce que vous seriez censés faire maintenant que vous êtes arrivés ici ?

— Non, commissaire, dit Daur.

— Pas la moindre, rajouta Corbec.

— Désolé, s'excusa à son tour Dorden.

— Très bien. Vous devriez tous aller retrouver les lits qui ont été installés pour vous et dormir un peu.

Les trois membres du groupe des Éclopés acquiescèrent et firent mine de se lever.

— Oh, mais non, non non non ! réagit soudain Zweil. Cette histoire n'est pas encore résolue ! Pas du tout !

— Mon père, l'arrêta Gaunt, il est tard et nous allons tous mourir demain matin. Laissez tomber.

— Je refuse, dit Zweil. Il écrasa le mégot de son cigare dans une soucoupe. Il était excellent, colonel. Merci beaucoup. Rasseyez-vous et dites-m'en plus.

— Ça n'est pas le moment, mon père, dit Gaunt.

— Au contraire. Si ça n'est pas le moment, je ne sais vraiment pas quand ce sera le moment ! La sainte a parlé à ces hommes, et elle les a envoyés vers nous avec une mission sacrée !

— Pitié, s'affligea sinistrement Rawne.

— Une mission sacrée ! Que cela vous plaise ou non, que vous y croyiez ou non, ces hommes sont des Infardi !

— Des quoi ? cria Rawne en se relevant d'un bond, la main baissée vers son pistolet laser.

— Des Infardi ! Quel mot employez-vous, déjà... Des pèlerins ! Ces hommes sont des pèlerins ! Ils ont fait tout ce chemin au nom de la glorieuse beati ! Vous n'allez pas rejeter ce qu'ils ont à dire !

— Asseyez-vous, Rawne, et rangez-moi votre arme. Que suggérez-vous que nous fassions, père Zweil ?

— Que vous leur posiez la question la plus enfantine qui soit, colonel-commissaire.

— Qui est ?

— Qu'est-ce que la sainte leur a dit ?

Gaunt se passa les mains dans ses cheveux blonds, les doigts écartés. Son bras gauche lui faisait mal.

— Très bien. Pour que les choses soient claires... Qu'est-ce que la sainte vous a dit ?

— Le martyr de Sabbat, répondirent à l'unisson Corbec, Daur et Dorden.

Gaunt se rassit brutalement sur son tabouret.

— Par Feth, murmura-t-il.

— Commissaire ? s'inquiéta Rawne en se relevant. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'elle m'a parlé à moi aussi, probablement.

— Sanian ? appela Milo qui arpentait les corridors sombres du Sanctuaire.

Le vent du dehors hululait par la bouche des puits d'aération. D'étranges reflets de lumière dus à la tempête Warp tombaient depuis les bâtis de fenêtre sur le sol dallé. Une silhouette était assise sur l'un des bancs du couloir.

— Sanian ?

— Salut, Milo.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Il le voyait pertinemment. Le geste maladroit, sans expertise, Sanian démontait et nettoyait un fusil impérial.

Quand il se fût approché et assis près d'elle, elle se tourna vers lui, reposa le bloc de la chambre à focales avec son chiffon sale, et lui posa un baiser impétueux sur la joue. Ses doigts lui laissèrent de la graisse sur le menton.

— C'était en quel honneur, ça ?

— Pour m'avoir aidée.

— Aidée à quoi faire ?

Elle ne répondit pas immédiatement, trop occupée à essayer de revisser le canon du fusil en le faisant tourner dans le mauvais sens.

— Laissez-moi faire, dit-il, en passant un bras autour d'elle pour lui prendre l'arme. Alors, en quoi je vous ai aidée ?

Elle regardait ses mains exercées remonter le fusil.

— Béni sois-tu aux yeux de la sainte, Brin. Béni sois-tu.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-il alors qu'elle lui reprenait l'arme.

— Toi, sourit-il. Toi et tes compagnons des Fantômes. C'est grâce à vous que j'ai fini par trouver ma voie. Je ne suis plus une esholi. Je vois le futur s'ouvrir devant moi. Je perçois enfin ma voie.

— Et alors, de quelle voie s'agit-il ?

Dehors, la tempête Warp boursouflait le ciel de la nuit.

— La seule qui existe, dit-elle.

— Je suis désolé, mais c'est complètement dingue ! criait Rawne, en hâtant le pas pour rattraper Gaunt, Dorden, Corbec, Zweil, et Daur, qui remontaient à grands pas les longs cloîtres du Sanctuaire en se dirigeant vers le saint sépulcre.

— Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? demanda un ayatani dans l'entrebâillement d'une double porte.

— Retournez vous coucher, lui lança Zweil sur leur passage.

Gaunt s'arrêta brusquement et ceux qui le suivaient le percutèrent dans le dos. Il se retourna.

— Rawne a raison ! C'est complètement stupide ! Ça ne rime à rien !

— Vous avez dit vous-même qu'une voix vous avait murmuré « le martyr de Sabbat » plusieurs fois, lui rappela Dorden.

— Oui ! Enfin, c'est ce que je crois ! Et merde, c'est de la folie !

— Combien de temps avons-nous pensé ça ? lança Dorden à Corbec en un semi-aparté.

— Peu importe l'impression que vous avez, dit Zweil. Tout le monde au sépulcre. Il faut essayer !

— J'y suis déjà allé, et vous le savez parfaitement !

— Tout seul, oui. Pas avec ces autres Infardi.

— J'aimerais bien ne plus vous entendre prononcer ce mot, lui demanda Rawne.

— Et moi, j'aimerais bien ne plus vous entendre tout court, lui rétorqua Zweil.

— Ça suffit ! Calmez-vous ! dit Gaunt. Allons-y. Nous allons bien voir ce qui va se passer...

— Vamb ? murmura Bragg en ouvrant la lourde porte rouge du mausolée. Il n'était pas du tout sûr de savoir où il se trouvait, mais cela ressemblait drôlement à un endroit où il n'avait rien à faire.

La salle était sombre, l'air vaguement embrumé, et le sol couinait. Bragg foula les dalles luisantes avec précaution. Elles paraissaient précieuses, trop précieuses pour ses gros godillots.

— Vamb ? Mon p'tit Vamb ?

Des hologrammes assez effrayants de Space Marines se cachaient dans les alcôves des murs noirs.

— Vamb ? Allez, quoi !

Derrière l'autel lustré, et sous une grosse coupole qui ressemblait à de l'os, il vit enfin Vamberfeld, penché dans l'ombre sur un coffre de bois.

— Vamb ? Bragg s'approcha de l'autel. Vamb, pourquoi t'es là ?

— Bragg, regarde ! Vamberfeld leva un objet qu'il avait pris sur le coffre. C'est sa canne de jiddi ! Le bâton qu'utilisait Sabbat pour emmener ses chelons au marché.

— Super. Euh... J pense quand même que tu devrais la remettre à sa place...

— Tu crois ? Peut-être. Mais attends, regarde ! Tu te souviens de la crosse cassée que j'ai trouvée ? Tu as vu ? Elle correspond au manche brisé qu'ils ont ici ! Tu te rends compte ? Elle correspond exactement ! J'ai trouvé un morceau du bâton de la sainte !

— Je pense qu'il faudrait que je t'emmène voir Dorden, proposa doucement Bragg. On n'a rien à faire là.

— Moi, je crois que si. Il fallait que je vienne ici.

Derrière eux, la porte du sépulcre grinça sur ses gonds.

— Merde ! Y a quelqu'un qui entre, s'inquiéta Bragg. Reste là. Ne touche à rien d'autre, d'accord ? S'il te plaît. Il retourna dans la partie principale de la pièce.

— Qu'est ce que tu fous là ? dit-il quelques secondes plus tard.

Vamberfeld se tourna et scruta la pénombre. Son ami Bragg avait parlé à quelqu'un.

— La même chose que toi, le Tanith. Je suis venu chercher les lingots.

— Les lingots ? Quels lingots ? Vamberfeld entendit-il Bragg répliquer.

— Joue pas au plus malin avec moi, mon grand ! dit l'autre voix.

— J'ai pas l'intention de jouer au plus malin. Pose ça, Greer. Ça me fait plus marrer.

Non. Pas ici, songea Vamberfeld. Par pitié, pas ici. Sa main recommençait à trembler.

Il se releva et s'éloigna du reliquaire. Devant la porte rouge, qu'il avait refermée derrière lui, Greer n'avait pas l'air bien, plutôt désespéré et nerveux. Sa peau pâle avait été toute couperosée par l'épreuve qu'ils avaient connue. Il pointait vers Bragg un pistolet-mitrailleur de la Garde.

Du moment où Vamberfeld apparut, Greer décala légèrement son bras pour le menacer lui aussi.

— Vous êtes à deux, hein ? Je m'y attendais. C'est pour ça que je suis venu ici. Vous vouliez me piquer ma part, pas vrai ? C'est Daur qui vous a dit de faire ça, ou est-ce que vous allez le trahir lui aussi ?

— Mais putain de bordel, de quoi tu parles ? le questionna Bragg.

— De l'or ! Je te parle du putain d'or ! Arrête de jouer les innocents !

— Il n'y a pas d'or, dit Vamberfeld en essayant d'empêcher sa main de trembler. Je te l'ai déjà dit.

— Ta gueule ! Toi, tu vas pas bien dans ta tête, espèce de taré, je veux pas t'entendre !

— Pourquoi est-ce que tu poserais pas ton pistolet, Greer ? lui offrit Bragg en s'avançant d'un pas. L'arme revint se braquer droit sur lui.

— Bouge pas. N'essaie même pas ce genre de connerie avec moi. Fais-moi voir l'or ! Tout de suite ! Vous êtes arrivés avant moi, vous l'avez forcément trouvé !

— Il n'y a pas d'or, répéta innocemment Vamberfeld.

— Mais tu vas la fermer ! lui cracha Greer en ramenant l'arme sur le Verghastite.

— C'est en train de dégénérer, dit Bragg. Il faudrait que tout le monde se calme...

— O.K., O.K., parut approuver Greer. Écoutez, on va partager en trois. Ça doit être lourd, je peux pas tout porter tout seul, et hors de question que je reste là cette nuit, le Chaos va envahir ce trou paumé d'un moment à l'autre. On partage en trois. Autant qu'on pourra en porter. Vous m'aidez à descendre l'Échelle avec jusqu'à la Chimère. Qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis que... De un, on arrivera jamais à partir par là, surtout si on est chargés. De deux, toute la planète est envahie par le Chaos, alors on peut aller nulle part... Et de trois... Il y a pas d'or, putain.

— Si c'est comme ça, va chier ! Je prendrai ce que je peux porter !

— Mais il n'y a pas d'or, dit une nouvelle fois Vamberfeld.

— Toi, ta gueule, le détraqué ! hurla Greer en tourna l'arme automatique vers lui. Dis-lui de se taire, le Tanith ! Il faut plus qu'il dise ça !

— Mais c'est vrai, se défendit Vamberfeld. Sa main tremblait tellement. Et si fort. Pour essayer de se maîtriser, il la plongea dans sa poche.

— Qu'est-ce tu me fais, là ? Tu veux sortir une arme ? Le bras tendu, Greer lui braqua le pistolet en plein visage. Son doigt commençait à peser sur la gâchette.

— Non ! cria Bragg en plongeant pour lui agripper le poignet.

Le coup partit. La balle toucha Vamberfeld en pleine poitrine et le renversa sur le dos.

— Vaaamb ! cria Bragg, horrifié. Je vais te péter la gueule, espèce d'ordure ! Son énorme poing gauche s'écrasa sur le visage du Pardusien, et lui fit traverser le sépulcre dans une traînée de sang, le nez et les dents cassés. Le pistolet tira deux fois ; un des projectiles atteignit Bragg à la cuisse droite, et l'autre percuta l'autel plaqué d'écaille de chelon dans une gerbe d'échardes.

Bragg plongea sur Greer de plus belle, les deux mains en avant.

Le premier tir du sergent pardusien n'arriva même pas à le ralentir, même en lui traversant le torse, pas plus que le suivant. Le troisième finit par arrêter Bragg dans sa course, et par le faire s'effondrer lourdement aux pieds de Greer.

— Bande de connards stupides ! lança ce dernier avec mépris en essayant d'étancher le sang qui lui coulait du visage.

Le Verghastite gisait non loin de Bragg, sur le dos, ses yeux voilés rivés sur les ombres du haut plafond. Bragg était face contre terre. Une large flaque de leur sang mêlé se répandait sur le dallage de carapace. Le sergent pardusien partit vers le fond du sépulcre.

— Par Feth, qu'est-ce que c'est que ça ? Vous avez entendu ? cria Corbec.

— Des coups de feu. Dans le sépulcre, dit Gaunt. Il sortit son pistolet bolter et se mit à courir. Les autres s'élancèrent derrière lui. Les jambes pesantes de Dorden le mirent à la traîne.

Gaunt ayant enfoncé les portes d'un coup de talon, ils entrèrent en trombe

dans le sépulcre.

— Oh, non, c'est pas vrai ! Doc ! appela Corbec, le regard fixé sur les corps et le sang.

— Qui a bien pu faire ça ? s'étrangla Zweil.

— Là-bas ! montra Rawne, son pistolet laser déjà dégainé.

Dans le renforcement du reliquaire, Greer se baissa à couvert derrière l'autel. Dans ses recherches frénétiques, il avait renversé l'un des coffres aux reliques, dont le contenu ancien était éparpillé au sol. Le verre était brisé au-dessus des présentoirs à manuscrits. L'armure Imperator avait à moitié glissé de son support.

— Où est-ce qu'il est ? Où est-ce que vous avez caché l'or, bande de salopards ? brailla-t-il en lâchant plusieurs tirs. Rawne cria de douleur en tombant à terre. Gaunt plaqua Zweil au sol et se jeta par-dessus lui pour faire écran de son corps. Corbec et Daur se baissèrent ; Dorden, qui venait juste d'atteindre la porte, se jeta à l'abri derrière son cadre.

— Greer ! Greer ! Tu peux m'expliquer ce que tu fous ? lui cria Corbec.

— Barrez-vous ! Sortez tous ou je vous bute ! Ses trois nouveaux tirs frappèrent le bois des portes et abîmèrent le corindon noir des murs.

— Greer ! C'est moi ! C'est Daur ! Qu'est-ce qui te prend ?

Plusieurs balles sifflèrent au-dessus de sa tête.

Daur avait sorti son pistolet laser. Il jeta un regard à Corbec, accroupi à côté de lui sur les dalles polies.

Un regard qui cherchait à lui dire quelque chose.

— Greer ! Tu es en train de tout foutre en l'air ! Tu vas tout gâcher !

— Où est-ce qu'il est, Daur ? cria Greer en enfonçant un nouveau chargeur dans la crosse de son arme. Il est pas là !

— Mais si, il est là ! Putain, Greer, tu es en train de saboter tout notre plan !

— Leur plan ? grogna Rawne entre ses dents serrées. Dorden l'aidait du mieux qu'il le pouvait à venir s'abriter derrière la porte. La balle lui avait traversé l'avant-bras.

— Tu ne devais rien faire avant d'avoir reçu le signal ! cria Daur en essayant d'avancer. Greer tira à nouveau et craquela plusieurs carreaux de carapace vieux de six mille ans.

— C'est ça, eh ben changement de plan ! Vous alliez tous me laisser tomber !

— Mais non ! Ça peut encore réussir. Tu m'entends ? Ça te tente toujours ? Je peux te le montrer, l'or ! Fais-moi confiance !

— J'en sais trop rien...

— Allez, tout le monde ! cria Daur, et il se leva, en se retournant pour pointer son pistolet laser sur Corbec, Gaunt et les autres. Lâchez vos armes, les mains en l'air ! Lâchez-les !

— Q... Quoi ? bégaya Gaunt.

— Tu nous as bien eus, Daur, dit Corbec en jetant son pistolet, et en lançant à son colonel-commissaire un regard aussi explicite qu'il le pouvait.

— C'est bon, je les tiens en joue, Greer ! On peut y arriver ! Je vais t'emmener chercher l'or et on laissera tous ces cons crever ici ! Allez, Greer ! Greer se leva de derrière l'autel, l'arme toujours à la main.

— Tu sais où est l'or ?

Daur se tourna. Son arme qui menaçait les Fantômes se braqua sur Greer.

— Il n'y a pas d'or, espèce d'abruti, dit-il, et il tira sur Greer droit entre les deux yeux.

Dorden, qui s'engouffra alors dans la pièce, vint s'agenouiller près des corps de Bragg et de Vamberfeld

— Ils sont dans un sale état, mais j'ai un pouls sur chacun d'eux.

Heureusement que ce maniaque n'avait pas une arme laser. Il nous faut des équipes médicales ici, tout de suite.

Debout sous la porte, serrant son bras contre lui, Rawne parla dans le micro de son oreillette.

— Ici trois. Je suis dans le sépulcre. Il nous faut des équipes médicales.

Gaunt se remit debout, et aida Zweil à se relever de sous lui.

— Capitaine Daur, pensez à m'avertir la prochaine fois que vous prévoyez un coup de bluff de ce genre. J'ai bien failli vous tirer dessus.

Daur se tourna vers le colonel-commissaire pour lui remettre son pistolet laser, la crosse en avant.

— Je doute qu'il y ait une prochaine fois. C'est de ma faute, c'est moi qui aie inventé cette histoire d'or. Je savais qu'il fallait s'en méfier, mais je ne pensais pas qu'il irait aussi loin.

— Je peux savoir ce que vous faites, Daur ? demanda Gaunt, les yeux baissés vers le pistolet.

— C'est une faute passible de la cour martiale, commissaire.

— Oh oui, au moins, dit Corbec avec un large sourire. T'as osé sauver la vie à tes officiers supérieurs, tu te rends compte, un peu ?

— Joli, apprécia Rawne en adressant à Daur un signe de la tête. Je ne pensais pas que vous pouviez réussir des coups aussi sournois, capitaine.

— Nous en reparlerons plus tard, Daur. Gaunt dépassa l'autel et le cadavre affalé de Greer. La mine consternée, il découvrit la profanation rageuse dont celui-ci s'était rendu coupable.

— Juste pour en être bien certain, murmura Zweil à l'oreille de Daur. Les ayatani n'ont pas caché de trésor, vous êtes sûr ?

Daur secoua la tête.

— Je voulais juste vérifier.

Gaunt redressa le coffre à reliques et commença à y regrouper avec déférence les fragments dispersés.

— Je ne sais pas ce qui peut bien retenir Lesp, s'énerva Dorden, en s'efforçant de maintenir un point de compression sur la blessure la plus sérieuse de Bragg. Il me faut un kit médical ! Ils sont en train de se vider de leur sang ! Colm ! Venez appuyer sur la poitrine de Vamberfeld ! Non, plus haut. Appuyez bien !

Un bruit de course leur arriva du dehors. Milo et Sanian franchirent la porte et s'arrêtèrent net.

— J'ai entendu tirer, s'enquit Milo, le souffle court. Oh, par Feth ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Bragg !

— T'inquiète pas, mon gars, on contrôle la situation, lui dit Corbec, les mains imbibées du sang de Vamberfeld. Il n'avait pas l'air convaincu. Près du reliquaire, Gaunt paraissait presque souffrir physiquement de devoir ramasser tous ces objets saints.

— C'était quoi, ça ? demanda Rawne en regardant vivement tout autour de lui.

— C'était quoi quoi ? dit Corbec.

— Ce bruit. Cette espèce de bourdonnement.

— J'ai rien... Ah ouais, en effet. C'est pas normal.

— Ça vibre, dit Rawne. Toute la salle est en train de trembler !

— Les Infardi nous attaquent ! supposa Milo.

— Non, dit Zweil avec un calme remarquable. C'est certainement parce que les véritables Infardi ont atteint le sépulcre.

Les flammes des cierges vacillèrent et s'éteignirent toutes d'un seul coup. Une lumière verte et froide, presque aquatique, se répandit dans l'ancien tombeau. Les images tridimensionnelles des Space Marines s'estompèrent et disparurent, et à leur place, des colonnes hololithiques de lumière blanche s'étendirent du sol au plafond. Les murs noirs se mirent à luire. Un motif de barres géométriques auparavant invisible se mit à briller sur la pierre, tout autour de la chambre. Le grondement ultrasonique faisait tout trépidier.

— Mais merde, qu'est-ce qui se passe ? marmonna Rawne.

— J'entends... amorça Daur.

— Moi aussi, dit Dorden, ébahi, les yeux levés. Des lueurs spectrales, semblables à de la foudre globulaire, tournaient en cercles au-dessus de leurs têtes.

— Je l'entends chanter, dit Corbec. J'entends mon vieux père chanter. Des larmes lui montaient aux yeux.

Devant le reliquaire, Gaunt se releva lentement, les yeux fixés sur la couche où reposait sainte Sabbat.

Il s'en échappait la fragrance inaltérable des épices, de l'encens et de l'islumbine. Le cercueil de la sainte se mit à briller, de plus en plus fort, jusqu'à ce que sa radiance devînt trop grande pour le regarder en face.

— Beati... murmura Gaunt.

La lumière montée de la dépouille se fit si intense que tous les humains présents durent fermer les yeux. La dernière chose que Corbec aperçut était la silhouette imprécise d'Ibram Gaunt qui s'agenouillait devant le cercueil ouvert, encadrée par la clarté féroce jaillie du cœur d'une étoile.

La lumière mourut, et le sépulcre redevint comme il avait été. À court de mots, tous se regardèrent en clignant des yeux.

Pendant le temps qu'elle avait duré, guère plus de quelques secondes, une vague psychique avait pénétré leurs esprits, calme mais inexorable, et d'une force monumentale.

— Un miracle, murmura Zweil en s'asseyant sur le sol. Un authentique miracle. Une transcendance. Vous l'avez tous ressentie comme moi, n'est-ce pas ?

— Oui, s'émerveilla Sanian dans un sanglot, ses larmes lui roulant sur les joues.

Dorden hocha la tête.

— On l'a tous sentie, dit calmement Corbec.

— Je ne sais pas ce que c'était, mais je n'ai jamais autant eu les jetons de toute ma vie, confessa Rawne.

— C'était comme je vous le dis, major Rawne, insista Zweil. Un miracle.

— Non, dit Gaunt en émergeant de la petite chapelle. Ça n'était pas un miracle.



DIX-SEPT

LE MARTYR DE SABBAT

« Il n'existe pas de miracles. Seuls existent les hommes. »

— Épîtres de sainte Sabbat

L'offensive finale des Ershul débuta à deux heures du matin. Dans le silence d'une nuit dégagée et sans chutes de neige, sous les aurores convulsives de la tempête Warp, ils engagèrent toutes leurs forces dans l'attaque du Sanctuaire. Des colonnes de renforts avaient remonté le col durant tout le jour. Les Ershul étaient légion. Neuf mille guerriers dévots. Cinq cent soixante-dix engins blindés.

Tout juste un peu moins de deux mille soldats impériaux valides défendaient encore le temple, soutenus par les quatre derniers Conquerors, un Executioner, un Destroyer, et une poignée de Chimères, de Salamanders, et de batteries Hydra. Ils n'avaient pour eux que l'avantage stratégique de leur position fortifiée et la relative étroitesse de l'approche du promontoire.

La puissance vertigineuse du bombardement ershul s'abattit sur les lignes impériales. La garde d'honneur ne riposta pas. Les munitions et les obus manquaient tant qu'il lui fallait attendre que des cibles s'approchent.

Sur le rempart intérieur, Gaunt regardait à la lunette leur destin approcher. Même selon ses estimations les plus optimistes, ils n'allaient pas tenir plus de vingt, peut-être trente minutes.

Il se tourna vers Rawne et Hark. Un épais bandage ceignait le bras du major.

— Je ne pense pas que la stratégie ait encore une réelle importance, mais je veux que vous descendiez pour rallier les hommes aussi longtemps que vous le pourrez. Faites tout votre possible pour gagner du temps.

Les deux hommes acquiescèrent.

— L'Empereur nous garde, leur adressa Gaunt en leur serrant la main.

— Nous n'avons pas encore dit notre dernier mot, répliqua Hark.

— Je sais, commissaire. Mais rappelez-vous... On ne peut pas avoir le carniv à tous les coups.

Les deux officiers s'éloignèrent et descendirent ensemble l'escalier du mur.

Ils vont à la mort, pensa Gaunt, en les regardant une dernière fois. Et ils ne

devraient pas y aller sans moi.

Il tourna les talons et se hâta de retourner au sépulcre où les autres l'attendaient.

— Un miracle ! continuait de déclarer l'ayatani-ayt Cortona, ses principaux coadjuteurs rassemblés autour de lui.

— Je vous dis que ça n'en était pas un, gronda Zweil, et je le tiens d'une bonne source.

— Vous n'êtes qu'imhava ! Que pouvez-vous bien en savoir ? lui lâcha sèchement Cortona.

— J'en sais certainement plus qu'un connard de tempelum borné ! le rembarra Zweil.

— Vous avez dû traîner avec les mauvaises personnes, pour avoir ramassé un langage aussi vilain, lui dit Corbec.

— C'est toute l'histoire de ma vie, colonel.

Gaunt pénétra dans le sépulcre et tous se tournèrent vers lui.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, je vais donc devoir être bref. Ça n'était pas un miracle.

— Mais nous l'avons tous ressenti, dans tout le Sanctuaire ! La puissance bénie chantait dans nos esprits ! insista Cortona.

— C'était un verrou psychique. La signature de l'activation d'un système qui doit être enterré sous ce temple.

— Un quoi ? demanda l'un des ayatani.

— L'Adeptus Mechanicus a construit ce lieu pour abriter la sainte. Je pense que toute la roche en dessous de nos pieds a été truffée d'une technologie psychique dormante, dont la puissance et la raison d'être nous sont totalement inconnues. Ai-je vraiment été le seul à comprendre ça en recevant cette onde ? Cela m'a pourtant paru clair.

— Une technologie psychique ? Pour quelle raison ? rejeta dédaigneusement Cortona.

— Pour protéger la beati. Dans l'éventualité d'une véritable catastrophe, comme cet influx du Warp. Pour la préserver de sa prophétie finale.

— Complètement absurde ! Pourquoi ne l'aurions-nous pas su ? déclara un autre prêtre du Sanctuaire. Nous sommes ses fils élus.

— Six mille ans, ça fait beaucoup, intervint Corbec. Assez pour oublier. Ou pour que certains faits deviennent des mythes.

— Mais pourquoi maintenant ? Pourquoi ce système se serait-il manifesté maintenant ? continua de contester Cortona.

— Parce que nous sommes venus. Nous étions ses Infardi. En nous rassemblant dans le sépulcre, nous avons armé le mécanisme.

— Comment ?

— Parce que nos esprits ont répondu à l'appel. Au travers de nous, le mécanisme a compris qu'il était temps pour lui de s'éveiller.

— Cela n’a aucun sens ! C’est du blasphème ! s’égosilla l’ayatani-ayt. Cela voudrait dire que vous autres soldats êtes plus dignes que ceux de notre confrérie ! Pourquoi ce système se serait-il éveillé pour vous et pas pour nous ?

— Parce que vous n’avez pas reçu l’illumination. Pas de la même façon qu’eux, dit Zweil, ayant arraché aux prêtres un hoquet indigné. Vous conservez ce lieu, vous montez la garde, et vous lisez et relisez les textes. Mais vous le faites parce que vous avez hérité de ce devoir. Ces hommes sont venus par croyance véritable. Il leur désigna Corbec, Daur, et Gaunt.

Il y eut un tonnerre de cris furieux.

— Nous n’avons pas le temps de débattre de ça ! Vous entendez ce bruit ? Les forces du Chaos sont à vos portes ! Il nous reste une chance d’utiliser la technologie que la sainte a laissée pour nous. Il nous reste à peine le temps de trouver comment.

— Sanian et moi, nous avons étudié les hologrammes, commissaire, dit Milo. Il désigna les barres luisantes dans le corindon des murs, lesquelles ne s’étaient pas encore estompées.

— Ce sont une description de sa croisade sacrée, expliqua Sanian en indiquant certaines runes qui y étaient inscrites. Les triomphes de Frenghold, d’Aeskaria et d’Harkalon. Il est fait mention de ses commandants de confiance ; ici, par exemple, le nom du seigneur militant Kiodrus...

— Il va falloir abréger, interféra Gaunt. C’est une question de minutes. Sanian opina.

— Le mécanisme de déclenchement de la technologie semble se trouver ici. Elle pointa du doigt un des petits plans runiques apparus sur le mur. Le pilier de la flamme éternelle, à la pointe du promontoire.

— Et comment sommes-nous censés la déclencher ?

— Quelque chose doit être remis en place, dit Sanian, les sourcils froncés. Une petite icône. Je ne suis pas sûre de savoir ce que ce pictogramme représente.

— Moi, je sais, la coupa Daur. Il se leva de son tabouret et prit dans sa poche la petite effigie d’argent. Je pense que c’est de ça dont nous avons besoin.

— Vous en avez l’air particulièrement certain, Ban.

— Je n’ai jamais été plus certain de quoi que ce soit, commissaire.

— Très bien. Nous n’avons plus le temps, donnez-la-moi et j...

— Commissaire. C’est à moi qu’elle a été confiée. Je crois que c’est à moi de la faire.

Gaunt acquiesça.

— Comme vous voudrez, Ban. Mais je viens avec vous.

— Ralliez-vous autour de moi ! Mes braves gars et mes braves filles ! hurlait Soric dans le vacarme des explosions. Les obus ershul avaient arraché la porte et la portion frontale du rempart intérieur. C’est pour ça que vous êtes nés !

Pour arrêter le plus grand ennemi de l'Humanité ! Faites-le !

Gaunt, Corbec, Milo, Sanian et Daur arrivaient près de la porte arrière de l'enceinte extérieure. Derrière eux, le tumulte de la bataille était assourdissant.

Ils apprêtèrent leurs armes. Sanian leva son fusil laser.

— On va se faire tuer, dehors, lui dit Milo. Tu es sûre de vouloir venir avec nous ?

— C'est ma voie. La guerre ; la guerre est la seule véritable voie, et je l'ai trouvée.

— Pour Sabbat ! cria Gaunt, et il ouvrit la porte.

— Panne des batteries ! annonça l'artilleur de Pauk.

— Redémarre-les ! Dépêche-toi ! lui ordonna le lieutenant.

— Les couplages ont grillé ! On les a trop poussés !

— Par l'Empereur, il doit bien y avoir un...

Pauk ne termina jamais sa phrase. Les obus tombés sur le Strife atomisèrent le vieil Executioner.

— Fais reculer la ligne ! Feygor, fais reculer la ligne ! hurlait Rawne. Les Ershul, ou peu importait leur nom qu'il fallait leur donner, débordaient leurs positions.

Le pilier, qui luisait tout au bout du saillie, leur paraissait éloigné d'une centaine de kilomètres. Gaunt et son groupe couraient dans la neige, et les tirs de laser du contournement ennemi fusaient parmi eux.

— Plus vite ! hurla Gaunt, en tirant au pistolet bolter sur les Ershul vêtus de vert qui s'élançaient pour leur couper la route.

— Non ! Noon ! cria de dépit Corbec, qu'une décharge avait touché à la jambe et fait tomber.

Sanian se tourna et fit feu en automatique. Le recul dont elle n'avait pas l'habitude la fit basculer dans la neige.

— Sanian ! Sanian ! Milo fit demi-tour pour la relever tandis que Gaunt et Daur continuaient. Viens, je te ramène à...

De la crosse de son fusil, elle frappa Milo à la tempe et le fit s'écrouler inconscient.

— Que la sainte te bénisse, Milo, mais tu ne me priveras pas de tout ça, murmura-t-elle. C'est ma voie. Et je vais la suivre, au nom de la sainte. Il ne fallait pas essayer de m'arrêter. Pardonne-moi.

Elle courut après les autres, abandonnant Milo dans la neige.

Vingt mètres devant elle, Daur fut touché, et tomba de côté dans un cri de colère.

Gaunt revint vers lui. C'était une blessure au flanc. Daur hurlait. Il était impossible pour lui de continuer.

— Ban ! Donnez-moi l'icône d'activation ! Ban !
De ses doigts ensanglantés, Daur lui tendit la breloque d'argent.
— Celui qui le fera devra mourir, dit-il.
— Je sais.
— L'onde psychique me l'a dit. Il lui faut un sacrifice. Un martyr.
— Oui...
— Le martyr de Sabbat.
— Je le sais, Ban.
— L'Empereur nous garde, Ibram.
— L'Empereur nous garde. Gaunt lui prit la figurine d'argent et se remit à courir vers le pilier. Ban Daur essaya de se redresser, pour le voir partir. La lumière des lasers était trop intense.

Le tonnerre d'un armageddon secouait les murs. Les mains dans le sang, Dorden luttait pour sauver la vie de Bragg dans l'antichambre dont Lesp avait fait une infirmerie.

— Clampage ! Ici !

Lesp obéit.

La peine qu'il se donnait était futile et Dorden le savait. Même s'il parvenait à sauver Bragg, ils étaient tous morts.

— Foskin ! cria Dorden tandis qu'il exerçait. Comment va Vamberfeld ?

— Je croyais que c'était vous qui l'aviez ? dit Foskin en se relevant de son travail sur un autre des blessés.

— Il n'est pas là, dit Chayker.

— Mais où est-ce qu'il est passé ? s'inquiéta Dorden.

Par le miroir prismatique de son périscope, Leguin vit exploser le *P48J* de Marchese en gerbes d'étincelles virevoltantes.

À peine un instant plus tard, l'AT70 qui venait de désintégrer le capitaine et son équipage plaça un obus dans le flanc du *Grey Venger*. Son chargeur et son pointeur moururent tous les deux. Le Destroyer eut un soubresaut et s'arrêta net, ses turbines ayant connu ce qui serait leur dernière avarie. Le feu monta dans le compartiment sous les pieds de Leguin. Ses cheveux commencèrent à roussir.

Il essaya l'écoutille au-dessus de lui. Coincée.

Résigné, le capitaine Leguin se rassit dans son siège de commandement et attendit la fin.

Un air glacé s'engouffra autour de lui quand l'écoutille s'ouvrit.

— Dehors, allez ! lui criait le sergent-éclaireur Mkoll, les deux bras tendus. Leguin contempla un instant autour de lui l'intérieur dévasté de son char bien-aimé.

— Au revoir, dit-il avant de tendre les mains pour permettre à Mkoll de l'extraire.

Mkoll et Leguin s'étaient éloignés du *Grey Venger* d'une vingtaine de

mètres quand le souffle de sa destruction les jeta tous deux à terre.

— Y en a trop... y en a trop ! criait Larkin. Le canon long de son fusil était leur dernier.

À côté de lui, une décharge de laser frappa Cuu à l'épaule et l'envoya à la renverse dans la neige.

— Oh, merde ! Y en a trop !

— Nan, le Tanith, lui sourit Banda, sans s'arrêter de tirer encore et encore. Y en a presque pas assez.

— Je crois que j'ai gagné mon pari, croassa Cuu, en regardant vers la tempête Warp qui s'enflait au-dessus d'eux. Sûr de sûr.

Gaunt n'était plus qu'à trente mètres du pilier, et courait toujours au milieu des tirs. Autour de lui, les Ershul se rapprochaient.

Il ne sentit par le laser qui l'atteignit au tibia, mais sa jambe se déroba sous lui et il tomba, roula et roula dans les amoncellements de neige.

— Non, se lamenta-t-il. Non, pas maintenant...

Une silhouette se pencha sur lui. C'était Sanian, qui pointait son fusil sur l'arrivée ennemie. Elle lâcha une rafale et se tourna vers lui.

— Je vais la prendre. Donnez-la-moi.

Gaunt se savait incapable de se déplacer sans aide.

— Aidez-moi à me relever. Je peux y arriver.

— Donnez-la-moi ! J'irai plus vite toute seule ! C'est ce qu'elle veut !

En hésitant encore, Gaunt tendit sa main dans laquelle se trouvait l'effigie.

— Faites bien attention, dit-il au travers de sa douleur.

Elle lui prit l'icône argentée.

— Ne vous inquiétez pas, je...

Des impacts de lasers crépitèrent dans la neige autour d'eux.

Trois soldats ershul n'étaient plus qu'à quelques mètres.

Sanian se tourna pour tirer. La sensation du fusil entre ses mains n'était pas encore naturelle.

L'Ershul le plus proche visa pour la tuer d'un coup. De désespoir, elle se jeta à terre.

Des tirs d'une précision remarquable renversèrent son assassin en puissance et les deux autres qui le suivaient.

En arrosant l'ennemi, Brin Milo courut vers eux ; un filet de sang lui coulait sur le côté de la tête.

— Du bon travail, Brin, dit Gaunt en respirant avec difficulté, et il se dressa sur un coude pour pouvoir lever son pistolet.

— L'icône, où est-elle ? demanda Milo en les regardant tous deux. Je peux y arriver, ça n'est pas loin ! Qui est-ce qui l'a ?

— Elle était là ! Je l'avais dans la main ! répondit Sanian, affolée, en cherchant à tâtons dans la neige alors que des tirs d'une intensité sans précédent tombaient autour d'eux.

— Où est-elle ? Par l'Empereur-Dieu, où est-ce qu'elle est passée ?

Le major Kleopas souriait. Il n'avait pas besoin de son implant bionique, la vision qu'il en avait par les capteurs du char était suffisante. L'obus tiré par le *Heart of Destruction* avait anéanti un Reaver dans une floraison embrasée.

Mais cet obus était son dernier. Et allait être son dernier à jamais.

Son vaillant équipage était mort. Les flammes emplissaient le panier de la tourelle et léchaient ses vêtements. Il ne pouvait pas s'enfuir. Le shrapnel lui avait criblé les jambes et sectionné la colonne vertébrale.

— Soyez... tous... maudits, maugréa-t-il dans un souffle, mot après mot, alors que le brasier le consumait.

Autour de lui, les Fantômes reculaient dans la panique face à l'adversaire écrasant.

— Il n'y a nulle part où fuir, marmonna le commissaire Hark, qui continuait à tirer. Le sang d'une griffure à la tête lui coulait sur la joue ; son képi était quelque part, perdu.

Un officier des Ershul, habillé de la boule d'énergie d'un autre champ de force, se présentait devant lui. Il en avait déjà tué trois. Hark espérait que celui-ci serait le Pater Pêcheur.

— Pour la sainte ! Pour les Fantômes ! Pour Gaunt ! hurla-t-il à pleins poumons.

Son pistolet à plasma fit feu et le bouclier éclata.

À moitié enterrée dans la neige sous la fusillade ennemie, Sanian cria :

— Là-bas ! Regardez !

Gaunt et Milo, qui répliquaient aux tirs, tournèrent tous les deux la tête.

— Pas croyable, balbutia Gaunt.

Il faisait froid ici, au bord du promontoire. Montés de l'arête, les vents de la gorge tailladaient comme des couteaux. Au-dessus, la tempête faisait s'enfler les cieux.

Le pilier se dressait droit devant comme un doigt de corindon massif. La flamme brûlait à son sommet.

Il n'était plus très loin.

Marcher devenait dur. Il n'en pouvait plus. En comptant la balle que Greer avait tirée sur lui, cela lui faisait maintenant sept blessures. Les lasers des Ershul l'avaient féroce­ment poignardé ces dix derniers mètres.

L'amulette argentée de Daur était entre ses mains. Elle s'était trouvée là, dans la neige, comme si elle l'avait attendue.

Une décharge lui déchira le mollet. *Huit*.

Il y était presque.

Il parvenait à apercevoir ses yeux perçants. Ceux de la fille, de la bergère. Il

sentait l'odeur humide des nids des chelons, et le vent froid des hauts pâturages.

Il sentait les parfums des acesus et de l'islumbine sauvage.

Vamberfeld s'appuya contre le côté froid et dur du pilier de la flamme gardienne. Ses doigts se déplièrent, et il inséra l'effigie dans le creux, comme le miracle le lui avait montré.

Sa main ne tremblait plus.

Et c'était une bonne chose.

Un projectile de bolter lui fit éclater l'arrière de la tête.

Vamberfeld bascula en arrière dans la neige, un sourire triste sur le visage.

Neuf.



DIX-Huit

GARDE D'HONNEUR

« À y repenser, on était vraiment cinglés. Mais d'après moi, on est déjà cinglés pratiquement tout le reste du temps, alors finalement, allez savoir. »

— Colm Corbec, sur Hagia

Des profondeurs de l'écorce planétaire, obéissant à d'anciennes instructions, les mécanismes revinrent à la vie. D'énormes amplificateurs psychiques s'éveillèrent et é mirent leur signal.

Juste l'espace d'un instant.

Un instant suffisant pour faire naître une terreur abjecte dans les âmes de tous les serviteurs du Chaos qui infestaient la planète.

Suffisant pour incinérer les cerveaux des Ershul qui s'entassaient sur le promontoire.

Suffisant pour repousser la tempête Warp avec une telle force que la flotte en approche fût éparpillée.

Un instant suffisant pour montrer une fois encore à Tolin Dorden son fils souriant, pour donner à Colm Corbec une dernière vision de son père, pour faire entrevoir à Ban Daur la vieille femme aux cheveux si blancs dans la foule des réfugiés.

Pour que le soldat Niceg Vamberfeld pût contempler les yeux durs et pénétrants de la bergère, dans la dernière seconde de sa vie.

Au-dehors du Sanctuaire, Ibram Gaunt sortait en boitillant sous l'azur froid, et descendit les monceaux de pierre retournée qui avaient été des marches. Il s'était paré de son uniforme complet.

Ce qu'il restait du convoi de véhicules l'attendait en bas.

Au-delà, dispersés sur les neiges de l'éminence, les squelettes calcinés et fondus de neuf mille humains séduits par le Chaos gisaient entre les carcasses noircies de plus de cinq cents engins de guerre.

— Hark ?

Hark s'avança et vint le saluer.

— Unités présentes et effectifs corrects, colonel-commissaire.

— Parfait. Gaunt s'arrêta, pour se retourner vers le bord du promontoire, et

vers le poteau solitaire que les tempelum ayatani avaient planté dans la roche, derrière le pilier de corindon de la flamme éternelle.

Puis il grimpa dans son Salamander.

— Garde d'honneur, embarquez !

— Vous avez entendu le commandant, embarquez et tenez-vous prêts à partir ! relaya Hark. Des cris de réponse montèrent le long de la file.

— Colonne parée à faire mouvement, colonel-commissaire, rapporta-t-il.

Gaunt repensa un instant à Slaydo et à l'ancien pacte qu'il avait noué par leur sang. Il caressa la cicatrice sur sa paume, et jeta un dernier regard au poteau funéraire de Vamberfeld.

— Garde d'honneur, en avant ! cria-t-il avec un geste de la main.

Les véhicules se mirent à redescendre, sous un ciel pur d'un bleu de glace, vers l'entrée du col.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Dan Abnett est un romancier et un auteur de comics récompensé. Il a écrit plus de trente-cinq romans dont la très populaire série des Fantômes de Gaunt, les trilogies Eisenhorn et Ravenor et, avec Mike Lee, Les Chroniques de Malus Darkblade. Ses romans L'Ascension d'Horus et Légion (tous deux pour Black Library) et Border Princes (BBC) sont des best-sellers. Son roman Triumff, pour Angry Robot, a été publié en 2009 et a été nommé pour le British Fantasy Society Award dans la catégorie Meilleur Roman. Il vit et travaille à Maidstone, dans le Kent. Vous pouvez trouver son site internet et son blog à l'adresse suivante : www.danabnett.com

Suivez-le sur Twitter@VincentAbnett

978-1-78000-017-7



www.blacklibrary.com/france



978-1-78000-018-4



QUARTO POSTERON-PRODUCT CODE
978 078 007

Pour Colin Fender, garde impérial d'honneur, et Marco, qui a la patience d'un saint.

UNE PUBLICATION BLACK LIBRARY

Version anglaise originellement publiée en Grande-Bretagne en 2001 par BL Publishing. Cette édition a été publiée en France en 2011 par Black Library.

BL Publishing et Black Library sont des marques de Games Workshop Ltd., Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, UK.

Première publication en France en 2006 par Bibliothèque Interdite

Titre original : *Honour Guard*

Illustration de couverture et page 1 de Clint Langley

Traduit de l'anglais par Julien Drouet

Copyright © Games Workshop Ltd 2001, 2011. Tous droits réservés.

Cette traduction est copyright © Games Workshop Ltd 2006. Tous droits réservés.

Games Workshop, le logo Games Workshop, Black Library, le logo Black Library, BL Publishing, Warhammer 40,000, le logo Warhammer 40,000 et toutes les marques associées ainsi que les noms, personnages, illustrations et images de l'univers de Warhammer 40,000 sont soit ®, ™ et / ou © Games Workshop Ltd 2000-2011, au Royaume-Uni et dans d'autres pays du monde. Tous droits réservés.

Imprimé au Royaume-Uni par MacKays, Chatham, Kent.

Dépot légal : Juin 2011

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.

Toute reproduction, totale ou partielle, de ce livre ainsi que son traitement informatique et sa transcription, sous n'importe quelle forme et par n'importe quel moyen électronique, photocopie, enregistrement ou autre, sont rigoureusement interdits sans l'autorisation préalable et écrite du titulaire du copyright et de l'auteur.

**Visitez Black Library sur internet :
www.blacklibrary.com/france**

**Plus d'informations sur Games Workshop et sur le monde de
Warhammer 40,000 :
www.games-workshop.com**

Contrat de licence pour les livres numériques

Ce contrat de licence est passé entre :

Games Workshop Limited t/a Black Library, Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, Royaume-Uni (« Black Library ») ; et (2) l'acheteur d'un livre numérique à partir du site web de Black Library (« vous/votre/vos ») (conjointement, « les parties »)

Les présentes conditions générales sont applicables lorsque vous achetez un livre numérique (« livre numérique ») auprès de Black Library. Les parties conviennent qu'en contrepartie du prix que vous avez versé, Black Library vous accorde une licence vous permettant d'utiliser le livre numérique selon les conditions suivantes :

* 1. Black Library vous accorde une licence personnelle, non-exclusive, non-transférable et sans royalties pour utiliser le livre numérique selon les manières suivantes :

- o 1.1 pour stocker le livre numérique sur un certain nombre de dispositifs électroniques et/ou supports de stockage (y compris, et à titre d'exemple uniquement, ordinateurs personnels, lecteurs de livres numériques, téléphones mobiles, disques durs portables, clés USB à mémoire flash, CD ou DVD) qui vous appartiennent personnellement ;

- o 1.2 pour accéder au livre numérique à l'aide d'un dispositif électronique approprié et/ou par le biais de tout support de stockage approprié ; et

* 2. À des fins de clarification, il faut noter que vous disposez **UNIQUEMENT** d'une licence pour utiliser le livre numérique tel que stipulé dans le paragraphe 1 ci-dessus. Vous ne pouvez **PAS** utiliser ou stocker le livre numérique d'une toute autre manière. Si cela est le cas, Black Library sera en droit de résilier cette licence.

* 3. En complément de la restriction générale du paragraphe 2, Black Library sera en droit de résilier cette licence dans le cas où vous utilisez ou stockez le livre numérique (ou toute partie du livre numérique) d'une manière non expressément licenciée. Ceci inclut (sans s'y limiter) les circonstances suivantes :

- o 3.1 vous fournissez le livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

- o 3.2 vous rendez le livre numérique disponible sur des sites

BitTorrent ou vous vous rendez complice dans la « semence » ou le partage du livre numérique avec toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.3 vous imprimez ou distribuez des versions papier du livre numérique à toute société, toute personne ou toute autre personne légale ne possédant pas de licence pour l'utiliser ou le stocker ;

o 3.4 Vous tentez de faire de l'ingénierie inverse, contourner, altérer, modifier, supprimer ou apporter tout changement à toute technique de protection contre la copie pouvant être appliquée au livre numérique.

* 4. En achetant un livre numérique, vous acceptez conformément aux Consumer Protection (Distance Selling) Regulations 2000 (réglementation britannique sur la vente à distance) que Black Library puisse commencer le service (de vous fournir le livre numérique) avant la fin de la période d'annulation ordinaire et qu'en achetant un livre numérique, vos droits d'annulation cessent au moment même de la réception du livre numérique.

* 5. Vous reconnaissez que tous droits d'auteur, marques de fabrique et tous autres droits liés à la propriété intellectuelle du livre numérique sont et doivent demeurer la propriété exclusive de Black Library.

* 6. À la résiliation de cette licence, quelle que soit la manière dont elle a pris effet, vous devez supprimer immédiatement et de façon permanente tous les exemplaires du livre numérique de vos ordinateurs et supports de stockage, et devez détruire toutes les versions papier du livre numérique dérivées de celui-ci.

* 7. Black Library est en droit de modifier ces conditions de temps à autre en vous le notifiant par écrit.

* 8. Ces conditions générales sont régies par la loi anglaise et se soumettent à la juridiction exclusive des tribunaux d'Angleterre et du Pays de Galles.

* 9. Si toute partie de cette licence est illégale ou devient illégale en conséquence d'un changement dans la loi, alors la partie en question sera supprimée et remplacée par des termes aussi proches que possible du sens initial sans être illégaux.

* 10. Tout manquement de Black Library à exercer ses droits conformément à cette licence quelle qu'en soit la raison ne doit en aucun cas être considéré comme une renonciation à ses droits, et en particulier, Black Library se réserve le droit à tout moment de résilier cette licence dans le cas où vous enfreindriez la clause 2 ou la clause 3.

Traduction

La version française de ce document a été fournie à titre indicatif. En cas de litige, la version originale fait foi